



Tout contre toi

L'amour est éternel

COURTNEY COLE



COURTNEY
COLE

Tout contre toi

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Charline McGregor*



Courtney Cole

Tout contre toi

Maison d'édition : J'ai lu

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Charline McGregor

© Lakehouse Press, 2013
Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2016
Dépôt légal : septembre 2016.

ISBN numérique : 9782290093771
ISBN du pdf web : 9782290093788

Le livre a été imprimé sous les références :
ISBN : 9782290098035

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

Présentation de l'éditeur :

Vétéran de l'armée américaine, Gabriel est de retour chez lui. Sa mission n'a pas été sans séquelles : hanté par des cauchemars effroyables, il est rongé par la culpabilité. Tentant en vain d'oublier son traumatisme, il se noie dans l'alcool et multiplie les aventures d'un soir. Jusqu'à sa rencontre avec Madison Hill. Pour la première fois, la présence d'une femme à son côté apaise sa douleur et éveille en lui un profond désir, qui bouleverse son univers tout entier. Cette soudaine passion le sauvera-t-elle de ses démons ?

Couverture : © Stephen Carroll / Trevillion Images

Biographie de l'auteur :

Ancienne femme d'affaires, Courtney Cole s'est finalement tournée vers l'écriture. Aujourd'hui auteur de romances érotiques et new adult à succès, elle figure sur les listes des meilleures ventes du New York Times et de USA Today.

Titre original
IF YOU LEAVE

Éditeur original
Forever, an imprint of Grand Central Publishing,
Hachette Book Group, Inc., New York

© Lakehouse Press, 2013

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2016

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

Près de moi
Semi-poche

Remerciements

J'ai passé de longs moments recluse dans mon bureau pendant que j'écrivais ce livre. Je dois donc remercier ma famille qui m'a supportée. Sans jamais se plaindre de devoir manger aussi souvent dehors. Et sans (trop) se moquer de moi quand j'oubliais de me doucher, de me nourrir, quand tout simplement le temps m'échappait. J'ai une chance immense d'avoir votre soutien et je vous aime énormément.

Amy Pierpont, ma rock star d'éditrice chez Forever. Oh, mon Dieu, j'ignore ce que j'aurais fait sans vous pendant la rédaction de ce roman ! Merci de votre patience tout au long des quatre relectures, et de ne pas m'avoir tuée chaque fois que j'ajoutais de nouveaux passages. Et merci d'être aussi géniale et aussi visionnaire.

Au lieutenant-colonel (en retraite) Gerritt Peck et au caporal Desiree DeCoteau. Merci à vous deux. Merci, merci vraiment d'avoir répondu à toutes mes questions sur la vie des troupes en Afghanistan. Je sais combien votre temps est précieux, et j'apprécie d'autant plus que vous ayez accepté de répondre à tout ce que je vous demandais. Vous êtes des héros.

À ma meilleure amie de toujours et partenaire de crime, M. Leighton. Je dois la remercier dans chacun de mes livres car elle me tient quasiment la main quand j'écris. Si j'ai le moindre problème, la plus petite question, si je suis bloquée, névrosée, incertaine... j'appelle M. et ses paroles m'apaisent. Parfois elle laisse même tomber ce qu'elle est en train de faire pour jeter un coup d'œil à la scène et me donner son avis. Elle est hyper géniale. Un jour, j'espère qu'on vivra dans la même région – qu'on sera voisines de maison et voisines de cave à vin.

À mon agente de rêve, Catherine Drayton. Tu es incroyable et parfois, je suis encore sidérée de découvrir ton nom dans mes e-mails ou mon répertoire téléphonique. Merci d'avoir misé sur la fermière du fin fond de sa campagne.

À ma super équipe marketing et des relations publiques, Kelly Simmon de chez Inkslinger PR et aux supers nanas de chez Hachette, Jessica, Marissa, Jane et Tanisha. Quel talent ! Vous êtes les meilleures, voilà.

Et enfin, aux blogueurs et lecteurs qui lisent mes livres. Vous êtes tous au top. Et je vous apprécie, tous autant que vous êtes, plus que vous ne pouvez l'imaginer. Un immense merci pour tout ce que vous faites, de lire mes ouvrages, de rédiger de gentilles notules, des e-mails, des posts Facebook ou Twitter. C'est grâce à vous que je peux faire ce que je fais, et je vous en serai éternellement reconnaissante.

*À tous ceux qui savent ce qu'être brisé veut dire,
et qui en sont sortis plus forts.*

Le monde brise les individus et chez beaucoup il se forme un cal à l'endroit de la fracture.

Ernest HEMINGWAY

Kaboul, Afghanistan

L'odeur du sang m'indique que je suis en train de rêver.

Ou pas.

À ce stade de ma vie, les deux sont possibles.

Quoi qu'il en soit, l'odeur m'emplit les narines et y reste coincée – mélange de métal, de rouille et de sucré. Je sais d'expérience que, si je m'endors, elle sera encore là quand je me réveillerai, âcre rappel d'une nuit que je ne suis pas près d'oublier.

D'un enfer dont jamais je ne m'échapperai.

Alors même que je m'agite, que j'essaie de sortir du sommeil, un bruit s'immisce dans ma conscience, un bruit qui n'appartient pas à ce rêve. Je le sais, parce que ça fait des centaines de fois que je revis ce cauchemar. Ce nouveau son, cette sensation lui sont étrangers.

La sensation inoubliable des os brisés dans ma main.

J'ouvre brusquement les yeux et regarde autour de moi, enregistrant aussitôt plusieurs détails.

Je me trouve dans un atelier de Kaboul, celui que j'utilise toujours. Les cheveux noirs de la fille sont étroitement enroulés autour des doigts de ma main gauche. Dans la droite, je serre sa paume molle, ses doigts cassés sont tordus de façon peu naturelle.

Je lui lâche la main sur-le-champ et elle me fixe tout en portant l'autre à ses lèvres pour réprimer un cri. Des larmes lui emplissent les yeux et se répandent sur sa joue enfoncée. Le sang colore ses larmes en rouge et je me rends compte d'une chose : l'odeur de sang ne venait pas de mon rêve, elle venait d'elle.

Bon Dieu.

Il y a du sang partout, qui lui dégouline du nez et des yeux, sur tout le côté de son visage écrasé, qui goutte sur sa peau olivâtre dénudée et tache les draps jaunis du lit. Je

prends une brusque inspiration et bondis en arrière, horrifié. Mon ventre se vrille sous l'effet du choc.

— Mais qu'est-ce qu... ? parviens-je à cracher.

Comme j'ai bougé, elle berce sa main brisée.

Que j'ai brisée.

Des perles de sueur me coulent sur le front et mon cœur se met à battre follement. *Je lui ai fait ça. C'est moi qui lui ai fait ça.* Bon sang, mais qu'est-ce que j'ai fichu ? Je suis pris de panique et bouleversé ; toutefois, fort de mon expérience, je parviens à me ressaisir.

— Désolé, je marmonne à la hâte.

Ayant recouvré mes esprits, je m'approche d'elle et tends la main afin d'évaluer la gravité de ses blessures. Elle a un mouvement de recul, et avant qu'elle tourne les épaules de l'autre côté, j'aperçois de la peur dans ses prunelles. Mon estomac se noue en réaction à la pensée que je la terrorise.

Et à l'idée écoeurante que ce sentiment est justifié.

Je déglutis avec peine mais le goût amer de ma propre aversion me reste dans la bouche.

— S'il te plaît, je la supplie d'une voix saccadée en lui tendant la main. Laisse-moi regarder. Je ne te ferai plus de mal.

La prostituée, une fille menue répondant au nom de Nikki, s'efforce de rester immobile malgré ses tremblements alors que je lui palpe les bras et les jambes. Elle bloque sa respiration quand je m'approche trop de sa main cassée, mais se laisse examiner le reste du corps sans broncher. C'est presque étrange. J'ai baisé cette fille de toutes les façons possibles, et la voilà à présent aussi distante qu'une inconnue. Parce qu'elle est terrifiée.

Par moi.

— Je suis vraiment désolé, lui dis-je en détournant les yeux du spectacle sanguinolent. Je ne reviendrai plus ici. Je dormais, je ne savais pas ce que je faisais. Je ne te ferai plus jamais de mal, Nikki. Je suis désolé.

Elle a un œil si enflé qu'il ne s'ouvre plus, mais l'autre s'écarquille à mes paroles et elle m'attrape de sa main valide. Ses doigts glacés tremblent.

— Non, murmure-t-elle. Si tu ne reviens pas, ils me frapperont pour n'avoir pas été assez gentille avec toi. S'il te plaît. Reviens me voir, soldat.

Je la dévisage, sidéré.

— Sauf que c'est moi qui viens de te battre, lui réponds-je lentement. Je ne voulais pas, mais ça n'est pas une excuse. Je viens de te battre.

Nikki secoue la tête, grimaçant sous l'effet de la douleur. La culpabilité me submerge. J'ai fait du mal à une femme innocente. Nom de Dieu, je suis un monstre !

— Tu dormais, affirme-t-elle, catégorique. Tu fais des cauchemars quand tu dors. Ce n'était pas toi, c'était la mauvaise chose.

— La « mauvaise chose » ? je répète, perplexe, les yeux rivés à son visage ensanglanté. Elle hoche la tête.

— Celle qui te poursuit, explique-t-elle d'un ton solennel avec son lourd accent afghan. C'est différent chez chacun de nous, mais ça nous poursuit tous. La mauvaise chose t'a rattrapé.

La mauvaise chose m'a rattrapé.

De nouveau je déglutis, pour essayer de déloger cette fichue boule qui s'est formée dans ma gorge.

— Je te demande pardon, Nikki. Tu as peut-être raison, la mauvaise chose m'a peut-être rattrapé. Je te jure d'arranger ça.

Elle me jette un regard curieux, son corps crispé par la souffrance, mais elle ne bouge pas quand je lui couvre les épaules d'un drap et me rhabille en hâte.

Une minute plus tard, j'ai franchi le seuil de la chambre. Je refuse d'entendre les gémissements, les hurlements et les bruits sourds qui proviennent des autres pièces, minuscules cubes sombres, et je parcours le couloir délabré jusqu'au bureau. Je sais que le responsable des lieux s'y trouve, car c'est lui que je paie chaque fois que je rends visite à Nikki.

Il lève sur moi un regard surpris à mon arrivée, mais je n'hésite pas. Je jette tout l'argent que j'ai dans mon portefeuille sur son bureau ; tous ces étranges billets qui équivalent à des centaines de dollars américains.

— La fille m'a satisfait, lui dis-je très calmement. Je dois rentrer aux États-Unis, mais elle va me manquer. Elle mérite d'être récompensée. Et puis, elle a besoin d'un médecin, elle est blessée.

Le bonhomme me dévisage, ses iris s'éclairent à la vue de la grosse liasse de billets. Il hoche la tête en silence, visiblement peu inquiet du sort de la prostituée en sang qui gît à l'autre bout du couloir. Il tend des doigts sombres vers l'argent pour le ratisser vers lui.

— Elle a besoin d'un médecin, je répète d'une voix ferme malgré mes dents serrées. Tout de suite.

Je ponctue ma phrase d'un violent coup de poing sur le bureau, pile au milieu des billets.

L'homme relève les yeux et décroche son téléphone, toujours sans me répondre. Il marmonne quelques mots que je ne comprends pas avant de raccrocher.

— C'est fait, annonce-t-il rapidement.

Puis il reporte son attention sur les papiers éparpillés devant lui.

Sans rien ajouter, je me glisse dans les rues sombres de Kaboul pour retourner au camp à l'extérieur de la ville. Une fois rentré à ma tente, je commence à plier mes affaires une à une dans mon sac, avec le plus grand soin. Quand ma main frôle mon téléphone satellite, je le ramasse et tape une série de chiffres.

— Colonel ? Vous allez devoir envoyer un autre chef sur le terrain. Je rentre.

Mon supérieur ne me pose pas de question. Il me connaît assez pour faire confiance à mon jugement. Si j'annonce que je quitte le terrain, il sait que j'ai une bonne raison et c'est le cas, évidemment. Cette vie est la seule que j'aie jamais souhaitée. Il me fallait donc un événement de taille pour m'obliger à la quitter.

La chose mauvaise m'a rattrapé.

Jamais je n'ai reculé. Ni devant la bataille ni sous l'effet de la peur. Je ne suis pas comme ça. Mais j'ai été au combat assez longtemps pour savoir une chose : quand une force imbattable vous poursuit, vous faites la seule chose possible.

Vous fuyez.

Huit mois plus tard, Chicago Madison

Dans cette boîte, la musique est si forte qu'elle me frappe littéralement la poitrine et résonne jusque dans ma cage thoracique. Je me demande vraiment ce que les gens peuvent bien trouver à des endroits pareils. La fumée de cigarette m'irrite la gorge et je tends le cou pour trouver mon amie Jacey au milieu des centaines de clubbeurs en sueur entassés dans la salle.

La dernière fois que je l'ai aperçue, elle disparaissait dans un coin en compagnie de son loser de petit ami.

— Vous avez vu ma copine ? La blonde au tee-shirt rouge hyper moulant ? je hurle au type qui m'observe de son œil perçant depuis dix minutes.

Avec un sourire de piranha, il s'approche un peu plus de moi.

— Non ! répond-il aussi fort. Mais on n'a pas besoin d'elle pour ce que j'ai en tête.

Beurk.

— Ni maintenant ni jamais, je lui réponds froidement.

Je lui tourne le dos pour scruter les danseurs agglutinés sur la piste. Non, mais sérieux, j'ai juste envie de rentrer à la maison.

Comment j'ai pu laisser Jacey m'entraîner en ville pour fêter son anniversaire, je n'en ai plus la moindre idée. Ce soir, je suis censée rencontrer enfin son frère, mais elle s'est éclipsée avec son petit ami depuis un long moment déjà. J'ai mal aux pieds, je suis épuisée par ma semaine de soixante heures et j'ai besoin de manger un morceau, sans quoi je vais arracher les yeux de quelqu'un à la petite cuillère.

Consciente de mes limites, je traverse le bar et sors sur le trottoir. Il faut vraiment que je m'en aille. C'est moi qui ai conduit pour venir ; toutefois je suis certaine que Jacey pourra rentrer avec Peter. Ce dernier est incapable de garder un boulot, mais au moins il a son permis de conduire.

Je sors mon téléphone.

Je pars. Tu peux rentrer avec Peter ?

Sitôt le SMS parti, je prends conscience qu'elle ne l'entendra pas arriver. Alors qui sait quand elle le lira ? Avec un soupir, je décide de partir à sa recherche. Au moins quelques minutes. Ça ne serait pas correct de la laisser en plan.

« Si je voulais m'envoyer en l'air en public avec mon petit ami, où est-ce que j'irais ? » Je réfléchis à haute voix, essayant de penser comme Jacey tout en contournant le club. Elle n'en a rien à faire, de se donner en spectacle, elle se fiche pas mal qu'on la voie en train de faire des choses intimes ou de ce que les gens peuvent penser d'elle. C'est à la fois un trait de caractère que j'admire et qui m'agace chez elle.

Plus je m'éloigne du trottoir pour plonger dans l'obscurité, plus je me dis que c'est bien le genre d'endroits où Jacey et Peter iraient trouver un mur contre lequel fricoter. Mais en même temps, le lieu semble parfait pour se faire agresser. Cette idée me rend aussitôt nerveuse et je jette des regards inquiets autour de moi.

Je suis désormais dans une allée, une ruelle étroite et humide jonchée de débris et souillée de graffitis. Mes talons claquent sur l'asphalte brillant et je prends une profonde inspiration, appréciant l'air frais tandis que la pénombre m'engloutit.

Ouf, ça fait du bien d'être sortie de cette boîte. Voilà ma pensée principale tandis que je m'enfonce plus avant dans le noir. Ce qui ne m'empêche pas de fourrer la main dans mon sac pour agripper ma petite bombe de gaz lacrymogène. Ça ne mange pas de pain d'être parée à toute éventualité.

Il n'y a personne ici. Ce constat m'apparaît clairement quand j'observe de plus près l'immeuble crasseux, les poubelles entassées et les ombres vides. Du moins j'espère qu'elles sont vides. Elles le paraissent en tout cas. Et j'ai l'impression d'être toute seule. Ce qui est à la fois réconfortant et frustrant.

— Jacey, je marmonne, où tu es, merde ?

Juste au moment où je m'apprête à renoncer et à retourner vers le club, j'aperçois quelque chose qui attire mon attention.

À quelques mètres de moi, un type est adossé à l'édifice, entre ombre et lumière. En temps normal, je n'y prêterais pas attention, d'autant que je suis seule. Pourtant, quelque chose dans sa posture m'intrigue, j'ignore quoi exactement.

Je l'observe plus attentivement.

Appuyé au mur, il a croisé ses longues jambes devant lui dans une position gracieuse. Et sacré nom de Dieu, il est balèze. Sans doute un peu plus d'un mètre quatre-vingt-cinq, avec un torse et des épaules larges. Vraiment taillé en V.

Il fait frisquet dehors et pourtant il ne porte pas de veste, seulement un tee-shirt noir bien moulant et un jean parfaitement ajusté. Le gars n'a pas une once de graisse. Il est mince et musclé, porte ses cheveux châains courts. De profil, ses traits semblent ciselés et

d'après ce que j'en vois, ses mâchoires puissantes sont couvertes d'une ombre de barbe. Ce look un peu brut, c'est le genre de détail qui m'attire.

Or ce type... il incarne la virilité de la tête aux pieds. Tout chez lui exsude la force et la vigueur. Ça aussi, ça me plaît immédiatement. Je décrète que c'est ce qui m'intrigue chez lui : le fait qu'il soit la puissance personnifiée. Et même sa posture indique la détermination qui l'habite.

Je le regarde s'allumer une cigarette et tirer longuement dessus, avant de recracher lentement la fumée dans la nuit. Il a des lèvres à la fois pleines et masculines et une fossette au menton. Aucun doute là-dessus : il est hyper sexy. En temps normal, je me tiendrais aussi loin que possible d'un gars comme lui, si séduisant que c'en est un péché et à la fois si... solide. Un type comme ça, c'est forcément synonyme d'ennuis. Ça, j'en suis certaine.

Mais je ne suis pas sortie ce soir pour fuir.

Je suis venue ici pour draguer. Pour envoyer balader mes responsabilités et faire la fofolle le temps d'une nuit. Je suis censée me comporter enfin comme une fille de mon âge, c'est-à-dire une fille que je ne suis pas.

Je repose les yeux sur l'homme.

Oui, en temps normal, je le fuirais.

Mais peut-être... juste cette fois... je ne fuirai pas.

Je ne suis pas obligée d'être moi-même. Je peux être n'importe qui, puisqu'il ne me reverra jamais plus.

Juste pour cette nuit.

J'hésite.

Et puis, presque comme si mes pieds agissaient de leur propre chef, je fais un pas dans sa direction. Et un autre.

Gabriel

Je tire longuement sur ma cigarette, dont la pointe allume un foyer rouge dans la nuit. J'inspire l'air de la ville et la nicotine, puis je recrache les toxines. Je sais bien que fumer est mauvais, que ça pourrait mes poumons, mais là, en fait, je m'en fiche.

De l'intérieur du club me parvient le martèlement des basses qui fait vibrer le mur jusque dans ma colonne vertébrale. Sur la piste, des femmes se serrent les unes contre les autres sans réfléchir, au rythme de la musique, en attendant que des types comme moi les ramènent chez elles pour les baiser.

Ça aussi, je m'en fiche. J'ai eu besoin de sortir m'aérer, de fuir ce mélange étouffant de fumée et de sueur, sinon j'allais d'exploser.

Si j'étais un gars normal, ce serait de me retrouver seul dans une ruelle sombre de Chicago qui me rendrait nerveux. Mais je n'en suis pas un, et les saloperies que j'ai vues en Afghanistan ont complètement annihilé ma peur.

Pas le reste, en revanche.

Je change d'appui et ajuste mes testicules et mon sexe à demi dur. Il faudrait être inhumain pour ne pas être excité après avoir regardé ces filles saoules et à moitié nues, qui se frottent contre quiconque accepte de leur offrir à boire. Je devrais avoir honte, mais non.

Avant ma mission à l'étranger, jamais de la vie je n'aurais songé à coucher avec l'une d'elles. Mais après trois années de mission, mon pénis n'écoute plus ma raison. Il sait ce dont j'ai besoin.

Avec une plainte d'inconfort, j'arrange à nouveau le contenu de ma braguette, puis je lâche un profond soupir, et encore un autre. Mon sexe commence à se calmer et ma claustrophobie à s'éloigner. Enfin. L'un des nombreux souvenirs que j'ai rapportés dans mes bagages, c'est cette angoisse, et même pas du style prévisible, comme quand on a peur de tous les espaces réduits. Non, la mienne arrive sans prévenir, elle peut frapper aux moments les plus inattendus. Au milieu d'une foule, par exemple.

Fait chier.

Je jette ma cigarette et l'écrase sous mon talon, puis j'en sors une autre que j'allume. C'est une sale habitude que j'ai aussi rapportée avec moi, ainsi que deux ou trois tatouages et une fâcheuse tendance à me réveiller en nage à cause d'un cauchemar débile.

— Vous êtes conscient que ça va vous tuer ?

Je sursaute, tiré de mes pensées, et tourne brusquement la tête pour découvrir à qui appartient cette douce voix surgie de la pénombre.

Une femme s'approche, je n'en reviens pas de ne pas l'avoir entendue plus tôt.

Putain de merde.

On est seuls dans une ruelle isolée. Comment j'ai pu rater sa présence ? Mes sens se sont sérieusement altérés depuis que je suis rentré aux États-Unis. J'ai face à moi une véritable bombe : grande, élancée, le genre qui se démarque au milieu d'une foule. Alors autant dire que dans une allée déserte...

Ses cheveux blonds lui descendent jusqu'au milieu du dos et elle me dévisage de ses grands yeux. Elle retousse ses lèvres sensuelles, comme si elle essayait de décider s'il était bien raisonnable de se trouver là, dehors. Or ce n'est pas le cas, surtout pour une femme de son allure.

— Vous ne trouvez pas que se promener seule dans une rue sombre de Chicago, c'est plus dangereux qu'une cigarette ?

Et les yeux plongés dans les siens, je tire une nouvelle bouffée.

Elle hausse les épaules, sans manifester la moindre crainte.

— L'un ou l'autre ne seront jamais pire que de mourir écrasé là-dedans.

Et elle désigne la porte fermée du club d'un air dédaigneux. Je l'examine de nouveau. Elle est habillée exactement comme il faut pour l'occasion – pantalon en cuir rose moulant, brassière crème tout aussi ajustée, et une paire d'escarpins scintillants aux talons vertigineux. En l'observant mieux, je remarque qu'elle ne porte pas de soutien-gorge sous son tee-shirt clair. Ce qui semble déplacé sur elle, comme si ces vêtements osés n'étaient pas faits pour une fille pareille.

Le problème, c'est qu'en même temps ils lui vont à ravir et font ressortir ses attributs. Mon sexe reprend vie tandis que mon regard s'attarde sur la courbe de ses hanches et de ses fesses fermes.

— Dans ce cas, je vous en offre une ?

Je lui tends mon paquet de cigarettes.

L'air surpris, elle secoue la tête en pouffant.

— Non, merci. Je suis déjà seule dans une ruelle déserte. J'ai assez pris de risques pour la soirée.

Souriant à mon tour, je le range dans ma poche.

— Sauf que vous ne l'êtes plus maintenant. Je suis là.

Alors qu'elle me dévisage, je constate que ses yeux sont bleus.

— Je ne sais pas pourquoi, commente-t-elle, songeuse, je n'ai pas l'impression d'être plus en sécurité pour autant.

Je souris.

— Je ne sais pas pourquoi, j'ai l'impression que vous avez raison.

Pourtant, aussi bizarre que ce soit, elle ne paraît pas inquiète. D'ailleurs elle fait un nouveau pas vers moi et s'adosse à mon côté contre le mur de brique sale. Même sous l'éclairage jaunâtre et moche du lampadaire, elle est parfaite.

— Vous allez vous salir, je lui fais remarquer.

Elle lève sur moi ses grands yeux bleus innocents.

— J'aime bien me salir, de temps en temps.

Et elle m'offre un sourire canaille.

C'est comme si on venait de m'envoyer un énorme coup de poing dans le ventre ; tout mon oxygène s'échappe brusquement de mon corps. Un sourire aussi suggestif sur les lèvres d'une fille digne des podiums de mode, c'est trop à gérer pour ma pensée logique. À croire que mon bon sens a été pris d'assaut par mes hormones.

Je jette ma cigarette sur le trottoir et l'écrase du talon de ma bottine. J'ignore ce que je suis en train de faire, mais à ce stade, je m'en contrefous. Je suis excité et elle est magnifique. C'est l'équation parfaite, de mon point de vue. Entre nous, l'air crépite presque tant la tension sexuelle est forte.

Je baisse les yeux sur elle, tout en me penchant peu à peu. Elle est tout en douceur, et son odeur est encore plus douce.

— Je m'appelle Gabriel.

— Madison, répond-elle.

Elle ne m'a pas lâché du regard une seule fois. Pour une raison qui m'échappe, elle a jeté son dévolu sur moi, pas de doute là-dessus. Bizarre, je suis son exact opposé.

— Qu'est-ce que vous faites ici, Madison ? Vous n'avez pas l'air tout à fait dans votre élément.

Soudain, elle paraît gênée.

— Une amie m'a convaincue de l'accompagner. Elle pensait que j'avais besoin de sortir. Mais en fait, je préférerais être chez moi. Je suis fatiguée et ces chaussures me font un mal de chien.

Je souris. En effet, ses talons ont l'air très inconfortables. Je n'ai jamais compris pourquoi les femmes portaient ce genre de trucs.

— Vous n'êtes donc pas d'ici ?

Elle secoue la tête et son parfum nous enveloppe, me faisant oublier les odeurs âcres de la ville. Sa proximité est enivrante et je résiste pour ne pas me laisser griser davantage.

— Non, j'habite une petite ville au bord du lac, à environ une heure de route d'ici. Mais j'ai l'impression que c'est à des lieues. Je ne suis pas fan des grandes métropoles. Enfin, je ne le suis plus.

Alors ça, je ne l'aurais pas deviné. Elle affiche cet air parfaitement assuré qu'ont les citadines, une grande confiance en soi.

— Et vous ? demande-t-elle en me cognant de son épaule menue. Qu'est-ce que vous faites ici ? Vous n'avez pas l'air dans votre élément non plus. Du moins pas dans ce club.

Je hausse un sourcil.

— Ah non ?

L'*Underground* est l'un des lieux les plus branchés de Chicago. Et elle a raison. Je ne suis pas dans mon élément. Le mien, c'est un Humvee dans les collines afghanes. Enfin non, plus maintenant. Plus maintenant.

Madison doit remarquer mon expression, car elle rougit.

— Ne vous vexez pas, se hâte-t-elle d'ajouter. C'est juste que vous ne portez pas de jean skinny taille basse, ni de lunettes de hipster. Vous me semblez plus... du genre footballeur. Ou sportif d'extérieur, en tout cas.

Je lui souris.

— Je ne suis pas vexé. Et c'est exact : je suis plus du genre sportif d'extérieur.

Ou plutôt le style soldat en armes, pour être plus précis. Mais ça, je le garde pour moi. Madison semble soulagée.

— Je m'en doutais. Alors qu'est-ce que vous faites au cœur de la grande ville ?

— Qu'est-ce qui vous fait penser que je ne vis pas ici ? Je ne suis pas assez cool ? je lui demande en haussant un sourcil.

Et elle rougit de nouveau.

— Pardonnez-moi. J'ai jugé un peu trop vite, on dirait. Vous vivez où ?

Mon sourire s'étire un peu plus.

— Ici. Disons que je suis un poisson sorti de son bocal.

En secouant la tête, elle va pour me donner une petite tape amicale, mais je lui saisis le poignet et m'en sers pour l'attirer à moi. Le geste est osé. Tant pis, je suis trop excité. D'ailleurs elle ne résiste pas, ce qui me plaît et me surprend à la fois.

Elle se colle contre moi et plonge ses yeux dans les miens. Son regard est emplie d'attente et de nervosité, de confiance et d'hésitation. Sa poitrine m'empêche de formuler la moindre pensée cohérente, de passer en revue nos différences ou même ses motivations. Sa douceur offre un contraste parfait avec ma dureté. C'est tout ce à quoi j'arrive à penser.

— Pour répondre à votre question, je suis venu dans cette boîte parce que ma petite sœur pensait que je devais sortir et rencontrer quelqu'un. Pour la citer, je deviens « méchant comme tout et j'ai besoin de me trouver un joli petit cul ».

Madison éclate d'un rire grave et doux.

— Et c'est vrai ? Vous avez besoin de vous trouver un « joli petit cul » ?

Elle semble à la fois anxieuse et intéressée.

Je soutiens son regard.

— Plus que tu ne peux l'imaginer.

Je fais glisser mes mains le long de son dos jusqu'à ses fesses que j'agrippe pleinement.

— Et j'aime bien le tien.

Je prends des risques à nouveau, mais elle semble aimer ça.

Elle se blottit un peu plus. Son nez frôle le mien. Ses lèvres sont si proches que je les sens presque sur les miennes.

Elle aussi pose les mains sur mes fesses, les presse.

— Le tien fera l'affaire.

L'air s'épaissit autour de nous, chargé d'électricité. Nos regards sont soudés et nous nous figeons, dans l'attente du prochain mouvement de l'autre.

L'excitation me tue.

J'inspire.

Elle inspire.

Ses lèvres effleurent les miennes et son haleine a une odeur de menthe. Alors, avant même qu'une autre pensée insupportable n'ait le temps de me traverser l'esprit, elle m'embrasse.

Enfin.

Sa langue se glisse entre mes lèvres et elle a le goût paradisiaque d'un verre d'eau glacée à la fin d'une journée torride dans le désert. Nos langues s'entremêlent et ses lèvres consomment les miennes. Je durcis sur-le-champ, ce qu'elle ne manque pas de remarquer.

Je la sens sourire.

— J'ai l'impression que tu as aimé.

— Je ne vois pas ce qui te fait dire ça, je réplique avec un large sourire, tout en me collant encore un peu plus contre elle.

Sans cesser de sourire, elle m'étreint à nouveau. Ce deuxième baiser est aussi dévorant que le premier. Elle me fait l'effet d'une femme un tout petit peu trop pressée, un peu vulnérable. Mais incroyablement sexy.

Elle remonte ses mains le long de mon dos et noue les bras autour de mon cou. Tandis que moi, je découvre ses flancs, et sens la peau de son dos sous mes doigts.

— Tu te rappelles quand je t'ai dit que j'avais mal aux pieds ? J'aimerais retirer mes chaussures.

Je la dévisage.

— Alors retire-les.

— Chez toi, ajoute-t-elle.

Je prends une brusque inspiration et agrippe ses hanches un peu plus fort.

— Tu n'as pas besoin de me le répéter.

Elle ne le répète pas. Je la prends par la main et la traîne quasiment jusqu'à la rue principale, où je hèle un taxi.

Moins d'une minute plus tard, on est affalés sur la banquette arrière d'un véhicule qui file vers mon appartement.

Madison m'embrasse dans le cou, me mordille le lobe d'une oreille, ses mains parcourent mon torse.

— Tu habites loin ?

— Pas très, parviens-je à répondre.

Je suis d'ailleurs plutôt fier d'être encore en mesure de parler à ce stade, vu que sa main a trouvé le chemin de mon entrejambe palpitante. J'arque le bassin afin d'être plus fermement collé à sa paume.

Elle me lèche le cou.

— Tu as bon goût, murmure-t-elle.

Je n'en peux plus. Si seulement elle portait une jupe... Mais comme ce n'est pas le cas, je me contente de passer la main entre ses cuisses, pour dessiner des cercles contre le tissu de son pantalon avec la pulpe de mon pouce. Et elle ondule sous mes caresses en gémissant.

Je plonge la main dans son pantalon, trouve sa culotte trempée.

J'insinue un doigt en elle.

Puis deux.

Et puis je les retire et les porte lentement à ma bouche.

Madison écarquille les yeux, et lâche un tout petit soupir tandis qu'elle m'agrippe.

— Tu es saoule ?

J'ignore pourquoi je lui pose cette question, mais sur le moment ça me semble correct de m'assurer qu'elle n'ait pas bu. *Je t'en prie, réponds « non »*, je l'enjoins en silence, tandis que ses petits doigts dessinent des cercles autour de mon téton.

— Non.

Merci. Je ne vais pas le redemander. Ça non. Je la hisse sur mes genoux et la fais onduler contre moi. La friction est à la fois agréable et source de frustration.

Les yeux de Madison s'écarquillent alors que je l'explore fébrilement à travers ses vêtements, et de nouveau elle effleure mon sexe.

— Tu es énorme, souffle-t-elle, les yeux agrandis par un mélange d'appréhension et d'appréciation.

Je souris.

— Quand on va arriver chez moi, je vais te baiser avec cette grosse queue, je lui annonce à l'oreille. Et tu vas aimer ça.

Elle me suçote la lèvre, les hanches fermement plantées contre les miennes.

— Je te trouve bien sûr de toi.

Je souris contre sa gorge, que je mordille.

— Très sûr. D'ailleurs, tu sais quoi ? On va passer un pacte : si tu ne hurles pas mon nom d'ici une heure, je t'offre le petit déjeuner demain matin.

Elle réfléchit, les yeux soudés aux miens.

— On dirait que je suis gagnante dans les deux cas de figure.

— Exact, parviens-je à répondre, avant de replonger ma langue dans sa bouche.

Entre deux baisers haletants, elle réussit à poser une question :

— Je n'ai jamais fait ça avant. Qu'est-ce qui me garantit que tu n'es pas un dingue ? souffle-t-elle.

— Rien.

Et je remonte son tee-shirt pour sucer un téton dénudé, pendant que j'empoigne son autre sein menu. Elle se cambre vers moi et gémit.

— Mais je ne te ferai aucun mal.

Je marque une pause et lève les yeux vers elle.

— Et j'en ignore la raison, j'ai l'impression que tu as autant besoin de ça que moi. Je me trompe ?

Pantelante, elle secoue la tête.

— Non.

Je ne commente pas et ne demande pas non plus pourquoi. Je me contente de l'enlacer pour l'embrasser à nouveau.

Je sens son parfum, je m'en imprègne, quand soudain je suis tiré de ma torpeur par un crissement de pneus. Avant que j'aie le temps de localiser le bruit, les poils de ma nuque se hérissent, alertés par mon sixième sens. Je pousse Madison au sol et plonge sur elle.

L'impact est d'une extrême violence.

J'entends un froissement de métal et, au même instant, la portière de mon côté s'enfonce dans l'habitacle. Le taxi part valser à travers la rue étroite, pour terminer sa course contre le mur d'un bâtiment adjacent. La voiture tangué quelques secondes, puis tout s'immobilise.

Sidérés, nous nous redressons en essayant de comprendre ce qui vient de se passer. Un mélange de buée et de fumée commence à suinter du toit et le chauffeur s'extirpe de son siège, puis vient ouvrir la portière du côté de Madison.

— Vite, sortez ! ordonne-t-il avec un fort accent indien. Dépêchez-vous.

Je pousse Madison sans ménagement hors de l'habitacle et l'écarte du véhicule accidenté. Un sifflement nous parvient du moteur, suivi par un drôle de craquement. Je sais ce que ça annonce. Je le sais à cause de l'odeur âcre d'essence qui me pique le nez.

— Bouge ! je crie à Madison.

Ses talons claquent fort sur le bitume tandis que nous courons rejoindre l'autre côté de la rue. En atteignant le trottoir nous nous retournons, juste à temps pour voir le chauffeur plonger à l'abri alors que l'avant du taxi s'enflamme.

— Oh, mon Dieu ! souffle Madison en s'appuyant sur mon bras.

Elle se cache le visage pour se protéger des vagues de chaleur qui déferlent sur nous, malgré la distance.

Et en voyant les flammes orange qui lèchent la nuit, en sentant le vent brûlant qui me balaie le visage, mon corps réagit sur-le-champ. Je sens poindre cette anxiété désormais familière qui me vrille les tripes dans son étau pervers. Je sens ma gorge commencer à se fermer pour m'empêcher d'inspirer.

Merde.

— Il faut que je me tire de là, je marmonne tandis que ma poitrine se serre dangereusement.

La sueur me ruisselle sur les tempes, que j'éponge, mais le sel me pique les yeux. Madison lève vers moi des yeux emplis d'inquiétude.

— Ça va ? demande-t-elle. (Ses petits doigts tremblants se resserrent autour de mon avant-bras.) On ne peut pas partir, les policiers vont vouloir nous interroger, c'est sûr.

Et elle désigne la foule qui commence à s'agglutiner à l'endroit où des voitures de police sont déjà garées. Je vois les officiers en uniforme qui furètent, deux d'entre eux se

dirigent d'ailleurs dans notre direction. La chaleur, celle causée par l'incendie et par ma propre anxiété, me submerge.

— Il faut vraiment que je me tire, je répète.

Les doigts de Madison me serrent trop fort, et tout le reste aussi. Mon tee-shirt, mon bracelet, mes chaussures... Tout m'étreint avec trop de vigueur, mélange d'images floues, d'odeurs et de sons. Je ne peux plus le supporter. Je vais exploser. Ou implorer. Je retire brusquement mon bras et m'éloigne à grands pas.

La dernière chose que je vois avant que tout ne devienne noir, c'est le regard stupéfait que me lance Madison, dans le halo émanant du taxi en feu.

La mauvaise chose t'a rattrapé.

Madison

Pendant un bref instant, je me demande si c'est le choc de l'accident ou si je suis tombée dans le terrier du lapin, comme dans *Alice au pays des merveilles*.

Le gars qui se trouve près de moi vient littéralement de se liquéfier, le mec hyper excité et super sexy s'est transformé en boule de nerfs en l'espace de trente secondes chrono.

Je ne sais même pas comment réagir.

Je lui pose la main sur le bras, mais il m'écarte. Il tourne en rond, telle une bête en cage qui chercherait le moyen de s'échapper, une expression sauvage dans le regard. Et il ne cesse de scanner le périmètre qui nous entoure entre les gratte-ciel.

— Il faut que je me tire de là, grommelle-t-il pour la troisième fois.

Ses yeux ont un aspect vitreux que je n'avais pas vu avant. Il s'éloigne, mais je le retiens. Pas question de le laisser partir dans cet état. Je ne le connais pas, pourtant je ressens une sorte de responsabilité qui m'en empêche.

— Attends, lui dis-je calmement. On doit d'abord donner nos noms à la police, ensuite on pourra y aller. Tu as une carte d'identité sur toi ?

Il fourrage dans sa poche arrière et me tend son portefeuille avant de s'asseoir sur le bord du trottoir. Il fixe un point au loin, dans les flammes qui dévorent le taxi. Au bout d'une minute, il ferme les paupières et se prend la tête à deux mains, comme pour effacer tout ce qui l'entoure.

Qu'est-ce que... ?

Je continue à l'observer une seconde, hésitante, puis je cours donner nos papiers au policier le plus proche. Celui-ci me demande mes coordonnées, ensuite il jette un coup d'œil en direction de Gabriel.

— Il va bien ? Il a besoin d'une ambulance ?

Je me tourne vers Gabriel, à présent penché en avant, la tête posée sur les genoux et les yeux toujours fermés.

— Je ne crois pas qu'il soit blessé, réponds-je même si au fond je n'en sais rien du tout. Je crois juste qu'il a un peu forcé sur l'alcool. On rentrait de l'*Underground*.

— Vous avez bien fait de prendre un taxi, confirme le policier. Les gens conduisent trop souvent après avoir bu, de nos jours. C'est la meilleure solution dans ces circonstances.

— Oui, enfin sauf quand le taxi en question explose.

Je range mon permis de conduire en marmonnant. Le policier m'offre un sourire penaud.

— En effet. Au moins personne n'a été blessé.

Je me pose la question en retournant auprès de Gabriel. Non, vraiment, je ne sais pas trop. Il a toujours les yeux fermés, et son pied tape le trottoir de façon compulsive.

Quand j'arrive à sa hauteur, je m'agenouille devant lui.

— Gabriel, tu t'es cogné la tête au moment de l'accident ?

Car enfin, ça expliquerait tout. Peut-être. Une commotion suffirait-elle à causer une telle réaction de panique ?

Il lève les yeux sur moi.

— Je n'en sais rien. Je ne pense pas. Je dois rentrer à la maison.

Même sa voix n'est plus la même. Il parle sur un ton étrange et monocorde, rien à voir avec le timbre rauque et sexy de tout à l'heure.

Ça me fait flipper.

Je lâche un soupir. Car je ne peux pas le laisser là.

— Où est-ce que tu habites ?

Il se contente de me dévisager.

Je me rends compte alors que j'ai toujours son portefeuille à la main. Je l'ouvre et en tire son permis de conduire. Il ne vit pas très loin, on peut même s'y rendre à pied. Dieu merci. Parce que je n'ai aucune intention de me déplacer en taxi avant longtemps.

Je prends le bras musclé de Gabriel et le tire vers moi.

— Allez, viens. Je te raccompagne chez toi.

Il me suit sans protester, tout en cherchant à desserrer son col.

— Je n'arrive plus à respirer, marmonne-t-il.

Je le regarde. Son col n'est pourtant pas trop serré.

— Ça va aller, tu verras.

J'essaie de le rassurer, pourtant je n'en sais rien moi-même.

Je m'accroche à lui, sans trop savoir pourquoi. Après avoir dépassé deux pâtés de maisons, Gabriel se met à marmonner des paroles incohérentes. Je ne comprends pas ce qu'il dit, mais quand je lui demande de répéter il se contente de me regarder.

Cette fois, je commence vraiment à paniquer. Et à nourrir de vifs doutes quant au bien-fondé de marcher seule en compagnie de ce type, où que ce soit. Mais pourquoi est-ce que je n'ai pas demandé aux policiers de s'occuper de lui, bon sang ? Je ne suis clairement pas de taille à gérer la situation.

— Tu veux que j'appelle quelqu'un ? je lui demande, en espérant qu'il me réponde « oui ».

Mais encore une fois, il se contente de me regarder fixement, et j'ai presque l'impression qu'il n'a pas compris ma question.

Ses yeux sont éteints et vitreux.

Comme s'il n'était pas là.

Je déglutis, mal à l'aise.

En une minute, heureusement, on atteint son immeuble ; jamais je n'ai été plus soulagée. Un portier reconnaît Gabriel et l'accueille par son nom.

— Il n'est pas tout à fait lui-même, j'explique au bonhomme, faute de savoir quoi dire d'autre. Je le raccompagne à son appartement. Vous pouvez me donner le numéro ?

Il a la gentillesse de nous y accompagner, et même de nous ouvrir la porte grâce à son passe.

— Merci, lui dis-je avec un sourire, tout en faisant entrer Gabriel.

Ce dernier ne parle plus du tout, à ce stade.

Le portier nous observe.

— Si vous avez besoin d'autre chose, n'hésitez pas, m'indique-t-il.

Et avec un dernier regard intrigué en direction de Gabriel, il s'en va.

Intéressant. Il n'est manifestement pas habitué à le voir dans cet état, ce qui me ramène à l'hypothèse d'une blessure causée par l'accident. Il s'est peut-être bien cogné la tête. Pendant une seconde, je me demande si je devrais appeler une ambulance.

Mais il se dirige déjà vers sa chambre en bredouillant. Par la porte ouverte, j'aperçois son lit au carré. Je le rejoins, lui rentrant presque dedans quand il s'arrête brusquement pour donner un grand coup de poing dans le mur. Le geste, inattendu, dénote une puissance folle. À tel point que la paroi en tremble jusque dans le couloir et qu'il laisse un trou dedans.

Bouche bée, je me fige en le voyant se tourner vers moi. Une vague de frayeur m'envahit des pieds à la tête. Car au moment où Gabriel me regarde, une partie de moi s'attend presque à voir quelqu'un d'autre. Quelqu'un de terrifiant.

Mon père.

Mon cœur bat fort à mes tempes et les souvenirs lointains m'envahissent. Des poings, du sang, des cris. Et la peur.

Mais bien sûr Gabriel n'est pas mon père. Alors je m'oblige à respirer lentement afin de calmer les battements de mon cœur, tout en me balançant un peu sur la plante des pieds.

Je suis prête à courir si besoin. Gabriel ancre son regard dans le mien. Je déglutis.

— Je déteste ça, me dit-il.

Il a les joues rougies, les prunelles légèrement voilées et sa main est toujours crispée contre son flanc, les jointures égratignées. En le voyant, je recule d'un pas, car je sais ce qui peut arriver avec un poing.

— Qu'est-ce que tu détestes ?

Une émotion emplit ses yeux, une peine immense qui les assombrit.

— Je déteste la façon dont ça prend possession de moi.

Cette fois, je suis totalement paniquée.

— Qu'est-ce qui prend possession de toi ?

Pas de réponse. Il se contente d'entrer dans sa chambre et s'affale sur son lit. Il est calme, à présent. Et silencieux. Comme s'il ne venait pas tout juste de frapper un mur.

Comme s'il ne venait pas de m'avouer que quelque chose prenait le contrôle de lui.

Bon sang, mais qu'est-ce qui cloche chez ce type ?

Oubliant mon cœur qui bat toujours la chamade, je me penche au-dessus de lui. *Je peux y arriver.*

— Tu as mal au crâne ?

Il secoue la tête, alors je le regarde droit dans les yeux. Ses pupilles semblent de même taille. J'ai entendu dire que lorsqu'on souffre de commotion, ça les rend asymétriques.

Physiquement, il m'a l'air normal. Pas de plaies, d'hématomes ou de bosses. Je l'observe, incertaine. Il soutient mon regard, pourtant j'ai l'impression qu'il ne me voit pas.

Je lâche un long soupir.

— Allez, on va au moins te retirer tes vêtements, finis-je par décider. Ensuite je partirai.

Il se lève avec obéissance et déboutonne sa braguette, laissant tomber son pantalon au sol. Quand il se rassied, je lui passe son tee-shirt par-dessus la tête, avant de tirer les couvertures.

Il se laisse aussitôt retomber dans le lit, se recroqueville sur le flanc et ferme les yeux.

Tout en le bordant, je ne peux m'empêcher d'observer son corps. Vu comme ce dernier est sculpté, il doit faire beaucoup de sport. Il a la silhouette d'un triathlète ou d'un dieu grec. Et un tatouage au biceps : un crâne portant un béret au-dessus d'une paire d'épées croisées entourées des mots LA MORT AVANT LE DÉSHONNEUR.

Hum. Où a-t-il bien pu se faire tatouer ça ? C'est peut-être un Marine ? Il n'en a pas la coiffure, cela dit.

Je soupire à nouveau. Quel gâchis, le tour qu'ont pris les événements ! Si je devais avoir une histoire d'une nuit, c'était tout à fait le gars pour ça. Il est carrément torride.

À cet instant précis, il gémit et rue, rejetant les couvertures tout en marmonnant dans son oreiller.

D'accord, il a aussi l'air dingue, car quelque chose « prend possession de lui ». Bon Dieu, c'est bien ma veine ! Je rencontre un type hyper sexy, et voilà qu'il entend des voix ou un truc du genre. À moins qu'il ne se soit juste cogné le crâne et qu'il délire à cause de ça.

En secouant la tête, je rabats de nouveau les couvertures sur lui.

Et je remarque sa mâchoire serrée, ainsi que ses sourcils froncés. Une partie de moi a envie d'appeler une ambulance, histoire d'être tranquille. Mais une autre pense que ce n'est pas mon rôle, surtout que j'ignore s'il en a vraiment besoin. Je ne sais même pas s'il a une mutuelle.

En toute honnêteté, je suis dans le doute le plus complet quant à la conduite à tenir.

Finalement, je décide de m'attarder, histoire de m'assurer que son état n'empire pas.

C'est le moins que je puisse faire. Je ne me sentirais pas bien autrement. Si jamais il se réveille et se montre agressif, je peux filer en un rien de temps.

Je cherche la salle de bains – j'ai besoin de faire pipi – et la trouve étonnamment propre pour un appartement d'homme. Elle est décorée en plusieurs teintes de gris, jusqu'au carrelage du sol. Je n'y décèle aucune touche féminine, j'en déduis donc qu'il n'a pas d'attaches. Du moins pas de femme. Bonne nouvelle, ce n'est pas un de ces salauds de mecs mariés qui écument les boîtes de nuit en quête d'un coup d'un soir.

Par curiosité, j'ouvre la porte de son armoire à pharmacie. Cotons-tiges, rasoir, lames de rasoir, mousse à raser et un flacon de somnifères à son nom. Rien qui puisse suggérer une forme de folie. Pas de traitement psychotrope ou autre.

C'est un bon point, non ?

Je retourne dans la pièce à vivre, que je balaie des yeux avec intérêt. Tout est propre, moderne, masculin. Un mur est occupé par une armoire en acajou aussi haute que moi. Elle est peu profonde et ne doit pas contenir grand-chose, un détail qui pique ma curiosité. J'ouvre la porte et retiens mon souffle en découvrant une série d'armes parfaitement alignées.

Putain de merde ! Il attend la troisième guerre mondiale, ou quoi ? Qui peut bien posséder autant de flingues ? Il faut croire qu'il est bel et bien fou, en réalité. Alors que je m'écarte, effrayée par ces armes, un certificat attire mon attention. Posé sur une petite liasse de papiers au bout du comptoir de granite qui sépare le salon de la cuisine.

Je m'immobilise pour y jeter un coup d'œil et découvre qu'il s'agit en fait d'un diplôme à son nom, remis il y a un an par l'école militaire des Rangers des États-Unis.

Gabriel est donc Ranger. Du moins il l'était. Soit l'un, soit l'autre. Dans les deux cas, ça explique son corps merveilleusement taillé. Et le tatouage. Et les armes. *Merci, mon Dieu.* Soudain, un incroyable soulagement m'envahit... car les apparences semblent indiquer que je ne suis pas chez un psychopathe.

À moins qu'il ne se soit fait éjecter de l'armée pour cause de folie, ce qui en cet instant est une possibilité envisageable.

Merde. Je me sens terriblement mal à l'aise d'être là.

Je retourne en vitesse dans sa chambre, décorée à l'image du reste de l'appartement – camaïeu de gris, bois sombre, ambiance masculine.

Il dort toujours et ne marmonne plus. Je l'observe attentivement pendant une seconde, je le regarde respirer.

Il a l'air d'aller bien maintenant.

En tout cas suffisamment pour que je puisse partir sans me sentir coupable.

Avant de risquer de revenir sur ma décision, je franchis la porte, descends l'escalier et me retrouve dans la rue, où j'inspire l'air frais de la nuit. Remarquant le regard inquisiteur du portier, je me dirige vers lui.

— Gabriel ne se sent pas très bien, je l'informe. Je pense qu'il va se remettre, mais il faudrait peut-être monter vérifier d'ici quelque temps. Si vous avez les coordonnées d'une personne à joindre, ce serait super.

Il hoche la tête et m'assure qu'il s'en charge.

Voilà qui me réconforte, même si cette soirée me fait encore l'effet d'une grande gifle en pleine figure. C'était tellement étrange...

Mais ça va. C'est fini, maintenant. Il faut juste que je retourne au club, que je récupère ma voiture et ensuite, je pourrai oublier tous ces événements étranges. Dans quelques minutes, ce dingue super sexy ne sera plus qu'un lointain souvenir.

Gabriel

Je me réveille en nage.

Sans trop savoir où je suis.

Comme ça n'a rien d'inhabituel, je m'oblige à respirer plus lentement, à réguler ma respiration. Je dois recouvrer mes esprits.

Je balaie des yeux ce qui m'entoure, les murs gris de ma chambre austère, le plafond blanc, le ventilateur familial qui y est suspendu avec ses pales qui ressemblent à de grosses feuilles d'osier.

Je suis dans mon appartement. Dans mon lit. Un coup d'œil au réveil m'indique que quatre heures se sont écoulées depuis la dernière fois où j'étais conscient.

Le problème, c'est que je n'ai pas la moindre idée de la manière dont je suis arrivé ici.

J'attrape le verre d'eau sur ma table de chevet, mais ma main tremble tellement que le liquide tourbillonne. Je m'efforce de me calmer, d'ignorer le cauchemar qui m'a réveillé.

J'avale une gorgée et repousse les nuages rouges et noirs dans un coin de ma tête, même si je sais d'expérience qu'ils refuseront de s'en aller.

Ténèbres et sang.

Les deux choses qui apparemment me hanteront toujours. Je doute de jamais retrouver le plaisir d'une nuit entière de repos, ni de me sentir à nouveau à l'aise dans le noir.

Je me laisse retomber contre les oreillers, puis sursaute au souvenir de Madison.

La fille magnifique du club.

On était en route pour chez moi quand notre voiture a eu un accident. Je lève les mains et les observe, mais je les vois à peine dans la faible lumière qui filtre par la fenêtre. J'ai l'air bien, aucune partie de mon corps ne me fait souffrir, j'en déduis donc qu'on en est ressortis indemnes. Moi, en tout cas.

Pour ce qui est de Madison, en toute honnêteté, je n'en ai pas la moindre idée. Et comment le saurais-je, alors que j'ignore même comment je suis rentré ? J'espère qu'elle est saine et sauve. Mais merde, je n'en sais rien. Tout n'est qu'un gros trou noir. La seule chose dont je sois certain, c'est que je suis seul à l'heure qu'il est.

J'ai abandonné Madison sur place, à côté de la carcasse tordue et en flammes de notre taxi. Bien que je ne me rappelle pas grand-chose d'autre, je revois très nettement son air sidéré quand elle a compris que je partais.

Et je ne sais pas trop si j'en éprouve de la honte ou du soulagement. Elle était vraiment incroyable, cette fille. Et sacrément sexy. Mais vraiment, elle ne devrait pas traîner avec des gars comme moi, même pour une nuit. Surtout pour une nuit. Car j'ai peut-être l'air normal, mais j'en suis loin.

Je repense à la question qu'elle m'a posée dans le taxi.

« Qu'est-ce qui me garantit que tu n'es pas un dingue ? »

Dans le noir, j'esquisse presque un sourire sinistre.

Je ne suis pas dingue... pas tout à fait. Les médecins de l'armée disent que j'ai juste besoin de temps. Ils appellent ça TSPT. Trouble de stress post-traumatique. Moi je lui donne un nom totalement différent : la saloperie qui me bousille la vie.

Madison

J'ouvre des yeux hagards, sans trop savoir ce qui m'a tirée de mon sommeil de plomb.

Dehors, le lac s'écrase en vagues bruyantes sur les berges, mais ce n'est pas ça. Je suis habituée à cette rumeur, que j'entends toutes les nuits. La pluie cogne contre les fenêtres de ma chambre, mais ce n'est pas ça non plus. Alors que je fixe le plafond, mon téléphone vibre sur la table de chevet. Un SMS.

Ah, voilà, le mystère est résolu.

Je me frotte les yeux et jette un regard furieux en direction du réveil (qui doit forcément se tromper, il n'est pas possible qu'il soit aussi tard), puis je saisis ce fichu portable.

T'es où ? Où t'es passée hier soir ?

Les yeux rivés aux mots, je grimace sous l'effet de la culpabilité.

Meeeeerde.

Jacey. L'amie que j'ai laissée en plan à l'*Underground*, qui se trouve aussi être mon employée. Ma meilleure serveuse, notamment parce qu'elle offre un parfait mélange de charme et de flirt. Mais c'est aussi la meilleure amie que j'aie, surtout parce que je ne suis pas proche de beaucoup de gens.

Sauf qu'hier soir, je l'ai perdue puis complètement oubliée... parce que j'ai été distraite. Et la cause de ma distraction me revient à l'esprit tel un flash-back, une vision du visage et du corps musclé de Gabriel. Mes joues s'enflamment. L'écartant rapidement de mes pensées, je me reconcentre sur mon téléphone et réponds :

Je fais une très mauvaise amie. Désolée.

Où es-tu partie ???

Apparemment, je ne vais pas m'en tirer à si bon compte. Je lâche un soupir.

Tu te rappelles quand tu as dit qu'il fallait que je baise ? Ben je l'ai presque fait. Et puis non. Alors je suis rentrée à la maison. Tu es rentrée chez toi avec Peter ? Je t'aurais bien appelée, mais je savais que tu n'entendrais pas la sonnerie.

Le visage de Gabriel réapparaît alors. Devant le taxi qui brûlait, son expression était indescriptible. Presque torturée. Mais ça paraît ridicule de le formuler ainsi.

C'est sûr que j'étais moi aussi sous le choc. Ce n'est pas tous les jours qu'on se fait rentrer dedans à un carrefour et que votre véhicule explose. Donc oui, bien entendu, j'étais bouleversée.

Mais pas autant que lui. Pour une raison que j'ignore, mon cœur se serre rien que d'y penser, mais je choisis de l'ignorer. Je ne connais pas cet homme et il est inutile de me demander ce qui peut bien clocher chez lui. De toute façon, je ne le reverrai pas. Je le chasse de mon esprit et guette la réponse de Jacey.

Qui ne tarde pas à m'arriver.

J'espère bien que t'es désolée. J'étais presque inquiète. Et pourquoi tu n'as pas concrétisé ??? N'importe quel homme sacrifierait son testicule gauche pour te ramener chez lui. D'ailleurs je crois bien que je te déteste pour cette raison.

Je ne peux m'empêcher de sourire. Jacey n'était pas inquiète, j'en suis certaine. Elle ne s'est sans doute même pas rendu compte de mon absence avant le moment de rentrer.

C'est une longue histoire, lui réponds-je.

Une seconde s'écoule avant son SMS suivant.

OK. Mon frangin ne s'est jamais pointé hier, mais il vient au Hill ce soir pour m'apporter un cadeau d'anniversaire. Tu pourras le rencontrer à ce moment-là.

Je souris, ce qui empire mon mal de tête. Ça cogne, là-dedans. Heureusement qu'elle en a fait mention, j'avais oublié son anniversaire. Il n'y a pas à dire, je suis vraiment une mauvaise amie.

D'accord. Tu ne me lâcheras pas tant que je ne l'aurai pas rencontré, je te connais. Et je t'apporterai un cupcake d'anniversaire.

Courte pause, puis sa réponse arrive.

Mon régime ne te dit pas merci. Mais moi, oui !

Je jette le téléphone au pied du lit et me réinstalle contre mon oreiller un court instant. Je n'ai pas la migraine à cause de l'alcool. Je n'en ai bu qu'un verre hier soir. Non, ça cogne à cause du manque de sommeil. Je ne suis pas rentrée avant 4 h 30 du matin. Ce qui ne me ressemble pas du tout. Je jette un nouveau coup d'œil au réveil.

Il est 9 heures.

En temps normal, je serais déjà au restaurant. Si je n'avale pas une énorme quantité de caféine, je risque d'assassiner quelqu'un plus tard.

Je rejette les couvertures de mon lit, le même que j'avais pendant toutes mes années lycée. Je ne m'attarde pas sur les murs couverts de vieux posters et d'articles datant de la même époque. J'ai hérité de la maison de mon enfance, il y a deux ans à peu près. Un de ces jours, il va vraiment falloir que je me bouge les fesses et que je fasse du tri dans cette pièce.

Mais pas aujourd'hui.

Maintenant, il me faut du café. Point barre.

Je me dirige à pas hésitants vers le long couloir qui conduit à la cuisine, où j'enclenche la cafetière et me sors un burrito du congélateur. Je mange en sous-vêtements – eh oui, je peux faire ça depuis que je vis seule. J'ai pris des habitudes alimentaires totalement aberrantes, ce qui ne manque pas d'ironie sachant que je tiens un restaurant – le *Hill*, autre partie de mon héritage.

Après deux tasses de café chargé en sucre et en lait, je commence à me sentir à peu près humaine. Je prends une douche, m'attache les cheveux en un vague chignon et enfle un pantacourt, un polo et un sweat-shirt, avant de quitter la maison en emportant une troisième tasse de café.

Tout en boutonnant mon haut de survêtement, j'actionne l'ouverture de la capote de mon coupé sport, mon seul luxe. Rouler les cheveux au vent, c'est l'unique liberté dont je jouis vraiment, et vu que la pluie printanière a cessé, je peux baisser la capote.

J'enclenche la marche arrière et descends mon allée, avant de m'engager dans la petite route sinueuse qui longe le lac Michigan. C'est un joli petit itinéraire que j'adorais emprunter, avant que mes parents s'y tuent.

Aujourd'hui le soleil matinal est déjà radieux et le sol encore humide de la dernière averse. Pour me protéger de la lumière qui se reflète aussi bien sur la surface brumeuse du lac que sur mon pare-brise, je plisse les yeux et monte le son de l'autoradio. Le bouton usé me glisse entre les doigts mais je parviens à le tourner.

Je réprime un grognement. Ah, voilà qui est mieux. Rien de tel qu'un café et de la musique bien forte si je veux sortir de ma torpeur. J'appuie sur les touches pour changer de station en levant les yeux vers le soleil.

La vive clarté m'éblouit.

Je cille, mais avant que je retrouve l'usage de ma vue, je me rends compte de l'endroit précis où je me trouve : j'arrive beaucoup trop vite dans un virage en épingle.

Merde.

Paniquée, je braque le volant, renversant le café brûlant sur mes cuisses quand la voiture se déporte brusquement. Tout donne l'impression de se dérouler au ralenti : le

véhicule qui s'approche du fossé, le dérapage dangereusement proche de la plage en contrebas.

Je suis quasi pétrifiée, aveuglée par le soleil, complètement à la merci de la gravité, tandis que mon coupé glisse sur la boue, puis sur l'herbe mouillée qui heurte les bas de caisse dans un sifflement assourdi. Le pied de la colline se précipite à ma rencontre.

J'ai pris un angle si peu naturel et la voiture patine si vite que l'espace d'une seconde, j'ai peur qu'elle ne fasse des tonneaux, mais non. Au lieu de ça, elle fonce dans le sable et s'arrête brusquement, les roues à moitié embourbées dans la vase. Chamboulée, j'essaie de prendre de profondes inspirations, pourtant j'ai bien du mal à retrouver mon souffle et je reste assise là, figée et sous le choc.

Putain. Qu'est-ce qui s'est passé, là ? Je viens vraiment d'avoir mon second accident de voiture en deux jours ?

Je regarde autour de moi, les mains tremblantes. Je n'ai rien touché, ni personne.

Je ne suis pas blessée.

Je ne suis pas blessée.

Je me répète ces quelques mots en silence tout en balayant de nouveau la zone du regard. Je me trouve en bas de la pente qui remonte vers la route, au milieu des rochers, de l'herbe et du sable. Quelle idiote ! J'ai pris cette route des centaines de fois, j'aurais dû me méfier.

Malgré mon état, tout va bien. Je n'ai rien. Ma voiture n'a rien. Je ne suis pas mes parents. Contrairement à eux, je ne suis pas morte. Pas de verre brisé, pas de sang. *Je vais bien.*

Enfin, je crois.

Ouvrant la portière, je pose le pied à terre et m'enfonce dans la boue jusqu'au mollet.

Bon sang. Je remonte mon pied en grimaçant : ma sandale à talon compensé au motif cachemire de chez Jimmy Choo est couverte de sable mouillé. Les chaussures, c'est mon péché mignon et celle-ci, quasi neuve, est fichue.

Pfff.

Et comme si ça ne suffisait pas, je suis moi-même entourée de boue, résultat de l'orage de la veille. Je ne peux même pas sortir vérifier l'état de ma voiture, mais d'après ce que j'en vois, la roue avant gauche est pliée. Je ne sais même pas si le coupé est en état de rouler.

Le front plissé, j'appuie sur l'accélérateur dans l'espoir de remonter la pente en marche arrière, mais la voiture ne bouge pas d'un iota. La roue tordue ne tourne même pas.

Me voilà coincée. Je suis même complètement bloquée.

— Fait chier.

Laisant retomber ma tête contre le volant, je plonge la main dans ma poche et en tire mon téléphone.

Quand ma sœur arrive à ma rescousse vingt minutes plus tard, elle descend la colline mouillée aussi vite que possible. Ses nombreux efforts pour éviter de glisser gênent sa progression, tout en nuisant quelque peu à la grâce du spectacle.

Penchée à la vitre de la voiture, je lui crie :

— Je vais bien, Mila, remonte ! Tu vas tomber et te casser quelque chose, *preggo*¹ !

Les sourcils froncés, elle continue néanmoins à avancer vers la voiture, s'arrêtant à l'orée de la flaque boueuse.

— Oh non, Madison, tu ne vas pas t'y mettre aussi ! Pax me laisse tout juste lever le petit doigt. Tu es une femme, tu devrais être mieux informée : je suis enceinte, pas invalide.

Secouant la tête, je retire mes chaussures et saisis mon sac à main. Avec prudence, je sors du véhicule et m'enfonce aussitôt jusqu'aux chevilles. Je rabats la portière avec force.

— Ton mari veut prendre soin de toi, c'est tout, je lui rappelle de mauvaise grâce en pataugeant dans sa direction.

À sept mois de grossesse, Mila est radieuse – comme le veut la légende mais pas la réalité. Oui, son statut de future mère lui va à ravir. Elle a toujours été superbe, mais là elle rayonne littéralement. Ses longs cheveux bruns sont brillants et soyeux, ses joues rosées, sa peau est parfaite.

— Je n'en reviens pas que tu sois aussi belle, je marmonne en reluquant son début de ventre. C'est écoeurant. Tu n'as presque pas pris de poids.

Elle tend la main pour m'aider à franchir un rocher et éclate de rire.

— Quoi ? Tu préférerais que je sois immonde ?

— Peut-être, réponds-je en feignant une grimace.

Avec beaucoup de précautions, nous gravissons la colline pour atteindre la route, où nous attend la voiture de Mila.

— Ça n'est pas juste que tu sois plus jolie que moi quand tu es enceinte. Les grandes sœurs sont censées être les plus sexy. C'est une loi de la nature. Ce n'est pas moi qui ai décrété les règles, Mila, mais franchement je trouve qu'on devrait les respecter. Alors essaie de prendre un peu de poids, OK ?

Elle rit de nouveau, levant les yeux au ciel, tandis que nous attachons notre ceinture.

— Tu es folle, Maddy. C'est toi, le mannequin de la famille. La seule chose que j'ai contrairement à toi, ce sont de gros seins. Ça, tu ne peux pas me l'enlever.

— Tu parles, je réplique en baissant le rétroviseur pour me regarder dedans. Je suis loin de ressembler à un mannequin, là.

J'ai de la terre humide sur le front, celle qui me parsème les jambes goutte à présent sur le plancher de la voiture.

— Désolée, je soupire. Tu vas devoir faire nettoyer ton engin, maintenant. Je paierai.

— Ça va, m'assure-t-elle, redevenue sérieuse. Je suis juste contente que tu n'aies rien. Comment ça a pu arriver, Maddy ? Tu sais pourtant combien cette route est dangereuse.

Bien sûr que je le sais.

Mais l'inquiétude que je discerne dans la voix de ma sœur me donne des remords. Je me sens coupable de l'avoir obligée à venir ici, dans ce virage en particulier.

— Je vais bien, Mila. Je suis vraiment désolée, je ne voulais pas te causer du tracas.

Elle tourne la tête vers moi.

— Évidemment, mais sois plus prudente, voilà tout. J'ai failli avoir une attaque.

Nous acquiesçons de concert.

Je renverse la tête en arrière contre le siège, encore tremblante de ma cascade. Les effets secondaires de la montée d'adrénaline ne sont pas sympas avec moi. Mon cœur bat toujours à une allure folle, mes mains et mes jambes flageolent. J'observe le sol par la vitre et il me semble encore plus bas, vu depuis le véhicule.

— Je n'arrive toujours pas à croire que Pax t'ait convaincue de conduire ce truc, je ricane dans un effort destiné à alléger l'ambiance. C'est tellement... pas toi.

Mila roule les yeux.

— Tu m'étonnes. À la seconde où il a appris que j'étais enceinte, il a filé m'acheter le véhicule le plus sécurisé de la planète. Ce truc est quasiment à l'épreuve des balles. D'ailleurs, si ça se trouve, c'est un tank en civil.

— Tu supportes ça tellement mieux que moi. Je détesterais qu'on régisse ma vie comme ça.

Mila éclate de rire en secouant la tête.

— Personne ne régite ma vie. Quand on est marié, parfois on doit faire des compromis. Et puis, ça n'était pas non plus un gros effort. Certes, ma petite voiture consommait moins, mais ça rend Pax heureux de me savoir en sécurité. Et puis, j'entasse plus de matériel de peinture dans celle-ci. Elle a aussi son avantage.

— Tu sais, tu n'as plus besoin de le transporter, lui fais-je remarquer, un sourcil haussé. Ni de garder ta galerie d'art. Vu que Pax doit bientôt reprendre l'entreprise de son grand-père, tu ne serais plus jamais obligée de travailler, si tu le voulais.

Levant les yeux au ciel, Mila s'engage dans une rue du centre-ville. Son gros SUV frémit à peine quand elle roule sur une plaque de glace, dernier vestige de l'hiver.

— Et toi, tu sais bien que la création artistique, c'est ma vie. Si je n'ai pas d'endroit où l'exposer, je vais devenir folle.

— Tu es déjà folle. D'avoir accepté de déménager dans le Connecticut.

Elle me jette un coup d'œil.

— Je sais. Je n'ai pas très envie d'y aller. Mais c'est là que se trouvent les bureaux de la *Alexander Holding*. Pax ne peut pas reprendre le poste de son grand-père d'ici, or celui-ci a vraiment envie de partir à la retraite. C'est donc une nécessité pour Pax, et moi je dois le soutenir.

Je soupire.

— Encore un compromis induit par le mariage ?

Elle acquiesce.

Je lâche un nouveau soupir.

— J'ai décrété que ton mariage ne me convenait pas. Tu vas devoir divorcer.

À quoi Mila éclate de rire.

— Impossible. On a signé un contrat de mariage. Or je ne voudrais pas m'enrichir de cette manière.

À mon tour de rire. Mila est ce que je connais de plus éloigné d'une croqueuse de diamants. Et je sais de source sûre qu'ils n'ont signé aucun accord pré-nuptial.

Je sens poindre une migraine, résultat de ce ridicule accident de voiture et de mon ridicule manque de sommeil. Je me frotte le front, histoire d'intervenir avant que ces ridicules rides de souci ne deviennent permanentes. Et je fronce les sourcils, car tout me semble ridicule, ce matin.

Mila surprend ma grimace.

— Qu'est-ce qui te met d'aussi mauvaise humeur ? me demande la curieuse. Tu n'as pas été blessée, je suis certaine que tu as appelé une dépanneuse et que ta voiture sera embarquée sous peu. Plus de peur que de mal, en somme.

Je règle la radio et me cale dans mon siège, contemplant le paysage tandis que Mila s'engage sur la route bordant le lac où se trouve notre restaurant.

— Je n'en sais rien, suis-je forcée d'admettre. J'ai dû me lever du mauvais pied. En fait, je n'ai pas bien dormi la nuit dernière.

Inutile de lui expliquer pourquoi, ça provoquerait chez elle un intérêt aussi immédiat que malsain. Voilà des mois qu'elle insiste pour que je sorte et je n'ai pas envie de lui raconter le four qu'a été ma première tentative.

— Allez, souris un peu, m'enjoint-elle en se garant sur le parking du *Hill*. C'est une journée magnifique. La vie est belle.

— Ouais, réponds-je de mauvaise grâce. La vie est belle.

— Et tu as de la chance, insiste-t-elle. Tu aurais pu être blessée, ce qui n'est pas le cas. Tu sais aussi bien que moi que cette route est dangereuse.

Elle est très sérieuse, désormais, et je sais pourquoi. Je revis pratiquement les souvenirs dans ses pupilles. La voiture pliée de nos parents, leurs obsèques, le chagrin, horrible et accablant.

Je déglutis, puis je hoche la tête.

— Ouais, j'ai eu de la chance. Tu entres ?

Elle secoue la tête.

— Je ne peux pas. J'ai un rendez-vous chez le docteur, et ensuite je dois retourner à la boutique. Je t'appelle plus tard, je crois qu'on vient dîner ici, ce soir.

— OK, je te réserve une table.

— Parfait. Merci ! À ce soir.

En agitant la main, elle manœuvre son SUV géant et quitte le parking. Je réponds mollement à son geste. Dieu qu'elle va me manquer quand elle aura déménagé ! Elle est toute ma famille, à présent. Je n'en ai pas d'autre. Enfin, on a Pax. Du coup, ça fait trois.

Je lâche un soupir mais repousse ces pensées. Ils ne déménagent pas avant l'été prochain, j'aurai tout le temps de m'en inquiéter le moment venu.

Pour l'instant, je me dirige vers le petit bistrot italien aux murs de stuc sur le rivage du lac où je passe mes journées et mes soirées depuis deux ans. Le *Hill* était le rêve de mes parents, pas le mien. Ils ont travaillé nuit et jour pour que ça marche et quand ils sont morts, Mila et moi n'avons pas supporté l'idée de le fermer.

Mais je vous jure, parfois je suis furax d'avoir dû abandonner ma vie pour ça... De me retrouver confinée dans une petite ville côtière, à vivre le rêve de quelqu'un d'autre. Il y a des jours où ça me pompe toute mon énergie et où je me sens bien plus vieille que je ne le suis en réalité.

En revanche, il y a d'autres jours où je me sens beaucoup trop immature... parce que je n'ai pas toutes les réponses aux problèmes que j'affronte.

Je dois avouer que je n'ai aucune idée de la façon dont gérer une affaire. Mon diplôme de commerce n'est qu'un morceau de papier. Il ne m'a ni préparée à un emprunt, ni à la gestion du personnel ou aux commandes de quantités énormes de nourriture. Évidemment, je n'ai pas le droit d'exprimer mes doutes à voix haute, car en tant que propriétaire d'une affaire et sœur aînée, je suis censée détenir toutes les réponses.

Et les bonnes.

Personne n'a besoin de savoir qu'en fait, je n'y connais rien, que je dérive dans la vie sans avoir aucune réponse précise sur rien. Personne n'a besoin de savoir qu'il y a des jours où je déteste la façon dont les choses ont tourné, tout en me sentant impuissante à y changer quoi que ce soit.

En soupirant, j'entre dans le restaurant.

Le *Hill* ressemble parfois à une prison, mais c'est une prison qui paie les factures.

L'un des pires aspects de la gestion d'une affaire, c'est toute cette fichue paperasse. Il m'arrive de faire des cauchemars où je me noie dans un océan de papiers.

Aujourd'hui, je me barricade derrière une pile de papiers, ne relevant la tête qu'au moment où Tony, le barman qui travaille pour la famille depuis que mes parents ont ouvert ce lieu, passe sa tête ébouriffée par la porte de mon bureau.

— Madison, tu t'es occupée d'aller faire dépanner ta voiture ?

Je me détourne à peine des tickets de caisse de la veille, que je suis en train de comptabiliser.

— Oui, le garage s'en charge et ils vont m'envoyer un véhicule de location pour les jours à venir.

— Bien, acquiesce Tony. Ils s'occupent donc de tout, alors en attendant, tu dois venir manger. Et je suis sérieux. Le service du soir va bientôt commencer. Si tu ne dînes pas, tu vas devenir toute maigrichonne, et ton père me hantera jusqu'à la fin de mes jours si je ne te surveille pas.

Secouant la tête, je cesse d'étudier le planning de la semaine prochaine et pose les yeux sur le visage inquiet de Tony. À quarante ans, il n'en paraît pas plus de trente. Mais je ne le lui dirai jamais, cet Italien à l'ego surdimensionné n'a pas besoin de compliments de ce genre.

— Ce ne serait pas lui qui te hanterait au sujet de mes habitudes alimentaires, je le corrige. Ce serait ma mère. Et elle n'était pas du genre que l'on veuille contrarier.

— Ça, c'est sûr, admet-il en riant. Ta mère n'en faisait qu'à sa tête. Le seul être au monde capable de la contrôler, c'était son mari.

Je m'immobilise une seconde, les doigts pétrifiés sur mon bureau. Les pupilles de Tony scintillent d'amusement, et je sais qu'il ignore tout de la manière dont mon père contrôlait ma mère. Personne ne le savait.

Personne d'autre que Mila et moi. Je déglutis avec peine et souris à Tony, chassant ces horribles pensées de ma tête. Mes parents sont morts. Il n'y a aucune raison de ressasser le passé.

— J'arrive dans une minute, lui dis-je. Promis.

Il hausse un sourcil broussailleux.

— Tu as tout intérêt. Jacey vient d'arriver et je lui ai préparé sa tarte aux fruits rouges préférée pour son anniversaire. Elle est persuadée que c'était ton idée, donc tu dois au moins venir en manger une part avec elle.

— Merde, je marmonne.

Levant les yeux, je croise le regard accusateur de Tony.

— À ma décharge, je prévoyais de lui rapporter des cupcakes en venant, mais ensuite j'ai failli jeter ma voiture dans le lac. Je crois que ça m'accorde une excuse, non ? Ne me juge pas, s'il te plaît.

Je plisse le nez et je le vois réprimer un sourire avec succès ; il a son image de bougon de service à maintenir.

Puis il s'éloigne en grommelant un truc sur les femmes au volant et la façon dont il va me botter les fesses si je ne lui obéis pas. Je ne peux que le suivre en riant. Jamais il ne toucherait un seul de mes cheveux, et malheur à qui oserait le faire, car il lui briserait les rotules (notamment parce que c'est ainsi qu'un Italien se doit de réagir, dans sa vision du monde).

Il me conduit dans notre patio extérieur, situé sur la plage juste derrière le *Hill*. Les lampions et autres lanternes s'entrecroisent sur des fils au-dessus de nos têtes, et le chèvrefeuille des treilles ne tardera pas à fleurir. Le soir, c'est d'un romantisme magique,

surtout avec la vue majestueuse sur le lac Michigan et l'odeur suave des plantes. Les touristes adorent et moi aussi.

Pour l'heure, un plateau des fameuses tartes de Tony et une carte d'anniversaire au nom de Jacey nous attendent sur une table, ainsi que trois salades.

Je me tourne vers lui, reconnaissante.

— Merci, Tony. Tu sais que je t'aime.

Un large sourire aux lèvres, il me passe sa patte d'ours autour des épaules et m'étreint.

— Et moi, je sais que tu es débordée, fait-il de sa voix bourrue. Ce n'est pas grand-chose.

Au contraire. il a été embauché comme barman voilà des années, cependant depuis la mort de mes parents, il m'aide de bien des façons. Il continue à tenir son poste, mais il m'aide aussi à tout gérer. Il supervise même les cuisines et prépare ses desserts spéciaux de temps en temps. Je serais perdue sans lui, nous le savons tous les deux.

La brise du soir me balaie le visage quand ma meilleure amie fait irruption, ses yeux bruns brillants d'impatience.

— C'est le jour idéal pour fêter son anniversaire, déclare-t-elle.

Et comme toujours, je ne peux m'empêcher de l'admirer. Jacey regarde la vie avec l'émerveillement d'un enfant, une caractéristique que j'ai toujours adorée chez elle. Elle est même capable de rendre amusant le détail le plus insignifiant.

On est amies depuis l'adolescence. Elle passait ses étés ici avec ses grands-parents et un jour où elle était venue déjeuner au *Hill* avec eux, elle en est ressortie avec un job d'été. Depuis, elle travaille chez nous à la haute saison. Elle est drôle, insouciante et même si ça lui a parfois attiré des ennuis, elle est très rafraîchissante dans ce monde si banal.

Des traits de caractère que j'apprécie d'autant plus, maintenant que je suis la reine de la banalité.

— Joyeux anniversaire, je lui lance tandis que Tony lui tend sa carte.

Tout sourire, elle l'ouvre et y découvre un chèque cadeau d'une valeur de cent dollars valable dans un institut de massages en ville – de la part de Tony et moi. Je remercie discrètement Tony alors que Jacey noue les bras autour de mon cou.

— Merci ! hurle-t-elle. Tu n'as pas idée comme je suis stressée, ça va me faire un bien fou.

Puis elle me relâche et embrasse le barman, avant de s'attaquer à ses tartelettes ; elle en avale trois avant de jeter un coup d'œil à sa montre.

— Il faut nous dépêcher, commente-t-elle. On a plein de réservations pour ce soir. Tu vas sans doute devoir mettre la main à la pâte au rez-de-chaussée, Maddy, ce qui tombe bien car tu as vraiment l'air à ton aise. Tu portes le concept du *Friday Wear* à un niveau jamais égalé.

Et elle observe ma tenue vestimentaire avec un soupir.

— Tu peux m'énumérer les fois où je ne descends pas aider au service ? je demande. J'y suis tous les jours, j'ai des ampoules pour le prouver. Et si je suis habillée comme ça, c'est parce que j'ai couvert mes vêtements de boue en venant et que j'ai dû enfiler mes affaires de sport.

Les pupilles scintillantes, elle m'offre un large sourire.

— Eh bien, avec ton short de cycliste et ton petit tee-shirt, je parie que les gars vont te laisser d'énormes pourboires. Ça aura au moins cet avantage.

Je lui donne une tape en grognant, puis m'apprête à la suivre à l'intérieur, quand Tony me rattrape par le coude en désignant ma salade.

— Mange.

Au vu de son expression, il est inutile d'argumenter. Alors je me penche et j'avale cinq bouchées en vitesse.

— Ça ira comme ça ? je lui demande, la bouche encore pleine, en m'essuyant avec une serviette en papier.

Devant son regard dubitatif, j'engouffre deux bouchées supplémentaires avant de débarrasser mon assiette.

— Je mangerai le reste plus tard, lui promets-je.

À quoi il secoue la tête.

— Bien sûr que non, soupire-t-il. Tu vas rentrer chez toi et avaler un burrito congelé.

Vu qu'il me suit, il ne peut voir mon sourire. Et ça vaut sans doute mieux. Je déteste par-dessus tout qu'on me dicte ma conduite. Cela vient sans doute du fait d'avoir été forcée pendant des années à regarder mon père se faire obéir de ma mère à coups de poing. Mais je n'en veux pas à Tony de son empressement.

Malgré son caractère bourru, il a un cœur d'or et il fait de gros efforts pour veiller sur Mila et moi. Il est ce qui se rapproche le plus d'une famille, à présent.

Nous regagnons la salle du restaurant, juste à temps pour accueillir Mila et Pax, qui franchissent la porte au même instant. Il retient sa femme par le coude quand elle trébuche sur le tapis à l'entrée.

Je ne peux m'empêcher de rire de son air vexé. Je pense que Pax la soulèverait volontiers pour la porter dans ses bras pendant les quatre mois qu'il lui reste de grossesse, si elle le laissait faire. Il se montre plus que protecteur, ces derniers temps. Et tandis que j'observe son apparente rudesse, j'ai du mal à le croire, mais c'est pourtant le cas.

Mon beau-frère est une sorte de Dieu grec tatoué hyper sexy et dur comme l'acier. Quelque chose dans le genre. Non, sérieusement, ce type exsude le sex-appeal. Ma première pensée, quand je l'ai rencontré, ça a été : *Putain de merde, ce gars sent l'embrouille*. Et j'avais raison.

Aujourd'hui, il m'offre un large sourire et ses yeux noisette pétillent.

— Tu as vu quelque chose d'appétissant, Maddy ? me taquine-t-il.

Et je me rends compte que je le dévisageais. Je lui rends son sourire, pas embarrassée le moins du monde.

— Ben oui, aussi surprenant que cela puisse paraître. Je t’apprécie, petit frère. Qui l’eût cru ?

En tant que grande sœur protectrice, j’ai d’abord conseillé à Mila de se tenir loin de lui, ce qui n’a fait que le lui rendre plus attirant, bien entendu. Il avait cet air de bad boy, cette attitude arrogante et cette aura dangereuse auxquels Mila a été incapable de résister. Pax avait des problèmes à résoudre, ma sœur et lui ont traversé l’enfer et les eaux troubles ensemble, mais ils en sont sortis renforcés.

Il secoue la tête.

— Ouais, on a du mal à croire que tu aies pu aussi mal juger tant de perfection.

Levant les yeux au ciel, je les accompagne jusqu’à leur table, tout en discutant avec eux le temps qu’ils s’installent. Pax tire la chaise de Mila et lui pose sa serviette sur les genoux.

— Tu vas aussi mâcher sa nourriture ou... ?

Je hausse un sourcil, mais il se contente de me sourire.

— Rends ta femme heureuse et tu seras un homme, pontifie-t-il en s’asseyant à son tour. Telle est ma devise.

— Et tu t’y conformes avec le plus grand soin, le félicite Mila.

Mais ses yeux sont rivés sur quelque chose derrière moi.

— Maddy, ça ne serait pas Ethan Eldridge ?

Je me tourne et découvre Julie, notre hôtesse de table, en train d’installer notre vieux camarade d’enfance à une petite table près de la fenêtre.

— Merde alors ! je lâche. Je crois bien que si. Je ne l’avais pas revu depuis qu’il est parti à l’école de médecine. Il n’est jamais revenu pour les vacances d’été, je me rappelle que sa mère s’en plaignait quand elle venait ici.

— Il est pas mal, commente Mila.

En effet. Je le dévisage, de ses cheveux blonds à sa grande silhouette dégingandée en passant par ses yeux bleus.

— Tu devrais aller lui parler, reprend ma sœur. C’est ton travail de le mettre à son aise, de toute façon.

Je lui lance un regard sévère.

— Pas question que j’aille flirter avec lui. N’y compte même pas.

— Je n’ai pas dit « flirter », répond-elle sur un ton innocent. J’ai dit « parler ». Il a toujours craqué sur toi, si je me souviens bien. Et tu as besoin de développer tes relations sociales.

Je songe un instant à la mutilation à coups de fourchette dans l’œil pour apprendre la vie à ma sœur, quand je vois Ethan lever le regard et me repérer. Et il agite la main dans ma direction avec enthousiasme.

— Et merde, je marmonne tandis que Mila lâche un petit cri de triomphe. Je reviens m'occuper de ton cas dans une minute.

Et alors que je me dirige vers Ethan, je l'entends qui rit dans mon dos.

Ethan me sourit, pour sa part, de ce magnifique sourire que j'avais oublié.

— Madison, j'espérais que tu serais là.

— Je suis toujours là, lui réponds-je avec ironie. Je dirais même que je vis presque ici. Tu es de retour pour de bon ? Je croyais avoir entendu dire que tu reprenais le service de gynécologie obstétrique à la clinique.

Il sourit de nouveau, et une question me traverse brièvement l'esprit : pourquoi cela ne me fait-il aucun effet ? Est-ce parce que je le connais depuis une éternité ?

— Oui, c'est bien là que je travaille. Et si jamais tu veux échanger le Dr Hall contre moi, je suis certain de pouvoir rendre tes check-up annuels beaucoup plus plaisants.

Et il hausse les sourcils de cette façon comique que je me rappelais et l'espace d'une seconde, il ressemble au gamin que j'ai connu à l'école.

Je roule les yeux.

— Ah oui, c'est tout à fait mon kif de me faire faire mon frottis par le gars qui m'a vomi son chocolat chaud dessus au jardin d'enfants. Et puis, si je ne m'abuse, tu n'es pas encore tout à fait médecin, si ? En plus, le Dr Hall me suit depuis des années. Donc... ce sera non. Tes mains ne s'approcheront pas de ça.

Et je désigne ma région la plus au sud. À quoi il secoue la tête.

— Enfin, c'est quand même bon de te voir, j'ajoute. Ça faisait longtemps.

— Je suis un vrai médecin, je te signale. Interne. Ça compte, espèce de sale gamine. Je peux même prescrire des médicaments. Mais bref, je suis content de te voir aussi. Tu es magnifique, autant que le jour de la remise de diplôme.

Son compliment me tire un large sourire.

— Merci, Ethan. Je me sens vieille, ces temps-ci, alors c'est bon à entendre. Et tu n'es pas mal non plus.

Il m'offre son expression la plus charmeuse.

— Il faut vraiment qu'on prenne le temps de discuter un de ces jours, Maddy. Tu m'as manqué.

Je le fixe du regard, en essayant de le voir à travers les yeux de n'importe quelle autre femme.

Il est grand, pas loin d'un mètre quatre-vingt-dix, blond aux yeux bleus. On dirait un descendant des Vikings. Enfin, sans les muscles. On ferait des enfants superbes, lui et moi, je dois l'avouer. Mais je le connais depuis tout petit, ce qui signifie que je suis au courant de toutes les bêtises idiotes qu'il a faites depuis. Je garde un souvenir vivace de lui en train de manger une sauterelle, à la suite d'un pari en CM1. Alors non, pas question que sa langue approche la mienne, docteur ou pas.

Il m'adresse une œillade et je secoue la tête. Je m'apprête à lui signifier combien il me paraît terrifiant que des gens soient prêts à placer leur santé entre ses mains quand la porte du restaurant s'ouvre, laissant filtrer un rayon de soleil sur le sol. Je suis le tracé lumineux jusqu'à l'homme qui vient d'entrer. Il glisse son téléphone portable dans la poche de sa veste.

Puis il lève la tête et son regard croise le mien. Impossible !

IM-POS-SIBLE !

Mon cœur tambourine à un millier de battements minute dans ma poitrine.

Car cet homme, c'est Gabriel.

1. *Preggo* : forme argotique de *pregnant* (enceinte). (N.d.T)

Gabriel

Non mais je rêve, là ! L'univers a manifestement un bien étrange sens de l'humour. Après avoir désiré cette fille la nuit dernière et m'être demandé toute la journée ce qui avait bien pu lui arriver, voilà que je me retrouve nez à nez avec elle ? Les chances que ça arrive étaient pour le moins faibles.

Quasi nulles, même.

Et pourtant elle est là.

Madison me dévisage, l'air sous le choc, plantée à côté d'un type en jean chic et chemise. Un baltringue, de toute évidence, mais ce n'est pas lui qui m'intéresse.

Moi, je suis complètement focalisé sur Madison : ses grands yeux écarquillés, sa bouche entrouverte. Une attitude qui exprime tout à fait ce que je ressens. Mais contrairement à elle, je parviens à ne pas laisser transparaître ma surprise.

J'essaie de m'expliquer cette coïncidence improbable qui nous fait nous rencontrer pour la deuxième fois en deux jours, quand j'aperçois ma sœur émergeant d'une arrière-salle et chargée d'un large plateau de boissons. Au moment où Jacey lève les yeux sur moi, toutes les pièces du puzzle s'assemblent soudain.

Jacey m'avait parlé de cette amie qu'elle emmenait en boîte avec elle hier soir.

Et elle m'a aussi déjà parlé de sa patronne, une fille prétendument cool qui a grandi trop vite pour des raisons que j'ai oubliées. Ce dont je me souviens, en revanche, c'est qu'elle l'a appelée Maddy.

Et Maddy, c'est Madison.

Jacey est le fil rouge, le maillon originel de cet incroyable hasard.

Évidemment.

Secouant la tête, je regarde ma sœur poser les consommations et traverser la salle en sautillant pour venir me faire un gros câlin.

— Gabriel ! s'écrie-t-elle. Il était temps que tu arrives. Ta face de monstre m'a manqué.

Je ne peux m'empêcher de lui rendre son accolade, si gêné que je sois par cette histoire avec Madison. J'ai presque l'impression que Jacey a tout orchestré exprès, mais je sais que ce n'est pas possible. Jamais elle n'aurait pu arranger notre rencontre à l'arrière de la boîte de nuit.

Je sens le regard froid de Madison sur moi, pourtant je refuse de le croiser car je n'arrive pas à détecter si elle est agacée ou intriguée que j'aie fait irruption dans sa vie.

Et malgré tous mes efforts, je ne me rappelle rien de ce fichu accident de taxi la nuit dernière. J'ai fait un black-out total, le premier depuis des mois.

Je ne me rappelle pas ce que je lui ai dit. Ni de mon attitude envers elle. Je ne me souviens de rien, nom de Dieu ! J'ai de drôles de flashes de Madison en train de me border, mais j'ignore s'il s'agit de vrais souvenirs ou si mon esprit me joue des tours. Avec moi, on ne sait jamais, quand je suis dans cet état de décrépitude.

En tout cas, si ma mémoire ne me trompe pas, je hais l'idée qu'elle m'ait vu comme ça. C'est humiliant et ça constitue une excellente raison de faire avec elle comme si de rien n'était.

— Salut, p'tite sœur, je murmure dans les cheveux blonds de Jacey. Joyeux anniversaire ! Tu sens les spaghettis.

Levant les yeux au ciel, elle me relâche et se tourne vers Madison.

— Maddy, viens donc ici que je te présente enfin mon frère.

Madison a l'air sidérée, malgré tout elle parvient à placer un pied devant l'autre, abandonnant le baltringue pour venir se poster à contrecœur devant moi.

Et même si je suis mal à l'aise moi aussi, je dois réprimer une envie de rire face à l'embarras qu'exprime son beau visage. Quoi qu'elle puisse ressentir par ailleurs, il est évident qu'elle ne sait pas comment gérer la situation, et qu'elle n'a pas l'habitude de perdre ainsi la maîtrise d'elle-même. Elle n'a pas la moindre idée de ce qu'elle doit me dire. Aucune idée.

Et c'est hyper marrant.

— Voici mon frère Gabriel, annonce Jacey en posant sur moi un regard fier. Il est rentré d'Afghanistan il y a quelques mois et il n'a même pas eu le temps de venir rendre visite à sa pauvre petite sœur. Gabriel, je te présente mon amie – et patronne – Madison. Je t'ai parlé d'elle à de nombreuses reprises.

Les pupilles bleues de Madison sont rivées sur moi, et une question les éclaire.

C'est quoi ce bordel ?

Je l'entends aussi clairement que si elle l'avait posée à haute voix. Et à nouveau, j'aimerais bien savoir ce qu'elle a vu la nuit dernière. Sur la défensive, je réponds par un sourire surnois, rien que pour lui prouver que tout ça n'a aucune importance.

À quoi Madison répond par un regard plus dur encore.

Jacey nous regarde tour à tour.

— Hum. Vous ne comptez rien vous dire ? Genre « enchanté » par exemple ? Qu'est-ce qui cloche chez vous deux ? J'ai raté un épisode ?

Madison finit par ciller et rompt le contact visuel pour se tourner vers Jacey.

— Je suis... euh... ravie de te rencontrer.

Et comme elle n'a pas l'air de savoir quoi ajouter, je m'éclaircis la gorge.

Je ne vois pas l'intérêt de mentionner ce qui s'est passé la veille. Ou plutôt, ce qui a failli arriver. Y faire allusion ne ferait qu'ouvrir la boîte de Pandore et avec elle des sujets que je n'ai aucune envie d'aborder.

L'espace d'un instant, Madison semble m'en être reconnaissante, puis son visage se referme et elle redevient glaciale. J'ignore pourquoi, mais j'ai l'impression que c'est son attitude normale : froide et maîtrisée.

C'est tout elle.

À moins qu'elle ne se montre ainsi uniquement parce qu'elle m'en veut de l'avoir abandonnée après l'accident ? Je grimace en mon for intérieur. Je me déteste d'avoir agi comme ça. C'était naze. Mais à ma décharge, je n'étais pas moi-même. Si elle me juge pour cette raison, alors qu'elle aille se faire voir. Elle ne sait rien de moi.

Je lui offre un large sourire, histoire de lui montrer qu'elle ne peut pas tout contrôler.

Parce que ça, c'est tout moi.

— Ravi qu'on soit présentés officiellement, Madison. J'ai beaucoup entendu parler de toi. Et souvent en bien.

Jacey ouvre grande la bouche et me donne un coup de poing, mais je ne prête pas attention à ses protestations comme quoi elle a toujours parlé de Madison en bien, jamais une seule parole négative. Je ne réagis même pas quand elle geint qu'elle s'est fait mal en me cognant le bras.

Non, moi je préfère baisser les yeux vers la poitrine de Madison, qui remplit à ravir son tee-shirt ajusté, et je me remémore brièvement le goût de ses tétons rosés et sucrés dans ma bouche. Mon entrejambe se tend aussitôt et je m'empresse de reporter mon attention sur le présent, ainsi que sur la main menue que Madison glisse dans la mienne.

— Enchantée, répond-elle froidement. Et ne t'inquiète pas, Jacey, je sais que tu ne fais que des compliments à mon propos. Ton frère plaisantait, j'en suis certaine.

Je ravale un ricanement, mais Jacey a l'air rassurée.

— Désolée, Maddy, marmonne-t-elle. Mon frère n'a pas toujours été aussi mal élevé. Il ne s'est pas encore tout à fait remis de son séjour à l'étranger.

Une onde de colère me traverse, rapide et brûlante, mais je parviens à la contenir. Je me suis en effet montré quelque peu mal élevé. À dessein. Alors je ne peux pas me formaliser qu'on m'en fasse le reproche.

— Je suis sûr que je redeviendrai bientôt moi-même, admetts-je gentiment, avant de changer de sujet. Vous avez une table pour moi ? On sera trois, Brand va se joindre à nous.

Le visage de Jacey s'illumine à la mention de notre ami d'enfance.

— Super ! Ça fait au moins un mois que je ne l'ai pas vu. Tous les deux, vous êtes nuls en matière de visites de courtoisie, c'est moi qui vous le dis. Vous devriez avoir honte. Je peux leur donner la table près de la fenêtre dans l'angle ? ajoute-t-elle à l'intention de Madison.

Elle acquiesce.

— Bien entendu. J'ai été ravie de te rencontrer, Gabriel. Je te souhaite un bon repas.

Sur quoi elle fait brusquement volte-face et rejoint un couple de clients. Évidemment je ne risque pas de le montrer, mais je suis un peu déstabilisé par ce revirement. Cette femme froide et imperturbable n'a rien à voir avec la fille au sang chaud que j'ai rencontrée la nuit dernière. Je me surprends à reluquer brièvement ses fesses fermes et à me demander comment un postérieur si joliment rond peut présider à un maintien aussi raide. J'en rigole encore quand Jacey me conduit à notre table.

— Je t'apporte une bière, m'annonce-t-elle en me tendant le menu, avec un regard en biais vers le paquet cadeau que je dépose sur la table. Qu'est-ce que Brand va prendre ?

— La même chose, ça lui ira, je réponds, déjà plongé dans la liste des plats. Merci, p'tite sœur.

Elle hoche la tête et s'éloigne, alors j'en profite pour jeter un coup d'œil autour de moi.

Le restaurant est agréable, même si Madison ne semble pas du style à tenir ce genre d'établissement. En tout cas, elle n'en donnait pas l'apparence hier soir. Aujourd'hui, qui sait ? J'y réfléchis une seconde, me rappelant vaguement ce que Jacey m'a expliqué : elle l'a hérité de ses parents. Ça paraît plus logique.

En me tournant légèrement, je l'ai dans mon champ de vision. Ses cheveux blond clair sont faciles à repérer. Et si hier soir elle était vêtue comme un mannequin de podiums, aujourd'hui elle est en tenue de sport – minuscule short cycliste, un tee-shirt qui ne laisse aucune place à l'imagination et des baskets. Super bizarre. Aucun rapport.

Alors, qui est la vraie Madison ? La sirène délurée qui voulait que je l'emmène chez moi la nuit dernière ou cette femme d'affaires coincée en tenue sportive ?

Peut-être est-elle coincée le jour et sirène délurée la nuit ?

Tirer ça au clair, c'est le genre de mission qui pourrait me plaire.

Elle est désormais assise avec son petit groupe d'amis : une magnifique brune et un balèze tatoué. Et elle prend bien soin de ne pas me regarder, ça se voit. Elle me tourne presque le dos et elle rit de tout, comme pour bien me montrer qu'elle passe un bon moment.

Et non, je ne suis pas égocentrique au point de m'imaginer que son comportement est régi par ma présence. Car en cet instant, c'est bel et bien le cas. Elle est tout aussi

consciente de l'endroit où je me trouve dans la pièce que moi de sa position. De temps en temps, je la vois me jeter de furtifs coups d'œil. Sans doute qu'elle se demande qui je suis vraiment, tout comme je m'interroge sur sa vraie personnalité. Si elle a assisté à mon épisode de la veille, si c'était vraiment terrible, alors elle est probablement en train d'essayer de me déchiffrer, en ce moment même.

Mais vu que je n'ai aucun souvenir de ce qui s'est passé hier, il ne me reste qu'une seule option possible.

Jouer avec elle.

Lui prouver que je ne suis pas une mauviette. La dévisager jusqu'à ce qu'elle s'agite sur son siège en se remémorant précisément ce qu'on a failli faire la nuit dernière, ce qu'elle me suppliait de lui faire. Lui montrer qu'elle ne tient pas les rênes sous prétexte que je ne me souviens de rien.

Souriant intérieurement, je change de place afin d'être face à elle. Et je la dévisage franchement.

Voilà qui risque d'être divertissant.

Madison

Qu'est-ce qui se passe ?

Je sens mes joues s'empourprer sous le regard perçant que Gabriel pose sur moi depuis l'autre bout de la salle. Comment diable n'ai-je pas remarqué qu'il portait le même nom de famille que Jacey quand j'ai regardé son permis de conduire hier soir ? Je devais être plus secouée par l'accident que je ne le croyais. Et puis, pourquoi est-ce qu'il me dévisage comme ça, bon sang ? Il se comporte comme si rien ne s'était passé, comme s'il n'avait pas complètement perdu les pédales. Comment est-ce que je suis censée réagir ?

Même s'il essaie peu subtilement d'attirer mon attention, il n'est pas question que je lui accorde ce plaisir. Plutôt mourir que de le gratifier ne serait-ce que d'un regard. Au lieu de quoi je mets toute ma concentration à jouer celle qui passe un moment du tonnerre.

Ayant siroté une autre gorgée de vin, j'offre un large sourire à mon beau-frère.

— Alors, Pax, tu aimes travailler pour ton grand-père ? Tu vas devoir te rendre à Hartford combien de fois, cet été ?

Pax s'arrête de manger et semble réfléchir à ma question. Tout en caressant machinalement le dos de ma sœur de sa main libre.

— Au début, je me suis demandé dans quelle galère je m'étais fourré, admet-il. Je n'avais aucune envie d'être entouré de gars en costume-cravate tous les jours. Et puis j'ai

commencé à prendre mes marques. Je ne suis pas obligé de m'habiller en costard, vu que je suis le grand patron de cette entreprise ! Bon, je continue à devoir faire mes preuves auprès de grand-père, mais je pense que je vais aimer ça.

— Tant mieux, sauf que moi, je ne vais pas aimer, quand vous allez déménager tous les deux.

Mila lève les yeux au ciel.

— Maddy, on en a discuté une centaine de fois. Ça n'est qu'à deux heures de vol, tu pourras venir me voir et je viendrai aussi. Ça n'est pas comme si on n'allait plus jamais se revoir. Et avec un peu de chance, bientôt tu rencontreras quelqu'un et ça te distraira. On va réfléchir à la manière de relancer ta vie privée.

Je hausse un sourcil.

— Ah oui ? On va faire ça ? Et toi, tu vas y mettre ton grain de sel ?

Mila éclate de rire.

— Apparemment, je suis douée pour les relations, affirme-t-elle en tapotant la cuisse de Pax. Je peux t'aider avec les tiennes.

— Je n'entretiens pas de relation, je lui rappelle. C'était justement le but de ta démarche, si je ne m'abuse.

Nouveau roulement d'yeux.

— Bien. Alors commençons facile. Ethan Eldridge. Je sais de source sûre qu'il est célibataire. Je suis tombée sur sa mère à la bibliothèque l'autre jour. Elle m'a raconté qu'il se sentait seul depuis que plusieurs de ses vieux amis étaient partis. Donc voilà, tu pourrais sortir avec Ethan. Ce sera un bon entraînement.

Je lève ma cuillère.

— Et selon toi, peu importe qu'il ait moins de personnalité que cette cuillère ?

Dans un éclat de rire, Pax jette un coup d'œil en direction d'Ethan avant de reporter son regard sur sa femme.

— Elle marque un point, Mila. Ta sœur a besoin d'un homme qui lui en donnera pour son argent. Ce gars-là... eh bien, il ne me paraît pas vraiment à la hauteur du défi.

Mila prend un air sceptique.

— Peut-être pas, en effet. Mais Maddy a tendance à se choisir des types trop autoritaires, trop dominateurs. Et puis ça se termine en désastre et elle en veut au monde entier, à commencer par la gent masculine dans son ensemble. Elle a peut-être besoin d'essayer un gars comme lui.

Nous lançons tous un coup d'œil discret en direction de l'intéressé, qui consulte tranquillement son téléphone. Il porte une montre et une chemise BCBG, ainsi qu'un pantalon de treillis parfaitement ajusté. Il est tellement propre sur lui... jusqu'à ses ongles polis et coupés au carré. Très neutre, fade et conventionnel.

Ça n'est pas du tout mon style.

Pax se retourne vers nous en secouant la tête.

— Je ne crois pas qu'il soit de taille à gérer Maddy.

Je hausse les sourcils.

— Il ne peut pas me « gérer » ?

Pax fait aussitôt machine arrière.

— Ce n'est pas exactement ce que je voulais dire. Tu es... comment dire... un peu féroce. Tu as besoin d'un gars avec du caractère. Et pas d'un gars qui te laissera le mener par le bout de la bite. Je dis ça, je dis rien.

— C'est le gars qui laisse ma sœur le mener par le bout de ladite bite qui parle, là ?

Ma sœur rit tandis que je toise Pax d'un regard glacial. Qu'il ignore, au même titre que mon commentaire, se contentant de mâcher un morceau de pain, sans paraître le moins du monde affecté par mon accusation concernant son sexe. Sans doute est-il assez sûr de sa virilité pour ne pas y accorder d'importance.

En tournant légèrement la tête, j'aperçois du coin de l'œil la silhouette sombre de Gabriel. Et je manque de rougir à nouveau.

Pendant toute la conversation, son regard brûlant a continué de me transpercer. Si puissant que j'ai presque l'impression qu'il me touche. Au bout d'un moment, incapable de résister, je croise ce regard.

Il ne baisse pas les yeux, ses pupilles sombres et orageuses.

À quoi est-ce qu'il peut bien penser ? Se remémore-t-il l'accident ? Ou bien à quel point la nuit était torride, avant l'accident ? Je fixe sa bouche et je ne peux m'empêcher de me rappeler son goût la nuit dernière avant qu'il ne s'effondre.

Un goût de fumée et de menthe... un goût d'homme. Je déglutis.

Et puis je meurs. Toujours les yeux rivés sur moi, il met ostensiblement un doigt dans sa bouche et le ressort lentement, le suçote.

Le même geste qu'il a fait pour goûter mon suc, la nuit dernière.

Oh. Bon. Dieu.

Mes joues s'embrasent et ses yeux noirs, si noirs, scintillent d'une lueur amusée. Sans parvenir à le quitter des yeux, je me rends compte qu'il se joue de moi. Il fait exprès de me rappeler la nuit passée.

La commissure de ses lèvres s'étire et je sais pourquoi.

Il croit avoir gagné ce petit jeu qu'il a entamé.

Qu'il aille se faire voir. Concentrée pour faire disparaître le rouge de mes joues, je lui lance mon regard le plus glacial, relève le menton et me retourne vers Mila. Qui a tout observé de la scène.

— C'est qui ? demande-t-elle avec un intérêt manifeste.

Je hausse les épaules.

— Le frère de Jacey. Je viens de le rencontrer.

Mila arque un sourcil.

— Tu viens de le rencontrer ? répète-t-elle en me fixant. Ça me semble peu probable. Vous n'arrêtez pas de vous dévisager. Tu le connais. Balance, je t'écoute.

Je lui réponds par une grimace.

— Pourquoi faut-il que tu me connaisses aussi bien ? Je l'ai rencontré hier soir dans une boîte de nuit à Chicago.

Mila s'étrangle avec son verre d'eau.

— Tu es sérieuse ? Dans une boîte de nuit ?

Et sans la moindre vergogne, elle se tourne sur son siège pour le dévisager.

Gabriel soutien son regard, l'air intéressé, avant de hausser un sourcil à mon attention. Il est adossé à son siège, ses longues jambes nonchalamment étendues. Rien de tout ça ne l'affecte autant que moi. Comme si pour lui ce qui s'est passé hier soir n'était pas complètement déconcertant. Ça me rend furieuse.

— Retourne-toi, Mila, je siffle en tirant sur le bras de ma sœur. Bon Dieu, on ne t'a jamais appris la discrétion ?

— C'est trop tentant, répond-elle sans pour autant se retourner. Comment pourrais-je ne pas regarder le type qui te met dans tous tes états ?

— Je ne suis pas dans tous mes états, je rétorque entre mes dents en tirant plus fort sur son bras. Ne m'oblige pas à malmener une femme enceinte, sans quoi Pax me tuerait. Alors retourne-toi, punaise !

Elle finit par obtempérer, mais pose sur moi un drôle de regard.

— Qu'est-ce qui t'arrive, Maddy ? Pourquoi es-tu aussi en colère ? Ce n'est que le frère de Jacey, non ?

Je détecte une certitude dans sa voix qui me donne envie de la gifler, enceinte ou pas.

— Oui, réponds-je avec fermeté, oubliant le ton de sa question et résistant à mon désir de lui infliger une punition corporelle. Ce n'est que le frère de Jacey.

— Eh bien dans ce cas, je devrais aller me présenter à lui. C'est vrai, quoi, elle est ton employée, c'est la moindre des politesses.

Sur quoi Mila se lève et traverse la salle avant que j'aie le temps de la retenir. Elle se meut étonnamment vite, pour une femme dans son état. Je reste donc à la regarder, bouche bée. Pax tend la main pour me refermer les mâchoires.

— Elle t'a eue, Maddy.

Je me tourne vers lui.

— Je te jure, Pax, un de ces jours, je vais la tuer. Ça finira par arriver.

À quoi il se contente de rire, l'air tout sauf inquiet.

— N'importe quoi. Si tu devais la tuer, tu l'aurais fait voilà bien longtemps. Mais tu t'en es abstenue. Au contraire, tu l'as même protégée comme une vraie maman ours. Du coup j'ai du mal à croire que tu toucherais ne serait-ce qu'un cheveu de sa tête. Et maintenant, je

dois aller aux toilettes. Tu es capable de te comporter normalement, si je te laisse seule ? Et par là j'entends : es-tu capable d'éviter d'assassiner qui que ce soit ?

Secouant la tête, je me lève pour le suivre.

— Pas question que je reste ici seule, je marmonne devant son air surpris.

— Tu ne vas quand même pas venir avec moi, réplique-t-il avec un large sourire. Elle est grosse, mais je réussirai à la tenir tout seul.

Il me faut une demi-seconde pour comprendre à quoi il fait référence, et ce qu'il entend par « elle ». Et je me sens rougir malgré moi.

— Bon Dieu, je suis entourée d'imbéciles.

Je lève les yeux au ciel une fois de plus pour faire bonne mesure, puis m'éloigne en direction de mon bureau. Et le rire de mon beau-frère m'accompagne, tout comme le regard sombre de Gabriel traque chacun de mes mouvements. C'est carrément agaçant, et je m'en veux de le laisser m'influencer ainsi.

Je suis dans mon bureau depuis dix minutes à peine quand ma meilleure amie me rejoint. Elle débarque sans frapper, comme à son habitude, ajustant sa queue de cheval blonde avant de s'affaler sur une chaise face à mon bureau.

— Qu'est-ce qui se passe, Maddy ? Mon frère et toi, vous n'arrêtez pas de vous dévisager, on dirait le chat et la souris. Qu'est-ce qu'il y a, bon sang ?

Ses grands yeux marron sont emplis de curiosité tandis qu'elle attend ma réponse.

J'ouvre la bouche pour la renseigner, la referme, puis essaie de nouveau.

— La nuit dernière... Gabriel...

Mais ça ne veut pas sortir. Je ne veux pas lui dire que j'ai failli me taper son frère. Ça ne serait pas bien. Ce serait pénétrer en territoire dangereux. N'y a-t-il pas un code qui interdit de coucher avec le frère d'une amie ? Si Jacey n'est pas déjà au courant, je ne veux certainement pas être celle qui lui apprendra la mauvaise nouvelle.

Elle me connaît bien, cela dit, et ses yeux pétillent et s'étrécissent alors qu'elle les pose sur moi.

— Vas-y : qu'est-ce qui s'est passé la nuit dernière ?

Brève pause, puis son regard brun s'illumine de plus belle.

— Oh, bon Dieu ! Tu as rencontré Gabe hier soir à Chicago ? Il était censé nous retrouver, mais n'a pas pu à cause d'un problème de taxi. Sauf que toi aussi, tu as disparu. Madison, est-ce que tu as croisé mon frère hier soir ? Vous n'avez pas... ?

Je déglutis avec peine et détourne les yeux.

— Pas possible ! croasse Jacey en bondissant de sa chaise pour entamer une ronde bizarre, évoquant celle d'un petit oiseau maladroit. Tu es sortie avec mon frère ?

Je pose sur elle un regard circonspect.

— Presque. C'est gênant ?

Elle me dévisage comme si j'avais deux têtes.

— Tu es folle ? Ça fait des années que j'ai envie de vous mettre ensemble. Mais quand on était adolescents, Gabriel ne voulait jamais venir en ville pendant les vacances d'été. Il faisait une sorte de crise de timidité ou un truc comme ça. Et puis il est parti à l'étranger. Vous êtes faits l'un pour l'autre, c'est juste que vous ne le savez pas encore. Non, la vraie question, c'est : pourquoi vous n'êtes pas sortis ensemble hier soir ? Tu ne m'as pas donné d'explication sur ce point.

Je lève les yeux au ciel et jette un coup d'œil à la pendule. Il est presque 19 heures, bientôt l'heure de pointe.

— Ne t'emballe pas. Il était tard, on était en boîte... et on s'est juste un peu échauffés. Ensuite on a eu un accident de taxi et ça a rompu le charme. Et vu que c'est à cause de ton insistance que j'étais déterminée à sortir avec quelqu'un, tout ça c'est ta faute si on y réfléchit.

Choisissant d'oublier la dernière partie de ma phrase, Jacey fronce les sourcils.

— Un accident ? Gabe m'a parlé d'un problème avec son taxi, ce matin. Il n'a pas mentionné d'accident. Il y a eu des victimes ?

Je secoue la tête.

— Non. Un type a grillé un feu rouge et nous est rentré dedans au carrefour. Le taxi était complètement fichu, mais personne n'a été blessé. Ça a juste rompu le charme, comme je te le disais.

Tout autant d'ailleurs que de raccompagner un parfait inconnu chez lui et de m'en aller avant qu'il ne me tue et accroche ma peau dans le placard de sa cuisine ou un truc du genre.

Je meurs d'envie de questionner Jacey sur l'étrange comportement de son frère, mais j'hésite. Son expression s'est figée ; à présent, elle semble très inquiète pour lui. Inutile de lui donner des raisons supplémentaires de se tracasser.

— Merde alors, souffle-t-elle. Je dois des excuses à Gabriel. Je croyais qu'il inventait de faux prétextes pour m'avoir lâchée. Vous auriez pu être touchés, tous les deux.

Je m'abstiens de lui signaler qu'il était bel et bien en train de la lâcher quand on a eu l'accident.

— Oui, sans doute. Mais non. On a juste été secoués.

Enfin, surtout lui. Mais là encore, je n'en fais pas mention.

Jacey secoue la tête avec un soupir.

— Je te jure, ce gars attire les situations à risque. Les gens normaux fuient le danger ; Gabe, lui, il se précipite dedans. Ça a toujours été le cas. Personne n'a été surpris quand il s'est engagé dans l'armée, chez les Rangers. En revanche, moi je suis étonnée qu'il ait survécu aussi longtemps.

Voici l'occasion idéale d'obtenir plus d'informations sur Gabriel. Je dévisage mon amie, cherchant le meilleur moyen d'aborder le sujet.

— Je ne me rappelle pas que tu m'aies dit qu'il était Ranger, je commence précautionneusement.

Jacey me regarde fixement.

— Ça t'arrive de m'écouter ?

Je rougis. Pour être honnête, je décroche parfois. Elle a tendance à babiller à propos de tout et de rien. Sans cesse.

— Gabe a passé les trois dernières années à l'étranger avec les Rangers, reprend-elle. C'était son but ultime. Voilà pourquoi je m'inquiétais autant pour lui. Il était au front et certains Rangers doivent effectuer des missions hyper flippantes. Et puis, quelque chose s'est produit qui l'a poussé à démissionner. Alors il est rentré à la maison. Comme son meilleur ami, Brand. Aujourd'hui, ils projettent de monter une affaire ensemble, mais je n'y comprends rien. Ça ne leur ressemble absolument pas, ils ont l'armée dans la peau, ces deux-là.

Soudain elle se tait, l'air sombre. J'hésite à poser ma question suivante, mais je ne peux m'en empêcher.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Haussant les épaules, elle me regarde droit dans les yeux.

— Alors là, je n'en sais pas plus que toi. Il refuse d'en parler. En tout cas, ça l'a bousillé. Je sais qu'il a du mal à dormir et il n'est plus lui-même. Tu vois, il s'énerve plus facilement, des trucs comme ça.

Je dois prendre une expression horrifiée, car Jacey se hâte de poursuivre.

— Non, mais attention, il n'est pas dingue, hein. Il est plus impulsif, c'est tout. Et ça ne lui ressemble pas. Mais je sais qu'il redeviendra normal, au bout du compte. Sans doute bientôt. J'ai lu pas mal de choses sur les mecs qui reviennent des zones de combat. Apparemment, c'est une réaction courante. Ça passera.

Non, ce comportement n'est vraiment pas « normal ». En tout cas, pas ce à quoi j'ai assisté hier soir. Mais je ne commente pas. D'après ce que j'entends de Jacey, il est clair qu'elle n'a aucune idée de ce qui arrive à son frère.

Ça l'a bousillé. Sur ce point, oui, elle a sans doute raison.

Quelque chose palpite dans ma poitrine, quelque chose de doux, que je garde normalement caché. Ça doit être mon cœur, mais difficile à dire. Ça fait si longtemps que je n'ai pas prêté attention à cette partie de moi. Pourtant, l'idée d'un soldat blessé qui est rentré du combat abîmé à ce point, ça me touche.

L'espace d'une seconde, je me figure Gabriel en treillis, suant et dangereux dans le désert. Ça lui va bien, en fait. Puis je l'imagine blessé et peut-être même resté seul pour une raison quelconque, et je déteste cette vision. Je déglutis avec peine, décidant de changer de sujet pour alléger l'atmosphère.

— Je suis désolée, Jacey. C'est affreux. Mais si c'est vrai et que ton frère est une sorte de bad boy, du type mâle alpha, alors il ne peut pas être un homme pour moi. Je déteste les accros à l'adrénaline. Et surtout, je n'aime pas du tout les gars qui perdent leur calme pour rien.

Elle fronce les sourcils.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit. Il ne s'énerve pas à tout bout de champ. Il est juste... agacé plus facilement. Je pense qu'il est encore en train de se réhabituer à la vie civile. Ça n'a rien de très grave, Maddy. Tu devrais lui donner une chance.

C'est déjà fait.

Je repousse le souvenir de la main de Gabriel entre mes jambes la nuit dernière dans le taxi, alors même que le chauffeur était sur le siège avant. J'ai bien aimé ce côté accro à l'adrénaline, hier. Inutile de mentir. Pas à moi-même.

Me voyant hésiter à répondre, Jacey roule les yeux.

— Qu'est-ce qui est arrivé à mon ancienne copine ? Celle qui aimait prendre des risques et piquer du gin dans le bar de ses parents, filer en douce par la fenêtre de sa chambre pour aller à des fêtes sur la plage ? Tu sais, la Madison qui n'aurait jamais abandonné sa meilleure amie dans une boîte de nuit ? J'espère qu'elle reviendra bientôt, parce que j'ai bien besoin de ma partenaire de folie. Je veux retrouver cette Madison. Et une fois qu'elle sera revenue, elle pourra sortir avec mon frère.

Ses paroles se plantent littéralement comme une lame dans mon cœur. Parce que je me sens vieille. Je me sens ennuyeuse. Et elle m'a complètement résumée, pour le coup. Alors je réagis comme je le fais toujours quand je suis acculée. Je me cache derrière un mur.

Et je lève les yeux au ciel.

— Si tu le dis. Sauf que l'ancienne Madison ne reviendra pas. Et ça s'appelle grandir, tu devrais essayer toi aussi. D'ailleurs, tu ne devrais pas plutôt être en train de servir tes clients ? Julie doit devenir folle sans toi.

Jacey baisse la tête vers moi et me fixe longuement.

— OK. Tu peux te débarrasser de moi maintenant, mais je te prie de croire que je reviendrai sur cette conversation. Et que tu me raconteras ta « presque » coucherie avec mon frère dans ses moindres détails. Ensuite on discutera du moyen de sortir avec lui.

Sur quoi elle effectue une sortie théâtrale. J'essaie de me reconcentrer sur mon interminable pile de papperasse, mais je ne peux m'empêcher de repenser à ses paroles.

Un ancien soldat, un Ranger. Voilà qui tombe sous le sens.

Discipliné. Rigide. Dangereux. La description parfaite d'un Ranger, du moins selon mon expérience limitée. Et bien que je n'y aie pas été confrontée à travers ses actes, je lis tout ça dans les yeux de Gabriel.

Il n'a pas l'air très vieux, cependant. Sans doute guère plus que moi. Il a donc dû falloir un événement particulièrement traumatisant pour le forcer à quitter l'armée aussi jeune.

Je décrète que Gabriel Vincent est une énigme.

Une énigme ostensiblement arrogante.

Une énigme torride et sexy, terriblement dangereuse.

Une énigme dotée d'une magnifique tablette d'abdominaux et de pupilles brûlantes.

Pratiquement contre mon gré, je me faufile jusqu'à la salle de restaurant et me cache dans un coin pour l'épier. Jacey lui a passé les bras autour des épaules et elle rit de quelque plaisanterie qu'il a lancée. Lui aussi, il s'esclaffe l'air détendu et chaleureux, un peu comme avec moi la veille, avant l'accident de taxi.

Face à lui, son ami rit de les voir faire. Brand, si je me rappelle bien le nom dont Jacey l'a appelé. Il est bâti comme un mur de brique et méga sexy lui aussi. Blond, les yeux bleus, le sourire en coin. Une sorte de Thor en chair et en os. Punaise, ils sont tous comme ça, les Rangers ? Parce que dans ce cas, c'est vraiment la crème de la nation.

Sauf que quand je le regarde, si beau soit-il, le sang ne bouillonne pas dans mes veines comme chaque fois que je pose les yeux sur Gabriel.

Lui, il me fascine littéralement. Quand il est dans une pièce, il la possède dans tous les sens du terme. Et en me rappelant la façon dont il a porté son doigt à sa bouche en me regardant fixement à l'autre bout de la salle, je dois fermer les yeux.

Ce que m'a raconté Jacey sur son départ prématuré de l'armée ne fait qu'augmenter ma curiosité. Je veux en savoir plus sur lui, alors qu'en même temps, je devrais le fuir en courant.

Car il est une chose que je sais de moi : j'ai beau essayer de toutes mes forces de rester à l'écart des hommes puissants et forts, ceux qui règnent sur une pièce, ceux qui risquent de me blesser... Je suis totalement, complètement attirée par eux. Attirée par ces détails mêmes qui risquent de me faire le plus mal.

Or il est plus qu'évident que Gabriel incarne toutes ces choses-là.

Et plus encore.

Gabriel

Madison a disparu dans un couloir voilà une heure et elle n'est pas revenue depuis. Pas même pour venir se joindre à la table de sa sœur, Mila, celle qui est venue se présenter à moi. Tout cela me porte à penser que Maddy se cache, et cette idée me fait sourire. J'ignore pourquoi... par sadisme, sans doute. Mais si elle est aussi froide et maîtrisée qu'elle tient à le paraître ce soir, alors l'idée que j'aie pu l'énerver m'amuse follement.

Je jette un nouveau coup d'œil en direction de Mila. En riant, elle essaie de forcer son mari à manger une fraise. Pax, il me semble. C'est quoi, ce nom ?

Le gars est costaud, il a l'air rude, ce qui n'est pas très étonnant, avec un nom pareil. Cela dit, il me semble avoir trouvé son maître, même s'il n'a visiblement pas toujours été aussi abordable. Je le vois dans ses yeux. Une lueur dangereuse qu'il n'a pas tout à fait perdue.

Mila éclate de rire à nouveau et alors qu'elle lève les yeux, son regard croise le mien une seconde. Et je repense à ce qu'elle m'a dit :

« Maddy a peut-être l'air d'une garce, mais je vous jure qu'elle n'en est pas une. »

Je me demande bien pourquoi elle m'a lancé une phrase pareille ! Maddy ne me fait pas du tout l'effet d'une garce, cependant je crois savoir pourquoi elle se montre aussi froide. Parce que je devine – enfin, plus ou moins – ce qui s'est produit la nuit dernière. Ils doivent tous penser qu'il y a une bonne raison pour qu'elle me snobe.

Les paroles cajoleuses de Jacey reportent mon attention sur l'instant présent, où ma sœur est pratiquement assise sur les genoux de Brand, à essayer de lui extirper des histoires de guerre.

Ce dernier me jette un regard désespéré par-dessus sa tête. Pris de pitié, je vole à sa rescousse. Mon pote a beau être une incroyable masse de muscles, ma sœur a toujours eu le don de l'amadouer. Et il croit que personne ne s'en rend compte.

— Jacey, tu sais bien qu'il ne peut pas en parler. C'est des infos classées secret défense, et tu ne possèdes pas l'habilitation requise pour les entendre.

Elle me tourne un œil noir.

— Je n'ai pas d'habilitation tout court, me fait-elle remarquer.

À quoi je réponds par un sourire, puis :

— Exactement. Alors laisse-le tranquille. Et puis, je pense qu'il vaut mieux qu'on y aille.

On occupe une table.

— Ne partez pas déjà, geint Jacey en avalant une autre bouchée de son gâteau. Vous m'avez manqué, tous les deux. Beaucoup. Et on ne se voit presque jamais, même depuis que vous êtes rentrés. Vous ne trouvez pas ça dommage ?

Elle se tait, mange encore un peu de gâteau et se tourne vers moi.

— Allez, prenez un autre café, suggère-t-elle d'un ton autoritaire. Je peux même vous préparer un déca.

Elle quitte le giron de Brand et se précipite vers les cuisines avant que j'aie eu le temps de répondre.

Brand m'offre un large sourire.

— Y a des trucs qui ne changent jamais. Tu continues à lui manger dans la main.

Je secoue la tête.

— Si tu le dis. N'empêche qu'elle était assise sur tes genoux. Plus sérieusement, tu sais que je suis inquiet. Elle continue de penser que notre père va changer, qu'il va miraculeusement finir par s'intéresser à elle. Et chaque fois qu'elle est placée face à son échec, elle est dévastée. Elle ne retiendra jamais la leçon.

— Alors tu seras toujours là pour prendre sa place, ajoute Brand. Et pour lui tenir lieu de substitut. Je te connais, mon pote. Et je respecte ça, vraiment. Crois-moi. D'ailleurs, je suis sûr que Jacey aussi, même si elle ne le montre pas.

— Ma sœur est plus forte qu'elle n'y paraît.

Songeur, je la regarde s'arrêter pour discuter avec un type qui vient d'entrer dans le restaurant, et j'ajoute :

— Elle essaie de se la jouer exubérante, mais je sais qu'elle t'apprécie aussi.

Brand suit mon regard et se fige sur le type qui est debout à côté d'elle. L'homme a quelque chose de bizarre. Il porte des vêtements de travail crasseux, il est musclé et robuste. Visiblement un travailleur manuel. Et visiblement furax.

— C'est qui ? m'interroge Brand, très intéressé.

Je secoue la tête.

— Aucune idée.

Je n'entends pas ce qu'ils se disent, mais ils semblent engagés dans une conversation houleuse et le visage du type vire au rouge. Jacey secoue la tête, lève les yeux au ciel et s'apprête à s'éloigner.

Alors le gars la rattrape par le bras.

À la seconde où il pose la main sur elle, un éclair de colère me traverse, rouge et brûlant. Comme la foudre. Brand et moi repoussons notre chaise en même temps, bondissant sur nos pieds. En quelques enjambées, j'ai rejoint ma sœur et Brand est à mon côté.

— Si tu ne veux pas perdre ta main, je te suggère de lâcher ma sœur, j'informe calmement le type.

Pas besoin de hausser le ton. Je sais combien je suis intimidant. Côte à côte, Brand et moi formons un mur. Un mur qui dépasse de plusieurs centimètres ce petit minable.

Il lève les yeux vers nous et je perçois la peur dans son regard, même s'il essaie de la dissimuler. Il prend tout son temps, mais il finit par libérer le bras de Jacey dans un geste exagérément théâtral, avant de garder sa main vide suspendue en l'air.

— Voilà qui est mieux, lui dit Brand. À ta place, je ne recommencerais pas ce genre de truc.

— Allez vous faire foutre, crache l'autre. Ce ne sont pas vos affaires.

— Jared, intervient Jacey, va-t'en. Je suis sérieuse, tu dois partir.

Il sourit.

— C'est un lieu public. J'ai faim et je veux que tu me serves à manger.

— Pas question, lui annonce-t-elle. Sors d'ici. Maintenant. J'en ai plus qu'assez de tes conneries.

— Qu'est-ce qui se passe, nom de Dieu ? je demande. Qui est ce type et pourquoi est-ce qu'il t'ennuie ?

Mais avant qu'elle puisse répondre, Madison émerge du couloir. Sitôt qu'elle aperçoit Jared, elle écarquille les yeux, l'air surprise. Très vite elle masque cette première réaction et s'approche de nous calmement.

— Qu'est-ce qui se passe ? interroge-t-elle Jacey.

— Jared refuse de partir.

— Je m'apprêtais à l'y aider, j'informe Madison.

Le type sourit.

— Essaie donc, m'encourage-t-il. Vas-y, essaie.

Il se tourne vers moi, et dans ses petits yeux plissés s'allume une lueur de défi, malgré la peur qui y rougeoie encore. Il est plus présomptueux qu'intelligent et, si je ne me trompe pas, un peu saoul aussi.

— Tu ne vaux pas le temps que tu me ferais perdre, lui réponds-je en ricanant. File d'ici avant de te ridiculiser. Ou avant que je ne le fasse.

Jared me fixe des yeux.

— Je sais qui tu es, lance-t-il d'un ton moqueur. Jacey m'a parlé de son grand frère, le fameux « héros de guerre ». Eh bien, tête de nœud, tu n'es plus à la guerre, là. Et ici, tu n'es

pas un héros. Alors fous-moi la paix.

Je ne prête aucune attention à la colère brûlante qui me saisit. Du coin de l'œil, je vois Pax se lever de sa table. Mila lui pose une main sur le bras, comme pour l'apaiser. Je souris. Elle vient de comprendre ce que je sais déjà, on dirait. Je me débrouille. Sans aide extérieure.

— Pas besoin d'en être un pour régler son compte à une mauviette dans ton genre, lui réponds-je en réussissant à garder mon calme. Fous le camp d'ici.

Jared ne bouge pas d'un iota. Alors c'est moi qui le bouge.

Je l'attrape par le coude et le tire jusqu'à la porte. Il se débat mais il a beau être fort, il est beaucoup plus petit que moi.

— Je vais appeler la police, le prévient Madison, sur mes talons. Alors tu ferais mieux de t'en aller, Jared.

— Vous n'êtes que des salopes, toutes les deux, lui crache-t-il tout en luttant pour pouvoir se tourner vers elle. Je ne t'ai rien fait, à toi, alors mêle-toi de tes affaires.

— Jacey, ce sont mes affaires, rétorque froidement Madison, qui nous contourne pour ouvrir la porte. Arrête de la harceler. Cette fois, on appelle la police.

« Cette fois » ? Par-dessus mon épaule, je jette un regard furieux en direction de Jacey, qui a la bonne grâce de prendre un air penaud. C'est la première fois que j'entends parler de harcèlement la concernant.

Je fais volte-face et colle le mariole contre la porte. Derrière moi, j'entends Madison prendre une brusque inspiration, mais je n'y prête pas attention. En heurtant le bois, le dos du crétin produit un bruit sourd assez agréable à mon oreille et j'enfonce les doigts dans sa clavicule.

— Traite encore une fois ma sœur de salope et tu n'as plus de dents, je t'avertis. Pigé ?

Il se tortille et je le relâche pour le pousser brutalement en direction du parking.

— Fous le camp d'ici.

Il crache au sol, puis s'éloigne enfin.

— T'as eu de la chance d'avoir tes copains, me lance-t-il de loin. Mais ils ne seront pas forcément avec toi la prochaine fois.

Il monte dans sa voiture et je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule. Brand et le beau-frère de Madison sont postés derrière moi, comme si j'avais besoin de soutien pour virer ce pathétique connard. Je secoue la tête.

— Oh, fais-moi confiance, je n'aurai pas besoin de leur aide. Et d'ailleurs, il n'y aura pas de prochaine fois.

Jared m'adresse un doigt d'honneur, avant de démarrer en trombe et de s'en aller dans un crissement de pneus. Je me retourne et découvre Madison face à moi, les mains sur les hanches.

— C'était vraiment indispensable ? me demande-t-elle. J'allais appeler les flics. La violence, ça n'est pas du meilleur goût. J'ai des clients, ici.

Je la dévisage, incrédule.

— Je croyais que tu serais contente de me voir virer ce type de ta salle de restaurant.

— Eh bien, tu croyais mal. J'avais la situation sous contrôle.

Alors là, je suis sidéré.

— Ah oui, vraiment ? Et tu peux me dire comment tu la contrôlais ? En le menaçant d'appeler la police ? Les enfoirés dans son genre n'en ont rien à faire de la logique, Madison. Il faut leur parler une langue qu'ils comprennent.

— Oui, ça je suis certaine que tu parles l'enfoiré couramment.

Glaciale, elle soutient mon regard quelques secondes de plus, avant de tourner les talons et de s'éloigner à grands pas.

Je ne prends pas le temps de réfléchir au fait que cette minette a décidément des griffes, je fais volte-face et plante un regard noir dans celui de Jacey.

— C'était quoi, ce bordel ?

Elle hausse les épaules. Dans son dos, je vois Madison raccompagner son beau-frère à sa table, puis se tourner vers sa sœur. Mais au lieu de me demander ce qu'elles peuvent bien se dire, je reporte mon attention sur mon problème numéro un.

Jacey.

— C'est un ex qui ne supporte pas que je le repousse, répond-elle. Juste un crétin qui prend le rejet de façon très personnelle. Pas grand-chose à en dire.

— Sauf qu'il est source de tracas, intervient Madison derrière moi.

Je suis étonné qu'elle soit revenue, après sa petite scène de théâtre. Elle me regarde, son joli visage fermé.

— Enfin, se corrige-t-elle, son comportement pourrait poser problème. Il a presque agressé ma petite sœur, l'an dernier. Et ça fait un moment qu'il harcèle Jacey. Au moins un mois. Je ne cesse de lui répéter qu'elle doit appeler la police, mais elle refuse. Je préfère t'en informer, tu réussiras peut-être à lui faire entendre raison.

Alors elle a saboté son effet de sortie pour revenir me parler dans le but d'aider Jacey ? Intéressant.

— Madison, bon Dieu ! siffle Jacey. Je n'ai pas besoin qu'ils s'en mêlent. C'est embarrassant. Jared est un crétin et est collant, mais il ne fera rien de mal. La plupart du temps, il se contente de m'envoyer des SMS... des photos de son matos, des trucs comme ça.

Madison la dévisage, les yeux ronds.

— Jacey, il s'est déjà mal comporté. Non content de te harceler, il vient ici, sur ton lieu de travail, et provoque un esclandre.

Elle baisse la voix et se penche vers son amie, comme si elle s'apprêtait à lui parler en secret. Pourtant je l'entends quand même.

— Jacey, mon père avait ce genre de caractère. Ça ne s'arrange jamais. Ces types-là sont des tyrans qui cherchent à t'intimider tant que tu ne les repousses pas, que tu ne leur fais pas comprendre qu'ils ne peuvent pas te traiter de la sorte. Que tu ne les laisseras pas te traiter de la sorte. Tu dois prendre le taureau par les cornes et agir.

Je me suis immobilisé pour l'observer. Elle l'ignore, mais elle vient de me révéler quelque chose à son sujet, quelque chose qui la rend vulnérable. Ou plutôt, quelqu'un.

Mais je n'ai pas le temps de réfléchir à la question maintenant. Je dois d'abord m'occuper de ma petite sœur.

Sortant de l'ombre, je la prends par le coude et la guide jusqu'à notre table, tout en lui annonçant :

— On va en discuter. Qu'est-ce qui s'est passé exactement quand tu as rompu avec ce type ? j'ajoute en arrivant au côté de Brand.

Jacey secoue la tête.

— Rien qui sorte de l'ordinaire. Je lui ai dit que ça ne fonctionnait pas et il n'a pas apprécié. Il m'envoie des SMS non-stop, passe en voiture devant le cottage, appelle et raccroche... C'est frustrant, mais il finira par passer à autre chose.

Je jette un coup d'œil en direction de Brand. Pour avoir servi dans les Rangers à son côté, je sais exactement de quoi il est capable.

— Du calme, soldat, je gronde en le voyant froncer les sourcils. On est dans la vie civile, là. Alors pas question de rendre une petite visite à ce connard. Du moins pas encore. Quant à toi, Jacey, je ne compte pas te laisser ici toute seule. Grand-mère rentre de Floride dans combien de temps ?

Nos grands-parents possédaient le cottage d'Angel Bay avant même que je vienne au monde. Enfants, on y passait tous nos étés avec eux, et puis notre grand-père est mort. Depuis, notre grand-mère n'est plus la même. Jacey continue à venir passer ses étés chez elle pour lui tenir compagnie même si, depuis un an, grand-mère passe la plupart de son temps en Floride.

Ma sœur grimace.

— Tu ne vas pas me croire, mais en fait je n'en ai aucune idée. Je crois qu'elle a rencontré quelqu'un dans son village pour retraités.

Elle hoche la tête devant mon expression écoeurée.

— Oui, je sais. Moi non plus, je n'aime pas y penser. Mais tu sais, grand-père nous a quittés depuis des années, elle doit se sentir seule.

— Oh, bon Dieu ! grommelle Brand, avant de vider sa bière. Le sexe en services gériatriques. Là, je passe mon tour. Où sont les toilettes ?

Jacey lui indique la droite, puis elle s'affale dans le siège qu'il a laissé vacant. Je la dévisage en attendant qu'elle me donne des explications. Au bout d'une ou deux minutes de silence, je lui pose carrément la question. Et j'ai retrouvé tout mon sérieux.

— Pourquoi tu ne m'avais pas parlé de ce mec ? Tu aurais dû.

Elle évite mon regard et contemple la bouteille de bière vide abandonnée par Brand.

— Parce que je peux gérer ça toute seule, soupire-t-elle enfin. Je n'ai pas besoin que mon grand frère arrive sur son cheval blanc pour me sauver.

Je lâche moi aussi un soupir.

— Je sais bien, Jacey. Sauf que ton grand frère, il a peut-être envie de venir te sauver. C'est un peu mon job.

Ma dernière phrase la fait rire.

— Ah, ben super. Tu quittes l'armée et du coup, je vais devoir accepter que tu viennes à ma rescousse chaque fois que tu as besoin de ta dose d'héroïsme ?

— Un truc du genre, oui.

Mais je ne suis déjà plus très concentré sur notre échange. Dans ma tête, je commence à m'organiser.

— Je pense pouvoir rester un moment ici. Brand et moi, on doit présenter notre nouveau matériel de protection corporelle au Pentagone d'ici un mois ou deux, mais jusque-là, je suis disponible.

— À moins que je ne trouve un autre investisseur avant cette date, intervient mon associé, qui attrape une chaise supplémentaire et revient à table. Mais quand bien même ce serait le cas, tu pourrais tout aussi bien venir aux rendez-vous depuis ici que de ton appart.

Je hoche la tête et Jacey nous dévisage tour à tour.

— Je ne comprends pas à quoi correspond votre nouvelle affaire, admet-elle. Vous vendez des armures au gouvernement, c'est ça ? Pourquoi ils ne fabriquent pas leur propre matériel ?

— Ils le font, mais il n'est pas assez solide, explique Brand. Le bon matériel, ça coûte cher. Gabe et moi, on veut dessiner de meilleures protections assez bon marché pour que l'État puisse en équiper tous nos soldats. Si ça marche, et si on parvient à les faire acheter par l'armée, alors plus personne n'aura à traverser ce qu'on a subi, nous.

— Mais je n'ai pas la moindre idée de ce que vous avez traversé, grommelle Jacey. Vu que tu refuses de m'en parler.

Voyant que nous gardons le silence, elle pousse un soupir.

— Je sais, je sais, vous m'en parlerez quand vous serez prêts.

— Ce n'est pas à cause de toi, Jacey. C'est juste un truc dont on n'aime parler à personne, la rassure Brand. Pense à la chose la plus horrible qui te passe par l'esprit. La plus sanglante, la plus terrifiante... ton pire cauchemar. Et ensuite, imagine que cela t'arrive. Qu'elle devienne ta réalité, comme un mauvais songe dont tu ne pourrais pas te réveiller. Et crois-moi, tu n'aurais pas envie d'en parler non plus.

Jacey semble frappée par les paroles de Brand, et elle me pose une main sur le bras tandis qu'elle nous observe tous les deux.

— Très bien, je comprends. Mais sérieusement, si jamais l'un de vous ressent l'envie de discuter, je suis là. Et j'ai deux oreilles pour écouter.

Je lui tapote la main.

— Merci Jacey. Mais revenons-en plutôt à nos moutons. Je vais habiter quelque temps avec toi. Et c'est non négociable.

Elle répond par un grognement, mais finit par acquiescer.

— OK. De toute façon, ce sera sympa de t'avoir dans les parages. Tu me manques. Et puis grand-mère ne cesse de répéter qu'elle a besoin de toi pour pulvériser le sous-sol envahi par les araignées, elle n'arrête pas de rabâcher ça depuis ton retour. Ça va te donner l'occasion de te plier à ses exigences.

Je la vois sourire, et cette fois c'est moi qui grogne.

— Merde. J'avais oublié ce truc. Je n'y connais pas grand-chose en lutte contre les insectes, mais entre Brand et moi, l'un de nous trouvera bien une solution.

Brand lâche un cri.

— Tu peux me dire ce que je viens faire là-dedans, moi ? La seule chose que je sais sur les araignées, c'est qu'il faut rester loin d'elles.

— Je te rétribuerais en bières.

— OK, signé, accepte-t-il aussitôt.

Je me retourne vers Jacey.

— Maintenant, reparlons de ce Jared. Il est comment ? Je veux essayer de mieux le cerner.

Jacey réfléchit un instant.

— Ben, c'est pas la personne la plus stable que je connaisse. J'aurais dû écouter Maddy, elle a essayé de me dissuader en me racontant ce qu'il avait fait avec Mila. Sauf que quand je l'ai questionné, lui, il m'a répondu qu'il était saoul et n'était plus lui-même. Alors je l'ai cru. Le problème, c'est qu'il est tout le temps ivre, du coup il se met dans de sales états. Mais si tu vis à la maison avec moi, je parie qu'il va me laisser tranquille. Personne de normalement constitué, saoul ou pas, n'irait te chercher des noises. Tes biceps sont aussi gros que mes cuisses.

Je me figure Mila, la jeune femme qui s'est présentée à moi tout à l'heure, la douce, la charmante petite sœur qui manifestement ne ferait pas de mal à une mouche. Si ce connard a déjà essayé de s'en prendre à une fille pareille, il n'hésitera pas à tourmenter ma bagarreuse de sœur.

— Ce genre de petites merdes déséquilibrées, il ne faut les traiter à la légère, Jacey. Et je pense que ton petit copain n'est pas assez intimidant pour t'aider beaucoup. Mais bon, dorénavant je suis là et avec un peu de chance, Jared restera tranquille et le problème se résoudra de lui-même.

— OK, soupire-t-elle. Mais ne te moque pas de Peter. Il joue dans un groupe, il n'a pas besoin d'être intimidant. C'est un artiste.

Je lève les yeux et elle éclate de rire.

— Bon, je ferais mieux d'aller bosser, sinon Maddy va péter les plombs. Elle reste quasiment jusqu'à ce que le dernier client soit parti. Quand est-ce que tu viens au cottage ?

— Je vais rentrer chez moi pour préparer quelques affaires, et je viens te rejoindre ce soir. Il sera peut-être tard, mais je serai là.

— OK.

Elle me dépose un baiser sur le front en passant devant moi.

— Tu es le meilleur grand frère que j'aie. Et merci pour mon cadeau d'anniversaire. Elle est magnifique, ajoute-t-elle en agitant son poignet, où brille la montre en or que je lui ai offerte.

— Tu n'as qu'un seul grand frère, lui réponds-je. Mais merci quand même.

Elle va pour s'éloigner, puis s'arrête et se retourne vers moi.

— Hé, Ethan Eldridge est en train d'inviter Maddy à sortir. Tu ferais bien de te pointer là-bas et de t'en occuper.

Je lève brusquement la tête, pour découvrir Madison qui discute de nouveau avec le baltringue. Je n'entends pas ce qu'ils se disent, mais Jacey oui.

— Raté, commente-t-elle en secouant la tête. Elle vient d'accepter.

Pourquoi est-ce que ça m'ennuie autant ? Maddy lève les yeux et croise les miens, ses joues s'empourprent. Bon sang, pourquoi est-ce que je l'agace autant ? Qu'est-ce que j'ai bien pu lui faire hier soir ?

— Elle ne m'appartient pas, Jacey, je réponds enfin. Elle peut bien sortir avec qui elle veut.

— Mais moi, je veux qu'elle sorte avec toi. Tu n'as pas idée à quel point vous êtes faits l'un pour l'autre.

Je choisis de lever les yeux au ciel et préfère me tourner vers Brand.

Ensemble, nous regardons Jacey sortir, puis Brand s'adresse à moi.

— Tu vas lui casser la gueule, c'est ça ?

Je sais qu'il ne parle pas du baltringue qui vient d'inviter Madison. Il parle du petit con qui mène la vie dure à ma sœur. Par-dessus le goulot de ma bouteille de bière, je soutiens le regard de Brand.

— Oui. S'il s'approche à nouveau d'elle.

Brand acquiesce avec satisfaction.

— Quel connard ! Jacey doit arrêter de sortir avec ce genre de losers.

— Entièrement d'accord. Il faut qu'elle arrête de sortir avec autant de gars, point barre. Et qu'elle fasse un peu plus attention dans ses choix, nom de Dieu.

Mon ami a soudain l'air très sérieux.

— Tu sais, ça va peut-être aussi te faire du bien d'être ici. C'est l'endroit rêvé pour te remettre en selle, te refaire une santé, quoi.

Une boule se forme dans ma gorge que je choisis d'ignorer. Sans un mot, je hoche la tête en regardant par la fenêtre. Je n'aime pas parler de ces saloperies, même pas avec Brand.

— Je sais comment c'est, me rappelle-t-il. On a tous nos démons. Il se trouve que toi et moi, on partage le même. Et mec, ce n'est ni ta faute, ni la mienne. On nous a servi une sacrée tambouille de merde, cette nuit-là. Il faut que tu arrêtes de te reprocher ce qui s'est passé. Mad Dog ne voudrait pas ça.

— Mad Dog n'est plus en mesure de vouloir quoi que ce soit, je réplique d'un ton grave. Il est mort. Et si je ne m'étais pas laissé distraire...

— Non, m'interrompt Brand. Non. Arrête ça tout de suite. On n'aurait jamais pu deviner ce qui se passait. Pas plus toi que moi. Il faut que tu digères ça et que tu avances, Gabe. Crois-moi.

Je le fixe plusieurs longues secondes avant de hocher enfin la tête. Il a raison. Ça risque de m'aider d'être ici. Et oui, il sait de quoi il parle. Au début, quand on est rentrés de l'étranger, Brand a d'abord entamé une thérapie censée soigner son stress post-traumatique, alors que moi j'ai refusé. D'abord parce qu'à mon avis, leurs thérapies, c'est n'importe quoi. Et puis, ils ne pourront jamais me soigner comme ils l'ont soigné. Car il n'est pas responsable de ce qui est arrivé. Alors que moi, oui.

— OK. Je vais essayer de gérer la chose. Comment va ton pied ?

Cette fameuse nuit, celle que nous souhaiterions tous les deux oublier, a laissé des cicatrices indélébiles, différentes pour chacun de nous. L'explosion qui a détruit notre Humvee a brisé tous les os de la jambe et du pied gauche de Brand. Ils ont été broyés, pour faire simple. Les médecins ont dû reconstruire le membre dans son entier, si bien qu'il contient à présent plus d'acier et de vis que d'os. Aujourd'hui encore, il marche en boitant, même si c'est à peine visible.

— Ça s'améliore, répond-il. C'est toujours aussi douloureux, mais tu sais ce qu'ils disent : la douleur, c'est juste la faiblesse qui quitte le corps.

— T'es complètement dingue. Tu le sais, pas vrai ?

— Hum hum, répond-il en secouant la tête. J'ai réussi les tests psychologiques haut la main quand on a été démobilisés. Je suis donc officiellement sain d'esprit. C'est la vérité.

Je roule les yeux.

— Non. Tu sais jouer le mec normal. C'est ça, la vérité.

En riant, Brand jette un pourboire de vingt dollars sur la table pour Jacey.

— Ça n'est pas un peu trop ?

Je hausse un sourcil et lui les épaules.

— C'est son anniversaire. Et elle est toujours fauchée. Cette fille, elle est vraiment nulle pour gérer son argent. Vivement qu'elle retourne à l'école, histoire qu'elle se décroche une meilleure situation.

Je secoue la tête à la pensée du plan de carrière inconstant de ma sœur.

— Si elle gagne plus d'argent, elle en dépensera probablement davantage. Elle a changé mille fois d'avis. Mais elle ferait bien de se décider vite, parce qu'elle ne va pas jouer la serveuse toute sa vie.

Malgré mes paroles dures, je laisse aussi un pourboire. Elle en a bien besoin.

Brand hésite à se lever.

— J'étais sincère, mec. Prends du repos.

Ne voyant Jacey nulle part, je lui envoie un SMS pour lui confirmer que je serai de retour ce soir. Puis, au moment où je fais un pas vers la porte, une idée me frappe.

Je prends l'addition posée sur la table, y écris quelques mots en terminant par mon numéro de portable, avant de plier le papier en deux. Je me dirige alors vers le costaud qui tient le bar.

— Vous pourriez donner ça à Madison ?

Il me dévisage avec curiosité, mais tend la main pour récupérer la note.

— Bien sûr, répond-il, l'air curieux.

— Merci.

Je lui passe le morceau de papier, sans pour autant lui fournir la moindre explication.

Et je sors directement pour grimper dans mon Camaro.

Ce n'est pas une voiture très pratique, mais j'en ai toujours voulu une comme ça, alors après avoir quitté l'armée, je m'en suis payé une toute neuve. Une sorte de lot de consolation pour avoir quitté mon travail de rêve. Elle déchire, cette voiture, et pourtant elle est encore loin de compenser la vie que j'ai perdue.

Une seule nuit a changé ma vie pour toujours.

Une putain de nuit.

Et le pire, c'est qu'indépendamment de ma responsabilité dans cette affaire, si on avait été mieux protégés, Mad Dog serait encore vivant et la jambe de Brand n'aurait pas été brisée.

Rien de tout ça ne peut être rectifié maintenant. Mais si on peut changer les choses pour les futurs soldats, on fera tout pour que ça marche. Il ne nous reste plus qu'à terminer le produit, se dégoter un autre investisseur histoire de pouvoir fabriquer les prototypes et réussir à les vendre au Pentagone.

Facile.

J'allume une cigarette en m'engageant sur la quatre-voies peu fréquentée. À Angel Bay, tout est calme et sans histoire. Il ne se passe presque rien. C'est en effet peut-être exactement ce dont j'ai besoin pour remettre ma vie à l'endroit.

Et puis, c'est aussi là que vit Madison, ce qui ne gâche rien.

La coïncidence me tire un grand sourire.

Et le souvenir du message que je lui ai laissé en dessine un plus large encore sur mes lèvres.

« Et si on finissait ce qu'on a commencé ? »

Madison

Je serre les dents en repensant à ces mots et je sens mes joues s'empourprer une fois de plus. J'ai encore laissé Gabriel m'atteindre.

« Et si on finissait ce qu'on a commencé ? »

Bon sang, mais pour qui il se prend ? Non, mais quelle arrogance ce type ! Il croit pouvoir faire comme s'il ne s'était pas transformé en une espèce de dingue l'autre nuit, sans me donner d'explication, puis se pointer dans mon restaurant et me trouver à attendre qu'il veuille bien me baiser ?

Il est encore plus fou que je ne le pensais.

Debout devant le miroir, je mets mes boucles d'oreilles. Ce sont les clous en diamant que je porte quand je veux être un peu habillée. C'est le dernier cadeau que mes parents m'aient offert avant leur mort, un présent pour célébrer mon diplôme universitaire.

Je m'observe dans la glace. J'ai attaché mes cheveux en un chignon lâche dans la nuque, passé du rouge à lèvres, une petite robe noire et des sandales noires à talons qui sont à tomber par terre. L'image parfaite de la fille qui a un rencard.

Mais non ! Je ne sors pas avec Gabriel. Il pense qu'il lui suffit de virer un enquiquineur de mon restaurant pour que je tombe à ses pieds de gratitude ? Il est fou. Le *Hill* a déjà eu son tyran et il est mort depuis quatre ans. On n'en a pas besoin d'un autre.

Le souvenir du visage de Gabriel au moment où il plaquait Jared contre la porte me serre l'estomac. Il semblait presque se délecter. Il aimait l'avoir à sa merci. Je ferme les paupières, puis les rouvre et ma vue redevient nette.

Assez pensé à Gabriel.

Ce soir, Ethan me prépare à dîner et je vais apprécier. Ou du moins je vais faire semblant. Avec un soupir, je ramasse ma pochette noire, éteins les lumières et me dirige vers ma voiture.

Et merde.

Ce que pensent les gens m'importe peu en général, pourtant, je ne sais pas pourquoi, je déteste l'idée que tout le monde m'imagine sans aucune vie sociale. Si je n'en ai pas, c'est parce que je n'ai rencontré personne qui me donne envie d'en avoir une.

La traversée de la petite ville ne me prend que dix minutes et mon hôte m'accueille avant même que j'aie atteint sa porte. Il porte un pull col en V bleu ciel qui met ses yeux en valeur et un pantalon noir qui souligne la fermeté de ses fesses. Je devrais être attirée par lui.

Alors pourquoi n'est-ce pas le cas ?

— Je m'étais imaginé que tu vivais au bord du lac, lui dis-je en arrivant. Je suis surprise que tu habites dans une résidence moderne.

En souriant, il me prend mon gilet.

— Mon emploi du temps de folie ne me laisse pas assez de disponibilité pour m'occuper d'un cottage. Je suis quasi esclave de l'hôpital.

Je le dévisage, m'émerveillant une fois de plus que les gens mettent leur vie (et celle de leurs bébés si fragiles) entre ses grandes mains maladroites. Et je ne peux m'empêcher de lui livrer le fond de ma pensée.

Qui le faire rire de bon cœur.

— Oh, Maddy, il faut que tu réapprennes à me connaître. Je pense que tu vas être agréablement surprise.

Tandis que nous entrons dans l'appartement, je dois admettre que je le suis. Tout est rutilant, moderne et d'une propreté parfaite. Pas du tout ce à quoi je m'attendais, sachant le genre de garçon qu'Ethan était par le passé. Aussi difficile que ce soit pour moi de l'imaginer, il a peut-être bel et bien grandi.

— C'est magnifique, je commente en pivotant sur moi-même afin de tout balayer des yeux. Un appartement d'adulte.

— Qui convient à l'adulte qui y vit, ricane-t-il.

Je pose les yeux sur lui.

— *Touché*. OK, je capitule. Je vais essayer de te voir sous un jour différent, et non plus comme le garçon qui avait mangé une sauterelle.

Il lève les yeux au plafond.

— Sérieusement, est-ce que je vais me débarrasser de cette image un jour ? J'avais dix ans ! On change énormément en quinze ans, Madison.

Nous éclatons de rire ensemble et il me fait installer sur un superbe canapé pendant qu'il me sert du vin.

— J'espère que tu aimes le rouge, dit-il en me le tendant. Je nous ai préparé du veau, que j'ai assorti d'un bon merlot.

— C'est parfait.

Quand je saisis le verre, nos doigts s'effleurent. Je me hâte d'ajouter :

— Et très adulte. J'adore le merlot.

Tout sourire, il s'excuse pour aller vérifier le repas. Le délicieux fumet qui me parvient de la cuisine me met l'eau à la bouche.

— Je suis très surprise de découvrir que tu sais aussi cuisiner, je lui lance à travers la pièce.

L'appartement est un loft, ce qui me permet de voir tout ce qu'il fait. Il referme le four en riant, puis contourne le comptoir de la cuisine, la bouteille de vin à la main.

— Je suis un manuel, me confie-t-il avec un clin d'œil en s'asseyant près de moi. Je te prie de me croire.

Je ne peux réprimer un sourire.

— OK, tu as vraiment changé. Tu n'étais pas aussi charmeur au lycée.

— Mais si ! s'exclame-t-il, surpris. Seulement, pas avec toi. Tu me paralysais de trouille. Pendant des années j'ai eu envie de t'inviter à sortir, mais je redoutais que tu ne m'envoies balader si je m'y risquais. Tu étais trop bien pour moi.

Cette fois, c'est moi qui suis étonnée.

— « Trop bien pour toi » ? Tu es au courant que tout le monde te surnommait Ken, non ? Le Ken de Barbie... tellement tu étais parfait.

Il me regarde à présent avec un intérêt redoublé.

— Je veux bien que tu développes ce point, suggère-t-il, un large sourire aux lèvres.

J'éclate de rire et nous nous mettons à discuter. Tout à coup, je suis replongée dans le passé, le bon vieux temps, comme quand on venait chez moi avec des groupes d'amis et qu'on faisait des feux de joie sur la plage.

Le problème, c'est qu'il s'agit uniquement de souvenirs. Je ne ressens aucune alchimie entre nous aujourd'hui, pas plus qu'à l'époque d'ailleurs.

— Dis-moi, Ethan, qu'est-ce que tu fais de ton temps libre ? je l'interroge poliment en sirotant ma boisson.

Il m'imitte et trempe les lèvres dans la sienne.

— Je n'ai pas vraiment le temps de faire grand-chose, admet-il. Je consacre à peu près toutes mes journées à l'hôpital. Et quand je suis à la maison je dors ou je regarde un peu la télé. J'ai très peu de loisirs.

— Et pourtant tu passes une soirée avec moi, je lui fais remarquer.

Ce à quoi il sourit.

— Tu vois ? Tu devrais en être flattée.

Je réprime de justesse un soupir, choisissant de ne pas relever la façon dont il se rapproche subrepticement de moi. On dirait qu'il n'éprouve pas cette absence d'alchimie qui me chagrine.

Pour ne rien arranger, il a sans doute l'habitude que les femmes se jettent à son cou à la clinique, sous le seul prétexte qu'il est un beau médecin. Il n'est pas habitué à être repoussé, car toutes ces infirmières, ces aides-soignantes, ces patientes... elles se fichent bien qu'il soit ennuyeux comme la mort et passe sa vie au travail. Tout ce qu'elles voient en lui, c'est le mot « Docteur » sur son badge.

Elles se fichent de l'absence d'étincelle. Qu'il ne risque pas de leur glisser une main entre les jambes dans un taxi. Qu'il ne leur dévore jamais la bouche alors que le chauffeur jette des coups d'œil dans son rétroviseur. Mes joues s'enflamment.

Merde. Pourquoi est-ce que je pense encore à Gabriel ?

Pire, pourquoi est-ce que penser à lui m'excite autant ?

Je suis presque soulagée quand Ethan annonce que le dîner est prêt : je peux enfin m'écartier de lui et donc cesser de faire semblant de m'intéresser à ce qu'il raconte. Et de faire semblant de ne pas penser à quelqu'un d'autre.

Au lieu de quoi je peux me distraire en mangeant. Jamais de ma vie je n'avais été aussi heureuse de voir apparaître une assiette de veau marsala fumante.

— C'est vraiment très bon, je lui dis en prenant une deuxième bouchée. Je suis impressionnée.

— Très bien, fait-il, l'air ravi. C'était le but. En fait, je ne sais pas cuisiner grand-chose d'autre.

J'éclate de rire.

— C'est vrai ?

Il secoue la tête.

— Non. Je sais préparer d'autres plats. Je voulais juste te voir rire. Tu es trop sérieuse, Maddy. Tu lui ressembles sans doute, mais tu n'es plus la fille dont je me souviens.

Je sens mes joues rougir alors que je tends la main vers mon vin. Combien de fois ai-je entendu ce commentaire depuis la mort de mes parents ? Les gens s'attendent à quoi, bon sang ? Mila et moi, on est devenues orphelines, merde ! On a dû grandir vite, ce qui signifie devenir sérieuses. J'ai dû m'occuper de ma sœur, reprendre le restaurant, rembourser le prêt... Rien de tout ça n'a été facile.

Cependant je m'abstiens de lui balancer cette réponse, car rien de tout ça n'est la faute d'Ethan... ou son problème.

— Eh bien, les choses ont changé quand mes parents sont morts, je me contente d'expliquer.

Il hoche la tête, pensif.

— Je me doutais que c'était la raison. Ma mère m'a dit que tu avais dû plus ou moins tout endosser. Que tu avais laissé Mila poursuivre ses activités artistiques pendant que toi, tu revenais au pays pour reprendre le restaurant.

Je secoue la tête.

— Ça n'était pas grand-chose. J'avais passé un diplôme de commerce, histoire d'avoir un plan de secours, une fois que je serais devenue trop âgée pour continuer les photos de mode. Du coup, il était logique que je reprenne le *Hill*. Aucune de nous deux ne souhaitait le vendre et Mila aurait repris le flambeau, si je le lui avais demandé.

— Mais tu ne l'as pas fait, remarque Ethan. Tu es revenue à la maison pour le tenir.

— Oui. C'est vrai. Mila n'a jamais voulu d'un travail en rapport avec les affaires. Elle a toujours été artiste dans l'âme, c'était ça son rêve. Et il n'était pas juste que ses rêves s'effondrent parce que nos parents étaient morts.

Ethan m'observe, puis il me sert un autre verre de vin.

— J'étais à l'école de médecine quand j'ai appris, pour tes parents, Maddy. Je n'ai pas trop su comment réagir. Mais je suis vraiment désolé de ce qui leur est arrivé. Et de ce que tu as dû traverser. Je comprends que tu ne souhaites pas voir Mila abandonner son rêve et je respecte ça. Mais le tien, qu'est-ce qu'il devient ? Diriger le *Hill* n'était pas ton ambition, c'était la leur.

— Exact, admets-je à contrecœur. Mais où tu veux en venir, Ethan ? Tu es en train de me suggérer que je devrais être frustrée ?

Je lui souris pour atténuer la dureté de ma réplique, mais je pose tout de même la question. Parce que c'est vrai quoi... Merde !

— Non, bien sûr. C'est juste que tu n'as plus l'air aussi heureuse qu'avant. Et j'essaie de comprendre pourquoi. Je ne voulais pas te vexer.

— Eh bien oui, les choses changent et je ne suis plus la fille dont tu te souvenais, je résume. Et tu ne m'as pas vexée.

Sauf que si, un peu, en fait.

Je déguste le reste de mon vin et nous continuons à discuter de choses et d'autres pendant le dessert. Du bon vieux temps. Du lycée, de l'université, des anciens amis que l'on avait en commun. Et puis, tout à coup, Ethan me regarde avec sérieux.

— Je sais que ma question va probablement te sembler stupide vu que tu es ici ce soir, mais est-ce que tu sors avec quelqu'un ? Je veux dire est-ce que tu vois vraiment quelqu'un ? Stupéfaite, je le fixe bêtement des yeux pendant une bonne seconde.

— Bien sûr que non, je parviens enfin à articuler. Si c'était le cas, je pense qu'il ne serait pas vraiment ravi que j'aie accepté ce rendez-vous avec toi.

L'air soulagé, Ethan me sourit.

— OK. Bien. Je n'étais pas certain que tu considères cette soirée comme un rendez-vous, justement. Je me demandais si tu ne voyais pas plus ça comme une soirée entre vieux amis. Je voulais vérifier.

Je ne peux m'empêcher de rire.

— En fait, je l'envisageais comme ça, mais Mila a insisté pour appeler ton invitation un rendez-vous. Je suis donc contente que ce soit clarifié.

— Eh bien, tu es très belle et je n'ai pas envie de te dire au revoir, annonce-t-il. Ça te dirait une balade sur la plage ? Pour la première fois depuis des jours, il ne pleut pas. On devrait en profiter. Je peux nous conduire jusque là-bas et tu pourras laisser tes chaussures dans la voiture.

— Bonne idée. Parce qu'il n'est pas question que ces talons s'approchent de près ou de loin du sable. J'ai dû manger des burritos congelés pendant des mois pour pouvoir me les offrir.

Il pouffe, sans se douter que c'est vraiment le cas. Alors qu'il m'aide à enfiler mon gilet, il penche la tête et inspire.

— Tu sens très bon.

— Merci, je murmure.

Le compliment était agréable, mais soudain je reconsidère ma décision de prolonger la soirée.

Je ne peux m'empêcher de me demander si quelque chose cloche chez moi : ne devrais-je pas être attirée par lui alors qu'il est devenu M. Perfection ?

Je grimpe dans sa BMW et il referme la portière, en parfait gentleman. Nous atteignons la plage en quelques minutes à peine.

Tandis qu'Ethan se gare sur une place de parking, j'observe l'étendue d'eau.

— C'est majestueux, pas vrai ? je lui demande doucement. Si vaste... Je me sens toute petite, à côté.

— En tout cas, répond-il en venant m'ouvrir, il y a un sacré vent.

Je lève les yeux au ciel face à son manque de sensibilité devant la beauté qui nous entoure, mais je lui emboîte le pas le long de l'étroit sentier qui descend sur le rivage. Des herbes sauvages poussent de chaque côté du chemin de sable tassé. À notre gauche, l'eau clapote contre la berge. À notre droite s'étendent les dunes, irrégulières et magnifiques.

— J'adore cet endroit, je soupire en prenant le bras d'Ethan.

C'est vrai, quoi, c'est censé être un rencard. J'ai bien le droit de le toucher, non ? Le vent est froid et il est chaud. Ce n'est pas un crime de rechercher sa chaleur.

Et je refuse de laisser mon esprit dériver vers l'homme que je voudrais vraiment toucher. Que je ne toucherais pas uniquement pour me réchauffer, soit dit en passant. Rien que d'imaginer la façon dont j'aimerais le faire, le rouge me monte aux joues pour la énième fois. Et dans mes pensées, Gabriel me lance un clin d'œil.

Bon sang, pourquoi est-ce qu'il est toujours dans ma tête ?

— Moi aussi, j'aime bien cet endroit, répond Ethan, me ramenant ainsi à l'instant – et à mon compagnon – présent. J'avais envisagé de rester à Chicago pour mon internat, mais j'avais trop envie de revenir à la maison. Ça a été une agréable surprise de t'y retrouver. Tu m'avais toujours parue destinée à un avenir plus grand, tu vois ce que je veux dire ?

Il m'offre un sourire brillant que lui enverrait un top model. Et vraiment, vraiment, j'aimerais sentir mon cœur palpiter ou mes hormones réagir. Mais ça n'arrive pas. Rien. *Nada.*

Merde, je suis vraiment nulle en rencards.

— C'est vrai que ça n'a pas été facile de me réhabituer à vivre ici. C'est si provincial.

Ma remarque fait rire Ethan, mais heureusement il laisse filer la conversation. Et tant mieux, car je trouve la sienne d'un banal à mourir.

Nous continuons à marcher en discutant et je continue à lui tenir le bras.

Il semble sincèrement intéressé par tout ce que je lui raconte sur le *Hill*, même si je ne peux en dire autant de ses histoires concernant la clinique. Comment peut-on être aussi beau et aussi ennuyeux ?

— Ah oui, j'étais hyper flippé la première fois que j'ai posé un cathéter. C'est vrai, je te jure. Qui a envie d'attraper le pénis d'un autre et d'y insérer un tuyau ? Heureusement, c'est plutôt le travail des infirmières.

Et le voilà qui enchaîne sur ses anecdotes médicales que je continue à ne pas écouter. Parce que merde, quoi. Je n'ai pas envie de l'entendre me raconter comment il a fait joiou avec les attributs d'un autre gars.

Alors que je me concentre sur le fait de l'ignorer, une silhouette non loin de nous court dans notre direction. Par pure curiosité et pour m'occuper l'esprit, je garde un œil sur le joggeur qui s'approche toujours. Soudain, je manque de pousser un cri en le reconnaissant.

Gabriel.

Non, pas possible ! On dirait que l'univers a décidé de le placer sans cesse sur mon chemin.

Je sens ma bouche s'assécher à l'instant où son regard orageux se plante dans le mien.

Et si on finissait ce qu'on a commencé ?

Mes joues s'empourprent et au même moment, ses lèvres s'étirent dans son habituel sourire narquois. Comme s'il savait exactement à quoi je pensais.

Il est torse nu, dévoilant des muscles qui se tendent à chacun de ses mouvements. Ses cheveux bruns sont ébouriffés et humides, ce qui indique qu'il court depuis un bon moment.

Nom de Dieu ! Comment se peut-il qu'une soirée entière avec Ethan me laisse de marbre, alors qu'un seul regard de ce type me fait bouillonner les sangs ?

Le gars est bien bâti. Ses bras sont musclés, ses abdos durs comme la pierre et je distingue le V parfait qui descend dans la ceinture de son short. J'essaie de faire celle qui n'a rien remarqué, mais je comprends à son air goguenard qu'il a tout compris.

N'empêche, je n'y prête pas attention. Je songe plutôt à l'efficacité que dégagent ses muscles effilés. Chacun de ses gestes est fluide et réfléchi. Et puissant. J'ai entendu dire que les Forces spéciales transformaient leurs soldats en de véritables machines à tuer. Je ne sais pas si c'est vrai, mais en tout cas, lui, il a l'air carrément dangereux.

Et même quand il passe à côté de nous, continuant à m'observer du coin de l'œil, je n'arrive pas à détourner le regard.

Il court dans une petite flaque, éclaboussant le pantalon d'Ethan de gouttelettes de boue.

— Hé, mec ! proteste ce dernier en lui tournant un regard furieux. Fais gaffe !

Je suis étonnée qu'il réagisse ainsi, vu que c'était clairement un accident, et tout aussi étonnée de voir Gabriel s'arrêter et se diriger vers nous, la sueur luisant sur son front.

Punaise !

— Qu'est-ce que tu as dit ? demande-t-il, incrédule.

On dirait qu'il est surpris, lui aussi.

Ethan marque un temps d'hésitation, à présent qu'il se retrouve face à Gabe.

— J'ai dit « fais gaffe », répète-t-il plus calmement. Tu m'as éclaboussé de boue.

— Ah oui, j'ai fait ça ?

Il roule les yeux.

— Dans ce cas, je suis désolé que tu ne sois qu'une pauvre chochette qui n'aime pas se salir.

Hors de lui, Ethan se dirige vers Gabriel. Et moi, je suis désemparée.

— Qu'est-ce que tu vas faire, chochette ? le défie Gabriel en se penchant d'un air moqueur. Hein ?

Et il hausse un sourcil en attendant la réaction d'Ethan. Je suis vraiment déçue par son attitude. Déçue, mais pas stupéfaite. C'est vrai quoi, il a quand même fait un trou dans sa cloison d'un coup de poing et aussi plaqué Jared contre un mur au restaurant. Je vois clairement de quel genre de gars il s'agit... Un caractériel qui a du mal à se maîtriser. Avant de réfléchir, je prends la parole au nom d'Ethan.

— C'est quoi ton problème, Gabriel ? Tu as mis de la boue sur son pantalon. C'est ta faute, pas la sienne. Pourquoi tu réagis comme le dernier des connards ?

Le regard qu'il pose alors sur moi, presque offensé, me porte à réfléchir : cette réaction démesurée aurait-elle un rapport avec moi ? Est-il agacé de trouver Ethan ici avec moi ? Mais très vite, son visage se referme et je décrète que ça ne peut pas être ça.

— Viens me trouver, si un jour tu en as marre qu'une fille prenne ta défense, lance-t-il à Ethan. Et je serai ravi de t'acheter un autre pantalon de chochette.

Il est sur le point de repartir quand il se retourne à nouveau pour me fixer des yeux. Il pose d'abord son regard sombre et intense dans le mien, puis sur ma bouche.

À quoi pense-t-il ? Pourquoi diable se comporte-t-il comme si ce qui s'est produit l'autre nuit était normal ? Comme si tout ça était normal ?

Ça ne l'est pas.

Il se fiche donc que je l'aie aidé ? J'ai pris un risque en raccompagnant un inconnu chez lui parce que je ne pouvais pas l'abandonner là-bas tout seul. Et maintenant, il veut juste

faire comme si rien n'était arrivé.

Et il continue à contempler mes lèvres d'un air qui semble dire : « Peu importe. Rien de tout ça n'a d'importance, Maddy. »

D'ailleurs pendant une minute ça ne compte pas, en effet, car il fixe toujours mes lèvres, comme s'il voulait les dévorer, et c'est tout ce à quoi je parviens à réfléchir.

Gênée, je me mordille la lèvre inférieure. En réaction, le coin de sa bouche s'étire et j'aperçois ses dents blanches, sa langue rose.

Celle qui a léché et sucé mes tétons.

Mon pouls s'accélère et de nouveau il ricane. Juste une ébauche de sourire.

Il sait à quoi je pense.

J'inspire. Il avance.

Et encore. Puis il se penche vers mon oreille, assez proche pour qu'Ethan ne puisse l'entendre, mais assez pour effleurer ma joue.

— Pense à moi, Maddy.

Là, mon cœur s'arrête. Avant que je puisse répondre, il fait volte-face avec un sourire en coin, reprenant son footing sans un regard en arrière.

— Quel connard ! marmonne Ethan. C'est qui, ce type ? Et qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— C'est le frère de Jacey, je lui réponds, réprimant à grand-peine une irrésistible envie de le regarder s'éloigner. J'ignore ce qu'il fait encore ici, je crois qu'il vit à Chicago.

Rectification : je sais qu'il vit à Chicago. Mais évidemment, je m'abstiens de le lui révéler et je n'explique pas non plus d'où je tiens ce renseignement. Pas plus que je ne répète ce que Gabriel m'a soufflé à l'oreille.

— Eh bien, espérons qu'il retourne bientôt chez lui, grommelle Ethan. On n'a pas besoin de cons dans son genre par ici. Cette ville est trop petite pour ça. Déjà qu'on doit supporter Pax Tate.

Soudain il relève la tête en se rappelant que ce dernier est mon beau-frère et qu'il vient de commettre une belle gaffe.

— Zut, je suis désolé. Je ne voulais pas dire ça. C'est juste que depuis qu'il s'est installé, il y a quelques années, on a tous compris qu'il valait mieux rester à l'écart. Parce que si on tombe sur lui dans un de ses mauvais jours, il peut se montrer très con lui aussi.

— Qu'est-ce que ça peut bien te faire, à toi ? Tu n'étais quasiment jamais ici, tu ne risquais pas beaucoup de tomber sur lui. Et puis de toute façon il a changé.

— C'est ce qu'on dit, admet Ethan, pourtant peu convaincu.

Le ton de sa voix, ses paroles... tout en lui soudain m'agace. Il n'a pas le droit de juger Pax. Aucun droit, même.

D'accord, Gabriel a réagi de façon disproportionnée. Il aurait pu continuer son footing et ignorer Ethan. Mais ce dernier n'avait pas besoin de l'invectiver, à la base. Il s'est fait éclabousser, et alors ?

C'est vrai que c'est une chochette.

Et Gabriel est tout le contraire.

Mon intérêt pour Ethan, déjà faible, vient d'être douché et je reste silencieuse sur le chemin du retour.

Quand nous arrivons devant chez lui, je lui signifie que je suis fatiguée et préfère retourner directement chez moi plutôt que de prendre un dernier verre. Je vois bien qu'il est déçu, mais il réagit avec tact.

— Très bien, Maddy. Je suis levé depuis 4 heures du matin, je suis donc un peu claqué aussi. Mais j'ai bien aimé cette soirée, on devrait recommencer bientôt.

Un silence embarrassé tombe sur nous et nous restons plantés à côté de ma voiture.

Il se demande sans doute s'il doit m'embrasser ou pas et cette seule pensée me glace.

Non, je lui ordonne sans un mot. Mais plutôt que d'attendre qu'il lise dans mon esprit, je résous le problème en me haussant sur la pointe des pieds pour lui déposer un baiser sur la joue.

— D'accord, je murmure.

Ethan ne me lâche pas des yeux pendant que je baisse la capote de ma voiture.

— Je t'appelle dans la semaine, OK ?

J'acquiesce et monte dans la voiture. En démarrant, j'entame mon examen intérieur.

Je déteste les chochottes, mais aussi les tyrans. Mon père en était un. Je n'aimais pas ça à l'époque et c'est la même chose aujourd'hui.

Même si le tyran en question est sexy en diable. Surtout si le tyran en question est sexy en diable, car il m'entraîne vers quelque chose dont je veux absolument me tenir éloignée. Mila avait raison l'autre soir : j'ai une fâcheuse tendance à choisir les bad boys. En fait, je suis carrément portée sur ce genre de type.

Honnêtement, je commence à penser qu'il n'y a personne pour moi en ce bas monde. Je n'aime pas les gars qu'il faudrait et ceux que j'aime sont nocifs pour moi. Je suis peut-être destinée à rester seule.

Et quand j'entre dans ma maison vide, ce sentiment ne fait que s'amplifier.

Je suis seule.

Je retire mes chaussures, lâche mon sac sur une table de l'entrée et vais m'effondrer sur un siège du salon, une bouteille de vin à la main.

Juste la bouteille, pas de verre.

Balançant les jambes par-dessus l'accoudoir du fauteuil, je repense à cette soirée.

Songer à Ethan me tire une grimace. En plus de m'agacer avec ses *a priori* concernant Pax, il lui manque un truc. Une étincelle, une passion. Je n'arrive pas à mettre le doigt dessus, mais quoi qu'il en soit, je doute qu'il éveille un jour les sentiments que j'ai envie de ressentir pour quelqu'un.

Contrairement à Gabriel.

Un regard torride, et mon cœur s'emballe. Tyran ou pas.

Et si on finissait ce qu'on a commencé ?

Merde. Qu'est-ce qui cloche chez moi ? Pourquoi je fais une fixette sur quelqu'un qui ne devrait pas m'attirer... mais qui me captive quand même ?

Tout ce que je sais, c'est que Gabriel possède cette forme d'assurance. Celle qui me donne des papillons dans l'estomac. Et il a autre chose... d'intrigant. Je ne le connais même pas, pourtant je distingue dans ses yeux un air sombre, hanté, qui m'attire vers lui.

Je réfléchis une minute à ce qu'il a pu voir en Afghanistan de si terrible, qui l'a brisé de l'intérieur. Au point de provoquer cette panique paralysante la nuit de l'accident de taxi.

Car par ailleurs, il ne semble pas être le genre de gars à perdre son sang-froid.

Dans ma tête, je le revois sur la plage, tout en puissance et en discipline. À voir comme il transpirait, je parie qu'il courait depuis des kilomètres et pourtant il continuait avec la régularité d'une machine. C'est une force de la nature, ce type.

Il n'empêche que quelque chose a le pouvoir de le mettre à genoux. C'est une énigme.

Je ferme les yeux pour visualiser les muscles de Gabriel, roulant sous la peau et luisant d'un voile de sueur. Je le vois s'allonger sur moi, se frotter contre moi, ses doigts me caresser.

Oh, mon Dieu ! Je rouvre brusquement les paupières et sens mes joues s'échauffer. Je me rends compte que je viens de glisser dans un rêve érotique. Qui met en scène Gabriel et moi. Cet homme est constitué de tout ce qui m'effraie.

Il va te faire du mal.

Je le sais.

Et pourtant je sais qu'il est le genre d'homme capable de me rendre folle de désir en une seconde chrono.

Punaise, qu'est-ce qui cloche chez moi ?

— Madison, il y a quelque chose qui cloche chez toi, soupire Jacey.

Secouant la tête, elle passe en revue un portant de chemisiers de printemps.

— Non, sérieux, reprend-elle. Je connais des filles qui donneraient leur ovaire gauche pour sortir avec Ethan Eldridge, et toi tu es là à te plaindre qu'il ne te fasse aucun effet ? OK, récapitulons, tu veux bien ? Il est super beau, il est médecin... ah oui, est-ce que j'ai précisé qu'il était super beau ? Et puis médecin ?

Levant les yeux au ciel, j'examine une tunique rose. Elle serait parfaite avec mon jean gris skinny, je la pose donc sur mon avant-bras.

— Il est interne, et oui, il est beau. Mais je le connais depuis trop longtemps, en fait. Je veux les papillons... ces palpitations dans le ventre qu'on ressent quand on rencontre quelqu'un d'incroyable. Mais dis donc, depuis quand tu as rejoint « l'équipe Ethan », toi ? Je pensais que tu voulais me voir sortir avec ton frère.

Je lui jette un regard appuyé et elle n'a même pas la bonne grâce de paraître penaude.

Elle se contente de soutenir mon regard.

— Vu qu'il a été plutôt malpoli hier – pas génial, comme première impression –, je me suis dit que tu ne voudrais même pas lui donner sa chance.

Ça, c'est sûr que Gabriel a fait une sacrée première impression.

Je souris en nous revoyant derrière le club cette fameuse nuit. Il était si narquois, si sexy dans cette allée sombre, quand il m'a saisi le poignet pour m'attirer contre lui... Mon cœur s'emballe rien que d'y repenser. Je ne devrais pas apprécier ce genre de trucs, cette assurance de mâle alpha, cette confiance de bad boy. Et pourtant je ne peux pas m'en empêcher.

— La première impression n'était pas mauvaise, je confie à Jacey. C'est la deuxième qui était nulle.

Elle fronce les sourcils en observant mon expression.

— Je le savais ! Je savais qu'il te plaisait. Maddy, je te promets, il est parfait pour toi. S'il te plaît, donne-lui une autre chance. S'il te plaît ! Ce sera facile pour toi d'ailleurs, vu qu'il va venir habiter avec moi pendant quelque temps, à cause de Jared. Gabriel le grand frère va se battre pour sa petite sœur.

Elle me tend un chemisier style paysan bleu pour que je l'essaie.

— Il va rester ici pendant au moins deux semaines et il ne cuisine pas vraiment.

Je lève les yeux vers elle.

— Tu sais qu'on a un service de livraison, il n'aura même pas besoin de sortir. On peut lui apporter ses repas à domicile.

Jacey éclate de rire.

— Bref. Admets que tu veux le revoir. Je le sais.

Que Dieu me vienne en aide, elle a raison. Mais jamais je ne le confirmerai devant elle. Lui avouer ma toquade rendrait celle-ci réelle. Or je ne peux pas, ni m'y adonner parce qu'elle ne serait pas bonne pour moi. Pas du tout.

Alors je secoue la tête.

— Je n'ai pas besoin de le voir. Et puis de toute façon, je ne lui plais pas, donc cette discussion ne mène nulle part.

C'est un mensonge, mais j'espère qu'il suffira à fermer son clapet à ma meilleure amie.

Vain espoir !

Elle me jette un regard de plus en plus intéressé.

— Tu penses que tu ne lui plais pas ? (Ses yeux scintillent.) Parce que je peux facilement découvrir le fin mot de l'histoire, tu sais.

— Oh, bon sang, je grogne. On n'est plus au collège. Laisse tomber, Jacey.

— Comme tu veux, marmonne-t-elle. Mais si tu changes d'avis, je te donne son numéro et tu pourras l'appeler toi-même.

Je devine qu'elle ne sait pas trop si je suis honnête concernant mon manque d'enthousiasme. Et franchement, je l'ignore aussi.

Parce que j'ai beau être certaine que je ne devrais pas, je me surprends à penser à lui en permanence. Je repense à sa voix rauque au creux de mon oreille et à sa main entre mes jambes. Je repense à son regard sombre, à tel point qu'il allume un brasier sur ma peau à l'autre bout d'une salle de restaurant.

Mais plus encore que mes pensées incontrôlables, j'ai en ma possession une information intéressante.

Je n'ai pas jeté son numéro de téléphone. Il est là dans mon sac à main, soigneusement plié en deux avec le message qui l'accompagne.

Et si on finissait ce qu'on a commencé ?

Gabriel

La nuit est tellement noire que je ne vois même pas mes mains, putain. Je grogne, j'essaie de bouger et puis je laisse tomber. J'essaie d'entendre, j'essaie de voir, j'essaie de déplacer le reste de mon corps... mais j'échoue sur tous les points. Les ténèbres se meuvent autour de moi et je suis trop faible pour m'en soucier. Je ne ressens rien et je trouve ça bizarre. Je devrais souffrir le martyr, alors l'espace d'une seconde, je panique : je suis paralysé, ou quoi ?

Je me calme en comprenant que c'est sans doute l'effet du choc. Je lâche un nouveau grognement en tentant de me lever, mais je dois me rendre à l'évidence : c'est impossible.

C'est là que je la sens.

L'odeur du sang.

Brand et Mad Dog sont par là et je dois vérifier s'ils sont en vie. L'effluve est tellement puissant dans la brise, mêlée à celles du métal brûlé, du gaz et de la poussière. Merde. Ça me prend une bonne minute, mais je finis par réussir à me retourner à plat ventre et à ramper.

Là c'est certain, je ne suis pas paralysé : putain, la douleur est bel et bien là. Ma tête hurle, mais je dois trouver mes amis.

Centimètre par centimètre, dans la douleur, je me traîne au milieu de la scène de carnage et la poussière. À ma gauche, un morceau tordu de notre Humvee est planté dans le sol et à droite je sens le caoutchouc fondu en provenance d'un pneu enflammé.

Et puis, à travers la fumée, j'aperçois un visage sur la route, ensanglanté et maculé de boue. Le cœur tambourinant dans ma poitrine, je mets toutes mes forces à l'atteindre, histoire de voir s'il s'agit de Brand ou de Mad Dog... Mais quand j'y arrive, je découvre que ce n'est ni l'un ni l'autre.

La fillette a les yeux grands ouverts. Et sans vie.

Elle me fixe, accusatrice.

Soudain je me rappelle tout, les souvenirs me frappent avec la violence d'un train lancé à pleine vitesse.

Tout est ma faute.

Dans ma tête, la douleur s'intensifie comme un million d'éclats de verre et puis tout devient noir.

Je me réveille en nage, mes draps sont trempés de ma terreur nocturne, la gorge sèche.

Je reste allongé, immobile pendant quelques minutes, à essayer de calmer mon souffle rauque et saccadé. Ce rêve est tellement réel, putain. Comme si chaque souvenir de cette fichue nuit était gravé en permanence dans mon esprit. Et c'est le cas, bien sûr. Jamais je ne m'en débarrasserai.

J'attrape un verre d'eau pour apaiser mon irritation et découvre que je n'ai pas de table de chevet, là où je suis. J'avais oublié.

Je me redresse et me passe une main dans les cheveux avant de sortir du lit pour me diriger à tâtons vers la cuisine. Je suis encore sous le coup de ce foutu cauchemar et même les ombres qui s'allongent dans cette cuisine, pourtant familière, me mettent mal à l'aise. La pendule du micro-ondes indique 5 h 30 du matin. Le soleil ne devrait pas tarder à se lever.

Je prends une bouteille d'eau et m'affale sur une chaise, le regard absent tourné vers la fenêtre. La voiture de Jacey n'est pas dans l'allée, ce qui signifie qu'elle n'est pas rentrée hier soir. Un constat qui me rend furieux.

OK, elle est adulte. OK, normalement elle pourrait passer la nuit chez son petit ami sans problème. Mais merde, je suis là pour qu'elle se sente en sécurité. Si elle ne prend même pas la peine de rentrer chez elle, ma présence ici n'a aucun sens.

Je vide ma bouteille, puis une deuxième. Et même là, j'ai encore la bouche sèche. Mes terreurs nocturnes m'affectent toujours physiquement – maux de tête, sueurs froides, essoufflement. Comme si j'étais à nouveau transporté en Afghanistan, à revivre cette fichue nuit en boucle. Quelle plaie !

Je jette les bouteilles dans la poubelle de recyclage, avant de me diriger vers la salle de bains. Je n'arriverai pas à me rendormir maintenant, je le sais. Alors j'ouvre le robinet et j'attends que l'eau chauffe, quand j'entends la porte de derrière s'ouvrir doucement.

Jacey.

J'ouvre d'un coup celle de la salle de bains et me précipite dans le couloir. Je tombe sur elle alors qu'elle traverse la cuisine sur la pointe des pieds.

— Bienvenue à la maison, lui dis-je d'un ton sévère en actionnant l'interrupteur.

La lumière la fait ciller, puis elle me sourit.

— Salut, grand frère, répond-elle en trébuchant sur un tapis. Je ne voulais pas te réveiller.

Manifestement, elle est saoule.

— Tu te rends compte que tu es censée être au travail dans quelques heures, lui fais-je remarquer.

Elle ne semble pas inquiète.

— Ça ira, marmonne-t-elle. Ne t'inquiète pas, je suis une grande fille. C'est quoi, ton problème ?

— Mon problème, tu ne le comprendrais pas à l'heure qu'il est. Mais fais-moi confiance, on en reparlera plus tard. Si tu conduis encore en ayant bu, tu n'auras pas besoin de Jared pour te secouer. Je te botterai tes petites fesses moi-même. Allez, va dormir. On discutera quand tu auras retrouvé tes esprits.

— Pff, n'importe quoi, marmonne-t-elle en poursuivant sa progression vacillante dans le couloir. Ça montre bien que tu n'y comprends rien. Jared continue à me harceler. Il m'a envoyé des SMS toute la nuit, affirmant qu'il allait me donner une bonne leçon.

Elle ôte l'une de ses chaussures à talons d'un coup de pied, puis jette l'autre à travers la pièce dans un geste plein de frustration.

— Ne trébuche pas sur ma chaussure, lance-t-elle gentiment par-dessus son épaule.

Je la suis en secouant la tête, ramassant au passage l'objet du délit, que je lance dans sa chambre en retournant vers la salle de bains. Et pendant tout ce temps, je rumine au sujet de son crétin d'ex-petit ami et de l'irresponsabilité de ma sœur. S'il lui a envoyé des SMS toute la nuit, pourquoi est-ce qu'elle ne m'a pas appelé pour m'avertir, merde ?

Mais ça ne sert à rien d'essayer de lui parler maintenant, parce qu'elle ne s'en souviendra pas demain matin. Serrant les dents, je tâche de trouver des choses à faire pour me distraire. Je nettoie mes rangers, remonte la bombe insecticide du sous-sol et lave même ma voiture.

Malheureusement, quatre heures plus tard, je me retrouve désœuvré et comme un lion en cage. Jacey ronfle encore dans sa chambre, même si je sais qu'elle va devoir se lever bientôt si elle veut arriver au travail pour 11 heures.

J'ai répondu à des e-mails professionnels, téléphoné à Brand et suis sorti faire trente minutes de footing sur la plage.

Par chance, je n'y ai pas croisé la chochette qui accompagnait Madison hier soir. Franchement, je n'arrive pas à comprendre ce qu'elle trouve à un type pareil. Et en plus, elle a pris son parti quand il m'a crié dessus pour lui avoir éclaboussé son putain de pantalon.

J'ai beau réfléchir, je ne trouve aucune raison logique pour expliquer qu'elle me préfère à ce type-là.

À dessein, je refuse de penser à la raison... celle dont j'espère comme un fou qu'elle ne soit pas LA raison. À savoir qu'elle est peut-être complètement dégoûtée par moi à cause de ce qui s'est passé l'autre nuit à Chicago. Si ça se trouve, elle en a trop vu et maintenant elle me prend pour un dingue. Ou une mauviette.

Rien de tout ça n'est bon, mais le problème c'est que j'ignore totalement ce qu'elle pense. Elle me désire, ça je le sens. Pourtant elle est aussi glaciale.

Je secoue la tête.

Il va falloir que j'arrête d'essayer de percer les femmes à jour, parce qu'elles n'ont aucune logique. Et je ne vais certainement pas rester assis là à me ronger les sangs. Sauf que je n'ai plus rien à faire. Alors je me rabats sur la seule chose qui me paraît sensée.

Je me rends à la salle de sport. Soulever de la fonte, c'est ce qu'il y a de mieux pour brûler l'énergie inutile. Et puis, ce n'est pas parce que j'ai quitté l'armée que je vais cesser de m'exercer.

Il ne me faut pas longtemps pour trouver la salle, vu qu'Angel Bay n'en compte qu'une. Ce qui ne me surprend pas outre mesure dans une ville aussi petite. En fait, je suis même plutôt étonné qu'il y en ait une.

En quelques minutes, je suis inscrit et en route pour les appareils de musculation. C'est une salle de sport à l'ancienne, sans fioritures. Les murs blancs sont couverts de posters censés motiver les clients.

PAS DE RÉSULTATS SANS EFFORTS

100 % DE CEUX QUI N'ESSAIENT PAS ÉCHOUEMENT

L'IMPOSSIBLE N'EXISTE PAS

LE SEUL MOYEN D'EN FINIR, C'EST DE COMMENCER

Que des vérités. Que des clichés.

Mais peu importe. Banalités ou pas, c'est le genre d'endroit que j'affectionne. Sans coin bar, sans espace lounge, sans filles habillées comme dans les magazines. Cette salle, elle est faite pour les gens qui viennent vraiment s'entraîner. Les gymnases chics des grandes villes me donnent envie de cogner dans les murs. Je ne vais pas à la salle de sport pour draguer les filles. J'y vais pour travailler.

Je commence par cinquante séries de musculation du biceps avec l'haltère de dix kilos, avant de passer à l'autre bras. Alors que j'expire, lentement et régulièrement, je remarque le beau-frère de Madison, à l'autre bout de la salle, occupé à travailler sur la presse. Je ne devrais pas être surpris de croiser une connaissance, vu la taille de cette ville. Je ne peux aller nulle part sans tomber sur quelqu'un.

Le gars surprend mon regard et, au bout de quelques minutes, se dirige vers moi pour me tendre une main humide de sueur.

— Pax Tate, se présente-t-il. Tu as rencontré ma femme Mila, l'autre soir. N'étant pas aussi sociable qu'elle, je n'ai pas voulu interrompre ton dîner.

À voir la façon dont il sourit bêtement, il est clair qu'il mange dans la main de la sœur de Madison.

Le souvenir me tire un ricanement.

— Pas de problème, elle ne nous a pas dérangés. J'ai le sentiment qu'il n'y a pas souvent de nouveaux venus à Angel Bay. Elle était juste curieuse. Et merci d'être intervenu, avec Jared. Je n'ai pas eu l'occasion de te le dire, l'autre soir.

Pax lève les yeux au plafond.

— Mila pensait que tu aurais peut-être besoin d'un coup de main, même si je voyais bien que tu contrôlais la situation. Et oui, elle est curieuse. Surtout en ce qui concerne sa sœur et toi, d'ailleurs, mais peu importe. Ah, les femmes !

De nouveau il lève les yeux.

— Je veux bien un soutien sur le banc, reprend-il. Tu as une seconde ?

— Bien sûr.

Je me lève, puis j'attends qu'il soit allongé sur le dos pour soulever la barre chargée de poids de cent trente kilos, la débloquent de ses patères et la lui tendre.

— Pourquoi Mila est-elle aussi fascinée par Madison et moi ? je lui demande, tout en comptant ses poussées.

Il est puissant et en forme. Il exécute quinze répétitions sans problème avant de reposer sa barre.

— Parce que Maddy ne fréquente personne. Tu es le premier type qui ait suscité son intérêt depuis longtemps. Et ça, crois-moi, ça fascine Mila.

— Par « suscité son intérêt », tu entends la façon dont elle a refusé de me regarder l'autre jour au restaurant ? Jusqu'au moment où elle m'a reproché d'avoir été trop rude avec Jared, je veux dire.

Pax m'observe tandis que nous échangeons nos places et qu'il me tend la barre. Tout en soulevant mon poids, je lui explique comment Mila et moi nous sommes rencontrés et son refus que quiconque en entende parler au *Hill*, à commencer par sa sœur. Il éclate de rire.

— Ça ressemble bien à Madison. Pas question de donner des munitions à Mila. Elle était furieuse que tu aies osé te pointer dans son restaurant ?

Je hoche la tête et repose la barre. Puis je reste quelques secondes allongé pour reprendre mon souffle.

— Apparemment, oui.

— Du Madison tout craché, ricane Pax. Pourtant au fond, elle est douce, une fois qu'on franchit la barrière de sa froideur. Je l'ai entendue te tomber dessus au sujet de l'histoire avec Jared. Je ne devrais sans doute rien te dire, mais elle a un passif avec ce genre de trucs, donc je te suggère de ne pas le prendre personnellement. Le père de Mila et Madison frappait leur mère, d'où sa réaction épidermique à toute forme de violence.

Je le dévisage une minute en repensant à l'autre soir au *Hill*, quand Madison a dit à Jacey que son père avait le même caractère que Jared.

— Merde, je grommelle. T'es sérieux ?

— Très sérieux, acquiesce-t-il.

Je songe à elle, à son assurance, à sa force, et j'ai bien du mal à l'imaginer dans une quelconque relation abusive.

— Leur père les frappait aussi ou seulement leur mère ?

Pax secoue la tête et nous permutons afin qu'il effectue sa deuxième série.

— Il n'a jamais posé la main sur Mila, mais pour Maddy je ne peux pas confirmer avec certitude. Ce n'est pas vraiment un sujet que l'on aborde facilement.

Allongé sur le banc, il cesse de parler pour reprendre son souffle. Je vais laisser tomber la discussion. Après tout, ce ne sont pas mes affaires et je vois bien qu'il n'est pas très à l'aise.

D'ailleurs, quand nous échangeons à nouveau pour ma deuxième série, il change de sujet.

— Donc tu comptes rester dans le coin quelque temps ? Qu'est-ce que tu fais ?

Je lui explique ma situation, la raison de ma présence et l'entreprise que je viens à peine de fonder. DefenseTech semble particulièrement intéresser Pax.

— Protections corporelles hi-tech ? C'est cool, ça me fait penser à Batman. Tu sais, ma société cherche à se diversifier et à investir dans des nouveautés. En toute honnêteté, ton projet pourrait m'intéresser. J'ai un emploi du temps serré cette semaine, mais on devrait se fixer un rendez-vous pour en discuter la semaine prochaine.

Je suis plus que surpris qu'une opportunité pareille me tombe dessus, mais j'essaie de n'en rien montrer. Quand je raconterai ça à Brand, il va tomber des nues.

— Bien sûr, super, réponds-je en conservant une expression neutre. Je te téléphone un peu plus tard dans la semaine pour organiser ça.

— Rappelle-moi de te passer ma carte avant de partir.

Nous terminons enfin nos permutations et j'effectue ma deuxième série.

— J'ai oublié de te demander : qu'est-ce qui s'est passé exactement l'autre soir avec Jared ? C'est un sale con, soit dit en passant.

— Je suis d'accord. De ce que j'en sais, il mène la vie dure à ma petite sœur parce qu'elle a rompu avec lui. Après l'autre soir, je pensais lui avoir suffisamment fichu la frousse pour qu'il la laisse tranquille. Mais Jacey m'a avoué ce matin qu'il avait passé la nuit dernière à la harceler.

Pax réfléchit quelques secondes, il semble presque hésitant.

— Il est sans doute trop idiot pour avoir peur, à vrai dire. Il se la joue plus qu'il ne réfléchit, je le sais d'expérience : je l'ai plaqué au sol quand il s'en est pris à Mila, mais figure-toi qu'il a continué. Ça tient plus de la fierté, je pense. Si quelqu'un le blesse, il devient dingue. Or à ses yeux, ta sœur l'a fait en rompant avec lui. Et ensuite tu lui as mis la honte au *Hill*.

Je hoche la tête. Oui, il a raison.

— Donc en toute honnêteté, poursuit-il, je te conseillerais de surveiller tes arrières. C'est un connard capable de tout. Mais prévisible. Il déjeune tous les midis au *Bear's Den*, au centre-ville, et il y passe aussi la plupart de ses soirées. Tu n'aurais pas envie d'un petit hamburger par hasard ?

Je le dévisage, surpris par cet abrupt changement de sujet.

— Euh, oui, pourquoi pas. Ça ne peut jamais faire de mal.

Il sourit.

— Super. Parce que ceux du *Bear's Den* sont justement les meilleurs de la ville.

Je lui tends la barre en souriant à mon tour.

— Oh, eh bien dans ce cas, j'avoue que je suis affamé.

Nous nous rendons aux douches et alors qu'on s'habille, je reprends :

— J'ai entendu dire que tu avais cassé la main de Jared, ce soir-là.

— J'aurais dû lui casser les deux, affirme-t-il, d'un air joyeux, en passant un tee-shirt gris sur son torse musclé. Ce crétin a vraiment besoin qu'on lui donne une bonne leçon.

— Je suis d'accord.

Ayant ramassé mon sac, je le suis jusqu'à sa voiture, une Dodge Charger de 1968 comme neuve.

— Jolie voiture, je commente, appréciateur. J'ai le dernier modèle de chez Camaro, mais j'avoue que j'ai toujours adoré les classiques.

Il relève les yeux et m'adresse un sourire fier.

— Merci. Ça fait des années que je l'ai. Elle nécessite pas mal d'entretien et tombe en panne plus souvent qu'elle ne roule, mais bon sang j'adore ce pot d'échappement. Monte, je vais nous conduire.

Le *Bear's Den* est presque assez proche pour s'y rendre à pied, mais c'est carrément plus sympa d'y aller en Charger. Pax fait vrombir le moteur sur le trajet qui nous sépare du centre-ville, suscitant des regards envieux. Sans leur accorder le moindre intérêt, il s'arrête sur une place de parking et nous entrons dans le bar plongé dans une semi-obscurité. Je balaie la salle des yeux, sans repérer quiconque de familier.

— Il n'est pas encore là, me confirme Pax. Mais commandons nos plats en attendant. Fais-moi confiance, il va venir. Ce naze vit pratiquement ici.

Nous commandons chacun un hamburger et une bière et allons nous installer sur des banquettes au fond. Tout en discutant, je surveille la porte. Il me questionne sur les Rangers et je lui réponds de mon mieux.

— C'est un univers qui m'attirait depuis toujours, je lui confie. Depuis tout gamin.

— Alors pourquoi avoir décroché si jeune ? s'étonne-t-il.

Je devrais être habitué à cette question, tout le monde me la pose. Et je devrais avoir une réponse toute faite, mais non. Alors chaque fois qu'on m'interroge là-dessus, ça me fait

l'effet d'un coup de poing en plein ventre. Je patauge quelques secondes, cherchant quoi répondre.

— Les gens ne se rendent pas compte des conditions sur le terrain, je lui confie enfin. C'est hyper violent. La violence je gère, sauf qu'une nuit, ça a sacrément merdé et la réalité nous a rattrapés : un ami proche est mort. Brand et moi, on en est ressortis vivants, mais ça nous a complètement bousillés.

Pax pose sur moi un regard très sérieux et quelque peu déstabilisé.

— Merde. Je suis désolé, je ne savais pas. Je respecte énormément ce que tu as fait en tant que Ranger. Je me doute que tu n'as sans doute pas envie d'en parler et Dieu sait à quel point je déteste discuter des problèmes personnels, mais je suis toujours partant pour une bière, si un jour tu es tenté.

J'avale une gorgée et lui souris.

— Merci. Moi aussi, je déteste aborder les problèmes perso. C'est vrai, à quoi ça sert ? Les gens ne peuvent pas le concevoir quand ils n'ont pas vécu un truc pareil.

Il continue à me fixer un instant, avant de baisser les yeux vers ses mains. Il a une cicatrice au pouce en forme de X, que j'observe aussi en m'interrogeant sur sa signification.

— Tu serais surpris de savoir ce que comprennent les gens.

Il descend une goulée de sa pinte, puis jette un coup d'œil satisfait en direction de la porte.

— Regarde qui vient d'entrer.

Levant les yeux, je découvre Jared qui se dirige vers le bar de sa démarche arrogante. Au vu de ses vêtements maculés de sueur et de saleté, il est manifestement en pause déjeuner.

Il commande, puis se rend aux toilettes, sans doute pour se laver. Pax se lève et fait un signe du menton dans la même direction.

— Je surveille la porte, m'indique-t-il avec le plus grand calme. À moins que tu n'aies besoin de mon aide ?

— Non, je ricane, je vais me débrouiller.

Je le suis jusqu'aux toilettes. Une fois devant la porte, il s'écarte et me laisse entrer. Le barman croise mon regard une fraction de seconde, avant de détourner les yeux. Il n'entend pas intervenir.

Une sensation proche de l'euphorie s'empare de moi tandis que je pénètre dans les toilettes. J'inspecte les lieux. Le flux d'adrénaline qui pulse maintenant en moi est une vieille connaissance. Mais pas un ami bienvenu. Je ne l'ai plus ressenti depuis que j'ai quitté les Rangers.

J'attends patiemment derrière lui pendant que le crétin utilise l'urinoir et se lave les mains. Quand il se détourne du lavabo, je lui enfonce les doigts dans le cou et le plaque brutalement contre la cabine.

— Putain, mais qu'est-ce que... ? parvient-il à bredouiller.

Sur son visage, je détecte la surprise. Et la peur. Bien. Il a raison d'avoir peur.

Sans lui laisser le temps de finir sa phrase, je resserre un peu plus mon emprise sur sa gorge, assez fort pour qu'il ne puisse plus parler et pour qu'il sente ma main autour de sa trachée. Il essaie de déglutir malgré la pression et je souris.

— Tais-toi. Et écoute. Je croyais t'avoir dit de laisser ma sœur tranquille. Si tu continues à la harceler, je vais te bousiller. Pour de bon. Si je te vois traîner autour de sa maison, te garer dans notre rue ou dans un rayon d'un kilomètre, je te brise la colonne et te la fais bouffer, os après os. Tu dois être trop stupide pour comprendre, d'ailleurs, car je t'ai déjà expliqué ça une fois. Avec aujourd'hui ça fait deux, et il n'y en aura pas de troisième. Je n'aime pas les abrutis. Et surtout pas ceux qui emmerdent ma sœur.

Sur ces paroles, je lui balance un genou dans le ventre. Il lâche un grognement et me foudroie du regard.

— Je ne déconne pas. Tu la laisses tranquille, pigé ?

Il hoche la tête, alors je le libère. Il porte aussitôt les mains à son cou et frotte la zone endolorie en me jetant un œil noir.

— Ta sœur est une salope de menteuse, siffle-t-il. Je ne l'ai pas revue depuis l'autre soir.

Sans crier gare, je lui projette la tête contre le rebord du lavabo. Et quand je la remonte par les cheveux, un gargouillis de salive rouge lui coule de la bouche.

— T'es vraiment un connard, crache-t-il d'une voix rauque, en même temps qu'une dent sanguinolente.

Je hoche la tête.

— Je sais. Mais je t'ai averti de ce qui arriverait si tu traitais encore ma sœur de salope. Lâche l'affaire. C'est la dernière fois que je te le dis.

Au moment où je fais demi-tour, Jared en profite pour me sauter dessus par-derrière. Je lui saisis le bras sans effort et je m'en sers pour le projeter contre le mur. Il glisse au sol et lève sur moi un regard furieux alors même qu'il est soulevé par un haut-le-cœur.

— N'essaie plus jamais de t'en prendre à moi, je lui conseille. Et ne songe même pas à te venger sur Jacey.

— Va te faire foutre, grommelle-t-il.

À quoi je choisis de ne pas répondre. Je sors des toilettes, l'abandonnant à terre.

— C'est réglé ? me demande Pax.

— Pour l'instant, j'acquiesce. S'il tente quoi que ce soit d'autre, je le bousille pour de bon. Il est peut-être long à la détente, mais il faudra que ça finisse par lui rentrer dans le crâne.

Pax secoue la tête.

— Quel crétin ! Il a tenté quelque chose sur toi ? J'ai entendu le craquement.

— Ouais. Par-derrrière.

Il se désolé à nouveau.

— Une vraie mauviette, marmonne-t-il. Ce type gâche l'oxygène qu'il respire.

Il se focalise soudain sur son portable, avant de reporter son attention sur moi.

— Mila vient de m'envoyer un SMS. Sa galerie d'art est juste en bas de la rue. Elle a oublié ses clés à l'intérieur de sa voiture. Ça te dérange si on s'y arrête avant que je te redépose à ta Camaro ?

— Bien sûr que non.

Nous jetons quelques billets sur la table pour payer notre déjeuner et regagnons le soleil. La boutique de Mila est littéralement à cinquante mètres du *Bear's Den*. Son visage s'illumine quand nous entrons et qu'elle voit son mari.

En blouse de peintre, elle est perchée sur une échelle et occupée à accrocher une toile à un mince filin d'acier. Pax gronde sitôt qu'il la découvre dans cette posture et se dirige droit vers elle pour la maintenir par les jambes.

— Mila, nom de Dieu, descends de cette échelle ! Tu vas te briser le cou.

Elle se contente de sourire et s'exécute en secouant la tête, ignorant la main tendue de son époux.

— Pax, sérieusement, je suis enceinte, je ne suis ni malade ni handicapée. Tout va bien. Sur quoi elle se tourne vers moi en levant les yeux au ciel d'un air amusé.

— Eh bien, Gabriel, je suis ravie de te revoir.

Elle nous regarde tour à tour, Pax et moi.

— C'est bizarre. Qu'est-ce que vous faites ensemble, tous les deux ?

Pax lui offre un large sourire.

— Quoi ? Je suis si insupportable que je ne peux pas me faire des copains ?

Elle éclate de rire.

— Tu n'es pas insupportable. Tu es trop protecteur. Et bien sûr que tu peux te faire des copains. Tu es charmant. Tu ne t'en rends pas compte, c'est tout.

Il hausse les sourcils.

— Oh si, je m'en rends compte, bébé.

En riant, Mila se tourne vers moi.

— Merci messieurs d'être venus déverrouiller ma voiture. J'ai le cerveau d'une femme enceinte. J'oublie tout. Personne ne m'avait avertie que la grossesse affectait aussi la mémoire.

C'est au tour de Pax de lever les yeux au ciel.

— Bébé, soyons honnêtes : ta mémoire n'a jamais été bonne. Tu peux mettre tes brûlures d'estomac sur le dos du bébé, tes gaz aussi, ta prise de poids... Mais vraiment, tu ne vas pas mettre ta mémoire défaillante sur le dos de ce pauvre petit.

Rougissant, elle le frappe sur l'avant-bras.

— Pax, arrête, je n'ai pas de gaz. Je suis une fleur délicate.

Nouvel air exaspéré de Pax.

— Tout ce que tu veux, ma douce. Moi ce que je dis, c'est que pendant ton sommeil tu embaumes la chambre.

— Oh, non ! s'exclame-t-elle en s'empourprant de plus belle. Je vais faire comme si tu ne venais pas de raconter ça devant quelqu'un. Garde juste à l'esprit que je suis enceinte, Gabe, ajoute-t-elle en se tournant vers moi. Ça soumet le corps à de terribles épreuves.

Elle m'offre un charmant sourire, avant de changer de sujet :

— Qu'est-ce qui te ramène à Angel Bay ? Je croyais que tu vivais à Chicago ?

Je décide d'admettre que les gens des petites villes n'ont aucun problème à poser des questions indiscrettes et de ne pas m'en offusquer. Il serait difficile de prendre la mouche face à Mila Tate, de toute façon. C'est la personne la plus authentique que j'aie jamais rencontrée.

— Non, je me suis installé ici pour quelque temps. Jacey rencontre un problème avec un ex-petit ami et j'assure sa sécurité.

— Oui, bébé, Jared Markson continue à les embêter, même après la séance au *Hill* l'autre soir. J'ai raconté à Gabriel que tu n'étais pas très fan du garçon non plus, fait Pax en passant un bras autour des épaules de sa femme. Et je lui ai expliqué pourquoi.

Mila hausse un sourcil.

— Tu lui as raconté que tu avais cassé la main de Jared ?

Les lèvres de Pax s'étirent dans un sourire satisfait.

— Ouais. Et que je regrettais de ne pas lui avoir cassé les deux.

— Ça nous aurait facilité la tâche, je commente avec ironie. Mais peu importe. Je vais m'en occuper. Il se repentira d'avoir ennuyé Jacey, ça je vous le promets.

— En tout cas méfie-toi, me prévient Mila, une expression inquiète sur le visage. C'était un gars plutôt bien, à l'époque du lycée. Mais il a un problème d'alcool et ça le rend hargneux. Il ne vaut pas la peine que tu sois blessé ou que tu t'attires des ennuis, fais-moi confiance sur ce point.

Je lui souris.

— Ne t'inquiète pas, je ne le serai pas. Et je ne me ferai pas prendre non plus.

— C'est ce que je voulais préciser, intervient Pax avec un grand sourire. Si tu as besoin d'aide, fais-le-moi savoir. J'ai encore un petit compte à régler avec lui.

Alors que Mila essaie de nous convaincre de ne pas nous impliquer personnellement dans cette affaire mais plutôt d'appeler la police, les cloches suspendues au-dessus de la porte d'entrée tintent joyeusement. Nous nous tournons tous vers la nouvelle venue. Madison.

Elle est belle à tomber, dans une jupe moulante qui épouse ses hanches ondulantes et des bottes marron clair.

Super sexy. Et étonnée de me trouver là. Son expression de biche surprise par les phares d'une voiture me donne envie de rire.

— Salut, Madison, ne puis-je m'empêcher de lancer. Ravi de te voir.

Je la nargue et elle le sait. Je vois son visage se figer, avant de retrouver son expression détendue grâce à son effort pour cacher sa surprise. Une tentative qui m'amuse.

— Ravie de te voir aussi, répond-elle en avançant à l'intérieur de la boutique. Tu es collectionneur d'art ? Ou artiste ? Ma sœur vend des œuvres et du matériel, donc dans les deux cas tu es au bon endroit.

— Non, j'étais juste sorti déjeuner avec Pax. Et Mila a laissé ses clés dans sa voiture, alors il est venu à sa rescousse.

Madison se tourne vers sa sœur.

— Encore un coup de la grossesse ?

Pax me regarde d'un air complice.

— C'est un coup monté. Les problèmes de mémoire dus à la grossesse, ça n'existe pas.

Les protestations de Mila me font ricaner, mais elle s'interrompt brusquement et renifle l'air.

— Vous ne sentez pas une bonne odeur ? demande-t-elle en continuant de humer, tandis qu'elle s'approche de Madison.

Sa sœur secoue la tête et lui tend un sac.

— Tu as vraiment développé le flair d'un chien de chasse. C'est de la soupe. Tony exige que tu la finisses, sinon il vient ici te la faire manger à la cuillère. Il a dit que peu importait si tes nausées matinales avaient repris, tu dois manger. Et il a raison.

Mila lui prend le sac et me jette un coup d'œil.

— Tony est le barman du *Hill*. Il travaille pour nous depuis toujours et il se montre un tantinet protecteur avec ma sœur et moi.

— On peut dire ça comme ça, commente son mari à mi-voix, avant d'ajouter à mon intention : Il a menacé de me briser les rotules si je maltraitais Mila.

Je souris, car Tony me semble être le genre de gars que j'affectionne.

— Désolé, dis-je à Mila, mais je ne peux que respecter cette attitude.

Elle roule les yeux.

— Les hommes.

Pourtant, elle sort le Tupperware avec obéissance et en renifle le contenu.

— Ça va vraiment être une épreuve de manger ça, constate-t-elle en souriant, avant d'en avaler une cuillerée. Atroce.

Et pendant qu'elle déguste sa soupe, Pax sort déverrouiller son SUV. Quant à moi, j'en profite pour dévisager Madison. Je ne peux pas m'en empêcher.

Je n'ai jamais vu une aussi belle femme en vrai. Elle a l'air tout droit sortie des pages d'un magazine et je ne saurais dire si elle se rend compte de sa beauté. La plupart des

femmes le savent et l'utilisent à leur avantage. Madison, en revanche, ne paraît pas jouer cette carte-là. Non, elle semble plutôt compter sur sa forte personnalité.

Hélas, elle remarque mon regard en coin et esquisse un sourire.

— Le spectacle te plaît ? demande-t-elle doucement.

Je lui rends son sourire.

— Je notais juste la différence entre ta sœur et toi. Vous ne vous ressemblez pas beaucoup. Elle est petite et mate de peau, toi grande et pâle.

En la voyant rougir, je me rends compte que j'aurais pu faire preuve d'un peu plus de tact. Sa taille, comparée à celle de sa sœur, est peut-être une source de complexe pour elle. Les femmes sont parfois bizarres sur ces sujets-là. Mais elle est plus grande, c'est un fait. Et svelte comme un top model.

— Ne le prends pas mal, lui dis-je. Ce n'était qu'une observation.

— Je ne le prends pas mal.

Je sais qu'elle ment à la façon dont ses joues restent empourprées. En fait, la rougeur s'est même propagée jusqu'à sa gorge.

Je suis sauvé par le gong qui retentit à la porte. C'est Pax qui revient.

— Tout est réparé, indique-t-il à Mila en lui lançant ses clés. Heureusement que j'ai un double. Te voilà libérée, femme au cerveau diminué par sa grossesse.

Elle secoue la tête mais le remercie.

— Encore une chose avant que tu t'en ailles, ajoute-t-elle. Tu pourrais déplacer des cartons dans la réserve ? J'ai reçu du matériel ce matin.

Pax pose sur elle un regard surpris.

— Ça alors ! Mes leçons finiraient-elles par payer ? Merci de ne pas essayer de les déplacer toi-même, pour une fois.

Elle lui répond par un doux sourire, mais alors qu'ils s'éloignent, elle se retourne et chuchote « hyper protecteur » à notre attention, en le désignant. Madison sourit.

— Elle a raison, me confie-t-elle tandis que les deux disparaissent dans une salle au fond. Il est hyper protecteur. Mais c'est adorable. Je n'aurais jamais cru ça de Pax, la première fois que je l'ai rencontré. Il a totalement changé, on dirait un autre homme. Il a eu une enfance assez merdique, mais il fera un super papa. En parlant de lui, je ne savais pas que vous étiez amis.

— On s'est rencontrés par hasard à la salle de sport ce matin. Et ensuite on a eu une petite prise de bec avec Jared au déjeuner. Et Pax m'a soutenu encore une fois, ce que j'apprécie. C'est un gars fiable. Je ne lui ai pas demandé s'il avait été engagé, mais il en a l'étoffe.

Madison manque de s'étrangler.

— « Engagé » ? Dans l'armée tu veux dire ? Euh, non. Pax était quelque peu perturbé à une époque. L'armée n'aurait pas été le genre de corps qui l'aurait interpellé.

Je hausse un sourcil.

— Qu'est-ce que tu entends par « perturbé » ?

Elle me dévisage, ses yeux bleus s'assombrissent et se troublent aussitôt.

— Quand il avait sept ans, sa mère a été tuée sous ses yeux. Ça l'a pas mal touché. Pendant des années, il ne se rappelait même pas les événements en question. C'était à ce point. Je le croyais irrécupérable, pourtant Mila n'a pas abandonné. Elle décèle mieux que moi les qualités des gens. Elle avait raison. Pax s'en est sorti comme un chef, au bout du compte.

Je la contemple, horrifié. Sa propre mère a été assassinée sous ses yeux ? Et moi qui croyais avoir vu des atrocités...

— Merde, c'est terrible. Et cette cicatrice sur sa main... ça a un rapport ?

— Oui. (Elle paraît soudain mal à l'aise.) Désolée. Je ne me sens pas autorisée à en parler, c'est son histoire et c'est à lui de la raconter.

Je hoche lentement la tête.

— Je comprends. Il le fera peut-être lui-même un jour devant une bière.

L'air presque coupable, elle se pose sur un siège rouge.

— Possible, et si c'est le cas, tant mieux. Il a consulté, l'an dernier, quand tout ce bazar a refait surface. Mais je suis une fervente adepte de la parole, je trouve qu'on ne se confie jamais assez sur ses traumatismes. Plus on le fait, mieux c'est.

En grimaçant, je m'installe sur le siège voisin du sien. Non, je ne suis pas de cet avis. Du tout. Je ne vois pas l'intérêt de partager ses problèmes. Les gens ne pourront jamais changer ce qui vous est arrivé.

— Changeons de sujet, je suggère. Comment se porte ton petit ami ? Il a fait nettoyer son pantalon de chochette ?

Elle me regarde avec un air qui se veut sérieux, mais je vois encore une fois trembler la commissure de ses lèvres. Je me demande pourquoi. Est-elle contente que je m'enquière de ce type ? Serait-ce un jeu du chat et de la souris ?

— Qu'est-ce qui te fait croire qu'Ethan est mon petit ami ? contre-t-elle.

Une question pour répondre à une question. Stratégie d'évitement classique.

Cette fois, c'est ma lèvre qui s'agite, mais pas sous l'effet de l'amusement. Je déteste les jeux.

— Eh bien, vous sembliez très proches l'autre soir. Je m'en suis voulu d'avoir fait irruption dans votre rendez-vous avec mon footing, finis-je par répondre.

Elle me fixe de ses grands yeux, emplis de cette question : « Tu veux jouer ? »

Je la regarde, avec dans les miens une réponse : « Oui. »

Elle s'adosse à son fauteuil, sans me lâcher du regard. Tout autour, l'air est électrique. L'attirance qui passe entre nous est puissante, et pourtant nous restons assis là à discuter de son rendez-vous avec un autre.

Le jeu a commencé, manifestement. Sauf que j'ignore qui est le chat et qui est la souris.

— Oh non, ne te tracasse pas pour ça, répond-elle d'une voix suave. Ethan et moi sommes de très vieux amis. Tu ne nous as pas dérangés du tout. Enfin, hormis quand tu t'es arrêté pour le bousculer, bien sûr.

Je ricane.

— C'est ta chochette de petit ami qui a commencé. Et je n'ai pas posé le doigt sur lui. Si j'avais voulu le bousculer, vous vous en rappelleriez tous les deux.

Elle ne réagit pas à l'attaque. Son visage reste parfaitement de marbre.

— Tu étais avec Ethan, le soir où on s'est rencontrés au club ? je lui demande, curieux.

Madison ne me donne pas l'impression d'être du genre à tromper un homme, mais bon qu'est-ce que j'en sais, après tout ? Moi, mon truc, c'est la tactique militaire. En toute honnêteté, je n'ai pas la moindre idée du fonctionnement de l'esprit féminin.

Elle recommence à rougir, sans doute parce qu'elle se remémore cette fameuse nuit et son empressement à la finir chez moi.

Rien que d'y repenser, je sens mon sexe se réveiller et je change de position sur mon siège, en me remémorant le goût de son téton dans ma bouche et le contact de ses lèvres douces sur les miennes. Me sentant dur comme la pierre, je déplace ma main afin de masquer ma braguette gonflée.

— Bien sûr que non, répond-elle aussitôt.

Elle porte une main menue à ses cheveux pour les coincer derrière son oreille.

— Je ne ferais jamais une chose pareille, précise-t-elle.

— Je m'en doutais, mais j'ai préféré poser la question.

— Pourquoi ? Tu veilles sur les intérêts d'Ethan maintenant ? me demande-t-elle sèchement.

Je la fixe, nos regards se nouent... aucun ne cille.

— Non, sur les miens. Car il ne te plaît pas tant que ça. C'est moi qui te plais.

Et je déplace ma main, pour la poser délicatement juste à côté de son genou. Mes phalanges effleurent même sa cuisse.

Je suis certain qu'elle me désire, même si j'ignore ce qu'elle me trouve.

J'ai ressenti la même chose l'autre soir, alors qu'elle était en compagnie d'Ethan. Je le devine dans ses yeux, dans sa façon de me repérer où que je me trouve dans une pièce. Ça crépite dans l'air qui nous entoure.

Elle me désire. Et je la désire.

La baiser, ce serait comme apprivoiser un orage d'été. Et je ne sais pourquoi, une partie de moi a envie de lui faire oublier mon craquage du premier soir, de lui prouver que je ne suis pas un faible.

Un silence lourd de sens tombe sur la pièce, puis Madison éclate de rire. Pas vraiment la réaction que j'attendais.

— Tu es plutôt sûr de toi, hein ?

— Toujours. Mais tu sais que c'est vrai. Je te plais, et ce depuis notre première rencontre. On pourrait arriver quelque part, si seulement tu voulais l'admettre.

— Et il se trouverait où, exactement, ce « quelque part » où tu voudrais arriver ?

Elle rit encore, mais une lueur dans ses prunelles me confirme que j'ai raison. Et aussi quelque chose dans la façon dont elle tourne son corps vers moi, dont ses mains ne peuvent pas rester en place pendant qu'elle me parle. Ma présence la met à cran.

Pourtant, elle laisse ma main toucher sa cuisse. Sa chaleur irradie sous ma paume et ça me démange de monter un peu plus haut.

Mais je n'en fais rien. Ma main est aussi immobile que mes yeux rivés sur elle.

Je veux qu'elle le demande. Au bout du compte, elle prononcera mon nom et elle me demandera de la prendre.

Ça fait partie du jeu.

Elle redevient sérieuse, tout à coup, et se tourne de façon à me faire face.

— Je veux bien admettre que, depuis ce premier soir, quelque chose m'intrigue.

— Ah ?

Je hausse un sourcil, refusant de prêter attention à mon impatience, à la façon dont les battements de mon cœur s'accélérent. Nous y voilà. Je suis sur le point de découvrir ce qu'elle sait. Ce qu'elle a vu. À en juger par son expression troublée, ça n'était pas bon.

En réalité, elle a l'air nerveuse. Elle lève néanmoins le menton et me regarde droit dans les yeux.

— Ça me rend dingue quand j'essaie de comprendre, car tout ce que j'ai vu de toi depuis ne colle pas avec les événements de ce soir-là. Tu as complètement perdu les pédales, Gabriel. Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Et merde. Tu as complètement perdu les pédales, Gabriel.

Je retire brusquement la main et tâche de jouer le gars normal. Comme si tout ça n'était pas si important. Sauf que ça me coupe littéralement le souffle, car je déteste l'idée qu'elle m'ait vu dans cet état. Ça me donne une image de faible, chose que je ne suis pas. Et ça, c'est important.

Le regard rivé sur moi, inflexible, elle attend une réponse.

« Alors, tu veux jouer ? Oui ou non ? »

Je secoue la tête. « Je n'aime jouer que si j'ai la main. »

Alors j'essaie d'éluder en restant vague.

— C'est une longue histoire. Disons simplement qu'on a tous nos démons et que je n'ai pas encore réussi à faire admettre aux miens qui est le patron.

Elle me contemple encore quelques secondes avant de reprendre la parole.

— Eh bien, ce n'est pas exactement l'explication que j'espérais, mais peu importe. Peut-être que tu m'en diras plus, un jour.

Le ton s'est fait doux, presque compatissant. Ce qui m'agace. Je ne veux pas de sa compassion, nom de Dieu !

— Et s'il est bien une chose que j'ai apprise de Pax, reprend-elle, c'est qu'en effet on a tous nos démons. Je n'ai aucun doute sur ta capacité à botter les fesses des tiens.

Nouveau sourire compatissant. Putain, je n'en peux plus. Je déteste qu'elle me croie digne de pitié. Alors je réagis comme je sais le mieux faire. Je me dégonfle en jouant les salauds.

— Content que tu te montres aussi compréhensive, lui dis-je. Du coup, tu vas peut-être me donner une seconde chance.

Elle hausse un sourcil fin.

— Une seconde chance ? De quoi ?

Je souris.

— De te montrer ma chambre.

Mes paroles volontairement présomptueuses ne produisent pas l'effet escompté. La tension sexuelle crépite entre nous tel un fil électrique et de nouveau, Madison éclate de rire. Un tintement naturel et très sexy.

Se penchant vers moi, elle pose une main sur ma cuisse. Et alors qu'elle chuchote à mon oreille, ses doigts remontent imperceptiblement.

— J'ai déjà vu ta chambre. Comment crois-tu être rentré chez toi, cette fameuse nuit ?

Merde. Les yeux plongés dans les siens, je n'arrive plus du tout à respirer.

— Je t'ai fait du mal ? je me hâte de demander, avant de réfléchir à ce que je viens de dire.

Tout ce que j'ai en tête, c'est le trou que j'ai découvert dans mon mur le lendemain.

Maddy relève la tête, écarquillant les yeux.

— Non, bien sûr que non, répond-elle, surprise. Tu n'étais pas dans ton état normal, voilà tout. Et tu semblais nourrir une certaine animosité envers ton mur, qui avait dû t'offenser d'une façon ou d'une autre, alors tu lui as fichu un grand coup de poing. Mais tu n'as pas levé la main sur moi. Pourquoi ?

Je me détends et mes épaules reprennent leur position normale. *Dieu merci.*

Je tente de me justifier :

— Je ne voulais pas dire ça. Je parlais du taxi, quand je suis tombé sur toi...

Ma tentative bredouillante est interrompue par le retour de Mila et Pax.

Oh, merci, mon Dieu !

Madison offre un sourire à sa sœur et, dans un mouvement quasi imperceptible, elle s'éloigne de moi.

Notre moment est passé, pourtant il me reste encore des questions à ne savoir qu'en faire. Est-ce qu'elle m'a mis au lit ? Qu'est-ce que je lui ai dit ? Depuis, je passe mon temps à essayer de faire semblant que ça n'a pas d'importance. J'essaie de m'en convaincre.

Mais ça l'est.

Qu'est-ce que j'ai fait ?

Je n'en sais rien, bon sang !

Elle pose sur moi ses prunelles amusées. Elle aime bien me voir perplexe. Elle aime croire qu'elle a la main. *Elle aime jouer ce jeu.*

Quoi qu'elle ait vu cette nuit-là, elle croit que ça lui donne le dessus. Elle se prend pour le chat, dans cette conversation.

Dans ses rêves.

Je me tourne vers Pax.

— Alors, mec, tu es bientôt prêt ? J'ai un rendez-vous, ce soir. Il faut que j'y aille.

Et je me retourne vers Madison, sourire narquois bien en place, mais son expression me coupe la chique. L'espace d'une fraction de seconde, avant que de nouveau elle se referme, elle a l'air brisée, et je me hais d'avoir provoqué cette tristesse. Je voulais simplement reprendre la main. Pas la blesser.

Avant que j'aie le temps d'ajouter que mon rendez-vous, c'est avec mon ami Brand, Madison se lève et me tourne le dos. Elle m'ignore ostensiblement, pour interroger Mila sur une œuvre accrochée au mur. Même si j'ai l'impression que cette apparente désinvolture lui coûte.

En soupirant, je suis Pax vers la porte.

Parfois jouer le chat n'est pas aussi amusant qu'il y paraît.

Madison

Oh, bon Dieu. Quel. Sale. Con.

Mes paroles se forment au rythme de mes pieds qui heurtent le sable dur de la plage. Je me suis tournée et retournée toute la nuit dans mon lit à cause de cet enfoiré égocentrique, et me voilà en train de courir à 7 heures du matin. Ça ne me ressemble vraiment pas. Je ne fais pas de footing. Je n'éprouve pas le besoin de brûler l'énergie de mes frustrations.

Non.

Et pourtant, je suis là. Je n'arrive pas à me sortir ce sourire suffisant de l'esprit, ni la façon dont il m'a tranquillement affirmé qu'il me plaisait, avant de tourner les talons en annonçant qu'il avait un rendez-vous. Comme si ça m'intéressait de savoir avec qui il sort ou qui il baise.

Il était hyper surpris que je l'aie raccompagné à la maison. Comment il croyait y être rentré, ce crétin ? Est-ce que vraiment il ne se souvient de rien ? C'est pour ça qu'il n'en avait rien dit ?

Et si c'est le cas, qu'est-ce qui cloche chez ce type ?

« Je t'ai fait du mal ? »

Quelle drôle de question. Son explication hâtive ne tient pas la route, vu qu'on n'avait pas du tout abordé l'accident de taxi.

« Je t'ai fait du mal ? »

Cette question, subite et angoissée, me trotte dans la tête.

Mes pas sont lourds, l'un après l'autre, sur le sable. Quand j'inspire, l'air frais du printemps me pique la gorge. J'ai du mal à respirer, mais en même temps j'apprécie cette sensation d'inconfort. Elle me détourne de la colère qui coule dans mes veines. Je déteste être affectée comme ça. Je déteste que ce type m'affecte comme ça.

Parce qu'en vérité, si, ça m'intéresse de savoir qui il voit. Et qui il baise. J'ignore pourquoi, tout ce que je sais, c'est ça.

Pfffffffffffffffffffff.

Le soleil est magnifique à cette heure, et malgré ma fureur je ne peux m'empêcher d'apprécier sa beauté, d'autant que ce matin il illumine le lac paisible et silencieux. Il n'y a pas un souffle pour agiter les herbes sur les dunes au-dessus de moi. Comme si Dieu m'accordait une pause, une occasion d'ordonner mes pensées.

Le problème, c'est que mes pensées n'ont pas de sens. Je ne comprends pas pourquoi je suis attirée par un gars dont l'ego est plus grand que l'État du Michigan et qui transporte manifestement deux tonnes de casseroles.

Tout le monde a un passif, me souffle une petite voix intérieure. *Y compris toi.*

Merde. Mes casseroles à moi n'arrivent pas à la cheville des siennes. Mes parents sont morts. Point barre. Enfin, peut-être en effet que j'ai quelques soucis de confiance en moi à cause des aléas de leur relation. Mais qui n'en aurait pas à ma place ? Mila, peut-être. Mais c'est juste parce qu'elle n'en a pas vu autant que moi. Je l'ai protégée.

Franchement, pas étonnant que je sois nulle en relations sentimentales.

Enfin, mes névroses sont loin d'atteindre le niveau de celles de Gabriel. J'ignore exactement ce qui le perturbe, mais c'est bien pire que tout ce que j'ai jamais vu. Et puis, bien sûr, il y a eu cette question : « Je t'ai fait du mal ? »

Mon téléphone vibre, interrompant le cours de mes pensées, et je plonge la main dans la poche de mon sweat-shirt à capuche, me penchant en avant pour respirer tandis que je lis le message qui s'affiche à l'écran.

J'ai ma matinée libre. On prend un petit déjeuner ?

Ethan.

Je me sens coupable. Je n'ai pas répondu à plusieurs SMS de lui cette semaine, ou bien de façon très laconique. Je ne peux pas continuer à le snober ainsi, c'est impoli et il ne mérite pas ça. Le moins que je puisse faire, c'est de lui annoncer en personne qu'on ne peut pas sortir ensemble. À moins que je ne me trompe sur toute la ligne. Je devrais peut-être essayer de sortir avec lui une fois encore.

OK. Je termine un footing. Juste le temps de prendre une douche et de me changer.

Il ne lui faut pas plus d'une seconde pour répondre :

Parfait. Je passe te prendre dans 30 min.

Je rentre à la maison en continuant à courir, passe rapidement sous la douche et m'habille. Ethan arrive au bout de trente minutes pile. Il ressemble à un mannequin de GQ ce matin, avec son short kaki, son tee-shirt à boutons et son sourire de cent mille watts.

— Bonjour princesse, me lance-t-il quand j'ouvre la porte. Je pensais qu'on pourrait aller dans le petit café, sur la plage d'Oval Cove. Ça te va ?

— Très bien, oui, j'accepte en prenant mon sac. Ça fait une éternité que je n'y suis pas retournée.

Je ne peux m'empêcher de sourire. Oui, c'est un gars traditionnel. Oui, il est lisse. Ennuyeux, même. Mais je le connais. Et il me connaît. Et ce qui est familier, ça a aussi un côté réconfortant.

Et puis, il n'irait jamais jouer à des jeux idiots pour me blesser à dessein, lui.

Je ne devrais peut-être pas tirer un trait sur lui aussi vite.

Pendant qu'Ethan se met en route jusqu'à la station-service, nous discutons tranquillement. Conversation banale mais inoffensive. « Combien de bébés as-tu mis au monde cette semaine ? Quatre ? C'est incroyable. Je n'arrive toujours pas à me faire à l'idée que tu es médecin. » Il rit, je ris, et il ne se passe absolument rien. Aucune alchimie.

Mais je n'abandonne pas.

On pourrait peut-être faire partie de ces couples qui tombent amoureux petit à petit. Et puis, on se fiche de l'alchimie. Il y a des gens qui font des mariages arrangés, c'est quand même bien pire que ça.

Et alors qu'Ethan bifurque à la station-service, je réfléchis aux mariages arrangés : ça existe encore ?

Et puis je suis distraite par ma vessie, apparemment pas plus grande qu'une noisette. Les toilettes des stations-service, c'est dégoûtant, mais voilà, je n'ai pas le choix. Je suis agréablement surprise par la propreté de celles-ci, en fait. Dieu merci. Je ne vais tout de même pas jusqu'à poser les fesses sur la lunette des toilettes, on ne sait jamais.

Sur le chemin du retour à la voiture, je m'immobilise près des portes et regarde par la vitre.

Jared Markson est à la pompe près d'Ethan, qui fait le plein de sa camionnette de travail. *Beurk*. Après l'autre soir, c'est la dernière personne que j'ai envie de voir.

J'observe ses mâchoires de bouledogue, la façon dont il paraît presque sale avant même le début de sa journée, et je secoue la tête. Je n'arrive pas à comprendre ce que Jacey a pu trouver à ce type. Même au lycée, c'était un naze. Il y a des choses qui ne changent pas.

Avec un soupir, je pose les yeux sur Ethan. Sans prêter attention à Jared, il fait le plein de sa BMW, le téléphone à l'oreille et les yeux sur sa montre.

Non, décidément, il y a des choses qui ne changent pas.

Ethan est efficace et détaché. Des qualités parfaites pour un médecin, mais probablement pas dans un lit.

Je me rappelle soudain Gabriel insinuant ses doigts en moi, avant de les lécher. Oh punaise ! Mes joues s'enflamment. *D'où ça sort, ça ?*

Secouant la tête pour en chasser ces pensées, je pousse la porte. Je me dirige vers la voiture d'Ethan, mais évidemment Jared m'aperçoit et se tourne. Il a la lèvre supérieure

fendue et ornée d'une jolie croûte, mais ça ne l'empêche pas d'esquisser un sourire narquois qui dévoile des dents – dont une manquante – tachées par le tabac à chiquer.

Dégoûtant.

— Madison, m'interpelle-t-il, tu peux dire à ta garce de copine d'arrêter de mentir sur moi ?

Qu'est-ce qu'il raconte ? Je ne comprends pas à quoi il fait allusion, mais plutôt mourir que de poser la question. Je continue mon chemin en essayant de ne pas prêter lui attention.

— Maddy ! crie-t-il d'un ton moqueur.

Il contourne l'îlot de béton et s'approche de moi. Ethan lève les yeux, distrait de son appel téléphonique par la voix forte de Jared. Cependant, à mon grand étonnement, il ne bronche pas. Adossé à sa voiture, il observe la scène d'un air curieux au lieu de raccrocher.

Punaise, merci du soutien, Ethan.

Je lâche un soupir et me tourne vers Jared.

— Quoi ? Je ne suis pas d'humeur à te supporter, Jared.

— J'ai dit, dis à ta garce de copine d'arrêter de mentir sur moi.

Il prononce chaque mot lentement et assez fort, comme s'il s'adressait à une crétine. Je lui jette un regard glacial et me remets à marcher.

— Je ne sais pas de quoi tu parles, et je m'en fiche.

Le sifflement de Jared m'immobilise de nouveau.

— Jacey avait raison à ton sujet, alors. Tu n'es qu'une garce trop gâtée. Tu n'as aucune idée de ce qu'est la vraie vie. On t'a toujours tout servi sur un plateau.

Je me fige, parcourue par une vague de colère si vive que ma vision devient floue aux coins de mes paupières.

— Elle ne dirait jamais une chose pareille, je lâche. Parce qu'elle me connaît.

Jared me contourne pour venir se planter face à moi, envahissant mon espace personnel tel un de ces roquets qui vous mordent à la cheville.

— Ben si, elle l'a dit. Et elle avait raison.

— Tu sais bien que non, je rétorque d'une voix glaciale, consciente qu'il ment dans le seul but de me faire sortir de mes gonds. Tu trouves que perdre ses parents dans un accident avec un trente-trois tonnes, c'est tout recevoir sur un plateau d'argent ? Ou bien alors, dis-moi, tu penses qu'on m'a tout offert quand j'ai dû rentrer de New York pour vivre à côté de connards bons à rien comme toi ?

— Personne ne t'oblige à rester ici, aboie-t-il. Et d'ailleurs, moi je préférerais que tu te barres. Mais avant, dis bien à ta salope de copine d'arrêter ses conneries. Si je voulais l'emmerder, je le ferais. Mais tant que je m'en abstiens, j'apprécierais qu'elle ne raconte pas de mensonge.

— Je ne suis pas ton messenger, je réplique. Et ni elle ni moi ne sommes intéressées par ce que tu as à dire.

Il m'attrape par le bras et je fais volte-face.

— Ôte tes sales pattes de moi.

Du coin de l'œil, je vois Ethan avancer d'un pas, puis s'arrêter. Il n'est plus au téléphone et pourtant il ne vient toujours pas à mon aide. Jared m'adresse un large sourire, assez près de moi pour que je sente son haleine rance du matin.

— Tu vas m'y obliger, princesse ?

J'ouvre la bouche pour répondre, mais quelqu'un le fait avant moi. Une voix rauque et familière.

— Elle non, mais moi, j'en serais ravi.

Je n'ai pas besoin de me retourner pour reconnaître cette voix profonde, ce timbre riche, ce ton affirmé.

Gabriel.

Malgré moi, mon corps se détend imperceptiblement, comme si j'attendais son intervention sans même le savoir.

Je lâche un lent soupir et en tournant la tête, je découvre Gabriel sur le trottoir, deux burritos à la main en guise de petit déjeuner. Il serre et desserre sa main libre, qui pend le long de sa cuisse. Et il toise Jared avec une fixité stoïque.

Un regard indéniablement létal.

D'une intensité effrayante.

— Putain, marmonne Jared à mi-voix, avant de lever les yeux sur Gabe : Y a pas de problème, mec. J'expliquais juste un truc à Madison.

— Non, je corrige fermement en me libérant de son étreinte. Tu voulais que je transmette un message à Jacey.

— Ah oui ? Et lequel ? s'enquiert Gabriel, un sourcil arqué.

Comme Jared ne répond pas, je le fais à sa place.

— Il voulait que je lui demande d'arrêter de mentir. Et il l'a traitée de salope.

Je n'ai pas pu m'empêcher d'ajouter cette précision. Après tout, Jared le mérite bien, et il a l'air tellement terrorisé par Gabriel, que...

Ce dernier dépose calmement son petit déjeuner sur le toit de son véhicule et s'approche de nous. Il n'a pas quitté Jared des yeux une seconde. Le spectacle s'apparente à celui d'un tigre et de sa proie. C'est fascinant à observer.

Je recule.

Gabriel avance.

Jared fait volte-face.

— Et merde, grommelle-t-il. Cette garce n'en vaut pas la peine.

Il bondit dans sa camionnette et démarre en trombe.

Immobile, Gabriel le regarde quitter le parking. Puis il se tourne vers moi.

— Ça va ? me demande-t-il d'une voix calme.

Ses yeux sombres m'auscultent, en quête d'éventuelles blessures. Je hoche la tête, remarquant la tenue de Gabriel – des vêtements de sport – et la façon dont le tee-shirt colle à son torse large, dont le tissu dessine ses abdominaux ciselés. Je déglutis.

Soudain, j'ai l'impression qu'on ne joue plus. Gabriel est sérieux, il est inquiet, puissant et dangereux.

Et je le désire.

Je le désire.

Je le désire.

Je déglutis encore et baisse les yeux avant qu'il n'y lise la vérité.

— Je vais bien. Jared n'est qu'un crétin. Il n'a jamais su maîtriser ses nerfs.

— Maddy ! s'écrie Ethan, en s'approchant à présent que le danger est écarté. Tout va bien ?

Pas grâce à toi, je songe, extrêmement déçue par tout ce qui concerne cet homme. Ses vêtements de chochette, sa personnalité trop lisse, la façon dont il est resté à l'écart, à regarder Jared me harceler.

Je hais la violence et je hais les brutes, mais voler au secours d'un plus petit ou d'un plus faible, c'est tout autre chose.

Or Ethan ne l'a pas fait.

Mon ressentiment enfle. Non, mais sérieusement. Il était à dix mètres, il aurait pu intervenir et il ne l'a pas fait. Quel genre d'homme agit comme ça ?

— Je vais bien, je répète dans un soupir, réprimant mon envie de lui asséner quelque remarque bien sentie sur la mauviette qu'il est. Gabriel m'a tirée d'un mauvais pas.

Sur quoi je lui tourne brusquement le dos. Je ne veux plus le voir. C'est peut-être malpoli, mais je suis furieuse.

Le seul que j'ai envie de regarder, en cet instant, c'est cet homme. Je veux me délecter de la façon dont il m'a soutenue. Il est intervenu alors même que rien ne l'y forçait.

Personne n'a jamais fait ça pour moi.

— Merci, je lui dis simplement. Tu n'étais pas obligé.

— Ah non ? s'étonne-t-il. Je suis incapable d'assister à une scène pareille sans m'en mêler. Tu t'en sortais comme une championne, mais quand il a posé la main sur toi, c'était fini pour lui.

Je hoche la tête, un peu essoufflée tout à coup.

Gabriel est la nuit et Ethan le jour. Et soudain, j'en vois toute la beauté.

OK, Ethan est médecin, formé à sauver des vies. Sauf qu'il n'a pas le courage d'intervenir si quelqu'un a besoin de lui. Et même si je devrais apprécier cet aspect de sa personnalité, vu que je ne supporte pas la violence, ça m'est impossible. J'ai besoin d'un

homme capable de tenir cet équilibre précaire: quelqu'un qui ne soit pas une brute, mais qui soit aussi capable de rassembler toute la fureur de l'enfer s'il a besoin de protéger quelqu'un.

Quelqu'un comme Gabriel.

Il a été formé à protéger les gens à tout prix, y compris au péril de sa propre vie. Ce n'est pas un oppresseur. *C'est un protecteur.*

Pour une raison qui m'échappe, et même si j'aurais dû la percevoir avant, cette vérité me frappe en pleine poitrine et me laisse sidérée. L'idée que j'ai besoin d'un ange gardien me rend faible. En revanche, l'idée que je viens de m'en trouver un me rend forte.

Invincible.

Je ne prends qu'une seconde pour savourer cette sensation, avant de la repousser. Avoir besoin de quelqu'un, ça rend vulnérable. On ne peut pas toujours compter sur les autres. On ne peut compter que sur soi-même.

Moi-même.

Ethan revient se placer dans mon champ de vision et je réprime l'agacement qu'il m'inspire. Ce n'est pas le moment. Je ne sais pas comment j'ai pu penser, ne serait-ce qu'une minute, que ça pouvait marcher entre lui et moi.

— Maddy, je suis désolé, fait-il, hésitant, en nous regardant tour à tour, Gabriel et moi.

Je vois bien qu'il est très mal à l'aise de se tenir à côté de Gabriel, mais il ne le montre pas.

— Je dois y aller. J'ai une patiente dont le col est dilaté au maximum, prête à accoucher. On peut remettre ça, pour le petit déjeuner ?

Je hoche aussitôt la tête, soulagée. Je me sens presque coupable d'être furieuse qu'il ne soit pas intervenu. Mais en fait non. Il est resté planté là-bas à nous regarder, y compris une fois qu'il a eu raccroché. À ce moment-là, il aurait vraiment pu réagir.

Sauf qu'il ne l'a pas fait.

Parce que c'est une chochette.

— Bien sûr, je réponds. Pas de problème.

Et je reste immobile en attendant qu'il s'en aille. À nouveau, il pose sur moi un regard indécis.

— Maddy, c'est moi qui t'ai conduite ici.

Ah.

Dans le feu de l'action, j'avais oublié. Et la proximité enivrante de Gabe n'aide pas. J'inhale sa puissance et sa force à chacune de mes inspirations. Difficile de me concentrer.

Rougissant, je m'éloigne d'un pas. Mon pied semble peu enclin à obéir, mais je l'y oblige.

— Exact, j'admets, honteuse. Je suis venue avec toi.

Gabe sourit, comme s'il savait précisément ce qui me perturbe. Comme s'il devinait la comparaison que je viens d'effectuer entre Ethan et lui. Comme s'il détectait la facilité avec laquelle il sort vainqueur de ce duel.

— Je peux t'emmener, suggère-t-il. Si le docteur a une urgence.

Ethan semble incertain une fraction de seconde, puis il hoche la tête.

— Ce serait super. Il faut vraiment que j'y aille. Maddy ?

Il me regarde, attendant que j'acquiesce. Et je n'ai pas vraiment le choix, si je ne veux pas passer pour une véritable garce.

Pourtant l'idée d'être à nouveau assise dans l'espace confiné d'une voiture avec lui... Cette seule pensée manque de me faire sursauter, car je ne peux m'empêcher de repenser à l'autre fois.

Quand il a léché son doigt.

Une chaleur envahit ma culotte.

C'est plus fort que moi.

Le regard sombre de Gabriel est rivé sur moi, puissant et intense, et je pourrais jurer que lui aussi se rappelle. D'ailleurs sa lèvre tressaute en réprimant un sourire.

Cet homme a le pouvoir de me toucher sans un mot, surtout maintenant que j'ai décidé que je m'étais trompée sur son compte. Oui, j'avais tort. Tellement tort.

C'est un protecteur.

Ce qui rend cette attirance encore plus difficile à combattre.

Tu n'as plus besoin d'être protégée, je me sermonne. Tu es adulte, forte et indépendante. Personne ne peut plus te faire de mal à présent. Mais peu importe. Rien de tout ça n'importe. Tout ce qui compte, ce sont les sensations que Gabriel provoque chez moi en cet instant.

La sécurité.

Mes doigts se mettent à trembler, alors je ferme le poing. Il me fait prendre conscience de moi-même, comme s'il lisait dans mes pensées.

Je déglutis avec peine, essayant de me la jouer désinvolte, comme s'il ne m'affectait pas du tout.

— Oui, ça m'irait très bien, parviens-je enfin à répondre. Merci, Gabriel.

— Je te prends en voiture quand tu veux, réplique-t-il.

Je tourne vivement les yeux vers lui. Son sous-entendu n'est pas passé inaperçu. Du moins auprès de moi. Ethan, lui, ne remarque rien.

— Merci, articule-t-il à contrecœur.

Il commence à s'éloigner, puis lance par-dessus son épaule :

— Je t'appelle très vite, Maddy.

Je ne prends pas la peine de répondre.

Gabe m'observe, une lueur amusée dans ses prunelles sombres.

— Qu'est-ce que tu lui trouves, à ce type ?

— Je... euh...

Et je ne peux m'empêcher d'éclater de rire.

Le souvenir d'Ethan planté là sans rien faire, à regarder Jared gonfler le jabot comme un coq, me fait soudain pouffer. Je ne lui en veux même plus. C'est juste ridicule.

— Je ne sais pas, je parviens finalement à répondre. On est amis depuis longtemps. Il a sans doute eu peur, ce n'est pas son truc la bagarre.

— C'est une chochette, corrige simplement Gabriel. La peur, c'est un choix.

Voilà qui est intéressant. Je suis certaine que, selon lui, ce sentiment est en effet un choix. Il a été formé comme ça. Il est dur, il est fort et il ne craint rien.

Sauf une chose. Celle qui l'a mis à genoux, l'autre nuit à Chicago.

Son secret.

Nous gagnons son véhicule et je m'installe sur le siège passager, avant de boucler ma ceinture. Je ne sais pas ce qu'ont les hommes avec les belles voitures, je ne le comprendrai sans doute jamais.

En sortant du parking, Gabriel me jette un coup d'œil.

— Toutes mes condoléances pour tes parents.

Merde.

— Tu as entendu ce que je disais à Jared ?

Je n'ose pas soutenir son regard. Je déteste parler de ça avec les gens. Je déteste la compassion que je lis dans leurs yeux et la façon qu'ils ont d'essayer de trouver comment réagir.

Il hoche la tête.

— Ouais. Je me tenais juste derrière toi.

Mais il n'insiste pas.

J'ignore si c'est parce qu'il n'est pas suffisamment intéressé pour me questionner ou s'il est mal à l'aise d'aborder ce genre de sujets. Quoi qu'il en soit, je lui en suis reconnaissante. Si je devais ne plus jamais parler de leur décès, ça me conviendrait parfaitement.

— Qu'est-ce que Jared racontait sur ma sœur ? me demande Gabriel en s'engageant sur la route principale.

Je secoue la tête.

— Qu'elle mentait à son sujet et il voulait que je lui dise d'arrêter. Je ne vois absolument pas où il voulait en venir.

Gabriel semble songeur.

— Moi non plus. En tout cas, il a déguerpi comme la mauviette qu'il est. Tu sais, il a posé la main sur toi. Je suis presque certain que la station-service est équipée en caméras de vidéosurveillance. Tu pourrais l'attaquer en justice, si tu voulais. Ça lui donnerait une bonne leçon, à cette petite frappe.

— Je le ferai peut-être. Pourtant je ne peux m'empêcher de penser qu'il finira par se lasser d'ennuyer Jacey et qu'il partira. Enfin, pour l'instant il s'obstine. On devrait peut-être appeler la police. Or, ça risque de le mettre vraiment hors de lui, et alors jamais il n'arrêtera. J'ai grandi avec lui. Ça a toujours été un crétin, il ne changera pas.

— Tu n'as pas à te laisser intimider, affirme Gabriel. C'est pour ça que je suis ici, afin qu'il ne puisse pas vous tourner autour. C'est une petite brute de cour de récréation qui a besoin de grandir. Cela dit, je ne sous-estime pas sa capacité de nuisance.

Je hoche lentement la tête.

— Changeons de sujet. J'ai eu ma dose de Jared pour aujourd'hui.

Gabe consent à m'offrir un sourire nonchalant.

— OK. Tu peux commencer par m'indiquer dans quelle rue je dois tourner, ensuite tu m'expliqueras ce que tu fabriques avec ton petit docteur.

Je lève les yeux au ciel.

— Prends à gauche. Et je t'ai déjà expliqué qu'on était amis depuis longtemps.

— Il ne donne pas l'impression de se contenter de ton amitié, me fait remarquer Gabe en empruntant ma rue. Tu devrais cesser de le torturer.

— Et pourquoi est-ce que je ferais ça ? Tu n'as aucune idée de mes intentions.

— Non, concède-t-il. En revanche, je sais ce que tu veux : moi.

— Bon sang, on en est encore là ?

Je secoue la tête, mais ses paroles font déferler sur moi une vague de chaleur. En effet, je le veux, tout salopard et arrogant qu'il soit.

— Jacey pense que tu devrais sortir avec moi, annonce-t-il en s'engageant dans mon allée.

Je pose la main sur la poignée de la portière.

— Tu ne veux pas sortir avec moi, je lui précise. Tu veux baiser avec moi. Ça fait une sacrée différence.

Il hausse les épaules.

— Bonnet blanc et blanc bonnet.

Un frisson me parcourt et je ne peux réprimer un sourire au moment où j'ouvre la portière.

— Pour être honnête, je fais rarement ce que suggère ta sœur. Elle est complètement folle.

— C'est exact, admet-il. La plupart du temps. Sur ce point précis cependant, le verdict n'est pas encore tombé.

— Ah vraiment ? je m'étonne, haussant un sourcil.

— Ouaip. On devrait peut-être entreprendre quelques recherches. Histoire de vérifier, quoi. Allons dîner samedi soir.

Et voilà, juste comme ça, le jeu est de nouveau lancé.

Il me fixe en attendant que j'accepte.

« Tu veux jouer ? Oui ou non ? »

Apparemment, il n'imagine même pas que je puisse décliner son invitation. Je dois m'interdire de contempler son corps taillé à la perfection si je veux y parvenir. Je dois oublier l'image de lui en train de venir à ma rescousse.

Car il y a quelque chose chez lui que j'ignore.

De secret.

Qui lui a fait complètement péter les plombs, qui a transformé ce puissant protecteur en un type violent et incohérent, qui souffre de crises de panique et frappe les murs. Et je n'ai pas la moindre idée de ce que c'est.

Je secoue la tête.

— Tu es trop arrogant. Beaucoup, beaucoup trop arrogant. Je t'aurais cru plus occupé avec tes autres rendez-vous. Mais peu importe, de toute façon je ne peux pas samedi. Désolée.

Évidemment, je n'ai pas l'ombre d'une sortie prévue, mais il n'a pas besoin de le savoir. S'il peut me jeter ses rencards à la figure, je suis bien capable d'en faire autant. Même si les miens sont imaginaires.

Gabriel a l'air stupéfait, puis une ombre passe sur son visage en même temps qu'il assimile ma réponse et se rappelle ce qu'il m'a dit l'autre soir. Il s'apprête à répliquer quelque chose, mais je l'interromps en tournant les talons pour me diriger vers ma maison. À chacun de mes pas, je sens son regard sombre rivé entre mes omoplates.

Je choisis de l'ignorer.

Mais il est une chose que je ne peux ignorer chez cet homme, c'est qu'il me fait chavirer. Je ne peux oublier ce regard si sombre qui me dit : « Ne t'inquiète pas. Plus personne ne te fera de mal tant que tu seras sous ma protection. » Je ne peux pas non plus omettre le fait que je m'embrase sous un seul de ses regards.

Et le pire, c'est cette question persistante qui me pèse à chaque instant, alors même que je viens juste de m'en rendre compte.

Je sais qu'il a un secret, capable de le transformer en ce que je fuis.

La question c'est : toutes ses qualités suffiront-elles à compenser cet aspect-là ?

Le travail me paraît particulièrement monotone, aujourd'hui. J'ai passé la commande des produits pour le mois prochain, bu quatre tasses de café, et au moment où j'appelle Jacey afin de m'assurer qu'elle soit à l'heure pour venir prendre son poste, la caféine me donne un coup de fouet.

Ces derniers temps, mon amie a pris l'habitude de rentrer de boîte de nuit aux petites heures du jour et de ne pas se réveiller pour le travail. C'était une chose d'agir ainsi quand on était adolescentes, mais on n'est plus des gamines. Il est temps qu'elle grandisse.

— Oui, soupire-t-elle à l'autre bout du fil. Je suis debout. Et douchée. J'arrive d'ici peu. Tu n'avais pas besoin de vérifier. Dis donc, qu'est-ce que tu as fait à mon frère ce matin ? Il m'a dit qu'il t'avait raccompagnée et en rentrant il était d'une humeur de bouledogue.

— Rien. Je lui ai juste indiqué que je ne pourrais pas sortir avec lui samedi.

— Waouh, grommelle Jacey. Vous ne pouvez pas vous lâcher, tous les deux ? Vous en mourez d'envie, je le sais, et vous serez plus heureux une fois que ce sera fait.

Je commence à penser qu'elle a raison. Mais je ne vais pas le lui avouer.

— Peu importe. Ton chèque sera prêt quand tu arriveras.

— OK. Je serai là sans tarder.

Ayant raccroché, je fixe tristement la pile de papiers en équilibre précaire sur mon bureau. Et je décide de m'octroyer une pause. Je file à la salle de restaurant, histoire de me dégourdir les jambes. Sitôt que je pénètre dans la pièce, Tony m'interpelle depuis le bar.

— Salut, Maddy. Ta sœur vient d'appeler, elle voulait savoir si tu pouvais passer lui apporter de la soupe en rentrant à la maison. Pax est à Hartford pour la semaine et elle n'est pas très en forme aujourd'hui. J'avoue qu'elle ne m'a pas fait bonne impression au téléphone. Tu devrais peut-être y faire un saut tout de suite.

L'inquiétude me gagne aussitôt. Mila n'est pas du genre à se plaindre, jamais de la vie. Même sur son lit de mort, elle ne geindrait pas.

— Tu penses vraiment ? je demande à Tony, m'appuyant au bar. Elle a dit ce qui n'allait pas ? Ce sont des nausées matinales ou autre chose ?

Il secoue sa tête de géant.

— Elle n'a pas précisé. Elle m'a juste dit qu'elle se sentait plus mal que d'habitude et qu'elle allait passer la journée au lit.

— Zut alors, je marmonne. Ça ne lui ressemble pas. J'espère qu'elle n'a pas attrapé la grippe. Tu veux bien me préparer une boîte de soupe ? Je vais aller la lui apporter tout de suite.

— C'est déjà fait.

Et avec un large sourire, Tony me tend un grand sac à emporter.

— Je lui ai aussi mis des petits biscuits salés, ça aidera peut-être à stabiliser son estomac.

Ça ne me pose aucun problème de passer apporter à manger à ma sœur, sa maison n'est qu'à quelques minutes du restaurant, perchée au bord des falaises qui bordent le lac. C'est une magnifique demeure qui appartenait à Pax avant leur mariage.

Je frappe à la porte et quand Mila répond enfin, je suis plus soucieuse encore. Son visage est d'une pâleur tirant sur le gris, ses yeux habituellement brillants sont éteints et elle est toujours en chemise de nuit.

— Qu'est-ce qui se passe ? je m'exclame en la suivant à l'intérieur de la maison. Qu'est-ce qui ne va pas ? Tes nausées ont empiré ? Ça n'est pas normal, on est d'accord ? Elles n'auraient pas dû passer à ce stade ?

— Je n'en sais rien, grogne-t-elle. J'ai eu hyper mal au ventre la nuit dernière, je suis restée debout presque toute la nuit. J'ai à peine dormi.

Je la pousse gentiment vers un tabouret de bar et entreprends de décharger son repas.

— Pax est parti quand ?

Mila pose la tête sur ses bras croisés.

— Hier. Ne lui dis pas que je suis malade, sinon il va rentrer sur-le-champ. Or il a des réunions avec son grand-père cette semaine.

Je la contemple, hésitante.

— Je ne sais pas trop. Tu n'as vraiment pas l'air en forme.

— C'est bien pour ça que je ne veux pas qu'il revienne, Madison. Sois gentille. C'est juste une infection, il n'a pas besoin d'être à mon côté à m'écouter vomir chaque fois que je vais aux toilettes. Non mais sérieux, c'est trop gênant.

Je lâche un soupir.

— OK. Je ne l'appelle pas pour l'instant. Mais tu dois me promettre de te reposer. Je peux t'apporter autre chose ?

Elle secoue la tête.

— Non. Je vais manger ça et puis j'irai me coucher en boule.

— Je vais rester un peu à ton chevet.

Mila parvient à me sourire.

— Tu es aussi surprotectrice que Pax.

Je ne prends même pas la peine de répondre, car je sais bien qu'elle a raison.

— Alors, comment ça va, la vie ? me demande-t-elle doucement entre deux cuillerées.

Comment s'est passé ton rendez-vous avec Ethan ?

Je lève les yeux au ciel.

— C'est la dernière fois que j'écoute tes conseils concernant ma vie amoureuse. C'était sec, ennuyeux, conventionnel... exactement à l'image d'Ethan.

— Aïe. Pauvre Ethan, compatit Mila. Ce n'est pas sa faute.

— Je sais, réponds-je tristement.

Et c'est vrai.

Mais Mila change de sujet.

— Cette soupe est délicieuse, commente-t-elle en avalant une autre cuillerée. Tu pourras remercier Tony de ma part ?

Pendant qu'elle continue à manger, j'entends vibrer mon portable dans mon sac. L'ayant sorti, je suis surprise de lire le message qui s'affiche.

C'est Gabriel. J'ai quelque chose à te dire.

La seule vue de son nom à l'écran accélère les battements de mon cœur. Je fixe longuement la phrase. Mon immobilité attire l'attention de Mila, qui interrompt son repas pour m'observer avec un regain d'intérêt.

Je réponds : Commence par me dire comment tu as eu mon numéro.

Mon sourire fait hausser un sourcil à Mila.

— C'est qui ? demande-t-elle, curieuse.

— Personne.

Elle lève les yeux au ciel, mais retourne à sa soupe, le front dans la main.

Nouvelle vibration de mon téléphone.

Par Jacey pardi.

Jacey parle beaucoup.

Sa réponse ne prend qu'une seconde pour m'arriver.

Oh, ça oui !

Un peu essoufflée, je tape : Qu'est-ce que tu voulais me dire ?

Un instant se passe, puis : Mon RDV de l'autre soir, c'était avec Brand.

Le soulagement qui me déferle quand je lis ces mots est inouï. Je me sens plus légère que je ne l'ai été depuis des jours. Mais bien sûr, je ne peux pas le lui avouer. Alors je lui écris : C'est censé m'intéresser ?

L'arrogance de Gabriel ne connaissant pas de limite, il répond sans l'ombre d'une hésitation : Bien sûr que oui, ça t'intéresse.

J'esquisse un sourire, car il a raison. Mais avant que je puisse répondre, je reçois un deuxième SMS.

Et moi, ça me perturbe de t'avoir induite en erreur à ce sujet. Je suis désolé.

Je n'en reviens pas : il s'excuse ! Il ne me fait pourtant pas l'effet d'être le genre à s'excuser facilement. Il est trop sûr de lui, trop autoritaire. Comme mon père. Et si j'ai bien appris une chose au contact de ce dernier, c'est que ces gens-là ne reconnaissent pas souvent leurs torts.

N'empêche, Gabriel vient de le faire.

Si je me concentre suffisamment, j'entends presque sa voix rauque en train de prononcer les mots. Une douce chaleur m'envahit tandis que des souvenirs de lui me traversent l'esprit : sortant Jared du *Hill*, intervenant quand ce même Jared me saisit par le bras à la station-service...

En réalité, mon père ressemblait plus à Jared. Or Gabriel n'a rien à voir avec ça. Est-il possible que je l'aie mal jugé sur tous les plans ?

Peut-être n'a-t-il aucun point commun avec mon père, après tout.

Cette pensée me noue la gorge alors que je réponds à son dernier SMS.

C'est bon.

J'ignore pourquoi « c'est bon », je sais juste que, tout à coup, ça l'est en effet.

À cet instant, sa réponse me serre encore un peu plus le cœur.

Pour ton information, mon prochain RDV sera avec toi.

Je fixe l'écran de mon portable, incapable de m'empêcher de sourire tandis que mes doigts se mettent à trembler. Mila continue de m'observer, sans cacher sa curiosité.

Des menaces maintenant ? je réponds en pouffant discrètement.

Ce petit jeu est ce que j'ai fait de plus divertissant depuis longtemps. Mila commence à trouver agaçant mon refus de lui expliquer ce qui se passe. Elle lève les yeux au ciel en marmonnant quelque chose sur mon entêtement. Et puis le SMS de Gabriel me parvient.

Non, c'est une promesse.

Je sais bien qu'il s'agit d'un duel, pourtant ces quatre mots me font flageoler. Gabriel est si fort, si sûr de lui. Si sécurisant. Il me donne l'impression de pouvoir m'en remettre entièrement à lui. Une pensée qui va me terrifier plus tard, une fois que j'y aurai bien réfléchi. Ça, j'en suis sûre.

C'est vrai qu'on a en effet quelque chose à finir... je tape en vitesse, avant de me laisser le temps de changer d'avis.

Parcourue d'un frisson, je range le téléphone dans mon sac et reporte mon attention sur le regard inquisiteur de Mila.

— C'était quoi, ça ? m'interroge-t-elle, un sourcil arqué.

— Gabriel, je soupire. Le frère de Jacey.

— Oh, je sais très bien qui il est, s'esclaffe-t-elle. Qu'est-ce qui se passe ?

Je lui raconte brièvement comment un rendez-vous avec Ethan peut me laisser de marbre, tandis qu'un simple regard de Gabriel parvient à m'enflammer. Comment un pauvre SMS de lui me fait frissonner des pieds à la tête.

Si malade qu'elle soit, Mila réussit à en rire.

— Oh, là, là. Tu n'as pas idée du plaisir que ça me procure. N'aie pas l'air aussi désespérée, Maddy. C'est génial !

— Ah oui ? Et pourquoi est-ce que ça me flanque une telle frousse, alors ? je marmonne.

Elle hoche la tête, avec la lenteur d'un sage.

— Parce que ça fait peur. Au début, avec Pax, j'étais terrifiée. C'est vrai, il était vraiment dans un sale état et pourtant je l'aimais. Il m'était destiné. Et regarde comment ça a tourné, regarde comme on est heureux, maintenant. Ça en valait la peine. Je sais que Gabriel a des casseroles. Je le vois sur lui. Et je suis certaine que tu le perçois aussi. Mais quoi que ce soit, je suis sûre que tu peux le surmonter. Et que ça en vaudra la peine.

— Tu crois ?

Je hausse un sourcil et de nouveau ma sœur acquiesce.

— Je le sais.

— On verra, je réponds sans me démonter. Je ne veux pas finir recroquevillée sur mon lit à pleurer quand il aura passé ses nerfs sur moi une fois de trop. Jamais je ne me laisserai traiter comme maman, Mila.

Elle détourne les yeux, fixant alternativement le mur et le sol. Je sais qu'elle ne se rappelle pas autant de choses que moi sur les problèmes de nos parents. Si notre mère pleurait, j'emmenais ma sœur jouer dehors. Si papa et maman hurlaient, je l'emmenais à la plage. Elle n'a pas assisté à tout ce que j'ai vu, même si elle est au courant de ce qui se passait.

— Je sais, répond-elle enfin d'une toute petite voix. Il était colérique. Mais Gabriel n'est pas papa. Et toi, tu n'es pas maman. Crois-moi, tu devrais lui accorder une chance. Mon instinct me dit qu'il serait bon pour toi.

Je contemple son visage fatigué et ses bras trop maigres.

— Je suis désolée, sœurette, je viens te raconter mes problèmes alors que tu as besoin de te reposer. Tu as vraiment une sale tête. Allez, on va te mettre au lit.

Je tends la main pour l'aider à descendre de son tabouret, mais elle se fige, une drôle d'expression sur le visage.

— Oh-oh, bafouille-t-elle, portant les mains à son ventre, sur lequel elle appuie fort.

Je suis surprise par son air paniqué.

— Qu'est-ce qu'il y a ? je lui demande, anxieuse.

— Je n'en sais rien, répond-elle calmement. J'ai des crampes.

Des crampes ? Je reste assise là, pétrifiée, pendant qu'elle se masse le ventre. Et puis, alors qu'elle glisse de son siège, c'est elle qui se fige, les yeux écarquillés.

— Quoi ? je m'affole.

Et soudain, je vois d'où vient le problème : le sang qui dégouline jusqu'au sol en un ruisseau écarlate le long d'une de ses jambes nues. Avec un cri, j'attrape Mila et l'entraîne vers une chaise où je l'assieds.

— Tu te sens bien ? Tu as mal ?

Je m'agite autour d'elle comme une folle, incertaine sur la marche à suivre. Mila est plus calme que moi, pliée en deux sur son siège.

— Je dois monter m'habiller. Ensuite, tu pourras me conduire aux urgences ?

Je hoche la tête, avant de grimper l'escalier quatre à quatre pour courir jusqu'à sa chambre.

— Ne bouge pas, je vais te chercher des vêtements ! je lui crie. Tu devrais peut-être appeler ton médecin.

Je l'entends parler au téléphone pendant que je fouille dans ses tiroirs, jusqu'à tomber sur un pantalon de yoga et un tee-shirt. Quand je redescends, elle raccroche juste. Son expression est aussi sombre que son visage est blême.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? je lui demande avec anxiété en lui tendant ses affaires.

— Que je dois y aller sur-le-champ.

Mila inspire brusquement et je la prends par le bras.

— Ça va ?

— Je ne sais pas, murmure-t-elle en enfilant ses vêtements. Les crampes viennent d'empirer. Tout à coup.

Même moi, je sais que ça ne devrait pas arriver maintenant. Les femmes enceintes ne sont pas censées avoir des crampes. Et surtout, elle ne devrait certainement pas perdre du sang.

Je suis au-delà de la panique, à présent, et je ne sais absolument pas quoi faire. Je comprends ce que ressent Pax, désormais, et si je le pouvais, je porterais Mila jusqu'à la voiture. Oh oui, sans hésiter.

Pax.

— Il faut appeler ton mari, je lance, quelque peu soulagée.

Pax saura quoi faire, lui.

Mais Mila secoue aussitôt la tête.

— Non, ça n'est peut-être rien du tout, se hâte-t-elle de suggérer. Attendons de savoir. Je ne veux pas l'inquiéter.

Sauf que son visage la trahit.

Elle est terrifiée et pense qu'il y a vraiment un problème. Déglutissant avec peine, je l'installe sur le siège passager de ma voiture, puis je bats le record du monde de vitesse sur

la route qui conduit chez son médecin. Je ravale à nouveau douloureusement ma salive quand, en l'aidant à sortir du véhicule, je vois la tache de sang sur le siège.

Merde.

Heureusement, les médecins sont là pour accueillir Mila et elle est prise en charge sur-le-champ. Je l'aide à enfiler leur horrible blouse d'hôpital, puis lui tiens la main pendant que le médecin pratique l'échographie.

— Hum hum, commente le Dr Hall en faisant glisser l'appareil sur le ventre de ma sœur. Hum hum.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

L'anxiété de Mila fait trembler sa voix et ses grands yeux verts sont emplis de peur.

— Vous voyez quelque chose ? Vous entendez battre le cœur ?

Le médecin tourne les yeux vers elle.

— Oui, je l'entends, la rassure-t-elle. Et il bat fort. Ce n'est pas le son qui m'inquiète, c'est ce que je vois.

— Oh, mon Dieu, souffle Mila. De quoi s'agit-il ?

Ses doigts serrent ma main un peu plus fort.

Le médecin fixe son écran d'ordinateur, où elle désigne une masse ronde et sombre juste à côté du fœtus.

— Vous voyez cette zone sombre, là ?

Mila et moi hochons la tête.

— Il s'agit de ce qu'on appelle un hématome rétroplacentaire. En bon anglais, un épanchement de sang qui se forme entre le placenta et votre paroi utérine. Cela peut résulter d'une blessure sévère, mais plus souvent ça arrive sans raison précise. Sans qu'on puisse en déterminer les causes.

— Qu'est-ce que ça signifie ? chuchote Mila. Le bébé va s'en sortir ?

L'expression du médecin est très sérieuse.

— Ça signifie que s'il continue à grossir, le placenta pourrait se décrocher de l'utérus. On appelle ça une rupture du placenta. Ça pourrait être fatal à votre bébé et très dangereux pour vous.

Je ne peux réprimer un cri. Et mon exclamation m'échappe avant que je ne puisse la retenir.

— Oh, Seigneur !

Mila déglutit avec peine.

— Qu'est-ce qu'on peut faire ?

— Eh bien, s'il s'agissait d'un petit épanchement, je ne serais pas trop inquiète, mais en l'occurrence, il est déjà de taille non négligeable. On doit le stabiliser et s'assurer qu'il ne grossisse plus. Le meilleur moyen d'y parvenir, c'est de rester alitée. Vous allez devoir

garder le lit et ne vous lever que pour aller aux toilettes. Pas de relations sexuelles, pas de marche, mouvements limités au minimum.

Le médecin s'interrompt, le temps que Mila assimile ses instructions.

— Quel est le pronostic ? je parviens à demander.

— Bonne question. Je dirais, au vu de la taille de cet épanchement, que Mila a cinquante pour cent de chances d'accoucher de façon prématurée. Le vrai risque de cette situation, cela dit, c'est l'hémorragie. Ça arrive si soudainement que c'est difficile à contrôler et donc dangereux. Bref, Mila, je vais vous hospitaliser pour la nuit, afin de vous placer sous perfusion. Vous êtes déshydratée. Et ensuite, repos complet à la maison. En espérant que tout se déroule au mieux.

Mila hoche la tête et sur son visage blême, le choc est visible.

Je sens sa main, que je serre dans la mienne, devenir encore plus froide.

— Ne t'inquiète pas, je lui dis. Tout ira bien, Mila. Tout va bien se passer.

Je pose sur le médecin un regard noir, la mettant au défi de démentir mes propos. Je sais que c'est irrationnel. Le Dr Hall n'y est pour rien, pourtant je suis irritée par son pragmatisme. Il s'agit de ma sœur, et elle a besoin d'être rassurée, là.

Une fois le médecin sorti, avec pour consigne de nous rendre directement dans une clinique spécialisée, j'aide Mila à se relever et à se rhabiller. Puis je la regarde droit dans les yeux.

— Je suis sincère, Mila. Tout ira bien. Je vais appeler Pax aussitôt qu'on t'aura admise à l'hôpital et je sais qu'il ne tardera pas à être à tes côtés.

Elle se contente d'acquiescer, sans tenter d'argumenter cette fois. Son manque de réaction face à la situation me brise le cœur. Cela fait des années que ma petite sœur est sous ma responsabilité et savoir que je ne peux pas la protéger de cette épreuve m'est insupportable.

— Tout va bien se passer, j'insiste en l'installant dans ma voiture.

Sans un mot, elle appuie le visage contre la vitre. Je ravale le nœud dans ma gorge et démarre pour prendre la direction de la clinique. Non, ça n'est pas possible. Mila et Pax ont déjà failli se perdre au moins deux fois au cours de l'année passée, ils ne peuvent pas perdre leur bébé.

Quand nous arrivons, une infirmière sort un fauteuil roulant et ils emmènent Mila pendant que je remplis les papiers nécessaires. J'en profite pour appeler Pax, qui répond à la deuxième sonnerie, sans doute inquiet de voir apparaître mon numéro. Je ne lui téléphone jamais quand il est en voyage.

— Madison ?

— Salut, Pax. Il y a un problème. Tu dois rentrer à Angel Bay.

Je lui explique rapidement la situation et il me raccroche presque au nez dans sa hâte de préparer son retour à la maison. Il m'envoie un SMS dix minutes plus tard.

Je prends le jet de l'entreprise. Je serai là dans 3 heures. Dis à Mila que j'arrive.

Le nœud dans ma gorge est toujours présent, mais je l'ignore en rejoignant la chambre de Mila. En arrivant, je la découvre reliée à un réseau de fils et de moniteurs, en plus d'une perfusion à son bras. Elle semble si petite, au milieu de tous ces tubes.

— Coucou, je lui chuchote en entrant dans la pièce.

Ses grands yeux verts sont rivés sur moi.

— Coucou. Merci d'avoir appelé Pax, me répond-elle avec calme. Il m'a écrit qu'il était en route.

— C'est normal, il ne voudrait être nulle part ailleurs qu'à tes côtés, ça je peux te l'assurer.

— Je sais, admet-elle en fermant les yeux. J'ai sommeil. Je vais faire une petite sieste en l'attendant, d'accord ?

— OK. Je reste à ton chevet jusqu'à ce qu'il arrive.

Mila hoche la tête sans ouvrir les yeux et je lui prends la main. Elle est glacée, alors je remonte un peu plus les couvertures, puis je m'installe sur le siège près du lit.

Je la regarde dormir un moment sans la lâcher. Sa respiration est régulière, sa poitrine se soulève lentement, redescend, au rythme de ses expirations paisibles. Son sommeil paraît calme, ce qui me rassure. Cette pause va lui faire du bien.

Au bout de quelques minutes, quand je suis certaine qu'elle ne risque pas de se réveiller, je me rue au magasin de cadeaux pour acheter un magazine. Sur le chemin du retour, alors que j'attends l'ascenseur, je jette un coup d'œil sur le côté et remarque une petite famille regroupée aux urgences, qui attendent une consultation. Un père, une mère, un fils.

Ils sont assis, agglutinés comme pour affronter ensemble le monde extérieur, le visage baigné de larmes. Je les observe une minute, incapable de détourner les yeux, jusqu'à ce que la mère lève la tête et croise mon regard. Je lis tant de chagrin dans son expression que j'en ai mal au cœur. Quelque chose d'horrible leur est arrivé, je connais ce sentiment.

Spontanément, des souvenirs du jour où mes parents sont morts m'envahissent, tandis que je reste mollement plantée devant les portes en acier de l'ascenseur.

Le coup de fil de Mila, les sanglots dans sa voix.

Moi, dans les rues de New York et mon univers qui s'écroule.

Le vol du retour.

Le choix des cercueils.

Celui des fleurs.

Des chants.

Des poèmes.

Le chagrin accablant qui rendait chaque geste tellement pénible, y compris celui de respirer ou d'avaler ma salive.

La culpabilité.

La culpabilité.

La culpabilité.

De savoir que je haïssais mon père pour le mal qu'il faisait à ma mère, sans pouvoir m'empêcher de l'aimer en même temps.

La sensation de trahir ma mère en l'aimant, lui, et puis me souvenir qu'elle l'aimait elle aussi. Passionnément et complètement.

Raison pour laquelle elle restait.

Ce jour-là m'a changée pour toujours. Il m'a appris que tout ce qu'on aime, tous ceux qu'on aime, même si on les aime en les détestant à la fois, tout peut vous être repris en un instant sans que vous puissiez y faire quoi que ce soit.

Ça m'a rendue impuissante. Désarmée. Et je déteste ce sentiment du plus profond de mon être.

— Mademoiselle ?

Une voix hésitante interrompt le cours de mes pensées et je lève les yeux, surprise de découvrir une femme qui retient l'ascenseur pour moi.

— Vous montez ? me demande-t-elle.

Ses yeux aimables scrutent mon visage. Je hoche la tête, incapable de parler avec cette fichue boule revenue se coincer dans ma gorge. Celle qui s'y était formée le jour de l'enterrement de mes parents.

J'entre rapidement et m'adosse à la paroi du fond, essayant d'inspirer profondément, de déglutir.

Mila ne va pas mourir. Je réagis de façon complètement disproportionnée. Et pourtant, je ne peux m'empêcher de me précipiter dans le couloir, en courant presque pour la rejoindre, pour m'assurer qu'elle va bien, qu'aucune catastrophe n'est survenue en mon absence.

Parce que je l'ai abandonnée. Comme je l'avais abandonnée, à l'époque, en partant vivre à New York, je l'ai abandonnée aujourd'hui.

Et puis j'ouvre la porte en grand, et elle dort toujours paisiblement, recroquevillée sur le flanc, une main glissée sous le visage.

Mon ventre se serre. Je ne peux pas perdre Mila. Elle a traversé trop d'épreuves pour mériter une fin autre qu'heureuse. Et si je la perdais maintenant, j'ignore comment je réagis.

Ça, c'est une évidence.

Je m'effondre dans le fauteuil près d'elle et laisse tomber le magazine au sol. Je préfère rester assise à ruminer mon inquiétude.

Les minutes se changent en heures et, avant que je voie le temps passer, Pax fait irruption dans la chambre.

Un coup d'œil à la pendule m'indique qu'il est à peine 20 heures. Il a vingt minutes d'avance. J'ignore comment il a réussi à revenir aussi vite, sachant qu'il a dû par ailleurs effectuer le trajet depuis l'aéroport de Chicago jusqu'à Angel Bay. Il a certainement battu des records de vitesse, lui aussi.

— Comment elle va ? demande-t-il, inquiet, tout en approchant la chaise de l'autre côté du lit. J'ai fait aussi vite que possible.

Son beau visage est blême alors qu'il observe sa femme, petite et pâle sur ce lit d'hôpital.

— Oh, mon Dieu. Je n'arrive pas à le croire. Qu'a dit le docteur ? Qu'est-ce qui a provoqué ça ?

Je lui relate les propos du médecin, et à chacune de mes paroles, le visage de Pax blanchit un peu plus encore.

— Sa vie pourrait être en danger ? murmure-t-il enfin.

— Oui, si le placenta se rompt sur le côté de son utérus. C'est pourquoi elle doit rester allitée. Plus elle se lève et plus, par la force de la gravité, le poids tirera sur son utérus, augmentant les risques de rupture de placenta. Elle doit absolument se reposer.

— Ne te tracasse pas, m'assure-t-il. Elle ne bougera pas d'un pouce jusqu'à la naissance du bébé.

— Ça va faire deux longs mois. Mais entre toi et moi, il faut vraiment qu'on l'empêche de bouger.

— Si on doit l'attacher pour ça, on le fera.

À ces mots, Mila ouvre les yeux.

— Ça ne sera pas nécessaire, annonce-t-elle d'une voix faible, tout en souriant à son époux. Je garderai le lit. Et tout ira bien. Madison me l'a promis.

— Ah bon ? Parce que Madison peut contrôler ce genre de choses ?

Avec un sourire, Pax se penche vers sa femme et lui dépose un baiser sur le front.

De nouveau, mon estomac se serre à la vue de l'évidente tendresse qu'ils éprouvent l'un pour l'autre. Le sentiment est quasi palpable. Je n'ai jamais vu personne s'aimer autant que ces deux-là, et si j'en suis heureuse pour ma sœur, ça renforce ma solitude.

— Tu sais bien qu'elle ne laisserait jamais rien de mal m'arriver, affirme Mila avec un grand sourire. C'est sérieux, j'y crois. Tout ira bien.

— Tu as raison. Tu vas te porter comme un charme. Et le bébé aussi.

Ils se pelotonnent l'un contre l'autre, Pax à moitié sur le lit et à moitié sur son siège, les bras passés autour de Mila comme pour la protéger du reste du monde.

Pax est un protecteur. Celui de Mila.

Ce spectacle reforme aussitôt le fichu nœud dans ma gorge, à la fois parce qu'il est réconfortant et parce que j'aimerais connaître ce qu'ils partagent... un amour pur et parfait de deux êtres l'un pour l'autre.

Et quelqu'un pour me protéger de tout ce qui pourrait me blesser.

Quelqu'un comme Gabe.

Oh, bon sang ! Il faut que je sorte d'ici avant de me ridiculiser.

Quand je me lève, ils tournent tous les deux la tête vers moi, les joues rosies et chaudes de leurs câlins.

— Je vais rentrer me doucher, maintenant que Pax est là. J'ai envie de faire disparaître cette odeur d'hôpital. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, passez-moi un coup de fil. Je m'arrêterai à la maison demain pour voir comment ça va, Mila.

Je me penche pour lui donner un baiser.

— Je t'aime. Tout va bien se passer.

— Je sais, me répond-elle avec confiance. Je t'aime aussi.

Je traverse l'hôpital d'une démarche raide. Toutes mes émotions s'abattent d'un coup : la peur que Mila ne perde son bébé, l'inquiétude pour Mila elle-même... et la solitude écrasante qui m'étreint en cet instant.

Je ne me rends pas compte avant d'atteindre ma voiture que mes joues sont trempées de larmes.

La maison ne m'a jamais semblé aussi vide et silencieuse.

Et moi, je ne me suis jamais sentie aussi seule.

Jacey me remplace au *Hill*, car il n'était pas question que je laisse Mila pour aller travailler. Mais à présent assise dans le patio, en tête à tête avec une bouteille de vin, je regrette que Jacey ne soit pas avec moi. Je suis coincée ici, avec mes soucis pour toute compagnie.

Et ils ne sont pas de très bonne compagnie.

Je bois une gorgée de vin en fixant le ciel. Les nuages d'orage s'amoncellent, lourds et sombres.

Puis je fixe mon verre et me rappelle quand ma mère l'avait acheté. Il faut vraiment que je fasse l'acquisition de ma propre vaisselle.

Je fixe ensuite l'étendue de sable derrière la maison et je remarque le tas dur et humide qu'il forme. Un coup d'œil à ma montre m'indique qu'il ne s'est écoulé qu'une minute depuis la dernière fois que je l'ai regardée.

Je suis pitoyable. Me voilà assise là à me vautrer dans ma peur, mon inquiétude et ma tristesse, c'est ridicule. Je ne peux pas passer la soirée ainsi.

Au moment où je me lève afin d'essayer de trouver une distraction pour m'occuper l'esprit, ma sonnette retentit. L'espace d'une fraction de seconde, je panique : seraient-ce des mauvaises nouvelles concernant Mila ? Puis je me rends compte de l'absurdité de ma réaction. Si quelque chose était arrivé, Pax m'aurait appelée. Il n'aurait pas envoyé quelqu'un.

En ouvrant la porte, j'ai la surprise de découvrir Gabriel se tenir sur mon seuil.

Il est extrêmement sexy dans son éternel tee-shirt ajusté et je ne sais pourquoi je ressens un soulagement évident rien qu'à le voir.

Il me sourit, agitant un tube argenté de rouge à lèvres devant moi.

— Tu as laissé ça dans ma voiture. J'ai pensé qu'il avait dû tomber de ton sac. Et vu que ce n'est pas vraiment ma couleur, j'ai décidé de venir te le rapporter.

Je tends la main et il dépose l'objet dans ma paume. Ce geste transfère la chaleur de sa peau à la mienne. C'est le contact auquel je pense depuis des jours. Sa force. Sa puissance.

Il me sourit et j'essaie d'y répondre, mais bizarrement j'en suis incapable.

Mon estomac se noue et une larme me coule sur la joue.

Puis une autre.

L'expression de Gabe se fait sérieuse, ses yeux se voilent tandis qu'il m'observe et m'évalue.

— Tu vas bien ?

Dans son regard, je lis de l'inquiétude. Il cherche à découvrir ce qui cloche. Il fait un pas vers moi, puis s'immobilise.

— Ça va ? répète-t-il, hésitant.

Je reste plantée face à lui, molle et pareille à une coquille vide, pourtant je hoche la tête.

— Oui. Peut-être. Je ne sais pas. Tu veux un verre de vin ? Je n'ai vraiment pas envie de rester seule.

Malgré mes yeux qui brûlent, je parviens à sortir ces quelques mots.

Le regard orageux de Gabe est toujours rivé à mon visage.

— Bien sûr, finit-il par répondre.

Il ne précise même pas qu'il préfère la bière, pourtant je sais que c'est le cas.

Il me prend le bras tandis que je le guide à travers la maison jusqu'à la terrasse. Son contact est délicat, fort à la fois, et chaud sur mon coude. Je profite de cette sensation, de la chaleur de ses doigts et je déteste le froid qui la remplace quand il me lâche. Mais nous sommes dans le patio maintenant, alors il s'écarte et m'observe, l'air hésitant.

Il attend.

Il ignore ce que je veux.

Une légère pluie commence à tomber, mais aucun de nous deux n'y prête attention. Je lui verse un verre de vin et le lui tends d'une main tremblante. Je vois le liquide pourpre s'agiter jusqu'au bord du verre, avant de redescendre au fond. Dans ma tête, c'est le sang pourpre de Mila que je vois dégouliner le long de ses jambes. Je grimace et baisse les paupières pour essayer de bloquer cette image.

— Maddy, fait la voix profonde et rauque de Gabe, circonspecte. Qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

Je rouvre les yeux et suis distraite par la forme de sa bouche, par ses lèvres pleines mais fermes, légèrement retroussées. Celles auxquelles je pense depuis des jours. Les lèvres qui ont sucé mon suc au bout de ses doigts.

Je déglutis, puis je porte les miens à cette bouche, dessinant son contour et éprouvant sa douceur. Il reste immobile, complètement figé, comme dans l'attente de ce que je vais

faire ensuite. Et quand ses pupilles sombres trouvent les miennes, je décide qu'en cet instant, je me fiche bien de ses problèmes personnels.

Ce n'est plus un jeu, si ça en a jamais été un.

— Maddy, murmure-t-il.

Le ton de sa voix est calme mais plus ferme cette fois, et ses yeux restent rivés aux miens, son corps figé.

— Dis-moi ce qui ne va pas.

— J'ai passé une sale journée, voilà. Et j'ai besoin que tu la rendes meilleure.

Il semble sous le choc. Ce dont je ne peux le blâmer.

Confus, il reste debout face à moi, hésitant sur la réaction à adopter.

Alors je lui montre.

Je me hausse sur la pointe des pieds et pose mes lèvres sur les siennes, doucement, timidement d'abord. Je goûte le sel de sa peau, j'adore la dureté de son torse sous mes doigts.

Notre baiser est doux, délicat, à peine un effleurement. Pourtant, l'intensité avec laquelle je l'ai désiré pendant tous ces jours le rend avide. Les lèvres de Gabriel allument un feu dans ma bouche, qui descend dans ma poitrine et s'enfouit entre mes jambes.

Où il se transforme en brasier, en fournaise, dont les flammes viennent lécher mon corps tout entier.

Instantanément, ses bras puissants se referment autour de moi tandis que j'approfondis le baiser, plongeant la langue avec gourmandise dans sa bouche, me mêlant à la sienne. Quand je cherche son regard, je découvre que ses yeux sont ouverts, rivés à moi.

— Tu es sûre que ça va ? demande-t-il contre mes lèvres, presque éperdu.

Je hoche la tête.

— Maintenant, oui.

Ma voix n'est qu'un murmure. Lâchant un grognement, il m'embrasse à nouveau, m'attire plus près de lui.

Mes mains sont partout à la fois : sur son torse dur, sa taille ciselée, son dos musclé. Nos bouches sont chaudes et humides, nos souffles haletants.

Le frottement de mes doigts contre sa peau brûlante est délicieux et, l'espace d'une minute, je me remémore cette fameuse nuit dans le taxi : comment ses yeux sombres s'enflammaient pour moi, la façon dont il a léché ses doigts. Ce seul souvenir suffit à me rendre flageolante, c'est ainsi chaque fois que j'y repense.

Je lui saisis la main et la colle entre mes jambes, mais mon pantalon nous gêne. Je l'enlève tout en écartant mes cheveux humides tombés sur mon visage, et Gabriel se baisse pour m'arracher ma culotte... nous débarrassant ainsi de l'ultime barrière qui nous sépare.

Et il reste là, les lambeaux de mon sous-vêtement accrochés à ses doigts, avant de le jeter d'une pichenette pour qu'il retombe à nos pieds sur le sol mouillé.

Mon corps entier palpite de se retrouver debout face à lui, à attendre qu'il me touche, tandis que le feu entre mes jambes devient quasi insupportable.

Chacune de mes terminaisons nerveuses l'attend.

Je retiens mon souffle.

La pluie redouble.

Et soudain il me touche. Ses doigts, si longs, glissent en moi et je me sens en équilibre sur la paume de sa main, comme si tout mon être était attaché à lui. En attente.

Comme s'il l'espérait depuis toujours.

Il s'insinue un peu plus loin en moi et chaque parcelle de mon corps gémit. Mes yeux s'ouvrent et rencontrent les siens, plus sombres que jamais, voilés par ses longs cils.

Je passe les doigts le long de sa ceinture.

— Je peux ? je chuchote, levant les paupières pour croiser son regard.

La pluie ruisselle sur son visage.

— Oh oui ! marmonne-t-il en guidant ma main vers sa braguette.

Le tissu, pulsant et chaud, est tendu sous ma paume et mon désir pour lui, brûlant et impatient se déverse à travers mes veines.

Je sais que j'ai besoin de lui pour éteindre ce feu.

Je baisse son short et le jette de côté. Peu m'importe que nous soyons dehors. Plus rien n'importe que ce moment.

Cette chaleur, ce besoin. Ce mélange flou de couleurs et de sentiments. Cette explosion de sensations incontrôlables dont j'ignore le nom.

J'enroule ma main autour de son sexe, glissant aisément sur sa longueur mouillée par la pluie. Il est aussi énorme que dans mon souvenir, lisse, chaud et palpitant.

Il est dur pour moi.

Il me désire.

Il lâche un nouveau grognement, puis me prend le visage entre ses mains pour m'attirer à lui et il écrase ses lèvres, à la fois dures et douces, sur les miennes.

Je lui mordille le cou, laisse courir mes dents le long de la courbe de son épaule, m'arquant pour qu'il me remplisse déjà, tout en sachant qu'on ferait mieux d'attendre. Car je veux faire durer, prolonger au maximum cette exquise agonie.

De son attente.

Il est désormais nu devant moi, grand et fier, et il est d'une beauté à couper le souffle.

Autour de nous, la pluie tombe à verse et le tonnerre gronde, l'électricité du ciel rejoignant notre propre énergie pour concocter un mélange entêtant. Je tombe à genoux et le prends dans ma bouche. Il est énorme, il est dur, je fais glisser mes lèvres le long de son membre qui franchit la barrière de mes dents pour s'enfoncer jusque dans ma gorge.

— Putain, Madison, gronde-t-il en enfonçant les doigts dans mes cheveux pour guider ma cadence. Bon sang, c'est tellement bon.

Je continue à glisser sur lui un moment, puis il m'écarte soudain pour saisir mon tee-shirt, qu'il arrache presque. La chaleur orageuse de nos corps pressés l'un contre l'autre se concentre en une mare humide entre mes jambes.

— J'ai envie de toi, je lui murmure. Maintenant.

— Je veux savoir ce qui t'a fait changer d'avis, murmure-t-il de sa voix rauque, tout en plongeant vers la courbe de mon cou. Mais ça n'a pas d'importance, là. Je veux être en toi, Madison. Je vais enfin te prendre et tu vas aimer ça.

Il m'attrape par la main et m'entraîne avec empressement vers la maison. Mais je reste immobile.

— Ici, je lui indique simplement. Ici sous la pluie. Je te veux ici et maintenant.

Il pose sur moi un regard vif, pourtant il ne proteste pas. Il se contente de me hisser sur la large table de pierre derrière nous. Son contact est froid et mouillé, mais je m'en fiche.

Plus rien ne compte hormis ça.

Il me recouvre de son corps, se frotte contre chaque millimètre carré de ma peau, éveillant chacune de mes terminaisons nerveuses. À présent il est au-dessus de moi, comme je l'ai imaginé tant de fois, attendant de me pénétrer.

Et la réalité est encore meilleure que tout ce que j'avais pu imaginer.

De nouveau, il insinue les doigts en moi et je m'agrippe à son dos, mes muscles se crispent au moindre de ses mouvements. Le monde qui nous entoure cesse d'exister : le vent, la pluie... tout disparaît et je ne vois plus que lui.

— Bon Dieu, ce que tu es humide... chuchote-t-il à mon oreille. Et serrée.

Ses doigts m'explorent avec délicatesse, avec plus de force ensuite. Puis il se retire. Avant que j'aie le temps de me plaindre de son absence, j'entends le déchirement d'un emballage et il me pénètre puissamment, profondément.

Je halète, puis m'accroche tandis qu'il s'enfonce en moi.

J'en avais tellement besoin.

J'avais tellement besoin de lui et je ne m'en rendais même pas compte.

Je noue les jambes autour de lui, l'attirant plus près encore, aussi près que possible.

Des sentiments intimes et inconnus menacent de me submerger alors que je le serre contre moi, que j'absorbe sa chaleur, sa vitalité, son odeur.

Cet instant comble exactement tous mes besoins même si je n'arrive pas à définir les contours de ce que j'éprouve, ni les raisons pour lesquelles je ressens une ivresse pareille. Toute ma tristesse, mes soucis, mes peurs culminent et explosent en ce moment. Tout devient flou, tout s'accélère. Je ne veux que prendre, prendre, prendre... tout ce qu'il a à me donner.

Il passe une main entre nous et, à l'aide de son pouce, m'amène à l'orgasme au bout de quelques secondes.

— Bon Dieu que tu es belle, commente-t-il d'une voix cassée, sans cesser de me pilonner, de me remplir.

Sa puissance transparait dans chacun de ses mouvements, chaque contraction de ses muscles.

Il me relève les jambes au niveau de ses épaules pour me pénétrer plus profondément. Alors je crie, je l'agrippe, je le griffe ; et bientôt il jouit à son tour dans un frisson.

Il s'effondre sur moi, me serrant fort contre lui tandis que nous reprenons nos esprits.

— Waouh, lâche-t-il enfin au bout de plusieurs minutes. C'était incroyable !

Ma poitrine est gonflée d'un tel sentiment de plénitude qu'elle en devient presque douloureuse. Je lève une main pour suivre le contour de sa mâchoire sur la barbe naissante qui la recouvre toujours et m'excite tant.

— En effet, admetts-je. Hormis la pluie. Je m'en fichais tout à l'heure, mais...

Je me mets à claquer des dents, incapable de terminer ma phrase.

Gabriel se redresse et m'attire contre lui. Il me tend mes vêtements, puis se rhabille de son côté.

— Viens, me dit-il en me prenant par la main pour m'entraîner à l'intérieur.

— Qu'est-ce qu'on fait ? je demande, curieuse.

— On va prendre une douche chaude. Cette fichue pluie est glacée.

Trébuchant à moitié, nous franchissons le seuil et je le guide jusqu'à la salle de bains, ne m'arrêtant que le temps de laisser chauffer l'eau. Gabriel se tourne vers moi et m'aide à entrer sous la douche, puis il se savonne les mains et me les passe dans le dos.

— Tu es si belle, me chuchote-t-il à l'oreille. Tu n'as pas idée à quel point j'ai pensé à toi.

Ah oui ? Cette pensée accélère aussitôt les battements de mon cœur.

Il tombe à genoux et se verse à nouveau du savon au creux des paumes, pour s'occuper avec une attention toute particulière de mes cuisses, puis du creux derrière mes genoux. Quand ses mains savonneuses atteignent le haut de mes cuisses, je le vois sourire en m'entendant haleter.

— Tu aimes ça ? me demande-t-il, même s'il ne peut ignorer la réponse.

Il se rince les doigts, avant d'en insinuer un en moi. Je hoche la tête et un autre doigt vient rejoindre le premier. Je ferme les yeux.

— Ouvre les yeux, Maddy, m'ordonne-t-il. Je veux les voir pendant que je te caresse.

L'idée de la vulnérabilité de ma position, nue et exposée à son regard, me rend nerveuse. Mais Gabe ne me laisse pas le temps de réfléchir. Il me pousse contre le rebord de la douche et, sous mes yeux ébahis, il détache le pommeau de douche. Il me rince, puis le positionne entre mes jambes.

— Qu'est-ce que... ? je murmure, sidérée.

Déjà, des vagues de plaisir déferlent sur moi qui m'amènent au bord d'un nouvel orgasme.

Je referme les yeux pour m'immerger complètement dans ce plaisir, dans les sensations scandaleusement exquises provoquées par le fouet de l'eau juste au bon endroit. Je suis à la fois gênée et nerveuse que Gabe m'observe, mais c'est si bon que je ne peux l'empêcher de continuer. Si je protestais, il risquerait de s'arrêter, or il n'en est pas question.

— C'est ça, ma belle, murmure-t-il dans mon cou. Laisse-toi aller. Détends-toi.

Alors j'obéis. Je me concentre uniquement sur les vagues montantes de mon orgasme. Et juste au moment où je m'accroche aux parois de la douche, sur le point de jouir, Gabriel retire le pommeau et le remplace par sa langue.

— Oh bon sang ! je hurle presque.

Et tandis que je frissonne contre lui, mes jambes tremblent sous la force de mon orgasme. Je dois m'accrocher ferme à Gabriel pour ne pas tomber.

Il a le visage voilé, les yeux légèrement flous quand il me redresse et me fait pivoter. Je le vois tendre la main vers son portefeuille. Un nouveau froissement d'aluminium plus tard, il s'insinue en moi sans un mot, par-derrière, de plus en plus fort.

J'ai beau venir de jouir, les sensations recommencent à monter. Il passe une main devant et me caresse tout en me pénétrant. Je gémiss, mes paumes glissent sur la paroi mouillée où j'ai posé la joue.

— Tu as des fesses magnifiques, murmure Gabriel, les lèvres collées à mon épaule. Dis-moi ce que tu veux, Madison. Dis-moi.

J'inspire, j'expire, j'essaie de faire durer le moment. J'adore la façon dont il me remplit.

— Je veux que tu jouisses, réponds-je enfin. Je veux savoir que tu aimes ça.

Avec un grognement, il m'assène un nouveau coup de butoir.

— Oh fais-moi confiance, j'adore ça.

— Alors jouis. Montre-moi à quel point tu adores ça. Je veux le sentir.

Il déplace ses mains pour me les plaquer sur les hanches, qu'il agrippe fermement, enfonçant les doigts dans ma chair tandis qu'il va et vient. En cadence, il bouge avec moi jusqu'au moment où il prend une brusque inspiration. Et il pulse en moi. Je sens sa chaleur se répandre dans le préservatif et je ferme les yeux pour mieux le sentir.

Nous restons dans cette position, avec l'eau qui nous fouette, pendant plusieurs minutes avant que Gabriel se redresse et nous rince. Nous sortons de la cabine de douche.

— J'aurais bien besoin d'un café, déclare-t-il en se tournant vers moi tandis que je me sèche. Je peux aller en préparer ?

— Bien sûr. La cuisine est... Enfin, tu sais où elle est, puisqu'on l'a traversée.

Il sort de la salle de bains et je le rejoins dans la cuisine une fois rhabillée. Toujours torse nu, il se meut avec aisance entre mes murs. L'odeur du café emplit déjà la pièce et je le regarde dénicher deux tasses pour les remplir. Il avale une gorgée de la première, puis

met du sucre et du lait dans la seconde, présumant sans réfléchir que j'en prends et il a raison. C'est exactement comme ça que je bois mon café.

Il dépose ma tasse devant moi et s'assied de l'autre côté de la table.

Entre nous, l'air s'est éclairci, la folle tension sexuelle a disparu. Le besoin, en revanche, reste bien présent... sauf qu'il est plus apaisé, comme en latence.

En attente.

Gabe me contemple.

— Alors, tu vas me dire ce qui se passe, maintenant ?

Je songe à ma pauvre sœur recroquevillée dans son lit d'hôpital, à la possibilité de la perdre. Je songe à ma peur et au fait que le premier moment où elle m'a quittée, depuis bien longtemps, c'était il y a quelques minutes, quand j'étais enveloppée par les bras de Gabriel. Je songe à tout ça.

Ainsi, mes paupières se gonflent malgré moi de nouvelles larmes. Je déteste pleurer. Je n'ai jamais été une pleureuse. Enfin, jusqu'à aujourd'hui, manifestement.

— J'ai juste passé une mauvaise journée, parviens-je à répondre sans m'effondrer.

Mais j'ai la gorge serrée et je sais que si je continue à parler, je vais perdre la bataille.

— On dirait bien, commente-t-il sèchement. Et j'ai réussi à l'améliorer ?

Je lui offre un sourire faiblard, puis sirote mon café. Je ne dis rien, devinant qu'il connaît déjà la réponse.

— C'est du déca ? je lui demande pour changer de sujet.

— Oui, acquiesce-t-il. J'ignorais si du vrai café ne risquait pas de t'empêcher de dormir.

Voilà qui est étonnamment attentionné de sa part. Le constat me noue la gorge encore un peu plus.

— Merci, je lâche avant que ne s'échappe une larme.

Gabriel pose sur moi un regard inquiet.

— Madison, je te jure, raconte-moi ce qui ne va pas. Je suis sérieux.

En soupirant, je fixe mes mains quelques secondes, avant de relever les yeux vers lui. Par où commencer ? Je décide d'opter pour la seule chose que je peux lui expliquer aisément.

— Ma sœur risque de perdre son bébé.

Les mots à eux seuls sont terrifiants, ils me prennent à la gorge.

— Si elle ne fait pas très attention, elle risque de mourir aussi, je poursuis.

— Bon Dieu, marmonne-t-il.

Je hoche la tête dans un mouvement saccadé.

— Pax et elle ont traversé des tas d'épreuves et maintenant il leur faut subir ça ! Ce n'est pas juste.

Gabriel me regarde attentivement, ses yeux se sont adoucis.

— Je suis vraiment désolé, murmure-t-il. Je ne vais pas t'expliquer que la vie en général est injuste, je suis certain que tu es déjà au courant. En revanche, je peux t'assurer que ta sœur va s'en sortir. Elle est forte et je suis persuadé qu'elle fera tout ce que les médecins lui ordonneront.

J'acquiesce mollement.

— Oui, c'est sûr. Mais... tu ne comprends pas. Nos parents sont morts pendant sa dernière année de fac. Moi, je venais d'obtenir mon diplôme. Et tout à coup, il ne restait plus que nous. C'était très dur. J'ai dû grandir vite, devenir le roc de notre petite famille. Tout allait toujours bien parce que je faisais en sorte qu'il en aille ainsi. Sauf que là, je ne peux rien faire pour elle. Je suis impuissante et je déteste cette sensation.

Ma vue se trouble tandis que mes yeux s'emplissent de larmes brûlantes, dont l'une coule sur mon pouce.

Gabriel tend la main et m'essuie le doigt avant d'enfermer ma main dans la sienne, grande et rêche – j'imagine que ça vient de ses années dans l'armée.

— Tu as le droit de pleurer, me dit-il. Ça arrive même aux plus forts.

En entendant ses mots, en voyant l'expression douce sur son visage endurci par les épreuves, je craque. Ma tête tombe sur la table et je sanglote. C'est incontrôlable.

À un moment, Gabriel contourne la table et vient s'agenouiller devant moi, pour m'attirer contre son torse. Ses grandes mains puissantes me tapotent le dos et me caressent les bras. Et moi je pleure toutes les larmes de mon corps.

Je l'entends qui me parle, qui m'explique que je ne peux pas toujours tout régler, que je suis juste une personne comme les autres. Mais en fait, ses mots n'ont aucune importance.

C'est sa voix qui me reconforte, avec son calme, son timbre rauque et apaisant. J'aimerais pouvoir m'en envelopper et rester ainsi protégée pour toujours.

Pourtant, même cela ne suffit pas à faire cesser le flot incessant de mes larmes.

Je ne sais plus trop si je pleure sur la situation de Mila ou sur tout ce qui s'est produit au cours des deux dernières années, sur tout ce que je me suis interdit de me lamenter. Même aux funérailles de nos parents, je n'ai pleuré qu'une fois. Je voulais être forte pour que Mila puisse s'appuyer sur moi. Ça fait un bien fou de pouvoir tout lâcher maintenant.

Quand enfin je relève les yeux vers Gabe, je suis complètement épuisée.

— Merci de m'avoir laissée utiliser ton épaule, je bredouille d'une voix faiblarde.

Je suis gênée, mais il me sourit.

— Jacey m'a expliqué qu'une femme a parfois besoin de pleurer un bon coup.

Il hausse les épaules.

— En ce qui la concerne, reprend-il, je dois avouer qu'elle pleure pour un rien. Genre si son café n'est pas assez chaud, par exemple. Enfin, ça me paraît quand même logique. Pleurer, ça soulage. Je devrais essayer plus souvent.

Je lève les yeux au ciel, pourtant je me sens étonnamment libérée, en effet. Enfin, je ne risque pas de l'admettre. Je suis une personne forte. Je m'en suis toujours fait une fierté. Alors pas question de devenir faible maintenant. Je repose le visage contre le torse de Gabriel.

Je fixe les ombres qui dansent sur le mur, et je sais que je ne veux pas passer la nuit seule. Je ne veux pas qu'il s'en aille. Il est si fort, j'ai envie d'absorber cette force, qu'elle regonfle la mienne.

L'idée qu'il me quitte dans l'état émotionnel où je me trouve me panique, tout au fond de moi, à un endroit où je n'ai jamais été regarder.

— Je sais que ça va te paraître soudain et sans doute aussi envahissant, je marmonne contre sa peau chaude, mais tu veux bien rester ? J'ai envie de dormir à tes côtés, cette nuit. Je ne veux pas être seule.

Je sens Gabriel se raidir contre moi. Passer la nuit à mon côté ne fait manifestement pas partie de ses projets. Ma respiration se bloque dans ma gorge, mes joues s'enflamment.

— Laisse tomber, je me hâte d'ajouter en m'écartant de lui. C'était ridicule. Tu n'as pas besoin de rester.

Il m'observe un instant et écarte une mèche de cheveux retombée sur mon visage.

— Ce n'est pas que je n'en aie pas envie. C'est juste... Il y a pas mal de trucs que tu ignores de moi. Je ne peux pas passer la nuit ici, mais je vais attendre jusqu'à ce que tu t'endormes. Qu'est-ce que tu penses de ça ?

Je me surprends à opiner du chef, alors même que ma fierté voudrait lui suggérer de filer s'il refuse d'être là. Mais quelque chose dans son expression, une lueur vulnérable au fond de ses yeux me permet de comprendre ce qu'il sous-entend : il n'est pas en train de me rejeter, il se soumet à une injonction plus profonde que ça.

Il y a pas mal de trucs que tu ignores de moi.

Une fois les lumières éteintes dans la cuisine, nous nous glissons sous mes couvertures. Je me tourne face à Gabriel pour me pelotonner contre son torse et profiter de la façon dont il me tient serrée contre lui. J'entends les battements de son cœur, un son qui m'apaise.

— Parle-moi de ces trucs qui me sont inconnus, je lui demande doucement. J'aimerais bien savoir.

Il reste silencieux quelques secondes et au moment où je pense qu'il réfléchit à la manière de formuler ses pensées, il décline.

— Maddy, je ne peux pas.

Je sens à la fermeté de sa voix qu'il ne changera pas d'avis. Et qu'il ne veut pas en discuter. Je n'arrive même pas à lui en vouloir, car je discerne autre chose dans sa voix ... de la douleur, de la lassitude, de la résignation. Des sentiments qui n'ont rien à voir avec un rejet.

Un secret.

Qui me pousse à l'enlacer plus fort, pour l'attirer tout contre moi.

— Si un jour tu as envie de me raconter, n'hésite pas, je lui indique calmement. Je ne te jugerai pas. Je te promets que je n'essaierai même pas de poser de questions. Je t'écouterai.

Je sais depuis le début qu'il cache un secret, quelque chose d'assez fort pour le mettre à genoux. Enfin, il s'imagine que ç'en est un. Sauf que j'en ai été témoin. J'ai vu ces effets.

C'est la cause de ce secret qui m'effraie. En fait, tout ce qui risque de briser une personne telle que Gabriel m'effraie.

Je sens bouger ses lèvres dans mes cheveux.

— Merci, Maddy. Un jour, peut-être.

Mais ne compte pas trop dessus.

Il ne prononce pas cette phrase-là, pourtant je suis certaine qu'il la pense. Je serais prête à parier une fortune qu'il ne projette pas un seul instant de m'en parler, qu'il va garder ça enfoui aussi profondément que possible, aussi longtemps que possible. Je sais que c'est dangereux. On ne peut pas agir ainsi avec un truc aussi important. Sinon, ça finit par exploser.

Et alors que se passera-t-il ? Si ça l'affecte aussi violemment, que se passera-t-il quand ça se déchaînera ?

Je referme les yeux. C'est une question à laquelle je ne peux répondre. C'est trop important et effrayant, cependant je n'ai pas la force d'y réfléchir ce soir.

Alors je me contente de respirer sa peau, d'apprécier son odeur si masculine. Je sais à présent que jamais je n'oublierai son odeur. Il exhale la nature, le musc et le cèdre. Tout ce qui est fort et bon dans ce monde. Une odeur délicieuse.

Mais je n'arrive pas à dormir. J'ai beau être bien au chaud et protégée dans les bras de Gabriel, je suis agitée et j'en connais la raison. Parce que je sais qu'à la seconde où je m'endormirai, il partira.

— Si tu t'en vas, je ne vais pas réussir à dormir, je lui dis. Du coup, je crois qu'on va devoir rester allongés l'un contre l'autre, sans fermer l'œil jusqu'au matin.

Il ricane de nouveau, resserrant son étreinte autour de mon corps.

— Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai la sensation que tu n'es pas du genre très agréable quand tu ne dors pas.

Je m'apprête à protester et puis je réalise que je ne peux affirmer le contraire.

— OK, tu as raison, je marmonne. Je suis pénible quand je ne fais pas ma nuit.

— Je m'en doutais, commente-t-il, content de lui. Mais pas de problème, j'aime bien quand tu te montres un peu agressive.

Je lui donne un coup dans les côtes et il rit de nouveau, pendant que je me love dans le creux de ses bras. Je reste immobile une minute, à savourer sa proximité, avant de ressentir le besoin de partager quelque chose avec lui.

— Tu n'es pas l'homme que je pensais.

Il sursaute et quand il répond, c'est à mi-voix.

— Et quel genre d'homme suis-je ?

Ma réponse est immédiate.

— Un homme qui ne me fera pas de mal.

J'espère.

Gabriel reste un moment silencieux, puis il lâche un soupir saccadé.

— Jamais je ne te blesserai volontairement, Maddy. Tu pensais le contraire ?

J'hésite.

— Je... euh... Je te croyais différent. Je te prenais pour une brute, or je les déteste.

Il prend le temps d'analyser ce que je viens de lui avouer.

— Pax m'a un peu parlé de ton père. C'est de lui que te vient cette haine ?

Je me fige, une main sur son torse. Je n'en reviens pas que Pax ait révélé une information aussi intime à quelqu'un. Je ne suis même pas furieuse, juste stupéfaite. Ce n'est pas le genre de sujets que l'on aborde.

Je revois brièvement le poing de mon père planant au-dessus du visage de ma mère, les gouttes de sang sur sa robe et j'essaie de ravalier ma peur.

Rien que ce souvenir a mauvais goût.

— Sans doute, finis-je par répondre. J'adorais mon père, mais il était trop colérique.

— Est-ce qu'il t'a frappée, toi ?

Il m'a posé la question d'une voix hésitante, pourtant ses paroles sont fermes. On dirait qu'il est furieux, mais qu'il se retient.

Mon cœur se serre dans ma poitrine. Je n'ai pas envie de répondre. Pas envie de l'admettre à haute voix, sauf qu'en même temps je ne veux pas mentir. Pas à Gabe.

— Une fois seulement. Mais ça m'a suffi.

Et j'en ai assez dit pour aujourd'hui. Je ferme les yeux et me tais. Ma réticence à aborder le sujet est si évidente que Gabe s'en rend compte et me serre un peu plus fort. Et ses bras puissants sont d'une délicatesse inouïe.

— OK, je comprends. Tu n'es pas obligée de m'en parler. Mais sache que je ne suis pas comme ça, Maddy. Jamais je ne te frapperai. Ça ne me ressemble pas.

Je me détends enfin, laissant aller mon corps contre lui.

— Je sais. (Et je le pense.) Je ne m'inquiète pas pour ça. Je craignais plus que tu ne sois du genre à te contrôler, comme lui, et à t'emporter violemment. Je ne supporterais pas un homme comme ça. Mais ce n'est pas ton cas. Je le sais, à présent.

Il ne me demande pas ce qui m'a amenée à une conclusion pareille et je lui en suis reconnaissante. Car ainsi, je n'ai pas besoin de lui expliquer que je cherche à repérer les caractéristiques de mon père dans chaque homme que je rencontre.

Je n'ai pas à lui raconter non plus à quel point ça me rend vulnérable, à lui révéler la faille que crée en moi la peur constante de retrouver cette violence. Car cette vulnérabilité,

je n'en veux pas.

Je referme les yeux pour mieux profiter du réconfort que m'apporte Gabe – dont je suis étonnée, en fait. Jamais je ne me serais attendue à rencontrer quelqu'un qui ait sur moi une telle influence. C'est comme un cadeau inattendu.

Cependant, il paraît tendu. Son corps est crispé, sans doute parce que je l'ai fait flipper en lui dévoilant mes sentiments... en partageant avec lui un pan de mon passé. Je le secoue doucement.

— Tout va bien, lui dis-je d'un ton taquin. J'en ai fini avec les pensées profondes. Je voulais juste que tu saches que je t'avais mal jugé et que j'en suis désolée.

Il se détend et je sens son corps se relaxer contre moi.

— Inutile de t'excuser. On juge tous les gens quand on les rencontre. C'est naturel.

Il ne me faut que quelques secondes avant de répliquer :

— Qu'est-ce que tu as pensé de moi ?

Il réfléchit une minute, puis :

— Je t'ai trouvée belle à couper le souffle et je n'arrivais pas à comprendre pourquoi tu voulais coucher avec moi. Tu ne me faisais pas l'effet d'une fille coutumière des histoires d'un soir. N'empêche, je remerciais Dieu de ma bonne fortune.

Cette réponse me convient. Elle n'est pas très approfondie, mais elle est typiquement masculine. Au moins il est honnête.

— C'est vrai que je n'y suis pas habituée, admetts-je. C'était l'idée de ta sœur. Elle pensait que j'avais besoin de lâcher un peu de lest et de coucher avec un mec, que ça me déstresserait. Au lieu de quoi je t'ai rencontré. Et ça aurait pu très bien se passer. Ne t'affole pas, je n'ai pas l'intention de redevenir raisonnable, mais qu'est-ce qu'on fait là, Gabe ? C'est quoi, ça ? Toi et moi, on joue au chat et à la souris depuis la première fois qu'on s'est vus. Le hic, c'est que je suis fatiguée de jouer.

Il reste silencieux un instant, puis se penche pour me déposer un baiser au sommet du crâne.

— « Ça », c'est toi et moi, Madison. C'est juste toi et moi. On est peut-être un peu tordus chacun à notre façon, mais comme le dit Jacey, on est des gens bien. On va s'en sortir. Tout ira bien.

Je hoche la tête, puis me mets à compter ses respirations et à écouter les battements de son cœur pendant un moment. Tout en me concentrant sur son pouls, je ne peux m'empêcher de songer que chacun en ce bas monde a ses failles. Certaines plus horribles que d'autres, ce qui amène souvent les gens à enfouir profondément leurs douleurs, parce qu'ils en ont honte.

Alors juste avant de m'endormir, je lui pose une dernière question :

— Tout le monde est donc brisé, Gabriel ?

Même à mes propres oreilles, mon chuchotement sonne comme une déchirure dans la nuit de velours. Je ressens dans le noir le poids du regard de Gabriel.

— Je pense, oui, finit-il par répondre. Chacun à sa manière.

Et il m'attire plus près pour déposer un doux baiser, avant de me laisser me réinstaller contre son flanc. Bientôt, le sommeil finit par m'emporter et je glisse dans l'oubli.

Quand je me réveille, le soleil baigne la chambre et Gabriel a disparu.

Je m'assieds sur le lit et m'étire, me prélassant tel un chat dans le soleil qui se déverse sur mon lit. Il fait bon et je suis parfaitement bien. Si j'excepte l'absence de Gabriel. Qui n'est d'ailleurs pas une surprise. Il m'avait prévenue qu'il ne pouvait pas rester.

Il y a pas mal de trucs que tu ignores de moi.

C'est sans doute vrai, mais je ne vais pas m'en tracasser maintenant. Je mets ça de côté parce que aujourd'hui, peu m'importe. Il est parti, mais la soirée d'hier a été géniale.

Après de nouveaux étirements, je repousse les couvertures, saisis l'oreiller de Gabriel et le porte à mon nez. Ça sent l'homme, le musc et le bois. Comme lui. J'inspire profondément, puis le rejette à sa place.

En bougeant, je me rends compte que j'ai un peu mal... en bas. Là encore, ça n'est pas une surprise. Je n'avais pas eu de relations sexuelles depuis un moment, et la nuit dernière a été... vigoureuse. Je sens le rouge me monter aux joues au souvenir de Gabriel m'allongeant sur la table du patio. J'ai intérêt à ne pas oublier de la nettoyer avant la prochaine utilisation.

Je me rends donc à la salle de bains avec précaution et me brosse les dents en attendant que l'eau de la douche soit à la bonne température. En regardant l'eau couler, je ne peux m'empêcher de me rappeler Gabriel en train de me prendre là aussi. Et je m'empourpre de plus belle.

Bientôt je ne pourrai plus aller nulle part dans cette maison sans rougir. Si j'ai de la chance. Un sourire m'échappe à la pensée de Gabe et moi occupés à baptiser chaque pièce de la maison. Voilà une idée intéressante et je m'autorise à imaginer quelques scènes tout en dansant et en chantant *I love rock and roll* à pleine voix.

Je ne peux m'en empêcher. Je me sens si heureuse que danser comme une folle me paraît normal, entrejambe douloureux ou pas. Ça fait bien longtemps que je ne me suis pas sentie aussi apaisée et aussi légère.

C'est grâce à lui.

En plein milieu d'une pirouette, j'aperçois une silhouette, grande et sombre, sur le seuil de la salle de bains. Une ombre.

Je sursaute et me fige en comprenant à qui elle appartient.

Gabe est nonchalamment adossé au chambranle, les pupilles illuminées par une lueur amusée.

— Bonjour, lâche-t-il d'un ton léger. On dirait que quelqu'un est de bonne humeur.

Il est là.

Mon cœur se met presque à chanter, avant que je ne manque de mourir de honte à la pensée qu'il vient d'assister à mon petit numéro de karaoké-danse.

Mon visage se pare d'un millier de nuances de rouge et je me détourne afin de cracher mon dentifrice dans le lavabo.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? je bafouille. Je croyais que tu ne pouvais pas rester.

Nouveau large sourire.

— Je ne devais pas. Tu sais que tu es adorable quand tu te trémousses dans la salle de bains en sous-vêtements ? Tu chantes très faux, cela dit.

Je secoue la tête, mais ne peux réprimer un sourire. Autant me moquer de moi, non ?

— Ne t'inquiète pas, je n'envisage pas de quitter mon travail pour me lancer dans une carrière de chanteuse. Je suis de bonne humeur, c'est tout.

Il pose sur moi un regard ironique.

— Eh bien, ça risque de ne pas durer, m'annonce-t-il. La route est inondée, c'est pour ça que je suis encore là. On ne peut pas partir.

Je le fixe, incrédule.

— Quoi ? Tu plaisantes ! La dernière fois que ça s'est produit, c'était il y a des années.

Il hausse les épaules.

— Je ne sais pas, en tout cas, aujourd'hui elle l'est. Ça fait deux semaines qu'il pleut sans arrêt, ce n'est pas si étonnant. Enfin, le résultat, c'est qu'on ne peut aller nulle part.

On est coincés ici. Gabe et moi.

Ensemble.

J'esquisse un large sourire à la pensée de toutes les implications possibles.

— Il y a pire dans la vie, conclus-je en songeant à mon idée de baptiser chaque pièce. J'ai quelques idées pour nous occuper.

Gabe roule les yeux face à l'expression coquine que je lui adresse.

— Au vu de ce sourire, je n'ose même pas demander.

Je m'apprête à répondre quand une pensée plus sérieuse me traverse l'esprit.

— Mila. Je dois appeler pour prendre de ses nouvelles. Je ne vais pas pouvoir aller lui rendre visite à l'hôpital.

Je me rue vers mon téléphone et me laisse tomber sur le lit, tapant nerveusement du pied pendant que les sonneries s'égrènent.

Elle m'était sortie de l'esprit hier soir, quand Gabriel et moi on... était ensemble. J'étais si focalisée sur ma propre douleur, sur mes peurs, que je me suis perdue en lui.

Comment j'ai pu faire ça ? Quel genre de personne je suis ?

On me transfère dans la chambre de Mila et c'est Pax qui répond à mon appel dès la deuxième sonnerie.

— Comment va ma sœur ? je lui demande sans autre forme de salutation.

— Oui, bonjour à toi aussi, me répond-il. Elle va bien. Calme-toi, Maddy, j'entends à ta voix que tu paniques. Elle a bien dormi cette nuit, ils lui ont administré des médicaments et elle sort aujourd'hui. Pour aller directement au lit. Et si tu la vois debout à quelque moment que ce soit de la journée, tu as ma permission de la fesser.

— Je n'ai pas besoin de ton accord, je marmonne. Je la connaissais avant toi. Cela dit, je ne suis pas sûre que vous puissiez rentrer à la maison, ma route est inondée. Je ne sais pas ce qu'il en est de la vôtre, mais moi, je ne peux même pas sortir.

— Chez nous tout va bien, m'informe Pax. Mais désolé que tu sois coincée. Inutile de te faire un sang d'encre, de toute façon tu ne pourras rien y faire.

— Je vais essayer de ne pas trop ruminer, lui promets-je en jaugeant Gabriel.

Il est debout face à moi, son torse musclé au niveau de mes yeux. Pour être honnête, j'ai bien du mal à penser à autre chose qu'à ce corps délicieux. Ça n'aide pas à se concentrer.

— Mila est réveillée ?

— Oui, mais l'infirmière est en train de lui faire sa toilette. Je lui dirai de te rappeler dès qu'on sera à la maison.

Je raccroche et reporte mon attention sur Gabe.

— Je dois encore passer un ou deux coups de fil, ensuite on pourra réfléchir à ce qu'on fait. Je me demande combien de temps la route va être coupée ?

— Difficile à dire, répond-il en haussant les épaules. Tu as quelque chose à manger ?

— J'ai une réserve de burritos congelés. Et peut-être du riz.

— On ne mourra donc pas de faim. Tout ira bien. Je vais appeler Jacey pendant que tu passes tes coups de fil. Et je demanderai à Brand de coucher chez nous pendant mon absence.

Pendant qu'il quitte la pièce, j'appelle Tony. Son quartier n'ayant pas subi les inondations, il sera en mesure d'aller au *Hill*.

— J'ai vu aux informations que c'était juste de ton côté, me confirme-t-il quand je lui explique la situation. Donc pas de problème pour le *Hill*. Je t'appelle si jamais on a besoin de quoi que ce soit, même si tu ne pourras pas y faire grand-chose.

— Haha, je marmonne.

Il raccroche dans un éclat de rire.

J'enfile quelques vêtements, un tee-shirt et un short, et vais retrouver Gabriel dans la cuisine, occupé à scruter le contenu du frigo.

— Tu ne plaisantais pas, commente-t-il. Tu as littéralement un an de réserves de burritos congelés, là-dedans.

— Je t'avais averti, je réplique en haussant les épaules. Je suis bien consciente qu'il est ironique de posséder un restaurant tout en étant incapable de cuisiner. Tu n'as pas besoin de me le rappeler.

— OK, alors je m'en abstiendrai, s'esclaffe-t-il. Je nous ai préparé du café, j'ai pensé que tu en aurais besoin. Tu as mis une éternité à t'endormir, hier soir.

Je renifle l'odeur du café frais et pose un regard approbateur sur Gabe.

— Si je ne t'aimais pas jusqu'à présent, maintenant c'est fait, je lance sur le ton de la taquinerie.

Si je ne le connaissais pas mieux, je croirais avoir vu ses phalanges blanchir tant il serrait sa tasse de café. Mais je me trompe forcément. Je plaisantais, voilà tout. Il l'a bien compris. Je prends une tasse sur l'égouttoir et m'en verse une aussi.

— Qu'est-ce qu'on peut faire ? je demande, dubitative. On va finir par terriblement s'ennuyer si on reste bloqués ici longtemps.

Il hausse un sourcil.

— Tu crois ça ? On est coincés dans une jolie demeure au bord du lac Michigan. On inventera bien quelque chose à faire.

Je ne sais trop que penser de sa réponse.

— Tu trouves ma maison *jolie* ?

Dans ma tête, je visualise le manoir – ou plutôt le palace – de Mila et Pax sur la plage. Ma maison est une cahute comparée à la leur.

— Bien sûr, répond-il. Pas toi ?

Je hausse les épaules.

— Je ne sais pas. Elle appartenait à mes parents. Je ne me suis jamais vraiment posé la question. Quand ils sont morts, ma sœur et moi en avons hérité. Mila n'en voulait pas, car elle possédait un petit appartement au-dessus de sa boutique, alors elle me l'a laissée. Je ne cesse de me dire qu'il me faudrait la rénover ou y modifier quelque chose afin de me l'approprier vraiment, mais je n'ai pas trouvé le temps.

— Ça viendra, affirme-t-il, l'air sûr de lui. Quand tu seras prête.

Si ça arrive un jour. Ça fait déjà quatre ans.

Mais je ne veux pas penser à ça.

— Je voudrais sortir voir le niveau de l'eau, je lui annonce en me levant de table. Il faut aller jusqu'à quelle distance ?

— Pas très loin, du moins pas en ce moment. Tu l'as déjà vue s'approcher beaucoup ? me demande-t-il tandis que nous sortons.

— Une fois, oui. Il y a des années. Je crois qu'on a encore des sacs de sable entassés dans la cave.

En posant le pied sous le porche, je prends une brusque inspiration en découvrant la scène qui s'offre à moi : il y a de l'eau partout.

L'eau agitée a complètement noyé ma route, du genre que l'on ne peut pas traverser sous peine de se faire emporter. Les eaux troubles lèchent aussi le bord de ma pelouse, tels des doigts aqueux qui essaient encore de grappiller du terrain et s'appêtent à engloutir tout ce qui se trouve entre la maison et la route.

— Merde alors, je souffle.

— Tu as dit qu'ils étaient où, ces sacs de sable ? me demande Gabriel. On va en avoir besoin. L'eau a gagné au moins un mètre à l'intérieur de ta cour, depuis la dernière fois que j'ai vérifié, il y a quinze minutes.

— À la cave.

Je tourne les talons et m'y précipite. Je descends les marches quatre à quatre et retrouve l'atelier de mon père dans l'état où mes parents l'ont laissé. Les sacs de sable sont alignés contre le mur du fond, sur au moins une vingtaine de rangées.

— On a subi une vilaine inondation il y a une dizaine d'années, j'explique à Gabe en saisissant un sac, que je pose au pied de l'escalier.

C'est lourd, environ dans les vingt-cinq kilos, pourtant Gabe en porte facilement quatre d'un coup.

— Mon père les a gardés au cas où. Ça a été suffisamment pénible à remplir au départ, il s'est dit qu'ainsi on n'aurait pas à recommencer.

— Bonne idée, approuve Gabe.

À le voir, on pourrait croire que monter les marches avec cent kilos sur le dos, ça n'est rien du tout. Une fois en haut et la porte d'entrée franchie, il se dirige plus loin que je ne m'y étais attendue.

— On doit les empiler à une certaine distance, m'indique-t-il par-dessus son épaule. Dans l'éventualité où l'eau s'insinuerait à travers, ça risque de causer plus de dommages en emprisonnant l'eau.

— C'est logique. Comment tu sais tout ça ? je lui demande, curieuse, tout en le suivant. J'entame une ligne de sacs au sol. Gabe secoue la tête.

— Je sais des choses, répond-il nonchalamment en alignant ses sacs avec les miens. Je suis malin.

Je préfère ne pas commenter. Mais alors que nous retournons en chercher d'autres, je me demande quel genre d'activités il a dû pratiquer avec les Rangers.

Au bout du compte, nous effectuons plus d'allers-retours que je ne peux en compter. À chaque voyage, l'escalier me paraît plus raide et la cour plus éloignée de la maison.

Quand nous apportons les derniers et les entassons sur le périmètre, le barrage a atteint presque un mètre de haut. L'eau a déjà progressé de cinquante centimètres de plus, mes bras et mes jambes tremblent comme des feuilles.

Malgré la couche de sable et de boue qui me souille des pieds à la tête, je m'affale sur le canapé.

— Punaise ! Je serais incapable de porter un sac de plus, même si ma vie en dépendait, je marmonne. Je ne sais pas comment tu as fait pour en porter autant. Tu en as déplacé au moins quatre fois plus que moi et tu ne sembles même pas fatigué.

— C'est parce que je suis un dur, répond-il d'un ton léger en me prenant un bras, qu'il se met à frictionner. Tu trembles vraiment, dis donc.

— Ouiiiiii, je grogne. Porter un sac ça va bien, mais en porter cent ça use.

Il secoue légèrement la tête, sans toutefois cesser de me masser. La chaleur de sa main est agréable sur ma peau. Je me tourne sur le flanc et le regarde droit dans les yeux.

— Tu crois que ça va contenir l'eau ?

Au moment où je pose la question, je ne suis pas certaine d'être vraiment préoccupée par la réponse. Si cette propriété est détruite par un dégât des eaux, je m'en trouverai une neuve avec l'argent de l'assurance. Une qui ne conservera pas tous ces mauvais souvenirs.

— Oui, ça devrait, acquiesce-t-il. Du moins, temporairement. Mais je ne pense pas que le niveau puisse rester haut bien longtemps.

— OK, je murmure.

Tant qu'on n'a pas à s'inquiéter de voir l'eau envahir la maison pendant qu'on est dedans, ça me va. D'autant qu'avec la main de Gabe sur moi, je me sens vraiment bien.

— Merci de ton aide, je lui dis doucement. Tu n'étais pas obligé.

Il hausse un sourcil brun.

— Et comment tu aurais porté tous ces sacs seule ? Tu as la force d'un spaghetti.

Je m'étrangle d'indignation et il éclate de rire.

— De rien, poursuit-il, ignorant ma colère feinte. Ça ne m'a posé aucun problème.

— Mon héros, je déclare en lui souriant.

Son regard s'assombrit, mais il ne réplique rien d'autre que :

— C'est mon boulot.

Une fois de plus, je me surprends à l'imaginer en tenue de combat, poussiéreux, dégoulinant de sueur, courant l'arme à la main pour sauver quelqu'un. Mais ma rêverie s'arrête là, car j'ignore ses activités exactes sous l'uniforme des Rangers.

Alors je le questionne.

Il se crispe, puis se détend presque comme s'il s'y obligeait.

— Un peu de tout, me raconte-t-il. De la recherche, du sauvetage, des missions de reconnaissance, de la surveillance. Notre équipe était une unité spéciale. Malheureusement,

la plupart de nos interventions étaient classées secret défense. Je ne suis pas autorisé à en parler. Ça rend Jacey dingue.

— J'imagine.

Et je souris en songeant à la nature inquisitrice de ma meilleure amie.

— Je suis sûre que ça doit la tuer. En parlant d'elle, tout va bien chez vous ? L'eau est montée aussi autour de la maison de vos grands-parents ? On était si occupés ici que j'ai oublié de t'interroger sur la vôtre.

Il secoue la tête.

— Non. Pas d'inondation. Ils vont bien. Brand va rester avec Jacey jusqu'à mon retour, histoire de s'assurer que Jared ne tente rien. Je pense qu'il va cesser de la harceler maintenant, mais on ne sait jamais.

Je me remémore l'expression terrifiée de Jared à la station-service, quelques jours plus tôt.

— Je pense en effet qu'il y réfléchira à deux fois. Mais comme tu dis, on ne sait jamais. C'est un crétin. Alors si ça ne dérange pas Brand de rester avec ta sœur, c'est sans doute une bonne idée.

— Non, ça ne l'embête pas.

— Tant mieux, dans ce cas.

Je me lève du canapé et baisse les yeux sur lui.

— Je suis couverte de sable. Je vais prendre une douche rapide. Sers-toi de tout ce dont tu as besoin, fais comme chez toi.

— Si tu joues bien tes cartes, tu auras droit à un massage quand tu seras lavée, me propose Gabriel. Tu as beaucoup fait travailler tes muscles avec tous ces sacs. Il faut en extraire l'acide lactique pour que tu ne sois pas courbaturée.

— Waouh, voilà une explication bien... clinique, je le taquine. Mais bon, vu qu'il s'agit d'un massage, je prends.

Et tandis que je m'éloigne dans le couloir, je sens son regard orageux posé sur moi. Je ne connais pas le contenu de ses pensées, mais il semble aussi sombre que lui.

Gabriel

Bon sang, qu'est-ce que je fabrique ?

C'est évident, je n'ai pas d'autre choix que de rester ici. Mais pourquoi est-ce que je me comporte comme un gentil minou ? Nom de Dieu. Je n'en suis pas un.

Madison, c'est une minette. Point barre.

Elle ne signifie rien pour moi.

Peu m'importe si son regard s'adoucit quand elle le pose sur moi, alors qu'il est blasé et hautain en temps normal. Peu m'importe combien de fois elle m'appelle son « héros ». Je me fiche de ses blessures psychologiques, même si elles me rappellent celles que mon père a causées à Jacey. Mais les maux de Madison sont beaucoup plus terribles que ceux de ma sœur.

Mais ce n'est pas mon boulot de les soigner.

Je n'arrive déjà pas à panser les miens.

Je descends deux tasses de café en l'attendant sur le canapé, tandis que sa douche « rapide » approche la demi-heure. Pourtant, quand elle ressort seulement vêtue d'un tee-shirt et d'une culotte, ce n'est pas la caféine qui me fait écarquiller les yeux. Je distingue les contours de ses joyeux tétons à travers son tee-shirt, et soudain tous mes arguments précédents sur le peu de considération que j'ai pour elle s'envolent par la fenêtre.

Surtout quand son doux regard se pose sur moi. Car ils ne s'adoucissent pas pour beaucoup de gens. Et ça me serre le ventre, merde.

Tu ne dois pas me faire confiance. Mais évidemment, je ne peux pas le lui dire.

— Coucou. Tu te sens mieux ?

Elle hoche la tête.

— Oui. Je suis restée un bon moment sous l'eau. Désolée de t'avoir fait attendre.

— Pas de problème, ça valait la peine d'attendre pour voir tes jolis tétons.

Elle sourit et ses joues s'empourprent.

— Où veux-tu que je m'allonge ?

— Sous moi, dans ton lit.

J'éclate de rire en la voyant sursauter.

— Sous mes mains, je voulais juste dire sous mes mains.

Tout en me souriant, elle me tire par les bras pour me relever.

— OK, je vais m'installer sur le lit alors, ce sera plus confortable pour nous deux. Cependant, je dois te dire quelque chose.

Elle hésite, rougit encore, ce qui pique aussitôt mon intérêt. Voilà qui sent bon.

— J'ai encore mal. En bas, je veux dire. Alors...

— Ne t'inquiète pas, je l'interromps. Je peux te masser là aussi.

Encore une fois, sa réaction affolée me fait éclater de rire.

— Pas de souci, Maddy. Je ne tenterai rien. On sera très bien sur le matelas. Du moins, si tu parviens à te maîtriser.

Elle se détourne et s'engage dans le couloir.

— Ce n'est pas moi qui ai besoin de ce genre de sermon. Dis-le plutôt à ton petit bonhomme.

À l'instant où je comprends qu'elle parle de mon sexe, j'ai envie de me rebiffer.

— Hé, je t'interdis, quelle que soit la situation, de le traiter de « petit bonhomme ». Le mot « petit » ne doit jamais être utilisé pour qualifier mon pénis.

Hilare, elle entre dans sa chambre et s'assied sur son lit.

— Si tu veux. Je ne pense pas que tu aies grand besoin d'être rassuré concernant tes dimensions, soldat. C'est d'ailleurs pour ça que je suis dans cet état lamentable, et tu le sais bien.

Malgré son sourire, je sens qu'elle est plutôt impressionnée.

— Voilà qui est mieux, je grommelle en m'installant à son côté. Cet adjectif-là, tu peux l'utiliser autant que tu veux.

Une lueur coquine brille dans ses pupilles tandis qu'elle m'enjambe à quatre pattes.

— Vaillant guerrier. J'adore tes muscles.

Elle fait glisser les doigts sur mes biceps, en dessine les contours, remonte la ligne de mon cou. Puis elle effleure mes lèvres des siennes. Elle a un goût de miel.

— Et j'adore ton énorme... ego.

Je lève les yeux, mais la retiens contre moi pour enrouler ma langue autour de la sienne.

— Qu'est-ce que tu aimes encore chez moi ? je lui demande doucement, tout en plongeant dans son cou.

— J'aime ton grand... sens de l'humour, chuchote-t-elle. (Cette fois, ce sont mes épaules qu'elle caresse.) Et ton sourire dévastateur, quand tu choisis de le montrer.

— Et ? je susurre.

Ses yeux plongent dans les miens. Ils sont d'un bleu incroyable. Elle m'embrasse de nouveau, puis elle s'assied sur moi, calant le bassin tout contre mon entrejambe. Mon sexe durcit encore à ce contact, d'une raideur qui tend mon sous-vêtement.

— J'aime... chuchote-t-elle encore, ses lèvres touchant les miennes. J'aime ton énorme sexe.

Je manque de m'étrangler à cette déclaration. Car non seulement elle la fait, mais elle insiste en plus lourdement. Ça fait bizarre venant d'elle. Enfin... elle est fouguese, ça, je le sais déjà. Et bon Dieu, j'adore ce trait de caractère chez elle !

Mais elle ne signifie rien pour toi, pas vrai ? Mes propres pensées me titillent, et quand sa main tombe sur mon genou et que ses doigts frôlent ma longueur, je déglutis.

Je lâche un grognement.

— Il faut que tu arrêtes ça, parviens-je à lui dire. Je suis sérieux. Parce que sinon je vais devenir dingue. Si tu ne veux pas baiser avec moi, il faut t'arrêter tout de suite.

Avec un petit rire, elle saute sur le matelas.

— Dommage, c'était amusant, dit-elle, l'œil pétillant. Alors à quel jeu tu veux jouer, maintenant ?

Je plaque un oreiller sur mon visage et prends plusieurs profondes inspirations.

— Tu es une diablesse. Extrêmement diabolique.

Mes propos ne font que redoubler son rire.

— C'est à cause de toi que j'ai mal, me rappelle-t-elle. Ne l'oublie pas.

Une idée me traverse alors l'esprit.

— On va échanger les rôles, petite démonsse. Sur le ventre. Maintenant.

De bonne grâce, elle s'allonge sur le ventre et je chevauche sa silhouette menue.

Penché sur son oreille, je lui susurre :

— Oh, ma douce, ne crois pas que ça va être aussi facile. Je m'apprête à te gratifier d'un massage, tu dois ôter ton tee-shirt.

Sans un mot et sans même me regarder, elle l'enlève et le jette de côté. Elle ne porte pas de soutien-gorge. Et soudain, je n'arrive plus à savoir si la punition que je lui prépare sera plus dure pour elle ou pour le masseur.

Elle ne signifie rien pour moi.

Elle ne signifie rien pour moi.

Je me répète ces mots tel un mantra pendant que mes mains recouvrent la largeur de son dos. Je commence à palper doucement ses muscles. Sous mes doigts, sa peau est douce comme la soie.

Malheureusement, mon sexe n'est pas dupe et ma tentative pour me convaincre qu'elle me laisse de marbre s'avère impuissante à le leurrer. La preuve, à chaque contact il durcit un peu plus et à chaque caresse il se presse un peu plus contre ses fesses. Le traître.

En plus, je sais que Madison est tout à fait consciente de cette présence, même si elle ne m'en fait pas la remarque. Elle se contente de rester détendue.

Je descends vers ses pieds, j'en soulève un, dont je masse chaque centimètre carré avant de remonter le long de sa jambe, par-dessus le genou jusqu'à la cuisse. Je malaxe, j'appuie, je pousse sur chaque millimètre carré de peau. Je remonte vers le cou, avant de redescendre jusque dans le creux du dos. Sa respiration me parvient maintenant en de petits halètements, ce qui me tire un sourire. Elle n'est pas aussi relaxée qu'elle voudrait me le faire croire.

Et pourquoi faut-il que son corps soit aussi parfait, nom de Dieu ?

Je glisse les mains sous son bassin et le soulève un tout petit peu, juste assez pour pouvoir redescendre à la jonction de ses cuisses.

Sa brusque inspiration me fait à nouveau sourire.

— Ne t'inquiète pas, je susurre, penché sur son oreille. Je serai doux.

Alors j'insinue lentement les doigts en elle, dessinant des cercles tout en allant et venant. Et en même temps que mes doigts pénètrent son intimité, je dépose des baisers entre ses omoplates. Il suffit de quelques minutes de ce traitement pour que son corps se tende. Elle gémit. Quand elle retombe mollement sur le matelas et se tourne vers moi, ses joues sont en feu.

— C'était en quel honneur, ça ? me demande-t-elle, les yeux légèrement voilés. Tu sais que je ne peux pas avoir de rapport sexuel avec toi, là.

Elle tend alors les bras et m'attire à elle pour enfouir le visage contre mon torse.

— Je sais, mais maintenant que je t'ai fait un petit massage... peut-être ce soir ?

En pouffant, elle se pelotonne.

— Peut-être. Si tu joues bien tes cartes. Pour l'instant, ces fichus sacs de sable m'ont épuisée. Ça te dirait une petite sieste ?

Elle ferme les yeux, mais au bout d'une minute, elle les rouvre avec une question inattendue.

— Ça te manque, les Rangers ? Tu avais quel grade ?

Ma réponse est immédiate.

— Tous les jours. C'était mon rêve. Et j'étais bon dans mon domaine. J'étais lieutenant-chef quand j'ai été démobilisé.

— Il n'y avait aucun moyen que tu restes ? demande-t-elle, les yeux plongés dans les miens. D'une façon ou d'une autre ?

J'hésite, touché par sa curiosité, même si je n'en montre rien. C'est une question que je me suis posée une centaine de fois avant de prendre la décision de démissionner.

— Non, réponds-je enfin. Il n'y avait pas moyen. S'il y avait eu la moindre possibilité, je l'aurais saisie.

— Et tu es content de ce que tu fais maintenant ?

— Ouais. Je le suis parce qu'on va aider des soldats. Brand et moi, on a traversé une sale épreuve. Et si on peut l'éviter à d'autres gars grâce à notre armure, ça va me rendre sacrément heureux.

Elle hoche la tête.

— Cette chose que tu as traversée... est-ce que ça fait partie des trucs dont tu refuses de parler ?

— Oui.

Bizarrement, elle n'insiste pas. Je baisse les yeux sur elle.

— Et toi ? Jacey m'a raconté qu'à une époque, tu devais devenir mannequin ou quelque chose du genre. Tu es heureuse, ici, à Angel Bay ?

Son silence m'indique que j'ai touché une corde sensible.

Puis elle finit par hausser les épaules.

— Ça ne devait pas se faire, voilà tout, élude-t-elle. Parfois des trucs nuls arrivent et on ne peut rien y changer, seulement faire de notre mieux. Alors c'est ce que je fais.

Je contemple la femme magnifique lovée contre mon flanc. J'ai beau être un peu obtus concernant les femmes, je perçois quand même la résignation dans sa voix.

— Tu n'es pas obligée de rester ici, tu sais, je lui fais remarquer. Tu n'es pas tenue de vivre cette vie, si ce n'est pas celle que tu désires. Or il est clair que tu ne te plais pas

vraiment ici.

Elle cille et son regard se perd au loin. Je n'en jurerais pas, mais j'ai l'impression qu'elle se retient de pleurer.

— Si, c'est celle que je souhaite, répond-elle enfin. Je voulais être auprès de Mila. Et même si elle va bientôt partir, Angel Bay est ma maison. Le restaurant se trouve ici et sa gestion relève de ma responsabilité. Et puis tu es là maintenant.

« Tu es là maintenant. »

Ma poitrine se serre et mon estomac aussi. Parce que moi, je voulais la baiser sans sentiments, sans me soucier de la blesser. Parce que maintenant, je sais que je vais lui faire du mal. Elle paraît forte, mais il est évident qu'elle est fragile à l'intérieur. Ce n'est qu'une question de temps avant que je gâche tout et elle mérite de le savoir.

— Maddy, ma présence ici n'est peut-être pas une bonne chose. Tu sais, ces trucs sur moi que tu ignores... c'est plutôt moche.

Elle hoche la tête, ses cheveux caressant mon torse.

— Je m'en doutais, admet-elle. Sinon tu ne détesterais pas autant en parler. Mais ça n'a pas d'importance. Tout ce qui compte, c'est qu'au fond, tu sois une bonne personne, Gabe. C'est pourquoi je suis si contente d'avoir découvert qui tu es vraiment. En apparence, tu es ce dur à cuire arrogant qui cache un secret. Mais à l'intérieur, tu es quelqu'un de bien. Je n'ai plus peur que tu me blesses.

Elle se tait. Je lui caresse le bras et elle s'assoupit peu à peu. Au bout d'une demi-heure, sa respiration devient régulière : elle s'est endormie. C'est le moment que je choisis pour lui chuchoter enfin ma réponse :

— Oh si, tu aurais des raisons de t'inquiéter.

Puis je démêle doucement mes membres des siens et je me glisse hors du lit.

Madison

Je me réveille de ma sieste. Seule. Je soupire et m'étire. Un coup d'œil à la pendule m'indique que j'ai dormi une heure et demie. Moi qui me repose rarement, je devais être épuisée.

À mesure que mon esprit s'éclaircit, je me rappelle l'inondation. Je saute du lit et cours jusqu'aux fenêtres du salon pour regarder dehors.

Le niveau est monté jusqu'au barrage de sacs de sable, mais pour l'instant ils font leur travail.

— Ça va aller, déclare Gabriel derrière moi. Ça tient bon. Du moment que l'eau redescend d'ici un jour ou deux, ça devrait suffire.

Je me retourne. Comme toujours, je pense que je pourrais le regarder pendant des heures. Il n'a pas la perfection d'un top model, mais une beauté rude et sexy. Masculine. Puissante. Forte.

— Quoi ? s'étonne-t-il en me voyant le dévisager.

Je secoue la tête.

— Rien. Tu as trouvé à t'occuper pendant ma sieste ?

Il acquiesce en me guidant vers la cuisine.

— Oui. Je me suis perdu une fois ou deux. Tout à l'heure, je crois bien avoir atterri dans la chambre de tes parents.

Mon ventre se serre sur-le-champ, une réaction aussi stupide qu'exagérée face à une annonce aussi banale. Ce n'est pas pour rien si je garde leur porte fermée, mais Gabe ne voulait pas se montrer indiscret, c'est évident.

— Ce n'est pas grave, je lui dis avec une légèreté feinte. Il n'y a pas de mal. Tu as bien refermé la porte en ressortant ?

Faites qu'il l'ait refermé. Je ne veux pas voir là-dedans.

Gabriel me regarde fixement, et dans ses pupilles sombres, je perçois de la curiosité. Comme s'il parvenait à lire en moi.

— Oui. Maddy, leur chambre semble être restée intacte depuis le jour de leur mort. Les bottes de ton père sont encore près de la porte, crottées de boue.

Il se tait, m'observant toujours. Je soutiens son regard.

— Et alors ?

Il hausse les épaules.

— Ce ne sont pas mes affaires, j'étais juste intrigué. Je ne veux surtout pas te juger.

Je le sais. Tout comme je sais combien cela peut paraître bizarre que je n'aie rien touché. Mais le chagrin, ça rend les gens bizarres. Au même titre que la culpabilité. C'est simple : je voulais simplement refermer leur porte et oublier. Ne plus penser à eux.

— Je comprends que tu trouves ça étrange, admets-je. Je ne suis pas capable de l'expliquer, y compris à moi-même d'ailleurs.

Pourtant ça fait quatre ans.

Gabe m'observe toujours, mais ses pupilles noires s'adoucissent. J'y lis de la compassion à présent.

— Ça te dit une promenade sur la plage ? propose-t-il.

J'acquiesce. J'enfile un short et nous voilà partis par la porte de derrière, via le sentier qui débouche sur les berges. L'air est frais et empli d'une humidité qui provient aussi bien du lac que des eaux stagnantes de l'inondation.

Au-dessus de nos têtes, les mouettes décrivent des cercles en criant.

Devant nous le lac Michigan s'écrase sur la côte démontée par les récents orages. Si nous marchions jusqu'à la plage publique la plus proche, je sais que le drapeau rouge flotterait pour alerter de la dangerosité du courant.

— Comment se fait-il que je ne t'aie jamais vu l'été ? je demande à Gabe. Jacey m'a raconté que tu ne venais pas en ville par timidité. Mais franchement, je n'y crois pas.

Les yeux rivés sur l'étendue d'eau, il hausse les épaules.

— Je n'en sais rien. Je passais pas mal de temps avec notre grand-père, on allait pêcher par exemple. Jacey et grand-mère préféraient se balader à Chicago.

— Oui, je comprends. Dommage, j'aurais bien aimé te rencontrer à l'époque.

Il rit.

— Je ne pense pas que tu aurais été subjuguée. J'étais tellement déterminé à entrer dans l'armée que je ne pensais à rien d'autre.

Et tu en as démissionné pour une raison dont tu refuses de parler.

Cette idée me rend très triste.

— De toute façon c'est mieux ainsi. J'étais trop gamine, je ne t'aurais sans doute pas plu.

— Ça, rien n'est moins sûr.

En prononçant ces mots, il prend ma main dans la sienne. Ce simple contact fait bondir mon cœur. C'est un geste tellement intime.

Pour m'empêcher de lâcher un commentaire stupide à ce sujet, je me mets à babiller sur mes escapades, sur l'adolescente que j'étais, les soucis que je me créais avec mes parents, surtout mon père.

Mais alors que Gabe pose sur moi un regard redevenu sérieux, je regrette d'avoir mentionné ce dernier détail.

— Je ne supporte pas qu'un homme passe sa colère sur une femme, déclare-t-il. Je crains donc de ne pas être très ouvert chaque fois que tu évoques ton père, désolé.

Je me crispe, puis je me souviens que Pax lui a parlé de lui. Je ne sais pas exactement ce qu'il lui en a dit, mais probablement assez. Je baisse les yeux sur le sable humide du sentier, incapable de soutenir le regard de Gabe.

— Je comprends. Mais tu sais, le monde n'est pas toujours tout blanc ou tout noir. Il existe un million de nuances de gris. Je doute que tu aies été confronté à ça dans les Rangers. Tout est peut-être bien ou mal pour toi, mais pour les gens normaux, la limite entre les deux est très vaste.

— Tu défends ton père ? s'étonne-t-il, un sourcil haussé. Sérieusement ?

Le sang me monte d'un coup à la tête et je déglutis avec peine.

— Non, c'est juste... tu ne peux pas comprendre.

— Explique-moi alors, m'implore-t-il. S'il te plaît. J'aimerais bien connaître ton point de vue. Cette histoire t'a manifestement perturbée et c'est encore visible aujourd'hui. Et pourtant tu continues à prendre sa défense. Tu gardes ses chaussures, presque comme si tu espérais encore le voir revenir. Je ne veux pas me montrer méchant et me mêler de ce qui ne me regarde pas. Mais Jacey agit pareil avec notre père. Il ne la frappe pas, cela dit il la déçoit régulièrement et elle continue à espérer. Je ne saisis pas. Si quelqu'un t'a dévoilé sa vraie personnalité, il y a toutes les chances pour qu'il ne change pas. Pourquoi donc espérer le contraire ? Pourquoi garder les souvenirs de ton père dans une sorte de sanctuaire alors qu'il t'a bousillée ?

Le cœur glacé, je m'immobilise pour fixer Gabriel.

— Je ne garde pas les souvenirs de mon père dans un sanctuaire. C'est compliqué. J'aimais mes parents et je les détestais à la fois. Ils me manquent et je ne veux pas penser à eux. Tous ces sentiments se mêlent en un magma que je ne sais pas comment résorber.

Il soutient mon regard sans ciller.

— Comment peux-tu aimer quelqu'un qui t'a fait autant de mal ?

Je lâche un soupir saccadé. Bonne question. Je me la suis posée un million de fois.

— Ça aussi, c'est compliqué. Mon père était un homme bien... hormis quand il se mettait en colère. Dans ces cas-là, il perdait complètement les pédales. Une sorte de Dr Jekyll et Mr Hyde. Pour tout t'avouer, c'est l'une des raisons pour lesquelles j'ai été aussi

choquée par les événements de notre première nuit à Chicago. Ton comportement aussi a été le jour et la nuit. Calme et arrogant un instant, et puis soudain, tu as perdu les pédales. J'ai cru que tu étais peut-être comme lui.

Gabe a l'air atterré.

— Merde, Madison, je ne l'ai pas connu, mais je peux te garantir que je n'ai rien à voir avec lui.

— Je sais. Cependant tu es devenu tellement différent tout à coup, comme si on avait actionné un interrupteur. Et sans aucune raison apparente, tu as donné un coup de poing dans le mur. Pour moi qui ai grandi avec une personne telle que mon père, c'était terrifiant.

Il a l'air mal à l'aise, presque embarrassé.

— Je suis désolé, lâche-t-il enfin. J'aimerais pouvoir t'expliquer, mais c'est compliqué.

— Tu es donc bien placé pour comprendre que les choses ne sont pas toujours entièrement blanches ou noires.

Et j'avoue que son expression confuse me procure une certaine satisfaction. Oui, il a l'air perplexe, à présent. Déstabilisé.

— Parle-moi plus de tes parents, reprend-il, détournant volontairement mon attention de son histoire pour la recentrer sur la mienne. Pax m'a raconté des bricoles, mais pas grand-chose.

— Quand on grandit auprès de quelqu'un comme mon père, un homme merveilleux la plupart du temps mais complètement odieux par moments, ça perturbe. Au début, on croit que c'est normal ou qu'on le mérite. Dans notre cas, je me demandais parfois si ce n'était pas ma mère qui le méritait. Sauf qu'au fond de moi, j'ai toujours pensé que non. Et puis, je me suis mise à lui en vouloir à elle de rester... même si elle ne pouvait s'empêcher de l'aimer.

— J'ai vraiment l'impression que ça t'a perturbée, oui, commente Gabe d'une voix douce. Mais tu as toujours su que tu n'étais pas responsable, pas vrai ?

J'enjambe un morceau de bois flottant et lève les yeux vers l'horizon. Et je repense à l'unique fois où j'ai cru que c'était ma faute.

— En général oui, je réponds. À une exception près.

— Asseyons-nous, suggère-t-il en me guidant jusqu'à un gros tronc échoué. J'aimerais entendre cette histoire. Qu'est-ce qui peut pousser un adulte à frapper un enfant ?

Plus j'y repense et plus mes yeux se mettent à me piquer. Je déglutis avec peine. Des souvenirs flous me reviennent, des souvenirs que j'ai choisis, pendant des années, de ne pas faire remonter à la surface.

— Je n'en étais plus une, je le corrige. J'avais dix-sept ans. Mon père est rentré du *Hill* furieux à cause d'un problème survenu au travail et ma mère n'était pas à la maison. J'ignorais où elle se trouvait, pourtant mon père était persuadé que je mentais pour la couvrir. Quand il était dans cet état, rien ne pouvait le raisonner. Il m'a questionnée sans

relâche : « Où est-elle ? », et je lui répondais chaque fois que je n'en savais rien. Soudain il m'a giflée. Fort. Ça m'a projetée en arrière et je suis tombée sur le canapé. J'avais l'impression que mon visage tout entier avait explosé, tellement c'était douloureux. Mais ça n'était pas le pire.

Je marque une pause pour essuyer une larme qui a franchi mes paupières et roulé sur ma joue.

La main de Gabriel s'est serrée très fort autour de la mienne, assez pour que ses phalanges aient blanchi.

— Et qu'est-ce que c'était ? demande-t-il d'une voix grave.

Je n'arrive pas à le regarder dans les yeux. Je crains d'y découvrir une expression qui me fasse craquer complètement.

— Il est venu se planter au-dessus de moi, à hurler que je n'étais qu'une garce bonne à rien comme ma mère. Que je mentais pour elle parce que j'étais comme elle. Que je ne serais jamais rien d'autre qu'une garce.

Gabe prend une inspiration et retient son souffle.

— Et tu as cru que c'était ta faute ?

Je parviens enfin à lever les yeux sur lui.

— Pas exactement. Mais c'est pour ça que je suis partie pour New York à la première occasion. Afin de fuir. Et pour ça, je suis coupable. Je m'en veux d'avoir abandonné Mila et ma mère... Je les ai laissées toutes les deux gérer cette saloperie.

— Oui mais ta sœur allait à la fac, non ? demande-t-il calmement. Quant à ta mère, elle a choisi de rester. C'était sa décision, pas la tienne. Tu devais te protéger.

— Mila fréquentait une université à une heure de route seulement. Elle faisait le trajet tous les jours et vivait encore à la maison.

Je me tais, fixant mes pieds, l'eau ou le ciel. Au bout d'un moment, Gabe me pose un doigt sous le menton et lève mon visage vers lui.

— Tu n'as rien à te reprocher, Maddy. Ce n'est pas toi qui as fait quelque chose de mal, c'est lui.

— Je me sens fautive pour tout. (Les mots sont sortis presque malgré moi.) Coupable de l'avoir haï, de l'avoir aimé. Coupable d'avoir détesté ma mère pour être restée, de l'avoir abandonnée. J'ai l'impression que rien de ce que je pourrai faire ne compensera jamais tout ce gâchis.

Je prends une longue inspiration et Gabriel m'observe.

— C'est donc pour ça que tu es là, conclut-il de sa voix paisible, tandis que son pouce caresse le mien. Tu as quitté ta vie à New York pour te racheter, c'est ça ?

Je ne l'ai jamais admis, pourtant je sais qu'il a raison. Et cette pensée me met en colère. Tout dans cette histoire me rend furieuse, à commencer par le fait qu'il ait mis le doigt dessus.

— Qu'est-ce que vous me voulez, tous ? je rétorque soudain, aveuglée par ma colère. Toi, Ethan, Mila, Jacey... Tout le monde me répète en boucle combien je devrais être malheureuse. Que je me comporte comme une vieille, une fille ennuyeuse qui n'a rien à voir avec moi. Bien sûr que je ne suis pas moi-même. J'ai dû tout abandonner pour revenir ici vivre la vie de mes parents ! Tu crois vraiment que c'était mon souhait ?

Je sens mon poulx battre à mes tempes tandis que la fureur me traverse par vagues successives.

Gabe me dévisage, mais son expression n'est pas celle de la surprise. On dirait même qu'il s'attendait à cet accès de rage.

— Pourquoi tu me regardes comme ça ? je lui demande d'une voix aiguë. Qu'est-ce que tu attends de moi ?

Il secoue la tête, sans se départir de son calme.

— Je n'attends rien de toi. Je viens juste de comprendre que tu avais tout abandonné. Et je m'identifie à ça. Voilà tout. Je sais ce que tu ressens.

J'inspire péniblement et réfléchis à ce qu'il vient de me dire. Lui aussi a tout laissé tomber, mais sa situation était différente.

— Non, tu ne le sais pas. Pas du tout.

Il me contemple quelques secondes en silence.

— Je ne sais peut-être pas précisément ce que tu ressens, admet-il enfin. En revanche, je sais ce que c'est de vivre une vie dont on ne veut pas. Tu me fais confiance ?

Sa question me prend au dépourvu. D'où ça sort, ça ?

— Oui, je réponds, hésitante.

Il m'offre un sourire doux et très beau.

— Bien. Parce que je voudrais que tu m'écoutes jusqu'au bout sans t'énerver et sans monter sur tes grands chevaux.

Sa façon de le dire me met aussitôt à cran, car je crains de ne pas beaucoup aimer ce que je suis sur le point d'entendre. Je le sens au ton de sa voix.

Mais avant que j'aie le temps de le lui signifier, il poursuit :

— On faisait des trucs vraiment flippants dans les Rangers, et à cause de ça, je sais à quoi ressemble la peur. Or, tu es effrayée. Tu fuis tes démons. Tant que tu ne les auras pas affrontés, tu resteras coincée dans le passé. La bonne nouvelle c'est que la peur, c'est un choix. Tu peux te planter face à elle, lui balancer un grand coup de poing dans la figure et reprendre le cours de ta vie.

Je lui jette un coup d'œil acéré.

— Ah oui, comme tu le fais, toi ? Ne le prends pas mal, Gabe, mais tu es mal placé pour m'expliquer comment gérer des problèmes liés au passé, toi qui n'as pas réussi à régler les tiens.

Les yeux qu'il a toujours rivés sur moi se durcissent, avant de se radoucir. Comme s'il s'était surpris à s'énerver et s'en était empêché *in extremis*.

— Toi et moi, nous sommes deux personnes différentes avec des soucis différents. Mais là, on parle de toi. J'essaie de t'aider. Tu veux de mon aide ou pas ?

Je n'en sais rien.

Je le fixe aussi, incertaine, hésitante. Il soutient mon regard, sans craindre de me livrer le fond de ses pensées, de me mettre en colère. Sans avoir peur de rien.

— Je ne sais pas, finis-je par répondre en toute honnêteté. Je n'en sais rien du tout.

Un sourire patient aux lèvres, il se relève et m'aide à en faire autant.

— Fais-moi confiance, c'est oui.

Alors que j'observe ses mains puissantes, sa mâchoire ciselée et ses larges épaules, je devine qu'il parle en connaissance de cause. Il sait qu'on peut être terrifié par quelque chose mais l'affronter quand même. Le fait qu'il y ait un obstacle dans sa vie qu'il ne peut surmonter, ça ne l'empêche pas d'avoir fait face un millier de fois quand il était chez les Rangers. Et oui, je lui fais confiance.

— OK, je murmure. Qu'est-ce que tu as en tête ?

Nous retournons à la maison, traversons le couloir jusqu'aux chambres, la main de Gabriel sur mon bras à la fois pour me guider et m'immobiliser quand nous nous plantons devant la chambre close de mes parents.

— J'ai changé d'avis, j'annonce tandis que la porte de bois s'entrebâille devant moi. (J'essaie de faire demi-tour.) Je ne veux pas y aller.

Gabe me retient.

— Si. Et tu en es capable. La peur, c'est un choix, Maddy. Choisis de ne pas avoir peur. Tu peux commencer aujourd'hui. Tu n'aimes pas ta vie telle qu'elle est ? Change-la. Et ça commence avec cette pièce.

Je reprends péniblement mon souffle et me retourne.

Dans ma tête, je visualise la fureur de mon père : le visage rouge, les veines saillantes à ses tempes, franchissant cette même porte pour trouver ma mère. Puis je le vois quand il n'était pas en colère. Calme, aimant, patient.

Dr Jekyll et Mr Hyde. J'ai toujours dû soigneusement filtrer mes souvenirs de lui afin de conserver un semblant de sérénité. Et je suis vraiment lasse d'être retenue prisonnière par ces émotions passées.

Je tourne la poignée et ouvre la porte.

À l'intérieur, tout est immobile et silencieux. Presque comme dans un mausolée. Je renifle l'odeur de renfermé, regarde les murs couverts d'un papier peint rose pâle. Cette pièce est clairement le domaine d'une femme et il n'y a rien d'étonnant à cela, vu le temps que ma mère y passait recluse.

Mila y est entrée une fois ou deux depuis leur mort ; hormis ces rares intrusions, la pièce est restée intacte. Je fais un pas, j'aperçois les bottes de mon père, leur linge sale dans le panier, le maquillage de ma mère éparpillé autour de sa trousse de beauté. Un autre pas, puis un autre et je me retrouve assise en tailleur sur leur lit. Les doigts tremblants, j'essaie de ne pas trop réfléchir à l'endroit où je me trouve.

Au lieu de quoi je regarde droit devant moi et je repense au jour de leur décès.

— J'étais à Times Square quand ils se sont tués, je raconte à mi-voix. J'habitais à New York. Pas depuis longtemps, mais j'étais en compagnie d'un groupe de filles de l'agence de mannequins quand Mila m'a appelée. Elle était si hystérique que je n'ai pas tout de suite compris ce qu'elle disait. En tout cas, jamais je n'oublierai cette sensation de solitude absolue alors que j'étais au milieu d'une place bondée.

« Ils sont partis, Maddy. Ils sont partis », avait sangloté Mila.

— Et l'espace d'une seconde, je n'ai ressenti que du soulagement. Plus jamais je n'aurais à supporter leurs psychodrames tordus. Mais j'ai vite repoussé cette horrible pensée et j'ai agi comme il se devait. Quelques heures plus tard, j'étais dans un avion et je ne suis plus retournée à New York. Ma colocataire m'a renvoyé un carton avec mes affaires. Je n'ai plus jamais regardé en arrière.

Jusqu'à aujourd'hui.

— Je suis désolé, chuchote Gabriel.

Il me caresse le dos d'une main et de l'autre m'attire contre lui.

— Dans ta situation, poursuit-il, c'était normal d'éprouver des sentiments contrastés et pas seulement du chagrin.

Je hoche la tête.

— Ma tête le sait. Pourtant mon cœur continue à penser que quelque chose ne va pas chez moi.

Je me glisse au bas du lit et passe en revue le tiroir à babioles de ma mère. Situé en haut de sa commode, il contient toutes les bricoles auxquelles elle tenait : de vieilles photos, des bijoux quelconques, des mots doux de mon père.

J'en saisis un. Malgré le temps passé, l'écriture est restée nette sur le papier vieilli.

Mon amour,

Je déteste être séparé de toi. Chaque minute me paraît une heure, chaque heure une journée. Dans seulement trois jours, nous serons mariés et notre vie pourra enfin vraiment commencer.

J'espère que les fleurs t'ont plu.

Avec tout mon amour,

Kent

Mes paupières se gonflent à la pensée qu'ils aient pu être si heureux à une époque, sans soucis ni disputes, sans agressivité ni violence. Je ne me souviens pas d'un temps où la colère de mon père n'ait pas été suspendue au-dessus de nos têtes, telle une épée de Damoclès.

— Ma mère contournait le caractère de mon père sur la pointe des pieds. Elle déployait des efforts infinis pour ne jamais le provoquer, car elle en redoutait les conséquences. Mila et moi, nous avons appris à en faire autant.

Je tends la lettre à Gabe et en prends une autre.

Nan,

Je te présente toutes mes excuses pour hier soir. Je suis désolé d'avoir perdu mon calme. Mais l'idée que tu puisses me quitter me rend fou.

Si tu pars, je ne suis plus rien.

S'il te plaît, pardonne-moi.

Avec tout mon amour,

Pour toujours,

Kent

Une larme chaude coule sur ma joue, je l'essuie furieusement avant d'envoyer valser le tiroir à travers la pièce, aussi fort que je le peux. Il s'écrase contre le mur et son contenu explose dans un nuage de petits objets qui retombent au sol.

— Va te faire foutre, papa ! je lui hurle, comme s'il était là, face à moi. Va te faire foutre, va te faire foutre...

Gabe ramasse la lettre et la lit, puis il relève les yeux sur moi.

— Ta mère a failli le quitter ?

Je fais « oui » de la tête. À présent, peu m'importe que mes larmes dégoulinent librement.

— Cent fois. Mais elle n'est jamais allée au bout. Elle nous disait de faire nos valises et de monter dans la voiture et nous, on obéissait. Mais on attendait des heures, pendant qu'ils se disputaient, qu'ils tempêtaient, puis se réconciliaient. Et durant tout ce temps-là, elle avait oublié qu'on attendait qu'elle ait la force de changer nos vies. Mais jamais elle n'en a été capable. Et je la détestais pour ça.

Je suis pratiquement en train de hurler. Sous le regard sidéré de Gabe, j'ouvre leur penderie et j'arrache les vêtements de leurs cintres, jetant au sol chaque morceau de tissu qui atterrit en une pile informe. Je lance les chaussures de ma mère, les chemises de travail de mon père, ses casquettes de base-ball à lui, ses sous-vêtements à elle.

Tout y passe.

Tout.

Au bout d'un moment, je me tourne vers la pile. Elle est énorme.

— Tu as oublié ça, m'informe tranquillement Gabe, qui tient un paquet de cartes de vœux retenues ensemble par un élastique.

Je désigne le tas.

— Jette.

Il obtempère et ensemble nous regardons les cartes dévaler le monticule.

Gabe relève les yeux vers moi.

— Je ne pensais pas que tu balancerai tout ça d'un coup. Tu as un sacré cran, Maddy.

— Mais qu'est-ce que je vais faire de tous ces trucs, maintenant ? je marmonne.

La réponse jaillit aussitôt et c'est la seule solution sensée.

— On va tout brûler, je lance en direction de Gabe.

Une drôle de lueur brille dans ses pupilles quand il hoche la tête avec enthousiasme.

— Parfait. On descend tout sur la plage et on allume un grand feu.

Nous transportons chaque élément sur le sable humide. Je me remémore ainsi les feux de joie que Mila et moi allumons chaque année au même endroit, avec nos amis. D'ailleurs, Ethan était souvent de la partie, lui aussi. On s'asseyait dehors dans l'obscurité, on faisait griller des marshmallows, on allait nager et on se laissait câliner devant le feu par notre petit ami du moment.

Ce brasier-là est bien différent.

D'abord, il fait jour.

Ensuite, c'est plutôt mes souffrances que je vais faire flamber.

Je me tourne vers Gabe, lui lance une boîte d'allumettes et une bouteille d'alcool à brûler.

— Je vais faire cramer tout ce qui m'a blessée chez mes parents, tout ce qui a laissé des cicatrices. Ma mère n'était peut-être pas assez forte pour affronter tout ça, mais moi si. Et qu'ils aillent se faire foutre.

Gabe hoche la tête d'un air satisfait et fier de mon attitude.

— C'est exactement ce que je voulais dire, Maddy. La peur, c'est un choix.

Il jette une paire de chaussures appartenant à mon père sur le monticule.

— C'est pour les départs de ton père après chaque dispute, chaque fois qu'il a frappé ta mère, m'annonce-t-il.

Il n'était pas là et pourtant il semble tout savoir de ma vie passée, deviner tout ce qui s'est produit. Parce que en effet, c'est exactement ainsi qu'il se comportait : il partait toujours, laissant ma mère pleurer seule à la maison.

Me laissant seule pour la consoler.

Je pose sur Gabriel un regard approbateur, puis lance une poignée de vêtements et de ceintures de ma mère sur le bûcher.

— Et ça c'est pour toutes les fois où j'ai vu le nez de ma mère saigner sur sa robe... après qu'il l'a cognée.

Gabe hoche la tête et, chacun notre tour, nous ajoutons des objets à la montagne de souvenirs.

Les hurlements de mes parents, un vague souvenir de ma mère recroquevillée et en larmes, une image de mon père en train de la gifler... tout rejoint la pile qui se transforme en un amas de détritrus.

Des fleurs séchées du placard – en guise d'excuses pour s'en être prise à elle : sur la pile. Non, les excuses n'étaient pas suffisantes.

Alors je les brûle.

Promesses brisées de ne plus jamais blesser, serments qu'elle le quitterait s'il recommençait : tous finissent sur la pile. Et ils sont nombreux.

Quand il ne reste plus rien, je regarde Gabe verser du liquide inflammable, avant de se tourner vers moi, une allumette à la main.

— Vas-y, m'annonce-t-il d'un ton solennel. Tu mérites de le faire.

J'observe l'immense monticule et sens l'odeur âcre de l'alcool à brûler. Au même moment, je comprends que ce tas symbolise un monstre à qui j'ai laissé le contrôle de ma vie pendant trop longtemps.

C'est à cause de mes parents que j'ai désormais peur de m'engager dans une relation, à cause d'eux que j'ai peur de la souffrance que toute relation pourrait me causer, comme celle que mon père a infligée à ma mère. Et même s'il m'aimait, il m'a bien plus abîmée qu'il ne le saura jamais.

Je ne mérite pas ça.

Je jette l'allumette et regarde le tas s'enflammer. La chaleur me brûle le visage, m'enveloppe et je recule d'un pas. Gabe m'attire contre son torse pour qu'ensemble nous regardions brûler mes mauvais souvenirs.

C'est étonnamment cathartique.

La fumée monte en volutes sombres qui se détachent sur le ciel blanc, emportant avec elle ce passé toxique. J'essaie d'imaginer que le poids qui pèse sur mon cœur depuis des années s'envole aussi... loin, loin de moi. Ce n'est pas à moi de porter ce fardeau. C'était le leur et ils ne sont plus là.

Ils ne sont plus là.

Alors que moi, si. Je vais faire mes propres erreurs, mais ce qui est certain c'est que je ne commettrai pas les mêmes qu'eux.

Nous restons assis près du feu de joie pendant au moins une heure. Quand il commence à s'éteindre, j'y rajoute de l'alcool et il redémarre avec une rage redoublée. Je veux être bien certaine que tous ces cauchemars sont complètement réduits en cendres.

— Tu te sens mieux ? me demande doucement Gabe alors que nous remontons à la maison.

Et je me rends compte que c'est le cas. Je me sens étonnamment légère. Je ne suis pas thérapeute, pourtant ce que je viens de faire a été incroyablement libérateur.

— Oui. C'était une bonne idée. Merci. Je suis désolée que tu m'aies vue dans cet état, que tu aies assisté à toute cette... merde. Mais merci de m'avoir obligée à l'affronter. Et excuse-moi de m'être énervée contre toi.

Il me passe une main dans le dos.

— Ta colère n'était pas vraiment dirigée contre moi et je le savais. Je suis content que ça t'ait aidée.

Nous réchauffons des burritos et du riz, puis nous nous asseyons dans les bras l'un de l'autre sur le canapé en attendant l'heure du coucher. Une fois sous les couvertures, Gabe me garde contre lui jusqu'à ce que je m'endorme, mais ensuite il quitte le lit.

Je le sais parce qu'il me réveille en pleine nuit, à force de se tourner et se retourner sur le canapé. Il appelle Brand dans son sommeil. Il marmonne des paroles incohérentes. C'est celui-là, le Gabe que j'ai vu le premier soir. Celui qu'il veut me cacher. Le Gabe auquel il refuse de se mesurer.

Je l'observe un moment, avant de poser une couverture sur lui et de retourner me coucher. Il n'y a rien d'autre que je puisse faire. Il m'a donné le coup de pouce dont j'avais besoin pour affronter mes démons... parce que j'étais prête à le faire. C'est la différence entre lui et moi.

Il ne l'est manifestement pas. Je me demande s'il le sera un jour. Et si ce n'est jamais le cas, qu'est-ce que ça implique pour moi ? Ou pour nous ?

Incapable de répondre à ces questions, je finis par cesser d'y penser et glisse dans un sommeil agité.

À notre réveil le lendemain matin, l'eau est redescendue. Ce dont je ne suis pas franchement ravie. D'un côté, je vais pouvoir aller rendre visite à Mila.

Mais de l'autre, la petite bulle que nous avons construite, Gabe et moi, va éclater et nous forcer à revenir à la réalité. Le problème, c'est que je ne suis pas sûre que nous en soyons capables.

Gabriel

Bon Dieu, mais qu'est-ce qui se passe ?

Je suis à la salle de sport en train de faire mes exercices et mes pensées sont un tourbillon incontrôlable. Je ne m'attache pas aux femmes. Jamais. Je les baise, j'aime ça. Mais m'attacher ?

Jamais de la vie.

Alors pourquoi est-ce que je m'en fais tellement au sujet de Madison ? C'est d'une futilité absolue, bon sang, vu que je ne peux pas rester avec elle. Je suis trop bousillé et elle n'a pas vu la moitié du problème. Ça ne serait pas bien.

Et pourtant, bordel, ce serait vraiment bien.

Tout le monde est brisé, dans ce monde, Gabriel ? Déglutissant avec peine, je frappe plus fort le sac d'entraînement. Oui, tout le monde est brisé, mais c'est moi le plus irréparable.

La bile me monte à la gorge et je la ravale. Madison n'a pas la moindre idée du monstre que je suis. Si elle savait, elle me flanquerait un grand coup de pied dans les parties avant de m'envoyer balader.

Et elle aurait bien raison.

Je n'ai plus à m'inquiéter que tu me fasses du mal. Merde. Le souvenir de ses paroles a un effet viscéral sur moi, elles me vrillent les tripes. Qu'est-ce que je fous, là ? Pourquoi est-ce que je fricote avec elle ? Ce n'est pas bien.

Non, pas bien du tout.

Pourtant quand je la tenais dans mes bras hier soir, tout semblait parfait. Et quand je pense à m'éloigner d'elle, tout semble merdique. Suis-je assez égoïste pour vouloir la garder, tout en sachant pertinemment que je ne suis pas fait pour partager la vie de qui que ce soit ?

La mauvaise chose t'a rattrapé.

Je cogne le sac plus fort encore, suffisamment pour sentir la tension de l'effort dans mon épaule.

La mauvaise chose t'a rattrapé.

Non, la mauvaise chose ne m'a pas rattrapé.

C'est moi, la mauvaise chose.

Je passe sous la douche, puis j'appelle Jacey sur mon portable.

— Salut, p'tite sœur. Ça te dit d'aller tirer un peu ?

— OK. On se rejoint sur place dans une heure ?

— Ouaip.

Je lui ai appris à viser quand nous étions encore au lycée, alors que je n'étais qu'un blanc-bec sans expérience. Je pensais que devenir Ranger serait le sommet de ma vie. Que ça ferait de moi un homme.

J'étais loin d'imaginer que ça me détruirait.

Je repasse à la maison pour embarquer un Colt AR-15 et plusieurs boîtes de cartouches dans mon coffre avant de prendre la direction du stand de tir.

Au fil des années, Jacey et moi avons passé des centaines d'heures à trouser des cibles, rien que pour nous vider la tête. L'aspect répétitif du tir a quelque chose de réconfortant, de familier. C'est une activité que nous pouvons pratiquer ensemble et que nous apprécions tous les deux.

Quand j'arrive, Jacey est déjà sur place à vider ses affaires, notamment son neuf millimètres rose sur lequel je ne cesse de la taquiner. Elle se tourne vers moi en m'entendant approcher, ses cheveux blonds relevés en queue de cheval pour ne pas la gêner.

— Alors, qu'est-ce qui ne va pas ?

Je lui jette un coup d'œil en posant mon sac au sol.

— Comment ça ? Tu m'as pris pour une de tes copines ? Tu crois que je vais te déballer mes petits soucis et tout le tralala ?

Elle sourit.

— Nan. On va d'abord dézinguer des cibles. Et ensuite on en discutera.

Secouant la tête, j'insère mes boules Quies.

Durant les deux heures qui suivent, nous explosons les silhouettes en papier de bon cœur. Ça reste incroyablement satisfaisant de percer des trous au centre d'une cible, même quand on y est habitué. Quand nous nous retrouvons presque à court de munitions, Jacey se tourne vers moi en retirant l'une des siennes.

— Tu as faim ?

— Ouaip, j'acquiesce.

Nous nous rendons au petit restaurant de burgers du bout de la rue où elle commande presque l'équivalent d'un demi-bœuf ainsi qu'une margarita. Incrédule, je passe une

commande qui paraît dérisoire en comparaison : un double hamburger avec oignons en supplément et une bière.

— Ça fait un mois que tu n’as pas mangé, ou quoi ? je lui demande tandis que nous nous installons sur la banquette en vinyle.

— C’est la période du mois qui veut ça, Gabe, me confie-t-elle avec un large sourire. Je pourrais manger deux vaches et un veau.

Beurk.

— Je ne veux pas le savoir, Jacey. Je te jure.

Elle se contente de rire.

— Pourquoi est-ce qu’on est ici, Gabe ? Sans déconner. Je sens que quelque chose ne va pas, alors autant me le dire. Sinon je vais devoir te tirer les vers du nez. C’est toi qui vois, moi les deux me conviennent.

Je lève les yeux au ciel. Je suis sûr, en effet, qu’elle adorerait ça.

— J’ai merdé, Jace, finis-je par admettre. Et pas qu’un peu.

Elle hausse un sourcil blond.

— Qu’est-ce qui s’est passé ?

Avec un soupir, j’avale une bonne gorgée de bière. Sa froide morsure, quand elle descend le long de ma gorge, me fait du bien.

— Madison.

Jacey plisse aussitôt les yeux.

— Qu’est-ce que tu as fabriqué ? Je te jure que je te castre si tu lui as fait du mal. Je ne plaisante pas. Je n’ai pourtant aucune envie de voir tes bijoux de famille, mais je n’hésiterai pas.

Le regard rivé à la table, je secoue la tête en agitant le liquide dans le verre.

— Non, pas encore. Mais ça va arriver.

Jacey semble perplexe, je le détecte à son expression confuse.

— Je ne te suis pas. Si tu ne l’as pas encore blessée, tu n’y es pas obligé.

Nos plats arrivent et elle plonge sur son assiette avec plus d’appétit que j’en aie jamais vu chez une fille.

— Je ne comprends pas, lui dis-je enfin avec un soupir. Je suis brisé. Quand tu me regardes, tu vois ton grand frère, ce bon vieux Gabe toujours égal à lui-même. Sauf que je ne suis plus ce gars-là. Ce qui nous est arrivé à Brand et moi... ça m’a sérieusement traumatisé. Maddy ne mérite pas quelqu’un comme moi.

Jacey cesse de mâcher pour m’observer.

— Pourquoi est-ce que tu ne la laisses pas en décider seule ? suggère-t-elle. Tu lui as raconté ce qui t’était arrivé ?

— Non.

Tête penchée, Jacey m’examine attentivement.

— C'est terrible à quel point ? Non, sérieux, qu'est-ce que ça a bien pu laisser comme traces ? Je te connais. Tu es une bonne personne, jusqu'au bout des ongles. Jamais je n'aurais songé à te mettre avec Maddy, dans le cas contraire.

— Mais c'est justement ça que tu ne comprends pas, Jacey. Je ne suis plus un type bien. Non, plus du tout.

— Tu as tué quelqu'un, quand tu étais chez les Rangers ? me demande-t-elle, curieuse. C'est ça ? Parce que c'est ridicule, Gabe. Tu te doutais forcément que tu risquais de le faire en t'engageant et en partant en Afghanistan.

Je secoue la tête.

— Ce n'est pas ça. Et oui, j'ai tué des gens.

— C'est pire que ça ? (Elle n'en revient pas.) Dans ce cas, je ne suis pas sûre de vouloir savoir.

Je croise son regard.

— Non, crois-moi, c'est mieux comme ça. Mais à présent, j'ai un problème et je ne sais pas comment le résoudre. Je ne voulais pas me rapprocher autant de Madison. Vraiment pas. Je pensais qu'on sortirait quelques fois ensemble et puis que je rentrerais à la maison. Mais...

— Mais tu l'apprécies vraiment, c'est ça ? demande-t-elle d'un ton assuré. Ça fait longtemps que je te le dis : vous êtes parfaits l'un pour l'autre.

Je lâche un soupir.

— Je l'apprécie, oui. Mais elle a déjà subi son lot d'épreuves. Elle ne mérite pas de devoir supporter mes problèmes. Pourtant, je suis assez égoïste pour ne pas avoir encore envie de partir.

Ma sœur repousse son assiette et me regarde fixement par-dessus son plat, les bras croisés et un air sérieux plaqué sur le visage.

— Gabriel Joseph Vincent. Tu penses que tu ne mérites rien de bon dans ta vie ? Tu penses que ce qui t'est arrivé – quoi que ce soit – est si terrible que tu ne dois plus jamais connaître le bonheur ? Parce que si c'est ça, je te répète que c'est ridicule. Tu as le droit d'être heureux, autant que quiconque. Plus, en fait. Écoute-moi. Tu dois dire la vérité à Maddy. Mets tout à plat. Et laisse-la décider elle-même si tu en vaux la peine. Tu te le dois, à toi, et tu le lui dois aussi à elle.

Je hoche la tête et m'essuie les lèvres, avant de jeter la serviette sur la table.

— OK, je lâche dans un soupir. Tu as peut-être raison.

— C'est certain, corrige-t-elle. Et pour une fois, c'est moi qui te fais la leçon plutôt que l'inverse. C'est plus sympa.

Levant les yeux au plafond, je paie l'addition, puis nous regagnons chacun notre voiture.

— Vraiment, fréro, elle vaut la peine que tu mouilles ta chemise. Je suis sérieuse. Elle paraît dure et irritable au premier abord, mais elle a un cœur en or.

Je repense à hier, devant ce feu de joie à regarder brûler ses mauvais souvenirs et à son expression vulnérable.

Oui, elle l'est en apparence, mais s'avère extrêmement fragile en réalité.

Et c'est justement cette partie d'elle qui m'effraie.

J'embrasse Jacey sur le front.

— Merci du conseil, p'tite sœur. Je rentre à la maison un peu plus tard.

— Et sinon pas de souci, répond-elle. Ça fait un moment qu'on n'a pas vu Jared. Je crois qu'il s'est lassé de me harceler.

— Espérons-le.

Je monte dans ma voiture et envoie un SMS à Maddy avant de démarrer.

Tu veux me rejoindre sur la jetée près de chez toi après ton travail ?

Il ne lui faut que quelques minutes pour me répondre.

OK. Pourquoi ?

J'ai besoin de te parler.

Elle répond une fraction de seconde plus tard : Humm. OK. J'y serai vers 21 h 30.

Je rentre me doucher, puis je tourne un peu en rond jusqu'à ce qu'il soit l'heure d'y aller. Je pars légèrement en avance et vais m'asseoir à un bout de la jetée, les jambes pendant au-dessus du vide, à faire des ricochets en attendant l'arrivée de Maddy.

Même si je n'avais pas entendu claquer la portière sur le parking, j'aurais détecté sa présence. Je sens son regard perçant entre mes omoplates tandis qu'elle descend jusqu'à moi. Puis elle prend place à mon côté, me prend un galet des mains et le jette. Il rebondit une seule fois sur la surface de l'eau, avant de couler comme n'importe quelle pierre.

— Alors, qu'est-ce qui se passe ? me demande-t-elle calmement.

Si j'en juge par son regard, elle semble croire que je veux rompre avec elle.

— Tu te rappelles quand je t'ai dit qu'il y avait des trucs chez moi que tu ignorais ? je lui demande sur un ton solennel en lançant un autre galet dans l'eau.

Elle fait mine de réfléchir.

— Oui, je crois bien me souvenir d'une phrase dans ce genre.

— Eh bien, j'ai décidé que tu devais les connaître.

Elle prend une profonde inspiration et me regarde fixement.

— Tu es sûr ?

Je secoue la tête.

— Non. Mais tu as été super courageuse hier. Alors il n'y a pas de raison que je ne puisse pas en faire autant, je ne suis pas une mauviette. Enfin, quand j'en aurai terminé, tu

risques quand même de penser que j'en suis une.

Elle lève le menton, les yeux toujours rivés aux miens.

— J'en doute, mais il n'y a qu'un moyen de le découvrir.

J'inspire longuement, une fois, deux fois. L'air de la nuit est frais et des lucioles volettent autour de nous. L'espace d'une seconde, j'envisage de changer d'avis. Mais je n'ai pas le choix.

Vas-y, espèce de lâche.

— OK. Tu es au courant que j'ai combattu en Afghanistan avec les Rangers. Tu sais que j'ai dû faire des trucs pénibles. Mais une nuit, il y a une chose qui s'est produite et qui a bousillé nos vies, à Brand et à moi. C'est la raison pour laquelle on se retrouve ici, dans le confort de nos maisons climatisées, à manger de la bonne nourriture pendant que nos gars sont encore là-bas dans la chaleur infernale du désert, obligés d'avaler leurs rations.

Elle continue à me regarder, attendant la suite.

— OK, commente-t-elle. Jusque-là, je comprends. Et je sais aussi que si ça n'avait pas été aussi terrible, tu ne serais pas ici. Je suis prête à l'entendre et je ne compte pas te juger.

Je la dévisage dans l'obscurité.

— Sache que c'était le pire jour que j'ai vécu. Je peux tout te raconter, mais je veux que tu saches à quoi t'attendre, OK ?

Elle hoche la tête solennellement, sans broncher et sans me quitter des yeux.

J'inspire, puis j'expire. Mes respirations sont saccadées dans la nuit, mais peu importe. Je me concentre sur mes paroles, sur chacune séparément afin de parvenir au bout de mes phrases.

— Difficile de trouver par où commencer. L'Afghanistan, c'était hyper brutal. Oui, je pourrais commencer par là. Il faisait chaud, on transpirait, ça sentait mauvais. Partout où nous allions, il fallait surveiller nos arrières. Les gens nous détestaient tout en prétendant le contraire. Plus ça allait, plus c'était dur à supporter. Mais j'aurais pu continuer. Jusqu'à la fin des temps si besoin, parce que c'était l'existence que j'avais choisie. C'était ce que je voulais. Sauf qu'une nuit, une chose s'est produite qui m'a brisé. Ça m'a complètement brisé, Madison.

Je me tais pour rassembler mes esprits et me reprendre avant de pouvoir continuer. Je n'arrive même pas à la regarder en face. Je ne veux pas voir ce qu'elle pense.

— Une nuit, atrocement sombre et étouffante, Brand et moi on patrouillait à l'extérieur de Kaboul avec notre ami Mad Dog. On était en tête d'un convoi de quatre Humvee, qui se dirigeait vers un point précis où nous devions nous déployer pour nous engager dans des directions différentes. Juste après la séparation, une bombe a éclaté. Notre véhicule a explosé en mille morceaux et Mad Dog avec.

Madison retient son souffle, elle attend la suite en silence. Je déglutis.

— C'était un bon gars, Maddy. Un vrai. Avec une femme et un bébé qui l'attendaient à la maison. Son surnom lui venait du Mad Dog bon marché qu'il buvait en trop grande quantité. Et jamais il ne perdait au poker. C'était un super ami. Et en guise de remerciement pour tout ça, j'ai pris une décision qui l'a fait exploser en mille putains de morceaux.

Je contemple désormais l'eau tandis que je rassemble mes pensées. Parce que tout ce que je vois dans ma tête, ce sont les images du corps éventré de mon coéquipier et de la mare de sang qui semblait noire dans la nuit.

Tout ce que j'ai vraiment devant les yeux, c'est tout le reste, ce que je ne peux pas dire à voix haute à Madison. La suite de l'histoire.

Je l'entends inspirer puis expirer et j'en déduis que je lui en ai déjà assez révélé.

— Je suis vraiment désolée, Gabriel. Oh, mon Dieu, c'est tellement horrible ! Je ne sais pas quoi dire. Je suis désolée. Mais enfin, tu ne peux pas t'en vouloir. Ça n'était pas ta faute, pas du tout.

Je la regarde et découvre son beau visage crispé, tendu par l'horreur.

— Et si, pourtant. J'ai commis une erreur. Voilà ce qui est arrivé cette nuit-là. Et quand je suis rentré aux États-Unis, je suis allé assister aux funérailles de Mad Dog. Mais lorsque j'ai voulu tendre à sa femme le drapeau qui recouvrait son cercueil, elle m'a regardé droit dans les yeux en disant : « Ça aurait dû être toi. » Parce que oui, ça aurait dû être moi. Elle connaissait toute la vérité.

Elle savait toutes ces choses que je ne peux révéler à Maddy.

Elle savait ce qui s'était vraiment produit. Elle avait lu le rapport de l'armée, les mots écrits noir sur blanc qui ne suffisaient pas à expliquer l'« incident ».

Une chaleur m'envahit la gorge, menaçant de la nouer. Je déglutis, déglutis encore, j'essaie de me détendre, de respirer.

Respire, putain de merde !

Maddy me passe un bras autour des épaules et me serre fort ; je sens son souffle tiède dans mon cou.

— Tu ne peux pas croire ça, insiste-t-elle doucement, ses lèvres frôlant mon oreille. Tu ne peux pas croire ça. Tu es fort et tu es bon, Gabriel. C'était un accident atroce, mais tu n'en es pas la cause.

Je relève les yeux vers elle, une boule dans la gorge.

— Si, j'en suis la cause. Tu n'as pas besoin de savoir comment, en revanche tu dois savoir que je suis rentré complètement bousillé. Le passé n'appartient pas au passé, Maddy. Je suis atteint de troubles post-traumatiques et je n'arrive pas à me soigner. Je ne suis plus normal. Et je ne pense pas que tu devrais sortir avec un homme dans mon genre.

Cette fois, les yeux qu'elle pose sur moi sont brillants des larmes qu'elle retient et remplis de compassion pour moi. Je devrais détester sa pitié, mais je suis trop heureux de ne

discerner aucun jugement. Trop heureux de constater qu'elle ne me pense pas faible, pitoyable ou tout autre adjectif qui me traverse l'esprit.

— Non, tu n'es pas normal, affirme-t-elle. Tu es bon, fort et courageux. Tu as mis ta vie en danger tous les jours pour des gens comme moi, afin que nous puissions dormir en sécurité la nuit. Tu as accompli des choses inimaginables, Gabe. Pour des gens comme moi. Alors crois-moi, j'ai envie d'être avec un homme dans ton genre. N'essaie même pas de jouer ce jeu à la con avec moi.

Soudain, elle écarquille les yeux.

— Cette fameuse nuit à Chicago, tu revoyais des images de là-bas, c'est ça ?

Je hoche la tête sans oser la regarder.

— Ça arrive sans prévenir, bon Dieu. Je ne sais pas le contrôler, c'est bien ça le pire. Ça me rend faible.

— Et alors, tu n'as pas le droit d'avoir une faiblesse ? Même Achille en avait une au talon.

Je lève les yeux au ciel.

— Si je me rappelle bien, Achille en est mort justement.

— Exact, admet-elle. Gabe, tu n'es pas faible. Je suis vraiment navrée que tout ça te soit arrivé, tu ne le méritais pas. Et je déteste l'idée que tu te sentes obligé de le cacher. Il n'y a aucune raison d'en avoir honte. J'ai entendu dire que beaucoup de soldats revenaient avec ces symptômes de stress post-traumatique, même les plus résistants et les plus costauds.

Je me contente de secouer la tête. Rien de ce que je pourrai dire ne lui fera comprendre combien tout ça est humiliant. Et à quel point ça craint d'avoir une faiblesse pareille.

— Comment est-ce que tu gères ça ? me demande-t-elle, hésitante. Quel traitement tu suis ?

De nouveau, je secoue la tête.

— J'ai refusé tout suivi en rentrant à la maison. Enfin, j'ai vu un psy une fois ou deux, mais je n'ai pas participé au programme intensif dans lequel s'est engagé Brand. Ça s'appelle la TCP, qui signifie « thérapie cognitive progressive », ou un truc du genre. Brand m'a raconté que c'était nul, mais que je devrais en suivre une. J'ai répondu : « Pas question. » Je réglerai ça tout seul.

— Et ça avance comment ?

Au ton qu'elle emploie, je devine ses doutes.

— Mal, admetts-je. Mais ça ne peut pas être pire que la TCP.

— Ça dure combien de temps cette TCP ? (Le ton est redevenu curieux.) Tu peux encore en commencer une ?

— Je pourrais, réponds-je avec précaution. Mais je ne veux pas. Il paraît que c'est une semaine infernale. Or l'enfer, j'en ai eu ma dose.

— Je vois, fait-elle, incertaine. Mais tu te rappelles ce que tu m’as dit hier ? Que tu voyais bien que j’avais peur d’affronter mes démons et que tant que je ne l’aurais pas fait, je resterais coincée dans le passé. C’étaient des propos très sages, Gabe. Et je pense qu’ils peuvent aussi s’appliquer à toi.

Je secoue la tête.

— Ton passé diffère du mien, Maddy. Des gens sont morts à cause de moi, ça change tout.

Je vois qu’elle n’est pas convaincue par mon argument, pourtant elle n’insiste pas.

— Je suppose que tu sais ce que tu fais.

Pas du tout.

Mais ça, évidemment, je le garde pour moi.

Au lieu de quoi, je l’observe de nouveau.

— Tu me prends pour un salopard complètement dingue, maintenant ?

Car elle me regarde comme si, en effet, je l’étais.

— Gabe, je t’ai vu t’effondrer à Chicago. Alors crois-moi, ce que j’imaginai était bien pire que la réalité. Vu que tu refusais d’en parler, je croyais réellement que tu étais peut-être dingue. Mais ce n’est pas le cas.

Je me lève et lui tends ma main pour l’aider à en faire autant.

— Tu me détestes, alors ?

— Pour quelle raison ? s’étonne-t-elle. Pour avoir fait ton travail ? Être rentré traumatisé ? Avoir perdu ton ami ? Euh, non. Au contraire, je te respecte encore plus d’avoir traversé tout ça.

— C’est peut-être toi la dérangée, alors, je marmonne tandis que nous remontons la jetée.

— Ça n’est pas à exclure, admet-elle.

Je lâche un rire grave, avant de la laisser reprendre sa voiture.

— Retrouvons-nous chez moi, suggère-t-elle. Reste avec moi ce soir.

Je me crispe automatiquement. Pur réflexe.

— Je ne crois pas. Je ne crois pas que je devrais.

— Mais je sais à quoi m’attendre, pas vrai ? Les cauchemars, l’agitation ? Crois-moi, j’ai déjà assisté à tout ça. Et de nouveau la nuit dernière. Tu m’as réveillée depuis le canapé, ça n’est pas bien méchant.

Je revois cette fille à Kaboul. Le sang qui lui coulait sur un côté du visage. Elle ne serait pas tout à fait d’accord avec ça, je parie.

Mais c’était il y a presque une année. J’ai dû faire pas mal de chemin depuis.

Sans doute.

Alors je finis par hocher la tête.

— OK, je te rejoins chez toi.

Le sourire qu'elle m'offre exprime sa gratitude.

— Parfait. À tout de suite.

Je monte dans ma voiture et reste assis là un moment. Je n'arrive pas à croire que je viens de faire ça. Je ne lui ai peut-être pas tout avoué, mais je lui en ai raconté un peu et elle ne s'est pas enfuie en courant.

Je prends une inspiration pénible. Puis j'expire.

Est-il possible que les choses se passent bien au bout du compte ?

Est-il possible qu'à l'instar de Maddy, je parvienne à affronter ce qui m'est arrivé et à aller de l'avant ?

Ça paraît trop beau.

Et pourtant c'est exactement ce que je suis en train de faire.

J'espère.

Je démarre la voiture et suis les feux arrière de celle de Madison jusqu'à sa maison. Dans le noir, on dirait presque des yeux rougeoyants qui m'observent.

La mauvaise chose t'a rattrapé.

Qu'elle aille se faire foutre.

Madison

Sur le chemin du retour, je repense à la confession de Gabriel. Et tout prend sens.

Pas étonnant qu'il ait craqué à Chicago quand notre taxi a explosé. Oui, c'était une explosion, bon sang ! Ça a dû faire remonter à la surface celle de Kaboul.

Je déglutis avec peine.

L'avoir entendu parler ainsi, avoir constaté sa vulnérabilité, sa blessure, ça me touche au plus profond de moi-même, un endroit où jamais je n'ai été bouleversée, celui où les épouses et les mères cachent leur instinct protecteur.

Ça me donne envie de l'envelopper de mes bras et de le serrer, de le protéger. Comme si je le pouvais. Je sais bien que non, tout comme je sais qu'il ne me laisserait jamais faire. Pas un mâle alpha tel que lui.

Je me gare dans mon allée, sors de la voiture et rejoins Gabe au moment où il descend de sa Camaro. Je prends son visage entre mes mains et l'attire à moi pour lui donner un baiser autoritaire. Passé le moment de surprise, il m'enlace et me colle à lui, répondant à mon baiser.

Enfin, il s'écarte.

— C'était pour quoi, ça ?

Je secoue la tête.

— Pour avoir été toi-même, voilà tout.

Il me jette un coup d'œil sceptique, mais n'insiste pas. Il se contente de me suivre à l'intérieur. Savoir ce qui lui est arrivé me met d'humeur sentimentale et je n'ai qu'une envie : m'asseoir à son côté et le contempler, m'émerveiller de sa bravoure. Le tenir contre moi, me lover contre lui, autant de choses qui me feraient passer pour une folle, alors je m'en abstiens.

À la place, je suggère que nous allions nous installer dans le Jacuzzi.

— Tu en as un ? fait-il, un sourcil arqué. Comment se fait-il que je n'aie pas été au courant ?

— Ça n'est jamais venu dans la conversation, réponds-je en haussant les épaules.

— Je n'ai pas de maillot de bain, m'avertit-il, son sourcil brun toujours levé.

Je lui souris.

— Tu n'en as pas besoin.

Je le tire par la main jusqu'au Jacuzzi enterré sous ma véranda, que Gabe observe d'un air surpris.

— Je ne l'avais même pas remarqué la première fois où on... Enfin, je ne l'avais pas vu.

En riant, je retire mon short, puis mon haut.

— On était un peu distraits, cette nuit-là.

J'enlève mon soutien-gorge, ma culotte aussi et me plante devant lui complètement nue. Il pose sur moi un regard approbateur, descendant et remontant lentement le long de mon corps.

— C'est maintenant que je suis un peu absent, admet-il en déboutonnant son propre pantalon, avant de se débarrasser de tous ses vêtements.

Il m'attire à lui, peau contre peau, et laisse ses mains parcourir mon dos.

— Est-ce que je t'ai déjà dit que tu avais les fesses les plus sexy du monde ? me demande-t-il tranquillement.

— Non, réponds-je en pouffant. Mais je t'en prie, ne te gêne pas.

— Eh bien c'est le cas, déclare-t-il contre mes lèvres. Je pourrais les tenir dans mes mains toute la journée.

— Pourquoi tu ne les tiendrais pas dans tes mains là-bas, bien au chaud ? je suggère en m'approchant du Jacuzzi.

Gabe finit de se déshabiller et me suit. Fidèle à sa promesse, il me saisit les fesses au moment où j'entre dans l'eau bouillonnante.

Je m'enfonce dans le bain à remous et me perche sur ses genoux.

Le contact de sa peau contre la mienne m'excite aussitôt. Je me rue sur sa bouche. Pour une raison que je ne m'explique pas, ce soir j'ai besoin de le sentir tout contre moi. Je veux absorber toute sa souffrance, celle qu'il cache depuis si longtemps. Je veux la lui prendre, l'en débarrasser.

Je veux me noyer en lui, qu'il se noie en moi. Mon corps, le sien et rien entre les deux.

Or à ma connaissance, il n'y a qu'une façon de parvenir à ce résultat.

Je glisse la main sur son membre dur, ravie de l'entendre haleter dans la seconde qui suit. J'adore le son de sa voix dans la pénombre, le contact de son sexe, le sentir réagir ainsi à ma caresse.

J'adore la manière dont il s'est ouvert à moi.

La confiance qu'il m'a accordée.

J'adore le contact de ses cuisses sous les miennes.

Je l'embrasse de nouveau, étouffant de mes lèvres son grognement animal, et c'est comme s'il connaissait mes pensées, s'il savait toutes les choses que j'admire chez lui.

Sans que j'aie besoin de les exprimer à haute voix.

Toujours silencieuse, je me positionne sur son érection, avant de l'enfoncer tout au fond de mon sexe. Il bascule la tête en arrière et m'agrippe le dos de ses grandes mains.

Puis il plonge ses yeux orageux dans les miens.

— Tu ne veux pas que je mette un préservatif ? parvient-il à demander.

— Non, je prends la pilule. Et je te fais confiance.

— Waouh, Maddy, gronde-t-il alors que je vais et viens le long de son membre.

L'eau rend la pénétration plus facile, plus profonde, je peux l'accueillir tout entier en moi. Et je vois bien que ça le rend dingue. Sauf que ça me rend dingue aussi. La façon dont sa peau glisse contre la mienne me donne envie de pleurer, à tel point que mes nerfs sont à vif, mes émotions à fleur de peau.

Mais je veux le faire jouir. Je veux l'absorber en moi, je veux prendre tout ce qu'il est en mesure de me donner. Prendre, prendre et prendre encore tout de lui.

— Jouis pour moi, Gabe, je lui murmure dans le cou.

Je profite qu'il ait la tête renversée en arrière pour lui embrasser lentement la gorge, lécher les gouttes d'eau sur sa peau, le goûter.

— Jouis pour moi.

— Tu me tues, grogne-t-il.

Je lâche un rire que mon excitation rend grave et rauque.

— C'est un peu le but, puisque je veux te faire jouir. Je veux te sentir.

Je me mets à bouger plus vite, montant et descendant sur son sexe, jusqu'à ce qu'il me serre les hanches plus fort dans un râle, et je sais que son orgasme est là. Je le sens pulser, palpiter. Je sens sa chaleur se déverser dans mon ventre et je souris.

— Tu vois, ça n'était pas si difficile que ça, je le taquine en me lovant contre lui.

Il me répond par un large sourire, puis :

— Non, et c'est bien ça le problème, répond-il. Ça ne l'était pas du tout, sauf que tu n'as pas joui, toi. Alors il faut remédier à ça. Ce n'est que justice.

Passant outre mes protestations comme quoi il n'est pas obligé, il me renverse sur le dos et me tient contre lui tandis qu'il insère les doigts en moi. Avec des gestes fluides, il m'amène bientôt jusqu'au plaisir suprême. Le corps secoué de convulsions, je jouis et jouis encore.

— Tu es plutôt doué de tes mains, je commente quand j'ai retrouvé mon souffle.

— Heureusement, répond-il avec un grand sourire. Parce que tu es insatiable.

— N'importe quoi, je ricane.

Nous restons alanguis dans le Jacuzzi jusqu'à ce que nos doigts commencent à se rider.

— Je crois qu'il va falloir vider le bain à remous et le nettoyer avant de le remplir à nouveau, je fais remarquer quand nous sortons nous envelopper dans des serviettes.

Gabe pouffe de rire.

— Pourquoi ? Quelqu'un d'autre que nous va l'utiliser ?

Là, il marque un point.

Nous commandons des plats chinois et nous installons sur le canapé pour les déguster. Puis nous regardons un film, jusqu'à tomber de sommeil. Alors nous allons nous coucher et arrive enfin mon moment préféré de la journée.

J'adore la nuit, pour me pelotonner contre le torse dur de Gabe. J'adore quand il referme ses bras autour de moi et qu'il me serre contre lui. Je me sens en sécurité, à l'abri, comme si rien ne pouvait m'atteindre.

En plus ce soir, il ne partira pas. Il va rester avec moi. Et cette pensée me tire un sourire.

Allongée au creux de son bras, j'écoute les criquets par la fenêtre ouverte et le bruit des vagues s'écraser sur la berge, telle une berceuse. J'écoute la respiration rythmée de Gabe et ses légers ronflements quand il s'enfonce dans un sommeil profond.

J'ignore combien de temps je mets à le rejoindre.

Ni le temps qui s'écoule avant que je sois réveillée.

Mais il ne me faut qu'une fraction de seconde pour me rendre compte que je n'arrive plus à respirer.

Les mains de Gabe m'enserrent la gorge, ses doigts sont enroulés autour de mon cou tel un étau.

Dans un sursaut, je me réveille et me mets à me débattre : piètre tentative pour retrouver mon souffle, car ses bras sont comme des anneaux d'acier que je ne parviens pas à bouger d'un millimètre.

— Gabe, je murmure d'une voix rauque. Gabe, ce n'est que moi. Réveille-toi.

Mais l'expression dans ses yeux est sombre et morne : il dort encore. Et de toute évidence, il me prend pour quelqu'un d'autre.

— Va te faire foutre ! me hurle-t-il, le visage tordu par la rage. Pourquoi tu as fait ça ? Ce n'était qu'une gamine. Tu es un putain d'assassin !

Il serre un peu plus son étreinte et cette fois, je ne parviens plus du tout à respirer. Je le repousse de toutes mes forces, jusqu'à ce que ma vue commence à se troubler. Des taches noires me passent devant les yeux.

— Gabe, je halète, au désespoir.

Le manque d'oxygène me brûle la poitrine, mes doigts et mes jambes s'engourdissent. Je ne sens plus assez mes mains pour continuer à lutter. Mes paupières sont trop lourdes pour que je les garde ouvertes et je sais sans l'ombre d'un doute que si je les ferme, je pourrai ne plus jamais les rouvrir.

— Gabriel, s'il te plaît...

Je ne peux plus parler. La prise de Gabriel est trop serrée autour de ma gorge.

Je n'arrive plus à bouger. Il est cent fois plus fort que moi.

Et je ne peux plus respirer.

Alors que je ferme les yeux et que tout devient noir, je comprends à quoi cela ressemble de mourir.

Gabriel

La fumée s'enroule autour de moi, je n'y vois plus rien, je n'arrive plus à respirer. La tête le plus près possible du sol, je me traîne sur les coudes. Plus je suis bas, plus l'air est respirable. L'odeur d'essence et de caoutchouc qui brûle est quasi étouffante, alors je tâche de prendre de petites inspirations.

— Brand ! je siffle d'une voix aussi basse que je peux. (J'ignore qui d'autre se cache dans l'obscurité, nous surveille, prêt à attaquer.) Brand !

Je ne vois toujours rien, en revanche j'entends un gémissement rauque et saccadé, alors je continue à ramper dans sa direction.

L'obscurité m'empêche de distinguer quoi que ce soit et à cause des craquements du feu qui ravage le Humvee, je n'entends presque rien non plus.

— Putain ! je marmonne quand un morceau de métal s'enfonce profondément dans ma cuisse.

J'essaie de le retirer et ma main revient ensanglantée. Je sais que je suis en état de choc, car je ne ressens plus de sensations, alors que je suis couvert de sang. J'en ai le goût dans la bouche, une saveur de métal rouillé qui me dégouline dans la gorge. J'ignore combien de temps je vais rester conscient, déjà ma vision se brouille par intermittence.

Le fait de n'entendre qu'une voix m'inquiète. La déflagration a été violente et si quelque chose est arrivé à Brand, jamais je ne me le pardonnerai. J'aurais dû prévoir l'attaque, j'aurais dû agir plus vite. Si seulement cette petite fille n'avait pas eu l'air aussi effarée.

— Pas Brand, j'implore Dieu. Pas lui. Je t'en supplie.

Je continue à ramper dans la poussière, la fumée se dissipe enfin et la lune apparaît, assez brillante pour que je distingue un peu mieux la situation. La silhouette immobile de Mad Dog est allongée à quelques mètres de moi. Ses jambes ne sont plus attachées au reste de son corps, ses

intestins sont sortis de son ventre. Et son sang, qui forme une mare autour de lui, semble aussi noir que la nuit.

Bordel.

Il est mort et c'est ma faute, putain ! Mais je ne peux plus rien pour lui. Je dois trouver Brand.

Je pars à sa recherche en tournant vers la droite. Je ne vois rien. Je scrute la zone et suis bientôt soulagé de discerner un lent mouvement un peu plus loin. Une jambe. Une chaussure de Ranger, celles que nous fournit l'armée. Elle bouge encore.

Brand.

Dieu merci.

Je suis en train de me traîner dans sa direction quand je tombe sur la fillette.

Ses yeux vitreux sont ouverts.

Et sa tête est détachée de son corps.

Je m'évanouis. Je le sais, car lorsque je reviens à moi, un homme est debout au-dessus de moi. Vêtu de la tenue traditionnelle afghane, il m'observe sans un mot et d'instinct je devine qui il est. C'est lui qui a envoyé la gamine pour nous attaquer. Cependant, il n'est pas vraiment là. Il n'est pas réel, car il n'était pas sur les lieux cette nuit-là. C'est mon esprit qui l'a fabriqué.

Enfin, réel ou pas, je veux le tuer pour son crime.

Je bondis sur mes pieds en dépit de ma douleur, plus rien ne compte sauf la rage qui coule dans mes veines. Je l'étrangle de mes mains.

— Sale fils de pute, je siffle. C'était une gamine. Tu es un putain d'assassin. Elle ne devait pas mourir pour tes idées tordues. Tu es dingue.

Je serre plus fort, sentant qu'il essaie de parler.

— Va te faire foutre ! je lui hurle.

Je vois ma main couverte de sang.

— Ce n'était qu'une gamine. Tu es un putain d'assassin !

J'ai envie de lui briser le cou. Et je vais le faire. Mais d'abord, je veux qu'il souffre.

Il doit payer pour l'atrocité qu'il a commise.

Je serre plus fort, ravi de sentir la vie s'échapper de son corps, de sentir son souffle sortir péniblement de ses poumons. Il mérite de souffrir. Il mérite tout ça.

— Gabriel, s'il te plaît, me supplie-t-il dans un murmure.

Je serre encore plus fort et son corps finit par se ramollir entre mes mains.

À cet instant seulement, je me rends compte de quelque chose.

Il ne connaissait pas mon nom.

J'ouvre les yeux pour découvrir le cou menu de Madison entre mes mains, ses yeux clos et son corps amorphe. Le choc me frappe aussitôt et le souffle coupé, je comprends ce que je viens de faire.

Nom de Dieu, j'ai tué Madison !

Madison

Je suis dans les ténèbres. Je flotte dans une mare ou bien je suis au bout d'un tunnel sombre, voire peut-être au début. Pour être honnête, je ne sais pas vraiment où je suis. En tout cas, mon environnement est cotonneux, chaud et doux et je ne veux jamais partir d'ici.

Car rien ne peut m'atteindre ici.

Je le sais. Je le sens.

Mais soudain quelqu'un me secoue par les épaules, des doigts s'enfoncent dans mes bras. Un souffle court dans mes oreilles, des paroles grommelées.

— Putaindemerde, putaindemerde, putaindemerde.

Les mots s'emmêlent sous l'effet de la panique. Je connais cette voix.

Je suis en équilibre au bord d'un précipice. Car il s'agit de Gabe et il vient d'essayer de me tuer. Il était donc bien fou.

Si j'ouvre les yeux, je reviens avec lui et je vais devoir me battre pour ma vie. Est-ce que j'en ai vraiment envie ? Tout est si confortable ici. Je n'ai pas eu mal. C'est fini.

Mais justement, si je reste ici c'est fini.

Je ne serai plus jamais rien.

Les bras mous et le corps engourdi, je fais la seule chose dont je suis capable.

J'ouvre les yeux.

Gabriel

— Putaindemerde, putaindemerde, putaindemerde.

Madison est dans mes bras, immobile et sans vie.

— Maddy, réveille-toi, je la supplie en la secouant par les épaules. Réveille-toi. Bon Dieu, s'il te plaît... réveille-toi.

S'il te plaît.

Seigneur.

Elle est immobile, fragile. Ses paupières sont closes, ses cils posés sur ses joues pâles. Elle est trop calme, trop figée. Parce que Dieu ne m'écoute plus.

Je me penche sur elle pour écouter son souffle, sentir son pouls.

Rien.

Attends...

Si, il est bien là. À peine.

— Maddy.

Une dernière fois je la supplie, avant de perdre les pédales. Je n'arrive plus à respirer, plus à réfléchir. Je pose les lèvres sur son front, je murmure son nom contre sa peau.

— Je t'en prie, mon Dieu, je supplie encore.

Et soudain, elle ouvre les yeux et les plonge dans les miens.

— Gabe ? demande-t-elle d'une voix faible.

Elle porte les mains à sa gorge, comme si parler constituait un effort trop épuisant.

Je l'attire contre ma poitrine, la tiens serrée tout contre moi, je reste agrippé à elle tandis que mon cœur bat la chamade et que je tente de me convaincre que je ne l'ai pas tuée.

Est-ce que c'est bien réel ? Parce que je ne sais plus, maintenant. La nuit, je ne sais jamais. Surtout quand je m'endors.

— Je suis désolé, je lui dis d'une voix hachée en respirant l'odeur de ses cheveux. Oh bon sang, je suis tellement désolé !

Il me faut une bonne minute pour me rendre compte qu'elle se débat, ses petites mains poussant contre mon torse. Dans un sursaut, je la relâche et elle se recroqueville loin de moi, tel un animal blessé.

— Putain, Gabe, c'était quoi, ça ?

Elle est comme folle, les mains toujours collées à sa gorge.

— C'était quoi ? répète-t-elle.

Rivé à ses yeux affolés, je vois la pire chose qui se puisse voir. Pas de colère, pas de haine, pas de reproche.

Mais de la peur.

Elle a peur de moi.

Et là, je sais que cette scène est bien réelle. Que tout ça est bien réel. Tout.

Mes tripes se vrillent, comme prises dans un étau, je déglutis à grand-peine, mes mâchoires se serrent, puis se détendent. Je n'arrive même pas à lui répondre.

Elle me dévisage, toujours en pleine panique.

— Fous le camp ! hurle-t-elle. Sors d'ici.

Je suis sidéré, pétrifié, alors c'est elle qui bouge. Se remettant péniblement debout, elle se rue vers la porte de la chambre. Et en la regardant s'enfuir, je fais la seule chose possible. Car je ne peux pas la laisser partir comme ça.

Pas sans lui expliquer.

Il faut qu'elle comprenne.

Je plonge en direction de la porte et saisis Maddy pour l'immobiliser contre moi, pour l'empêcher de partir. C'est le seul moyen qui me vient à l'esprit.

Elle se débat, s'agite entre mes bras, me frappe le torse, donne des coups de pied, griffe.

— Lâche-moi ! crie-t-elle tandis que ses ongles me déchirent le visage. Lâche-moi !

— Maddy, arrête, je me hâte d'implorer, malgré la brûlure sur mes joues. Arrête-toi. Je ne vais pas te faire de mal. Je veux juste t'expliquer. Je te jure devant Dieu que je ne te ferai pas de mal.

Elle se fige et me contemple d'un air hésitant.

— Lâche. Moi, répète-t-elle en détachant bien les mots. Si tu me lâches, je t'écouterai.

J'obtempère aussitôt et elle reste plantée, complètement immobile face à moi.

— Tu vois ? Je te promets que je ne vais pas te blesser. Je ne veux que t'expliquer. Je t'en prie, Maddy.

L'expression de ses yeux est dure, mais elle se radoucit légèrement à mes paroles.

— C'était quoi, ça, nom de Dieu ? demande-t-elle. Dis-le-moi tout de suite.

— Maddy...

Ma voix se brise et je dois recommencer.

— Maddy, c'était... C'est la partie de l'histoire que je ne t'ai pas racontée. La mauvaise chose. Elle m'a rattrapée et j'ai beau la combattre de toutes mes forces, je n'arrive pas à m'en dépêtrer. Jamais je ne réussirai d'ailleurs, parce que maintenant la mauvaise chose, c'est moi.

Je déblatère, mes mots n'ont aucun sens. Mais j'ignore comment réparer car je n'ai qu'une idée en tête : qu'elle m'entende. Qu'elle sache qui je suis.

Elle frémit, ferme les yeux puis les rouvre.

— La « mauvaise chose » ?

Sceptique.

Suspicieuse.

Je hoche la tête en essayant de prendre une inspiration.

— Une femme en Afghanistan... après. Elle m'a dit que la mauvaise chose m'avait rattrapé. Mais elle avait tort. C'est moi la mauvaise chose, Maddy. Et je ne devrais pas m'approcher de toi. Je ne voulais pas m'en prendre à toi, bon Dieu. Je ne voulais pas te faire de mal. C'est pour ça que je refusais de dormir avec toi. Ça se passe quand je dors... j'ai des terreurs nocturnes. Elles sont si réelles, je te jure, je ne suis plus moi-même. *Je ne suis plus moi-même.*

Je baisse les paupières et la brûlure rouge qui reste allumée derrière la membrane de peau, je la déteste. Tout comme je déteste cette pression dans ma gorge, sur mon cœur. Et mon incapacité à respirer. Je déteste cette putain de faiblesse.

Je me déteste.

Pourtant les mains froides de Maddy sont désormais sur moi et, tremblantes, effleurent mon visage, me caressent le front. Penchant la tête, elle murmure dans mes cheveux :

— C'est bon, Gabe. Je comprends. Tu ne voulais pas me faire de mal. Je le vois maintenant.

Je sais qu'elle a peur, je le vois dans la façon dont son corps frissonne, dont ses yeux sont voilés par la méfiance, dans la posture de son corps qui demeure imperceptiblement à distance. Comme si elle était prête à bondir à tout instant.

Et cependant, malgré ses craintes, elle est là.

À me réconforter.

— Tu vas bien, reprend-elle.

Je ne sais pas trop si c'est moi ou elle qu'elle cherche à rassurer.

— Mais pas toi, je réplique, plein d'angoisse, en remarquant les marques déjà mauves sur son cou.

Elles ont la forme exacte de mes paumes.

— Putain...

J'enfouis mon visage entre mes mains.

— Tu vois ? Tu comprends maintenant ? je lui demande.

J'ai la gorge si sèche que j'ai du mal à parler.

— Tu vois ? C'est pour ça que tu ne peux pas dormir à mon côté. C'est pour ça que tu ne dois pas être avec moi.

Elle secoue la tête et m'attire à elle, m'agrippe, et me voilà quasiment affalé sur ses genoux. Sa respiration est rapide et la mienne haletante. Ensemble nous tâchons de nous calmer, ensemble nous tâchons de comprendre.

— Explique-moi ce qui s'est passé, exige-t-elle soudain. Raconte-moi le reste de l'histoire. S'il te plaît. J'essaie de rester calme, là, mais je t'assure que je flippe. J'ai besoin de comprendre.

Le visage de la fillette m'apparaît à la manière d'un flash, ses yeux sombres et effarés. Tous les cadavres, tout le sang, l'odeur de la chair brûlée. La fumée.

Bon Dieu.

Je ferme les paupières, mais les images sont encore là. Elles me hantent et je sais qu'elles me hanteront toujours.

Rouvrant les yeux, je les pose sur Maddy. Elle attend, impatiente, une main sur la gorge. Je déglutis.

— La nuit où notre Humvee a explosé, je commence d'une voix cassée, il y avait de la poussière, de la poussière partout. On voyait à peine nos propres mains devant notre visage, et l'obscurité n'arrangeait rien. Je parlais à Brand, tout en gardant un œil sur l'horizon, quand un mouvement a attiré mon attention. Quelque chose a mis tous mes sens en alerte. Je savais que c'était mauvais signe. Et ça l'était.

Je m'interromps une seconde et le silence s'étire entre nous.

— C'était quoi ? m'interroge-t-elle.

Son visage est blême, elle hésite. Elle ne veut pas savoir, et en même temps elle veut savoir. Elle en a besoin. Je dois tout lui raconter, elle mérite bien ça.

J'ai envie de fermer les yeux, de bloquer les souvenirs, mais je n'en fais rien bien sûr.

— C'était une petite fille. Elle sortait de la pénombre. J'ai dû me concentrer pour distinguer son visage et quand j'y suis parvenu, j'ai vu à quel point elle était terrifiée. Ensuite j'ai compris pourquoi. Elle avait une bombe autour de la taille.

Maddy halète, puis se fige, les mains plaquées sur sa gorge tandis qu'elle attend la suite de mon récit.

— Si elle déclenchait cette bombe, Maddy, elle nous faisait tous exploser, je le savais. Et pourtant j'ai hésité. Je ne voulais pas tuer une gamine.

Je me tais et déglutis à grand-peine.

Ma bouche est si sèche que j'entends ma langue frotter contre mes dents.

— Je l'ai regardée une seconde – rien qu'une seconde – pour voir ce qu'elle allait faire. J'étais pétrifié, Maddy. Tout ce que j'avais appris à l'entraînement était figé dans ma tête,

comme en suspens, parce que ce n'était qu'une putain de gosse. J'ai vu ses petits doigts qui tenaient le détonateur, je les voyais trembler. Et j'ai su qu'elle ne voulait pas appuyer sur ce bouton.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

Le ton est raide, pourtant je devine qu'elle connaît déjà la réponse.

Je déglutis, les souvenirs me brûlent.

— Je l'observais à travers la loupe de ma mitraillette. Je lui ai hurlé d'arrêter. Et elle a levé les yeux vers moi. Des yeux suppliants. *Suppliants*. Noirs comme la nuit et emplis de peur. De terreur. À cette seconde, ma seule certitude c'était qu'elle craignait davantage celui qui lui avait attaché ces explosifs que la mort elle-même. Alors j'ai su qu'elle allait le faire. Ses doigts ont bougé et j'ai appuyé sur la gâchette.

Je ferme les yeux pour essayer d'éteindre les souvenirs, pour ne pas me rappeler l'horrible odeur qui empestait l'air cette nuit-là.

Le sang.

— Tout a explosé. Tout. Je n'y voyais plus rien. Je ne ressentais plus rien. Je n'arrivais plus à réfléchir. J'ai rampé à travers la fumée et la poussière ; quand j'ai trouvé Mad Dog, il était mort. Ses jambes avaient disparu et il était éventré, ses viscères déversés sur le sol à côté de son corps. Il y avait tant de sang. J'en avais le goût dans la bouche, je le sens encore sur ma langue. Toutes les nuits, encore et encore.

— Et la fillette ? chuchote Maddy.

— La fillette... était en morceaux. J'ai trouvé sa tête. Je n'arrive pas à oublier l'expression de ses yeux. Ils continuaient à me supplier de l'aider et moi, j'en étais incapable. Jamais je ne me dépêtrerais de ça.

Madison me dévisage, horrifiée, sans respirer.

— Oh, mon Dieu. Gabe. Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé avant ? C'est... Je... C'est horrible. Mon Dieu !

Je referme les yeux.

Et chaque fois, je revois le visage de la fillette, tétanisée par cet instant. Sa peau sombre, ses yeux apeurés au moment où je lui tire dessus, juste avant que la détonation, avant que tout se fige, m'emprisonnant là-bas avec elle pour toujours.

Putain.

Maddy a toujours le même air horrifié, mais ses doigts se sont remis à me caresser dans un geste réconfortant, elle m'apaise malgré sa propre horreur.

— Tu ne l'as pas tuée, Gabe. Le coupable, c'est celui qui lui a accroché cette bombe. C'est lui qui l'a tuée. Pas toi. Tu as fait la seule chose possible.

— Tu n'as pas vu son visage, je réplique, le souffle court. Moi si. Juste avant d'exploser, elle m'a dévisagé et tout s'est arrêté. Il n'y avait plus qu'elle et moi. Reliés à travers le viseur

de mon arme. Elle avait besoin de mon aide et je l'ai tuée. Je verrai ce visage jusqu'à ma mort. Je ne l'oublierai jamais.

Ma voix se brise et les doigts de Maddy voyagent sur mon visage, descendent dans mon cou, mon dos. Sa voix se répand en chuchotements brisés, des mots vides, car elle ne peut pas me réparer et elle le sait. Rien de ce qu'elle pourra dire n'y parviendra.

Je suis la mauvaise chose. Et elle ne peut plus l'ignorer à présent.

— Gabe, ce qui est arrivé n'était pas ta faute. Ça n'était pas ta faute.

Et elle répète les mêmes paroles, sans relâche.

— Gabe... mon Dieu...

Je l'interromps avec lassitude :

— Dieu n'a rien à voir là-dedans. Crois-moi. Il m'a tourné le dos voilà bien longtemps et je ne t'ai pas encore tout raconté.

Madison s'immobilise, le souffle au bord des lèvres comme pétrifié par l'horreur.

— Ah non ?

Je secoue la tête.

— Non. Il manque le pire.

Maddy ferme les yeux.

— Cette petite fille, c'était une diversion. Ils ont bombardé mon véhicule pour nous détourner de leur but. Ils cherchaient à ce qu'on y assiste, mais pas qu'on arrive à temps pour l'empêcher.

À mon tour, je baisse les paupières, j'essaie de ne pas visualiser la scène à nouveau. Ces petits corps, les cadavres des mères jetés sur ceux de leurs enfants, tout le sang. Tous les morts.

Je déglutis.

Et encore, car le goût de l'horreur est revenu dans ma bouche.

— Les rebelles talibans voulaient humilier un village voisin afin de les convaincre de soutenir leur insurrection. Comme rien d'autre n'avait fonctionné, ils ont regroupé la plupart des femmes et des enfants, puis les ont massacrés devant les hommes du village. Ils ont épargné les garçons... pour les enrôler de force dans leurs rangs. Tout le reste a été brûlé.

La chambre est désormais aussi silencieuse qu'une tombe, on entend juste la respiration hachée de Maddy. Elle a les yeux écarquillés, les mains tellement crispées sur ses genoux que ses phalanges sont blanches.

— Gabe, commence-t-elle faiblement.

Mais ce qu'elle s'apprêtait à dire meurt sur ses lèvres. Je plonge au fond de ses yeux.

— J'aurais dû faire mon boulot et tuer la gamine, Maddy. Je n'aurais pas dû hésiter. Mais je l'ai fait, à cause de ça des centaines de fillettes et leurs mères sont mortes cette nuit-là. En se déclenchant, la bombe a signalé notre approche aux insurgés, ainsi ils ont su que

le moment était venu d'abattre ces gens. Permettre à cet engin d'exploser leur a donné le temps d'agir avant qu'on les attrape. Si j'avais tué la fillette, le détonateur n'aurait pas fonctionné... le massacre n'aurait pas eu lieu... toutes ces vies auraient été épargnées.

Ma voix se brise et je laisse tomber ma tête dans mes mains. Mes yeux piquent au point que je ne peux plus les garder ouverts.

— Ils les ont fait brûler, Maddy. Ils ont brûlé les corps, y compris ceux qui n'étaient pas encore morts. Le goût de leur chair calcinée était dans l'air, je l'ai eu dans la bouche. Jamais je ne l'oublierai. Leur odeur non plus. Pas plus que les pères en pleurs. Jamais je n'avais entendu des hommes hurler ainsi. C'était... violent, inhumain et sadique. Et c'était ma faute.

Je garde les yeux obstinément clos pour bloquer ces terribles souvenirs. Les images, les odeurs, les sons. Les petites mains maculées de sang. Les corps brûlés. Les yeux sans vie. Les atroces hurlements.

— Jamais je n'avais entendu des hommes hurler ainsi, je répète d'une voix blanche.

Je réprime ma nausée. Aujourd'hui encore, mon estomac se tord et se rebelle.

Maddy enfouit son visage contre mon épaule et se remet à me caresser le dos.

— Ce n'était pas ta faute, finit-elle par répéter doucement. Tu ne pouvais pas savoir ce qui se tramait, Gabe.

La regarder me fait mal.

— Quand tu m'as demandé s'il n'y avait pas moyen que je reste dans les Rangers... c'est pour ça que je n'ai pas pu. Tu comprends, maintenant, non ? Je suis complètement paumé, je ne peux plus me faire confiance.

Les yeux de Maddy sont emplis de douleur et d'impuissance.

— Bien sûr que si, Gabe. Je te fais confiance, moi.

Elle est tellement focalisée sur les horreurs que je viens de lui raconter, sur la pitié qu'elle ressent pour moi, qu'elle en a oublié ce que je lui ai fait tout à l'heure. Je tends la main vers l'ecchymose qui se forme sur sa gorge. Dans un sursaut, elle recule, avant de s'obliger à s'immobiliser.

— Je suis un monstre, Maddy, lui dis-je simplement. Peu importe si j'essaie d'être un homme bien. *Je suis un monstre et ça suffit.*

— Arrête avec ça, me rétorque-t-elle. Tu ne l'es pas. Pas du tout.

Alors pourquoi est-ce que tu n'arrives pas à me regarder dans les yeux ?

Je lâche un soupir.

— Quoi qu'il en soit, je suis un Ranger, Maddy. Entraîné à tuer. Et dans mon sommeil, quand je revis cette nuit en boucle, je suis pareil à un train fou lancé à pleine vitesse et incapable de s'arrêter. Ça me paraît tellement réel, tellement vrai. Impossible de prédire ce dont je serai capable si j'ai l'impression de me retrouver dans une situation où ma vie est en jeu.

C'est pourquoi tu ne dois pas être avec moi.

Elle secoue la tête, sans toutefois croiser mon regard.

— Tu as peut-être été entraîné à tuer, mais tu as aussi été formé à protéger. Tu es un protecteur, Gabe. Tu prenais soin de Mad Dog et Brand, ainsi que des gars des trois autres Humvee. Tu veillais sur cette petite fille par ton hésitation à lui tirer dessus. Tu ne me feras aucun mal.

— C'est déjà fait, j'insiste en fixant les bleus dans son cou. Et il n'y a pas moyen de savoir si je recommencerais ou pas, Madison.

Malgré sa rudesse, ma voix laisse transparaître toute l'angoisse, toute la douleur qui m'habitent.

— Non, ça n'arrivera pas, affirme-t-elle, levant enfin les yeux sur moi.

La frayeur est encore présente dans ses prunelles, même si elle essaie de ne pas l'écouter.

Parce que je lui ai appris que la peur était un choix. *Merde.*

— On ne peut pas le savoir, je réplique faiblement.

Ça, c'est ce que je dis.

Tu dois rester aussi loin de moi que possible.

Ça, c'est ce que je pense.

— Moi, je le sais, insiste-t-elle.

Le ton s'est fait catégorique, tout en gardant des intonations de douceur et de peur. Je ne peux qu'admirer sa loyauté, même si elle n'a pas choisi la bonne cible avec moi.

Soudain je suis extrêmement las. Usé de porter ce poids. Fatigué de m'inquiéter de mon état ou des dégâts que je pourrais causer. J'ai déjà fait du mal à Maddy et c'est ce qui pouvait m'arriver de pire. La seule conduite à tenir désormais, c'est m'assurer que ça ne se reproduise jamais.

Cette résolution me fait du bien. Ça me donne un point sur lequel me concentrer.

— Reparlons-en demain matin, je suggère, détestant entendre ces mots franchir mes lèvres. (Je hais les mensonges.) Je veux que tu te reposes. Ça fait beaucoup de choses à digérer et en plus ta gorge doit être douloureuse.

Je l'attire contre moi et la soulève dans mes bras pour l'asseoir sur mes genoux. Elle est douce, belle et confiante malgré sa peur.

— Tu ne vas pas rester, c'est ça ? marmonne-t-elle. Tu vas t'en aller dès que je m'endormirai ? Tu ne passeras plus jamais la nuit ici.

Elle semble attristée par ce constat, alors même que j'ai failli la tuer.

— Maddy, ne te tracasse pas pour ça maintenant. Dors, repose-toi. Ne sois pas inquiète, je ne m'en prendrai plus à toi.

La culpabilité provoquée par ce que je lui cache pèse si lourd sur ma poitrine que j'arrive à peine à respirer.

Je ne te ferai pas de mal parce que je quitte Angel Bay pour ne plus jamais y revenir.

— Je ne le suis pas, répond-elle doucement, une main sur mon torse. Je ne te crains pas, Gabe.

Mais si, elle a peur. Je le sais.

Ce sentiment est peut-être un choix, mais elle devrait quand même avoir peur de moi. Je suis la chose la plus dangereuse au monde pour elle. Si elle refuse de l'admettre, je vais devoir agir à sa place.

« Tu es un protecteur, Gabe. »

Elle a raison sur ce point. Et même si elle ne le comprendra pas, même si elle ne me pardonnera sans doute jamais, je vais la protéger.

Madison met une éternité à se rendormir cette nuit, mais peu m'importe. Je la tiens lovée sur mes genoux pendant des heures, longtemps encore après qu'elle s'est endormie. Je la regarde, sa façon de se tourner instinctivement vers moi, la façon dont son corps se moule contre le mien, ses douces respirations dans la nuit.

Quand enfin je la dépose sur le lit et l'installe entre les draps froids, j'ai la gorge brûlante et serrée. Dans son sommeil, Madison est ouverte et détendue, comme elle devrait toujours l'être. Sauf que ça ne sera jamais possible avec moi.

Parce que je suis ce qu'il y a de plus terrifiant. *Je suis la mauvaise chose.* Et qu'elle aura toujours une raison de me redouter.

À moins que je ne disparaisse.

Je reste debout au-dessus d'elle, à l'observer, incapable de ravalier la boule qui s'est formée dans ma gorge. Je me penche pour l'embrasser sur le front et lui murmurer :

— Je t'aime.

Et d'un pas déterminé, je quitte sa chambre.

Sans un regard en arrière.

Madison

Oh. Mon. Dieu.

Toujours sous le choc, j'arrive sur le parking du *Hill*, sans prêter aucune attention à cette magnifique matinée.

Le soleil point au-dessus du bâtiment en stuc, donnant l'impression qu'il flamboie. La beauté du paysage semble tout droit sortie d'un tableau de maître, avec les collines qui tombent sur la plage et l'eau qui vient s'écraser sur le sable. La nature dans ce qu'il y a de plus beau.

Mais peu m'importe. Seul compte ce qui est arrivé la nuit dernière.

En coupant le moteur de la voiture, je jette un coup d'œil dans le rétroviseur pour ajuster le foulard de soie noué autour de mon cou afin de dissimuler mes hématomes. J'ai mal chaque fois que j'avale, et ma voix est enrouée. Deux vilains rappels des événements.

Je suis presque contente que Gabriel n'ait pas été là quand je me suis réveillée, sans quoi il se serait affolé en voyant mes bleus.

Gabe.

Je ferme les yeux au souvenir de son visage. Le regard terrifiant d'un tueur. Ses yeux étaient presque noirs et n'étaient animés que d'une seule intention : me tuer.

Les battements de mon cœur accélèrent à cette évocation. *Il me prenait pour quelqu'un d'autre.*

Il me prenait pour un extrémiste taliban.

Je le sais, et pourtant ça ne fait pas ralentir mon pouls, ni disparaître mon inquiétude ou ma frayeur.

La peur, c'est un choix, je me répète in petto.

Et la nuit dernière, j'ai eu peur de Gabriel.

Tout comme j'ai toujours craint mon père.

Mais Gabe n'est pas comme lui.

Il ne me ferait jamais de mal intentionnellement. Je le sais. Il va juste falloir que l'on répare ce qui est brisé en lui. On trouvera un moyen. Il est persuadé du contraire, mais moi je sais que le stress post-traumatique n'est pas insurmontable. C'est un homme bien.

Alors que l'image de son air meurtrier reste suspendue devant mes yeux, je déglutis douloureusement et me répète ce mantra : *Gabriel est un homme bien.*

Je me hâte de sortir mon portable pour lui envoyer un SMS.

Salut ! Tu m'as manqué ce matin. Ça va ?

Un simple « bonjour » fera l'affaire. Je ne vais pas lui faire la leçon par messages interposés. On aura tout le temps de parler de l'aide qu'il doit recevoir plus tard. Ce soir, par exemple, après le travail.

Ayant ajusté mon fouloir une fois de plus, je me dirige vers le *Hill*.

Tony est déjà là et je m'arrête pour discuter avec lui avant de me rendre à mon bureau. Cette semaine, il s'est retrouvé à gérer un grand nombre de mes responsabilités, je lui dois un immense « merci ». Je lui offrirai peut-être une carte de remerciement ou un truc du genre.

— C'est tout naturel, Madison, élude-t-il d'un geste de la main quand j'essaie de le remercier. Je ne fais que mon boulot. Je serai toujours là pour t'aider.

Il retourne à l'approvisionnement du bar et moi à mon bureau. Il semble que la paperasserie soit sans fin dans ce métier.

Je vérifie mon portable, mais n'y découvre aucune réponse de la part de Gabriel. Il doit dormir encore, ce n'est pas surprenant. Il a sans doute passé la nuit éveillé.

Je mets mon téléphone de côté et me plonge dans le travail. Je n'en sors pas pendant une bonne heure, jusqu'à ce que ma vessie m'oblige à faire une pause toilettes. Avant de quitter le bureau, je vérifie ma messagerie à nouveau, mais toujours rien de Gabe.

Zut. J'ai vraiment besoin de savoir s'il va bien, surtout aujourd'hui. Après l'intensité des derniers événements, il me faut recevoir de ses nouvelles. Et j'ai très envie de le voir.

Je décide de me rendre chez lui. Le sujet mérite une conversation au calme et au grand jour. On doit décider ensemble comment agir, comment lui procurer au mieux l'aide dont il a besoin.

Nous devons en passer par là si nous voulons aller de l'avant.

Aux toilettes, je suis surprise de tomber sur Jacey. Je ne m'étais pas rendu compte qu'elle était déjà arrivée. Nous nous dévisageons en silence un bon moment, un certain malaise plane dans l'air.

Je sais que c'est moi qui rends la situation embarrassante, parce que je ne lui ai pas encore avoué que Gabe et moi étions ensemble. Ce qui est idiot. Je dois lui parler. Sitôt mes mains lavées, je me tourne vers elle.

— Bon, ton frère et moi, on est sortis ensemble, je commence d'une voix hésitante.

Elle continue à me fixer.

— Je sais, répond-elle, circonspecte. Je suis désolée, Maddy. Ça va, toi ?

Son expression solennelle et empathique me perturbe. Je ne comprends pas. Gabe lui a tout raconté ? J'ai du mal à le croire.

— Euh, oui... finis-je par répondre en portant machinalement les doigts à ma gorge. Ça va. C'était un accident. Il dormait. Il ne l'a pas fait exprès. Il s'en veut terriblement, alors n'en parlons plus, d'accord ? Et surtout, je ne veux pas que Tony le sache.

Jacey pose sur moi un regard vide.

— Tu ne veux pas que Tony soit au courant de quoi ? De quoi est-ce que tu parles, Madison ? Gabe n'a pas fait exprès de faire quoi ?

Puis ses yeux se figent sur mon cou, d'où je présume que mon foulard a glissé. Elle ouvre grande la bouche et m'attrape par le bras.

— Putain de merde ! C'est mon frère qui t'a fait ça ?

Complètement perdue et perplexe, je la dévisage.

— Si tu l'ignorais, alors de quoi est-ce que tu parlais ? De quoi tu es désolée, Jacey ?

Elle se raidit et nous nous observons sans plus rien ajouter. Entre nous, l'air se charge d'électricité.

— On dirait qu'il y a un malentendu là, je constate lentement, la poitrine oppressée par une soudaine appréhension. Pour quoi est-ce que tu t'excuses, Jacey ?

— Eh bien... Pour deux trucs, maintenant, bafouille-t-elle. Désolée que mon frère t'ait blessée. Punaise, je ne peux pas... il n'a jamais... Je ne comprends pas.

Je soutiens son regard, les doigts tremblants sous l'effet de l'anxiété.

— Et la seconde raison, Jacey ? j'exige, pour la tirer de sa sidération.

Et même si sa réponse me terrifie d'avance, j'insiste.

— Quelle est-elle ?

Jacey cligne les paupières, comme si elle essayait d'effacer par ce geste le mauvais pas dans lequel elle s'est fourrée. Ça doit être une mauvaise nouvelle. Une très mauvaise nouvelle. Je le vois dans ses yeux et je ne veux pas le savoir.

Je ne veux pas savoir.

Mais elle me l'avoue quand même.

— Gabriel est parti, lâche-t-elle tout simplement, d'une voix hésitante. Il a quitté la maison ce matin.

Les yeux rivés sur elle, je secoue la tête, incrédule et comme engourdie des pieds à la tête.

— Mais non. Il n'aurait pas fait ça. Il était avec moi hier soir. Et il m'a raconté tout ce qui lui est arrivé. Il ne partirait pas maintenant.

Je tâte mes ecchymoses du bout des doigts.

« Ne t'inquiète pas. Je ne te ferai plus de mal. »

Ses paroles se répercutent en écho dans ma tête. C'est donc comme ça qu'il ne me blessera plus... en partant.

— Putain, je marmonne.

À bout de forces, j'ai envie de me laisser glisser au sol, de soulager mes genoux flageolants, mais je n'en fais rien. À la place, je retourne à mon bureau et ferme la porte derrière moi, sans répondre aux questions et aux demandes de discussion de Jacey.

— J'ai besoin d'être seule, je lui indique à travers la porte, avant de m'effondrer sur mon fauteuil et de me prendre la tête entre les bras.

Je me sens complètement anéantie, sous le choc. Je n'ai rien vu venir. Rien du tout.

Je suis vide à l'intérieur, je ne suis plus qu'une grotte obscure. Un abysse. Mon cœur aussi est vide. Et d'ailleurs, est-ce que j'en ai un, de cœur ? Est-ce que c'était bien réel ? Est-ce que tout ça l'était ? Je conçois l'idée fumeuse que peut-être, après tout, je suis tombée dans le puits sans fond d'*Alice au pays des merveilles*, cette première soirée au club. Peut-être... peut-être... peut-être... Je ferais mieux de me reprendre.

Je rouvre les yeux et les fixe sur le mur, les joues fermement pressées contre le bois frais de mon bureau.

Tout ça est bien réel.

Gabriel est parti.

Et moi je suis là.

Soudain je comprends que depuis le début, je n'ai fait qu'avoir peur des mauvaises choses.

Au lieu de m'inquiéter que Gabriel soit une brute ou qu'il soit coléreux comme mon père, j'aurais dû le craindre pour la blessure bien plus grande qu'il pourrait me causer.

Pour le mal bien plus grave qu'il m'a infligé.

J'aurais dû avoir peur de le perdre.

Je relève la tête et essuie les larmes qui ont coulé sur mes joues et mes bras. Saisissant mon téléphone, j'essaie de l'appeler. Je tombe directement sur sa boîte vocale et raccroche.

De nouveau, je regarde fixement le mur, réprimant une envie irrésistible de jeter l'appareil.

À la place, je baisse les yeux sur le petit écran et commence à taper :

Tu ne peux pas me faire tomber amoureuse et puis t'en aller comme ça.

J'envoie le message à l'instant où je me rends compte que c'est exactement ce qui est arrivé. Il m'a fait tomber amoureuse de lui et puis il est parti.

Il. m'a. Quittée.

Comme si rien ne s'était passé. Comme si rien de tout ça n'importait.

Comme si je ne représentais rien du tout à ses yeux.

J'ajoute un second SMS.

Va te faire foutre, Gabe.

— Oh, bon Dieu, marmonne Mila en me voyant vérifier mon téléphone pour la millionième fois en deux jours. Je vais le tuer de mes propres mains, ce type. Je vais sortir de ce lit et aller le trouver où qu'il se cache, puis je vais le tuer.

Je la contemple, au comble du désespoir. Je me fais l'effet d'une adolescente éprouvant son premier chagrin d'amour et pourtant ce que je ressens est bien plus fort. Je suis totalement dévastée, vidée, abandonnée. Gabe n'a même pas pris la peine de répondre à mes SMS. Il ne m'a pas non plus appelée.

Il m'a tout avoué, ses secrets les plus profonds, les plus sombres. Il m'a permis de le comprendre. Il m'a fait pleurer pour lui, ressentir sa douleur... et puis il a disparu. Comme ça.

Comme si je ne signifiais rien et que je n'étais même pas assez importante pour qu'il y réfléchisse à deux fois.

Qu'il aille se faire foutre.

C'est ce que je ne cesse de répéter à mon cœur. Mais cet imbécile est têtu. Il tient absolument à être brisé.

— Raconte-moi ce qui s'est passé, insiste Mila quand une larme s'échappe sur ma joue. Je sais que ça l'inquiète, car je ne suis pas du genre à pleurer.

En général.

— C'est compliqué, je lui réponds avec lassitude. Je n'ai pas envie d'en parler.

— Eh bien moi, si, réplique-t-elle fermement. Je veux savoir ce qui s'est passé afin de t'aider. Quand Pax m'a quittée, tu m'as obligée à tout te raconter. Alors vas-y.

Alors j'obtempère. Je passe tout en revue, de ma rencontre avec Gabe à la façon dont il avait frappé le mur cette nuit-là, en passant par mes craintes quand je l'ai vu réagir face à Jared... jusqu'aux événements de la veille. Quand j'ai terminé, Mila est blême, les yeux écarquillés.

— Fais-moi voir tes hématomes.

Le ton est austère, raide.

Je dénoue mon foulard et le laisse glisser au sol. Mila lâche un petit cri horrifié en découvrant les empreintes violacées des mains de Gabriel sur mon cou.

— Oh, mon Dieu ! souffle-t-elle.

Je hoche la tête.

— Il n'était même pas éveillé. Il ne l'a pas fait consciemment.

Elle me jette un coup d'œil suspicieux.

— Tu en es sûre ?

— Bien entendu. Je ne suis pas idiote. Il dormait. Ses terreurs nocturnes sont si réelles qu'il n'arrive même pas à distinguer la réalité du cauchemar. Il m'a prise pour quelqu'un

d'autre. Il en était complètement dévasté, Mila. Et maintenant, il est parti. Il voulait me protéger, donc il a filé.

Je sanglote à présent, alors Mila tend ses bras amaigris pour me serrer contre elle.

— Ça va aller, m'apaise-t-elle. Vas-y. vas-y, pleure. Ça te soulagera. Tout va bien se passer.

Elle me tapote le dos et moi je pleure sans m'arrêter.

Quand mes larmes ont tari, elle me tend un Kleenex.

— Il ne l'a pas fait exprès, je répète pour faire bonne mesure, les yeux plongés dans ceux de ma sœur.

Elle hoche lentement la tête, mais l'expression de son visage est indéchiffrable.

— Je n'en doute pas, dit-elle enfin. Je l'ai senti en lui. Mais ça ne change rien au fait qu'il a essayé de t'étrangler, Maddy. Il a besoin de se faire aider. Et s'il n'en a pas l'intention, alors peut-être vaut-il mieux qu'il soit parti.

Mes yeux se remettent à me brûler, mais je ne pleure plus.

— Tu ne comprends pas, je bafouille. Il se croit incurable.

De nouveau, elle hoche la tête avec conviction.

— Ça ne m'étonne pas. Je me rappelle que Pax pensait la même chose. Et qu'est-ce que tu m'avais dit à l'époque ?

Je détourne les yeux, refusant de répondre même si je me rappelle parfaitement les propos que je lui avais tenus.

— Qu'est-ce que tu m'as dit ? répète Mila, autoritaire.

— Qu'il devait aller se faire aider de son plein gré, que tu ne pouvais pas le soigner.

Ma voix est grave. La situation me semblait tellement différente quand j'étais en position de donner ce conseil. Rien à voir avec le moment où je le reçois à mon tour.

— Et tu avais raison, reprend-elle d'un ton plus doux. Tout comme j'ai raison aujourd'hui de te conseiller la même chose.

— Sauf qu'il n'a pas quitté la ville pour se faire aider, je lui signale sans conviction. Il est parti définitivement pour me protéger.

Mila a l'air peinée et de nouveau elle me tapote le dos.

— Je sais. Mais peut-être que tout finira par s'arranger et qu'il reviendra. Un jour. Et qu'alors tout ira bien. Fais-moi confiance, quand Pax est parti, je ne savais pas s'il reviendrait. Et pourtant il l'a fait.

Je secoue la tête. Mieux vaut changer de sujet, je ne peux plus parler de ça. Autrement je vais encore craquer.

— Désolée, Mila, je lâche, submergée par la lassitude. Je ne veux pas te mettre le moral à zéro. Tu as déjà assez de soucis comme ça en ce moment en étant clouée au lit. J'étais venue t'aider pour la chambre du bébé, en fait. Elle a besoin d'être organisée et je doute que Pax soit en mesure de s'en sortir.

Mila hoche la tête, mais elle ne m'a pas lâchée des yeux.

— Oui, sur ce point tu as raison. Pax n'a aucune idée de comment s'y prendre. Mais ne va pas t'imaginer que tu ne peux pas te confier, Maddy. Fais-moi confiance, je sais ce que tu ressens en ce moment. Et si tu as encore besoin de discuter, je suis là.

— Merci, je lui réponds à mi-voix en me penchant pour l'embrasser sur la joue.

Puis je me dirige vers la porte.

— Ne laisse pas tomber, lance-t-elle dans mon dos. Je le pense vraiment !

Au lieu de répondre, je me rends vers la future chambre d'enfant et j'ouvre la porte.

Un flot de lumière orangée m'accueille, les rayons du soleil enflamment les murs jaunes. Pax a embauché un ouvrier pour venir peindre les murs et ils ont choisi le jaune sur demande de Mila. Vu qu'ils préfèrent ne pas connaître le sexe du bébé, ils ont opté pour une couleur neutre. Et ma sœur adore le soleil.

Qu'il aille se faire foutre le soleil. Je le déteste, le soleil aujourd'hui.

Je balaie des yeux les cartons encore fermés, les Babyphone, la pile de vêtements aux étiquettes encore intactes, le trotteur toujours emballé. Pax a commandé tout le matériel nécessaire, mais il n'a pas la moindre idée de ce qu'il doit en faire.

Raison de ma présence ici. Et avec un peu de chance, ça détournera mon attention de mon chagrin.

Je m'attelle à la tâche. Je monte la table à langer que j'installe dans un coin de la pièce, logiquement près du berceau en acajou. J'aligne tous les produits de soins sur l'étagère qui le surplombe – talc, lotion, coupe-ongles...

Je suspends le mobile au-dessus du lit, ajustant les petits cerfs-volants multicolores afin qu'ils soient à la bonne hauteur. Je mets des draps au matelas du berceau, branche le Babyphone et tape les coussins du rocking-chair.

Et puis je m'assieds et je plie les petites affaires de ma nièce ou de mon neveu afin de les ranger.

Alors que je fixe des yeux le minuscule body, à peine plus grand que ma main, ma vision se brouille.

Je ne connaîtrai pas ça... en tout cas pas avant longtemps. Peut-être même jamais.

Gabe m'a quittée et je ne veux personne d'autre. Je n'arrive pas à m'imaginer vouloir quelqu'un d'autre un jour. Alors une famille, un nourrisson, un mari... une vie heureuse... Tout ça est hors de ma portée.

Je ferme les yeux et me laisse aller de nouveau, sans bruit et au soleil. Ce dernier refuse de me laisser tranquille.

J'ignore combien de temps je pleure. Ce que je sais, en revanche, c'est qu'à un moment donné ça s'arrête. Je suis totalement vidée. J'ai la gorge sèche et douloureuse, les yeux brûlants.

Je ne peux plus éclater en sanglots. J'ai déjà versé toutes les larmes de mon corps.

Je rouvre les yeux pour découvrir Pax assis de l'autre côté de la pièce, sur la délicate causeuse blanche.

— Qu'est-ce que... ? je bredouille sous l'effet du choc. Tu es là depuis combien de temps ?

Il me dévisage, ses yeux noisette troublés.

— Assez longtemps. Dis-moi où il est. Je vais aller lui botter les fesses.

Je secoue la tête, les yeux rivés sur mes mains.

— Non, tu ne vas pas t'y mettre aussi. Mila a déjà menacé de recourir à la violence. Enfin, elle ne représente pas une menace énorme. Il n'a pas fait exprès de me faire du mal, Pax. Il dormait. Comme je l'ai expliqué à Mila, il souffre de stress post-traumatique. Il ne savait absolument pas ce qu'il faisait.

Pax secoue la tête.

— Ce n'est pas pour ça que je vais lui donner une leçon. Je crois en effet qu'il n'a pas voulu te blesser sciemment. Ce n'est pas son genre, ça se voit. En revanche, je vais lui flanquer une raclée pour t'avoir quittée comme ça. C'est dégueulasse.

De nouveau, mes paupières se gonflent, alors même que je pensais avoir épuisé mon stock de larmes.

L'une d'elles dégringole le long de mon nez et me tombe sur la main.

— Je préférerais ne l'avoir jamais rencontré, je confesse tristement. Qu'il ne soit jamais venu ici. Car je ne me sentirais pas aussi mal, maintenant. Je n'aurais pas l'impression qu'on m'a arraché les tripes pour les remettre à l'envers.

Pax m'observe encore un moment, puis il traverse la pièce et vient s'agenouiller à mon côté, une main dans mon dos.

— Tu ne le penses pas vraiment, me chuchote-t-il. Avant lui, tu étais renfermée. Je n'y connais rien aux femmes, pourtant même moi je le voyais. Ce qui t'arrive est horrible, je le sais, mais au moins tu éprouves des sentiments. Tu comprends ce que je veux dire ?

Je le dévisage, incrédule.

— Tu es sérieux, là, Pax ? Je préférerais plutôt ne rien ressentir !

— Je sais, acquiesce-t-il. Je suis désolé de n'être pas plus doué pour ces trucs-là. Tout ce que je peux te conseiller, c'est de prendre soin de toi, maintenant. Je retire mon financement de DefenseTech, comme ça tu n'auras même plus à entendre son nom. Concentre-toi uniquement sur toi. Ça n'est pas ta faute si Gabe a des trucs à régler.

— Je le sais bien. Je sais que ça n'est pas ma faute. Et puis oui, tu as raison. Au lieu de me focaliser sur lui, je vais tâcher de me remettre. Car Dieu sait qu'il y a du boulot.

Pax me sourit.

— Je dirais pour ma part qu'il n'y a pas tant à faire que ça. Tu es déjà pas mal comme tu es, Maddy. Il ne se rend pas compte de ce à quoi il a renoncé.

Je sens de nouveaux sanglots affluer.

— Je n'ai plus envie d'y penser, je chuchote. C'est trop dur.

Pax hoche la tête.

— Bien sûr, excuse-moi, Maddy. Vraiment, je ne comprends pas ce qui s'est passé. Gabe est un gars résistant. Crois-moi, je reconnais un connard quand j'en croise un et il n'en est pas un. J'espère qu'il va réussir à résoudre ses problèmes.

Je hoche la tête en silence.

— Ce n'est plus vraiment le mien à présent, finis-je par conclure.

— C'est toi qui vois, répond Pax en se levant. Moi, je veux juste que tu sois heureuse, Madison. Car tu le mérites vraiment. Pendant des années, tu t'es occupée de Mila, et je ne te remercierai jamais assez pour ta générosité. Mais désormais, c'est à mon tour.

— Merci, Pax. Du fond du cœur. Je le pense vraiment. Je t'adore, figure-toi. Je sais que tu n'aimes pas parler sentiments, alors merci.

Son sourire s'élargit.

— À ton service. Mes conseils ne sont pas toujours les meilleurs, mais ils sont gratuits. Sauf que dans le cas présent, ils sont bons, ajoute-t-il aussitôt en voyant mon regard alarmé.

Roulant les yeux, je me lève aussi.

— Je vais faire un saut au restaurant pendant que Mila se repose. Je repasserai avec de quoi dîner.

Pax me tend son poing.

— Génial. Mila t'en saura gré. Elle commence à en avoir assez des œufs brouillés, vu que c'est le seul plat que je sois capable de cuisiner.

Je frappe son poing du mien en secouant la tête.

— Tu as de la chance d'être beau gosse, je lui lance en quittant la pièce.

Et je l'entends ricaner dans mon dos.

Je ne suis pas d'humeur à plaisanter, pourtant. Vraiment pas. Mais peut-être que si je fais semblant que tout est normal, que tout va bien... peut-être que ça deviendra le cas.

Gabriel

Va te faire foutre, Gabe.

Je fixe l'écran de mon téléphone et les dernières paroles de Madison.

À chaque mot, mes tripes se serrent un peu plus. Et l'effet est identique dès que je les relis.

Va te faire foutre, Gabe.

Nom de Dieu, qu'est-ce que j'ai fait ?

Depuis deux jours, je me pose la même question en boucle. Et je n'ai pas réussi à trouver une seule bonne réponse. Tout ce dont je suis sûr, c'est que je ne peux pas risquer de blesser à nouveau Madison et que c'était l'unique moyen de la protéger.

Mais bon Dieu, bon Dieu que c'est nul. Je n'ai qu'une envie : l'appeler. Prendre de ses nouvelles. Lui expliquer.

Tu n'es qu'une mauviette.

Car j'en suis incapable. Parce que si je le fais, si j'entends sa voix, je vais être tenté d'oublier tous mes mauvais pressentiments pour me précipiter à son côté. Même s'il n'y a plus la moindre chance qu'elle me reprenne.

Va te faire foutre, Gabe.

Comment me suis-je fourré dans ce guêpier, à aimer quelqu'un alors qu'elle est inaccessible ? Tout est ma faute. D'ailleurs, en rentrant d'Afghanistan je savais que je ne pourrais plus jamais partager la vie de quiconque. Que je n'étais plus un homme, un vrai. Que je n'étais plus normal.

Que j'étais un monstre.

Je suis la mauvaise chose.

Je le savais. Pourtant je l'ai poursuivie... parce que je devais la posséder, je devais maîtriser la tempête que je soupçonnais en elle.

Maintenant je l'aime et tout est fichu.

Je suis le seul à blâmer.

Avec un soupir, je reporte mon attention sur ce foutu entretien d'embauche.

Brand a organisé un deuxième rendez-vous pour recruter une assistante basée ici à Denver, puisque l'usine y sera implantée. Il a fait passer les premiers entretiens, je dois donc m'occuper des seconds. C'est bien normal.

Sauf que je me suis réveillé en retard ce matin, du coup j'ai dû rencontrer la candidate prévue au planning dans ma chambre d'hôtel plutôt qu'au café du rez-de-chaussée.

Alors qu'elle me parle, ses mots se chevauchent, sa voix s'estompe pour n'être plus qu'un fond sonore ; en fait, je me fiche de ce qu'elle me raconte. Mes pensées sont restées à Angel Bay, auprès d'une magnifique blonde.

— Voilà, je pense vous avoir tout dit, conclut la fille – Alex – en me souriant. Et je suis disponible pour commencer immédiatement.

Assis au bord du lit, je lui rends son sourire par réflexe, tout en regardant son CV.

— OK. Je sais que Brand vous a déjà fait passer un entretien, nous allons donc en discuter et puis l'un de nous reviendra vers vous.

Alex continue à me sourire depuis le siège de mon bureau. Jeune, plutôt jolie, elle porte un maquillage noir et épais qui coule légèrement au coin des yeux. Son rouge à lèvres vermillon est éclatant. Et sous mon regard observateur, elle croise et décroise les jambes.

Coucou, petite chatte épilée. Je n'en crois pas mes yeux. Elle vient de me donner un aperçu de son entrejambe, là ? Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

— J'ai vraiment besoin de ce travail, me confie-t-elle, d'une voix devenue rauque et suggestive. Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour être assurée de l'obtenir ?

Boum ! C'était bien ça. Putain de merde. C'est comme si l'univers me l'offrait sur un plateau, telle une occasion rêvée pour détourner mon attention de Madison.

Ce qui ne devrait pas être chose aisée.

Mais déjà Alex se lève et se dirige vers moi, les yeux rivés à mes lèvres.

— Je sais me montrer très persuasive, susurre-t-elle en m'allongeant sur le lit, pour venir faufiler sa silhouette menue entre mes cuisses.

— Ça, je vous le confirme, admet-je en glissant machinalement les mains le long de ses hanches. Vous avez tenté de persuader Brand de cette manière-là aussi ?

Elle pouffe.

— Non, je n'ai pas eu besoin. Il m'a dit qu'il m'aimait bien. Si c'est aussi votre cas, alors je décroche le poste.

Putain !

Ma conscience disparaît alors que tout mon sang afflue vers mon sexe.

— Dans ce cas, il faut me montrer vos qualifications.

Alex penche la tête et m'embrasse avec fermeté. Elle a un goût de chocolat. C'est inhabituel, mais pas déplaisant. Je lui rends son baiser.

— Vous savez, vous n'êtes pas obligée de faire ça, je lui indique enfin.

Je ne sais pas trop si c'est à elle que je m'adresse ou bien à moi.

— J'en ai envie, me répond-elle. Vous vous êtes regardé ?

Voilà qu'elle flatte mon ego par-dessus le marché. Petite maligne.

D'une main, elle saisit mon membre, faisant vibrer les trois cordes parfaites : hormones, ego, sexe. Elle connaît ses bases. Et mon corps réagit comme à son habitude : il durcit.

Je bascule sur elle et la recouvre, glissant une main sous sa minijupe. J'aurais dû me douter du piège en la voyant arriver vêtue d'un vêtement aussi court pour un entretien professionnel.

Je durcis un peu plus encore en insinuant les doigts en elle.

Et alors que je me dirige vers un final dont je sais qu'il m'emportera loin de la réalité, du stress, du questionnement sur mes actions, de Madison... mes pensées se voilent.

Quand je fais ça, je n'ai pas besoin de réfléchir.

Je n'ai qu'à ressentir.

C'est naturel, instinctif.

Alex gémit et je ferme les yeux. Je ne veux pas la voir. Je ne veux que la sentir. Je bouge les doigts en elle, plus profondément et rapidement. Puis je relève davantage sa jupe, sans me fatiguer à la lui retirer.

Elle s'agite pour m'aider, tout en prononçant mon nom. La façon dont elle le dit, dans un souffle, m'oblige à rouvrir les yeux.

Elle est allongée là sur les draps froissés de mon lit d'hôtel, telle une offrande, les cheveux ébouriffés.

La manière dont elle a prononcé mon nom m'a rappelé Madison.

Je déglutis avec peine, figé au-dessus d'elle, immobile.

— Quoi ? s'étonne-t-elle en ouvrant les yeux. Qu'est-ce qui ne va pas ?

Là, sa voix ne lui ressemble plus du tout. Ni physiquement, elle n'a pas son odeur. Parce qu'elle n'est pas Madison.

Et pourtant, c'est comme si je ne voyais qu'elle. Que Madison. Son sourire, ses grands yeux bleus, son corps superbe. Je visualise son expression quand elle était sur mes genoux l'autre nuit, aimante, douce, compréhensive.

Va te faire foutre, Gabe.

Je sens mon poulx battre tandis que j'essaie de ravalier le nœud qui s'est formé dans ma gorge. Maddy ne veut pas de moi, plus maintenant. Je ne peux même pas lui en tenir rigueur. Or s'il y a un moyen de me l'ôter de l'esprit, c'est bien d'en baiser une autre.

Une qui veuille de moi.

Je secoue la tête.

— Tout baigne, je finis par mentir.

Je reporte mon attention sur Alex et passe les doigts le long de son flanc. Elle a les hanches plus épaisses que celles de Madison. Je referme les yeux.

— Je veux que ce soit fort, gémit-elle. Baise-moi fort, Gabe.

Je sens une amertume que je tente de refouler. Je penche la tête et l'enfouis dans le cou d'Alex tout en dénouant mon short. Elle s'agrippe fermement à mes épaules, m'attire à elle et enfonce sa langue dans ma bouche.

Son goût n'est pas le bon.

Ni son odeur.

Mon sexe le sait car soudain il ramollit.

Je me frotte de nouveau contre elle, mais en vain. Je ne suis pas dur et ce ne sera plus le cas. Tout ce que mes yeux voient, c'est Madison. Je roule sur le côté et me dirige vers la douche sans un regard en arrière.

J'entends les questions perplexes d'Alex dans mon dos, mais je m'en fiche.

Alors que l'eau commence à couler sur ma tête et mes épaules, je tourne le robinet en position froid.

Putain.

Je suis carrément dans la merde, là.

Une nouvelle image d'elle apparaît. Son regard bleu, si doux et si sincère. Ses longues jambes fines nouées autour de mes hanches.

Tu es quelqu'un qui ne me fera pas de mal.

Je réprime de justesse un grognement. J'ai la sensation que je pourrais bien coucher avec un millier de femmes différentes, connaître un millier d'aventures sans lendemain et d'un vide abyssal, je ne réussirai jamais à me sortir Madison de l'esprit.

En considérant que je sois capable d'en baiser une autre, ce qui manifestement n'est pas gagné.

Qu'y a-t-il chez elle qui m'obsède autant ?

Tout.

Je lâche un grognement. Serait-il possible d'être avec elle sans la blesser ?

La question est oiseuse, vu que je l'ai déjà quittée. Pourtant je n'arrive pas à me débarrasser de cette interrogation.

L'idée d'avoir avec elle des relations intimes me donne la chair de poule. J'appuie le front contre la paroi de la douche. Cela me terrifie, en fait.

Mais soudain, pour une raison que je ne m'explique ni ne comprends, vivre sans elle m'effraie davantage.

Au bout de cinq jours, je décide que je ne peux plus encadrer Denver.

Ainsi que ma vie.

Et je ne peux plus me supporter.

Je suis quasi certain que ces sentiments sont visibles par mon entourage, car je me suis comporté en parfait connard.

Aujourd'hui, après notre rendez-vous avec les entrepreneurs sur le futur site de l'usine, Alex et moi sommes revenus travailler au bureau installé dans ma chambre d'hôtel, afin de consulter leurs offres. Mais je n'ai aucune envie d'être là. Il n'y a qu'un seul lieu où j'aie envie de me trouver et si je ne peux m'y rendre, alors que tout le monde aille se faire foutre.

Je frotte mes yeux rougis, essayant d'ignorer ma migraine. Le whisky que j'utilise pour combattre mes mauvaises manières a en fait produit l'effet opposé. Les gueules de bois, ça rend de méchante humeur.

Alex me tend une boîte d'Ibuprofène.

— Tiens, ça va te faire du bien.

— Merci, je marmonne en avalant quatre comprimés avec une gorgée d'eau.

J'ignore pourquoi, mais Alex reste à mon côté, toujours la première arrivée et la dernière partie.

Comme si elle avait pris mon inefficacité, ma distance et mon attitude désagréable comme une sorte de défi personnel à relever. Je ne comprends pas sa réaction, mais encore une fois, je ne pige rien aux femmes.

— Combien de temps penses-tu rester en ville ? me demande-t-elle en me passant un doigt dans le dos.

Instinctivement, je m'écarte. Elle cherche à me toucher à la moindre occasion, à croire qu'elle s'estime irrésistible. Elle n'a pas idée à quel point ça n'a aucun effet sur moi.

— Je l'ignore, lui réponds-je. Le temps qu'il faudra pour tout organiser, sans doute.

— Je ne veux pas que tu t'en ailles, minaude-t-elle en faisant la moue. J'aime que tu sois là.

Je réprime l'envie de lever les yeux au ciel. Il est impossible qu'elle « aime » mon attitude vis-à-vis d'elle. Non, elle a juste envie de coucher avec le patron, voilà tout.

— Tu savais d'emblée que je ne resterais pas, je lui rappelle. C'est dans ce but qu'on devait embaucher une assistante, afin qu'elle puisse se charger des affaires courantes quand on n'est pas sur place.

— Je sais, admet-elle. N'empêche.

N'empêche rien du tout.

Je file aux toilettes et quand j'en ressors, Alex se tient au beau milieu de la chambre, complètement nue.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? je grommelle.

J'ai beau ne pas avoir envie d'elle, je n'arrive pas vraiment à détourner les yeux non plus. Elle est nue, nom de Dieu ! Et jeune avec des seins parfaits. Avant que j'aie eu le temps de la rabrouer et de lui demander de se rhabiller, on frappe à la porte.

— J'ai commandé un repas, explique-t-elle.

— Et du coup, tu as trouvé logique de te déshabiller, je marmonne sèchement.

Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? Je secoue la tête et attrape un plaid sur le lit pour l'en envelopper avant de me diriger vers la porte que j'ouvre sans même regarder. C'est donc avec surprise que je découvre Brand face à moi, dont la large carrure remplit l'encadrement de l'entrée.

Il balaie la scène des yeux : l'assistante dénudée derrière moi, les draps froissés et le lit qui semble avoir été utilisé. Pas difficile d'en tirer des conclusions.

Ce dont il ne se prive pas.

— Tu n'as pas fait ça ! s'exclame-t-il en entrant comme une balle. Gabe, tu fous quoi, mec ?

— Ce n'est pas ce que tu penses, je lâche en guise d'explication. Et je te croyais encore à Chicago.

Brand se tourne vers Alex.

— Poupée, tu peux nous laisser une minute ?

Elle commence à enfiler ses vêtements, Brand détourne les yeux.

— Je vais descendre prendre un café, annonce brièvement Alex.

Et sans oser nous regarder, elle file.

Brand me jette un regard noir.

— Qu'est-ce que tu fous, Gabe ?

Il remarque la bouteille de whisky vide qui trône sur la table.

— Tu es sérieux ? Tu t'es enfermé dans cette chambre pour te saouler et baiser notre nouvelle employée ?

Je suis son regard.

— Non, je ne bois que la nuit, je corrige. Et je ne la baise pas.

Brand penche la tête et je comprends pourquoi il doute, mais peu m'importe au fond.

— Laisse tomber, je marmonne. Pense ce que tu veux.

— Mon pote, tu es au courant que Pax Tate a retiré son offre d'investissement, maintenant que tu as merdé avec sa belle-sœur ? On doit se mettre sérieusement en quête d'autres fonds. On n'y arrivera pas si tu passes ton temps à te saouler. Et nom de Dieu, on n'a pas non plus besoin par-dessus le marché d'une plainte pour harcèlement sexuel émanant de notre salariée.

Je serre les dents.

— Je te le répète une dernière fois : il ne s'est rien passé. C'est moi qui pourrais l'attaquer en justice, merde ! Elle s'est quasiment jetée sur moi. Juste avant que tu arrives, je suis allé aux W-C et en ressortant, je l'ai retrouvée les fesses à l'air.

Brand semble intéressé, maintenant.

— Tu es sérieux ? Sympa...

Je le dévisage.

— « Sympa » ? Tu viens de me faire la leçon sur les risques d'une aventure.

Il hausse les épaules.

— Exact. Et je suis content qu'on n'ait pas à se soucier d'un procès pour harcèlement ; n'empêche que c'est super bizarre que tu aies passé ton tour sur ce coup-là. Qu'est-ce qui t'arrive, mec ? Si tu as envie d'être à Angel Bay avec la blonde aux jolies jambes, vas-y. Ça réglerait deux problèmes : ton sale caractère et nos soucis d'investisseurs. Si tu y retournes, Tate accepterait sans doute de nous financer.

— Tu suggères donc que j'aie me vendre pour notre affaire ?

Je lui adresse un sourire sinistre. Auquel il répond en levant les yeux au ciel.

— J'ai du mal à croire que tu le ferais contre ton gré. Qu'est-ce que tu fabriques, frérot ?

Je sais à présent qu'il ne parle plus affaires et je lui jette un regard noir en ramassant le bazar sur la table.

— Depuis quand tu t'intéresses aux femmes que je quitte ? je lui demande.

— Je m'en fiche, répond-il sans me perdre des yeux. Mais je m'intéresse à toi. Et je déteste te voir bousiller quelque chose qui te rendait heureux.

— Tu n'y es pas, je gronde en saisissant une bouteille vide que je lance dans la poubelle. Tu ne comprends pas.

— Ah non ? fait Brand, un sourcil haussé. Parmi tous les habitants de la terre, je crois être celui qui te comprend le mieux. Par exemple, je sais que le pire en quittant les Rangers, c'est la sensation d'abandon de poste. Même si on sait qu'on n'a pas démissionné, qu'on a pris notre décision pour une bonne raison, l'impression demeure. Pas vrai ?

Je le fixe un moment sans rien dire, puis :

— Et donc ?

— Là où je veux en venir, mon pote, c'est que je sais parfaitement ce que tu ressens. Je sais aussi que si tu ne règles pas ton problème avec Madison, ce sera comme démissionner une nouvelle fois. Mais pour de vrai, cette fois. Ne commets pas cette erreur, Gabe. Va te laver et ramène tes fesses à Angel Bay, que tu n'aurais jamais dû quitter.

Je lève les yeux de mes chaussures, que je suis en train de lacer.

— Si c'est ce que tu penses, tu te fourres le doigt dans l'œil. Cette ville n'est pas chez moi. Et si je reste éloigné de Maddy, ça n'a rien à voir avec une capitulation. C'est une mesure de protection, je la protège de moi-même. Alors y retourner ne serait pas très judicieux, tu ne crois pas ?

Brand lâche un soupir en secouant la tête.

— Tu es vraiment un crétin buté et borné, tu le sais, ça ?

— Ouaip.

— Tu peux au moins nettoyer et arrêter de passer tes nuits à boire ? insiste Brand, l'air las. Tu ressembles à un étudiant au lendemain d'une fête de fraternité. Je n'arrive pas à

croire que tu aies rencontré les entrepreneurs dans cet état.

Je hausse les épaules.

— C'est eux qui vont travailler pour nous, pas l'inverse. Mais peu importe. Je reprends l'avion pour Chicago demain matin.

— Bien.

Nous nous installons et passons en revue quelques contrats, Brand est adorable avec Alex afin de s'assurer qu'elle n'aura pas dans l'idée de nous poursuivre pour harcèlement et pendant tout ce temps, je regarde par la fenêtre.

Une fois que nous avons mangé et remis en ordre la chambre, Brand retourne dans la sienne afin de faire ses bagages ; il va prendre le vol de nuit pour Chicago.

— À demain, je lui dis. Je rentre dans la matinée.

Ayant refermé la porte, je me retourne et découvre qu'Alex a changé de place : elle est à présent allongée sur mon lit – elle a ôté ses chaussures – et elle m'attend avec une expression aguicheuse sur son visage outrageusement maquillé. Je réprime un frisson.

— J'ai oublié de programmer l'enregistrement de mon émission préférée, me dit-elle d'une voix suave. Ça te dérange si je la regarde ici ? Je ne veux pas la rater.

Je meurs d'envie de lui aboyer ma réponse, mais je m'en abstiens. Autant rester poli, puisque je rentre à la maison demain matin.

— Bien sûr, lui réponds-je en me laissant tomber sur une chaise près du lit. Pas de problème.

Le souci, c'est que je finis par m'endormir.

Et que je me réveille au son des hurlements que pousse Alex.

— Qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez toi, merde ? braille-t-elle.

Je me redresse et me rends compte que je suis couché par terre, à même la moquette. Alex s'écarte de moi.

— Tu rampais au sol, en appelant Brand. C'est quoi, ce bordel ? Tu es homo, ou quoi ? Je ne reste pas ici une seconde de plus, tu es trop flippant.

Elle saisit alors son sac et s'en va en claquant la porte.

Encore désorienté, je reste assis quelques secondes à me frotter les tempes. Je n'aurais jamais cru ça possible, mais il semble que mes rêves empirent, ces cauchemars remplis de regards noirs et de flaques de sang.

Ils s'aggravent parce qu'à présent, Madison en fait partie aussi. Elle se tient à la lisière du cercle d'enfants morts et je n'arrive pas à la rattraper.

Dans ma tête, je sais que je dois la sauver, mais mon cœur a bien conscience que c'est impossible. Car elle glisse vers le feu, les rebelles et le danger.

Sauf que le péril, c'est moi.

Bon Dieu.

Jamais je ne réussirai à m'en sortir.

Tout ce que je veux, c'est Madison. Avec elle, ça allait bien. Elle n'était que chaleur, lumière, compréhension et confiance. Jamais plus je ne l'aurai. *Va te faire foutre, Gabe.*

Cette pensée est carrément glauque et rend le rétablissement encore plus difficile.

Même après avoir descendu deux bouteilles d'eau et m'être enfin installé dans le lit, je n'arrive pas à m'ôter ce goût de cendre. Les restes des corps en flammes. Ma poitrine se serre et j'essaie de le ravalier. Mais mon estomac n'en veut pas et se rebelle à coups de nausées. Je roule sur le flanc et me laisse glisser au sol, pour vomir jusqu'à ne plus rien avoir dans le ventre.

Mais le goût, lui, est toujours là.

Celui de cendre et de sang, du désespoir, auquel vient maintenant s'ajouter celui du vomé.

Je m'essuie la bouche et me retourne sur le dos, les bras croisés sur les yeux. J'essaie de respirer, de calmer les tremblements de mes jambes, d'effacer les images de mon esprit.

Je suis tellement fatigué de tout ça.

Tellement. Fatigué.

Des pupilles noires comme la nuit et emplies de terreur me fixent, alors j'ouvre les paupières. Je ne peux plus les défier. Je ne peux plus. Je ne suis plus qu'une loque et j'ai peur d'affronter ce qui m'a détruit. En fait, j'ai peur de tout.

Quel genre d'homme suis-je devenu ?

Celui qui fiche tout en l'air et n'est même pas capable d'assumer.

Je me relève et me traîne jusqu'au balcon pour aspirer à grandes goulées l'air froid des montagnes dans l'espoir d'obliger mes poumons à s'ouvrir, à se gonfler. Le sang bat dans mes oreilles, rue, se cabre comme un fou dans mes veines, mais toujours pas d'oxygène. Normal, vu que je n'arrive pas à respirer.

Respire, enfoiré.

Pas étonnant que je ne sois pas capable de braver quoi que ce soit, si je ne suis même pas en mesure de respirer. Quelle putain de mauviette !

Agrippé à la rambarde, je baisse les yeux vers les voitures quinze étages plus bas. Les gens conduisent, vaquent à leurs occupations, klaxonnent, respirent, rient, vivent leur vie alors même que la mienne part en lambeaux.

Alors que partout dans le monde, d'autres meurent. Ils saignent, brûlent, meurent. Putain, la vie est nulle. Et personne ici ne le sait.

Personne n'a la moindre idée de ce qu'est le monde réel.

Moi si.

Sans un mot, je continue à fixer le sol, j'observe les mouvements, la vie et elle me paraît étrangement éloignée de moi, tellement éloignée. Ici dans ma chambre, tout est calme. Rien ne s'y passe et il n'y a que moi.

Je suis foutu.

À l'instar des yeux de la fillette, mon âme est aussi noire que la nuit emplie de terreur.

Je serre la barre, si fort que mes muscles se crispent et je me rappelle les mots tatoués en travers de mon biceps : un sceau, un rappel. Un credo.

La mort avant le déshonneur.

Ce serait tellement facile.

Je sais ce que j'ai à faire. Oui, je sais comment chasser tout ça et en finir une bonne fois pour toutes pour m'ôter ce terrifiant regard de l'esprit. Œil pour œil, c'est bien ce qu'on dit, non ?

Oui, un œil pour un putain d'œil.

Une vie contre un putain de vie.

Je passe une jambe par-dessus la rambarde, me hisse dessus et m'assieds. Les pieds suspendus dans le vide, je regarde en bas. Les voitures ont l'air plus petites que mon gros orteil. La chute me tuerait sans l'ombre d'un doute.

Et tout ça prendrait fin.

La mauvaise chose ne peut pas me rattraper, si le jeu s'arrête.

Je ferme les yeux, la légère brise balaie mon visage et apporte avec elle l'odeur des montagnes. Mes poumons fonctionnent à nouveau, c'est assez ironique. Car d'ici quelques minutes, je n'en aurai plus besoin.

Je ne crains rien. La peur est un choix et je n'ai pas peur, nom de Dieu. J'ai un plan.

Et grâce à ce plan, je ne ferai plus jamais de mal à personne.

La pénombre me paraît presque attirante. Elle m'invite, comme si elle tourbillonnait autour de mes pieds afin de m'entraîner vers elle. Quand j'y serai, j'en ferai partie intégrante et mes soucis auront disparu.

Ça doit ressembler à ça, la mort.

Juste à une fin.

Un repos.

Et Dieu sait que je suis fatigué. Une pause me ferait du bien.

Je continue à contempler le néant, le trou sombre m'appelle avec une telle insistance. Chaque cellule de mon corps est entraînée à la survie. Cela va à l'encontre de mon instinct. Je ferme les yeux et au lieu de ceux de la fillette, ce sont deux yeux bleu vif que je vois. Maddy.

Si seulement je pouvais régler ça.

— Bon sang, mais qu'est-ce que tu fabriques ?

La surprise de Brand traverse l'obscurité et me parvient par les portes ouvertes du balcon. Je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule. Mon associé est en train de traverser ma chambre, avec sur le visage une expression choquée et horrifiée.

— C'est quoi ce bordel, Gabe ?

Je perçois la peur dans sa voix. Je devrais lui répondre que la peur est un choix, mais je n'en fais rien. Il est déjà au courant.

— Arrête-toi, n'avance plus, Brand, je lui intime froidement.

Si j'entends l'absence totale d'émotion dans ma voix, lui aussi. Il est le mieux placé pour la déceler. Il sait ce que c'est que d'affronter une mission terrifiante, comment on doit s'en détacher et se blinder afin de pouvoir la remplir.

Il voit bien que je suis justement sur le point de me lancer dans l'une de ces entreprises.

Il le sait.

Dans ses yeux écarquillés, je distingue une terreur absolue.

— Non, Gabe, murmure-t-il, s'immobilisant juste avant le balcon comme je lui en ai donné l'ordre. Ne fais pas ça. Tu n'es pas obligé. On peut tout arranger.

Je le dévisage sans ciller, incrédule.

— Mais non, c'est impossible. C'est des conneries et tu le sais. Tout est fichu. Il n'y a pas de solution.

— Si, Gabe.

Je le vois serrer et desserrer les poings.

— Qu'est-ce que tu fais là, de toute façon ? je lui demande, même si sa réponse m'importe peu.

Plus rien n'a d'importance pour moi.

— J'ai oublié mon portefeuille sur la table, m'explique-t-il. Bon Dieu, Gabe, réfléchis. Pense à Jacey et à Maddy. Ça les tuerait. Elles ne s'en remettraient jamais. Tu es la seule famille de ta sœur, puisque vos parents ne sont pas à la hauteur. Quant à Maddy, elle a déjà perdu les siens. Comment réagira-t-elle, à ton avis ? Tu ne t'inquiètes pas pour elle, ne serait-ce qu'un peu ?

Je déglutis en détournant les yeux.

— Je ne pense qu'à elle, justement, je marmonne. Tout le temps. Je n'arrive pas à me la sortir de la tête et ça me rend dingue, Brand. Ça me tue.

Il m'observe fixement et cette fois, c'est de la détermination que je vois briller dans ses pupilles.

— Gabe, c'est toi qui as décidé de rompre avec Madison. Tu es parti, alors que rien ne t'y obligeait. Il suffit de te faire aider, tu n'y as jamais consenti jusqu'à présent, mais aujourd'hui c'est possible.

Profitant de mon silence, il poursuit :

— Tu te rappelles l'enterrement de Mad Dog ? Tu veux qu'ils donnent ton drapeau à tes parents ? Ou à Jacey ? Tes parents ne le méritent pas et ça la détruirait, nom de Dieu. Merde, Gabe, descends de là. Tu n'es pas du genre à abandonner. Cela ne te ressemble pas, putain. Viens ici et on va régler ça ensemble. On va tout arranger.

— Non, je suis une mauviette, je réplique. (Ma gorge se referme autour de ce dernier mot.) J'ignore comment régler ça, je n'en ai pas la moindre idée. Et je n'en peux plus, Brand.

Les dents serrées, il fait un pas dans ma direction. Auquel je réponds par un regard d'avertissement.

— Ne bouge pas.

Il s'immobilise.

— Tu n'es pas une mauviette, ni un lâche. Tu es un dur, un costaud, nom d'une pipe ! Explique-moi ce qui peut te convaincre de descendre de là, Gabe. Et je te le dirai. Toi et moi, on a vécu l'enfer, mais on s'en est tirés ensemble. Ça ne va pas se terminer comme ça. Tu ne me laisserais pas faire cette connerie si j'étais à ta place et tu peux me croire, je ne vais pas me montrer plus indulgent. Pas après tout ce que tu as fait pour moi.

Je serre les paupières et je laisse les ténèbres m'envahir. Ce serait si simple de les laisser m'emporter tout entier.

— Jure-moi que tu peux faire cesser mes cauchemars. Jure-moi que tu peux sauver cette petite fille... que tu peux les sauver toutes.

La respiration de Brand se fait saccadée et sourde.

— Tu sais bien que c'est impossible. En revanche, je peux te sauver toi, Gabe. Alors descends de ce balcon, putain. On va mettre un terme à tes cauchemars.

Sans un mot, je rouvre les yeux et les dirige vers le bas, plus loin que mes pieds et les voitures. Le sol est loin, mais il est là. Brand suit mon regard.

— Gabe, je ne fais presque plus de cauchemars. Je te le jure. Rien qu'une fois ou deux par mois. Et un jour, j'en serai complètement débarrassé. Il te suffit de descendre de cette rambarde et d'entamer une thérapie, comme moi. Ça peut paraître idiot, horrible et stupide, mais ça m'a aidé, Gabe. Et ça t'aidera aussi. En tout cas, c'est mille fois mieux que ta solution.

Mieux que mourir.

— Parce que c'est la facilité ? je lui demande avec un coup d'œil par-dessus mon épaule.

Ses yeux bleu acier sont rivés à moi, emplis de détermination.

— Tu as dit que tu étais trop lâche pour te soigner. Mais ce qui l'est, c'est ce que tu t'apprêtes à faire, Gabe. Peut-être pas pour tout le monde – après tout qui suis-je pour juger les gens que je ne connais pas ? Mais toi, je te connais. Et pour toi, agir de cette manière, c'est être faible. Alors affronte la difficulté et ramène un peu tes fesses par ici.

Je pousse un long et lent soupir, je réfléchis.

Je ne veux pas mourir. Car si je meurs, la mauvaise chose l'aura emporté.

Qu'elle aille se faire foutre.

Je prends une inspiration et je saisis la main tendue de Brand.

Madison

Gabe ne reviendra pas.

Maintenant, j'en suis sûre. Ça fait une semaine.

Sept jours.

Cent soixante-huit heures.

J'ignore où il est et je doute de le revoir un jour. Mais je ne peux pas y penser, sinon ça va me détruire. Ça fait encore tellement mal.

Alors je me concentre sur une autre occupation, comme par exemple faire bonne figure pour Jacey et Tony, Mila et Pax. Aujourd'hui, ma meilleure amie m'apporte une tasse de chocolat chaud, parce que cette boisson guérit tout, c'est bien connu.

S'asseyant sur la table où j'enroule des couverts dans des serviettes, elle m'observe.

— Moi non plus, je n'ai pas de ses nouvelles. Il doit se douter que je vais lui mener la vie dure pour ce qu'il a fait.

Je lève les yeux vers elle.

— On peut éviter d'en parler ? Vraiment, Jacey, je n'ai pas envie d'y penser.

— OK, pigé, répond-elle illico. C'était pour te faire comprendre que je ne te cachais aucune éventuelle discussion avec lui. Il ne m'a pas appelée, sache-le.

Je hoche la tête en pliant une autre serviette.

— Merci. Désolée pour mon agressivité. Je... je ne suis plus moi-même.

— Pas de problème.

Et nous restons là, silencieuses, quand soudain la porte s'ouvre. Un rai de lumière se dessine sur le sol et le visage de Jacey s'illumine.

— Brand !

Elle bondit sur ses pieds et traverse la salle comme si elle ne l'avait pas vu depuis une éternité. Je prends une brusque inspiration, car je ne suis pas sûre d'être prête à affronter

l'associé de Gabe. Le voir risque de me faire l'effet d'un coup de poing dans le ventre, de me rappeler Gabriel. Comme si je l'avais oublié !

Alors je ne me retourne pas, les yeux rivés sur ma tâche. Mais leur discussion étouffée me parvient et je ne peux m'empêcher de tendre l'oreille. Le timbre grave de Brand porte loin, bien mieux que celui de Jacey, et je l'entends sans aucun mal.

— Il va bien, Jacey. Évidemment, il s'en veut de t'avoir laissée... de vous avoir laissées, Madison et toi. Mais il va bien. Il a décidé d'entreprendre une thérapie spécialement conçue pour aider les victimes de stress post-traumatique. À l'époque, j'ai suivi la même quand nous sommes rentrés. C'est super dur, mais efficace. Du coup, il va avoir besoin de ton soutien.

Je perçois le son de la voix de Jacey, mais pas ses mots.

Auxquels Brand répond :

— Je savais que tu comprendrais. Les TSPT c'est terrible, Jacey. Ça ne peut pas se contrôler et pour des gars comme Gabe et moi... c'est difficile à gérer. Il aura besoin de tout l'appui que tu pourras lui apporter. Il va se trouver toute la semaine au centre de soins de l'armée de Walter Reed à Washington DC, mais il voulait que je vienne vérifier si tout allait bien pour toi et m'assurer que Jared continuait à te laisser tranquille.

Elle murmure quelque chose.

— Quoi ?! Bon sang, pourquoi tu as fait ça, Jacey ?

Brand semble ennuyé à présent, mais impossible de deviner ce qu'elle vient de lui dire.

— OK, OK, mais ne nous mens plus jamais, d'accord ? Tu pourras en parler à Gabriel une fois qu'il sera sorti, ne le fais pas avant. Il ne faut pas le distraire, pour l'instant il doit rester focalisé sur son traitement, tu comprends ?

Nouveaux chuchotements.

— Fais-moi confiance, Jacey, poursuit Brand. Je suis passé par là. Je sais ce que c'est. Si Gabe veut conserver le moindre espoir de guérison, il doit s'y adonner à cent pour cent. Tu pourras le soutenir de toutes tes forces quand il rentrera à la maison.

À quoi Jacey répond, puis ils se taisent. Je m'apprête à jeter un coup d'œil par-dessus mon épaule afin de voir s'il s'en va quand sa voix me parvient de nouveau. Beaucoup plus proche.

— Maddy ?

Merde.

Lentement je me tourne pour croiser son regard bleu.

— Salut, ça fait plaisir de te voir.

Mensonge. Ce n'est pas le cas. Parce que c'est lui qui est là, au lieu de Gabe. Je sais que ça n'a rien de rationnel, mais c'est ce que je ressens.

— Salut, répond-il, l'air aussi mal à l'aise de me parler que moi de l'écouter. Je voulais juste te parler, si ça ne te dérange pas. Gabriel n'est pas au courant de mon intervention, mais je voulais que tu saches une chose : c'est vraiment un type bien, Maddy. Je comprends

que tu condamnes son départ précipité, mais je te promets... qu'il n'en avait pas du tout envie. Il s'est mis en tête qu'il devait te protéger, de lui-même. C'est pour ça qu'il est parti.

Les yeux brûlants, je hoche la tête.

— Je m'en doutais. Mais ça n'enlève rien au fait qu'il l'a fait sans m'expliquer quoi que ce soit. Il n'a répondu à aucun de mes appels, aucun de mes SMS. C'est vraiment nul.

— Je suis d'accord et lui aussi. Je pense qu'il n'ose pas te contacter. Il croit que s'il s'y autorise, il ne pourra pas s'empêcher de revenir.

— Et ce serait si mal que ça ?

Même moi, je sens que ma voix faiblit.

Brand secoue la tête.

— Je ne pense pas. Mais Gabe reste fixé sur son objectif de t'épargner. Cela dit, tu lui manques atrocement.

Mes yeux s'emplissent de larmes, alors j'acquiesce et je me détourne.

— OK, parviens-je enfin à bredouiller. Merci de me l'avoir dit, Brand.

Il me pose une main sur l'épaule, juste un instant, puis il s'en va. Après quelques secondes, Jacey revient près de moi, l'air inquiète.

— Ça va ? me demande-t-elle doucement.

— Oui, j'acquiesce. Et toi ?

— Ouais. Je suis contente que mon frère se fasse aider. Tu veux me raconter ce qui lui est arrivé pour le détruire à ce point ?

L'espace d'une minute, je suis tentée. Mais après réflexion, je secoue la tête.

— Non, je ne peux pas. C'est à lui de te l'expliquer.

— Je me doutais que tu répondrais ça, soupire-t-elle.

— Pourquoi Brand avait-il l'air agacé vis-à-vis de toi ? je lui demande. Qu'est-ce que tu es censée cacher à Gabe ?

La voilà qui prend un air penaud.

— Euh... J'ai menti au sujet de Jared.

Je hausse un sourcil.

— Tu as fait quoi ?

— Quand Gabe est arrivé, je lui ai raconté que Jared continuait à m'envoyer des SMS. J'ai menti. C'était faux. Il a cessé de m'embêter dès le soir où Gabe lui est tombé dessus au restaurant.

Je n'en reviens pas.

— Mais bon sang, pourquoi tu as menti, alors ? Le but, c'était de forcer Jared à te laisser tranquille, non ?

Jacey fixe ses mains sur la table.

— Ouais. C'est juste... Mon frère me manquait, tu comprends ? Et j'ai pensé qu'il resterait plus longtemps s'il croyait que Jared continuait ses conneries. D'ailleurs, c'est ce qui

s'est passé. Ensuite il a commencé à sortir avec toi et il est resté. Bref, tout fonctionnait super bien.

Je secoue la tête.

— Oui, sauf que ton frère a cassé une dent à Jared, à cause de tes petits mensonges.

Elle roule les yeux.

— Crois-moi, il ne l'avait pas volé. C'est un connard.

— Je sais.

Pour être honnête, je me moque bien de ce qui peut lui arriver. Il n'y a plus grand-chose qui compte à mes yeux, ces jours-ci.

Je pousse contre le mur le casier de couverts fraîchement enveloppés de leurs serviettes, avant de battre en retraite dans mon bureau, dont je referme la porte derrière moi. Je n'ai vraiment pas envie d'être en contact avec qui que ce soit.

Après avoir travaillé un moment sur les fiches de paie, j'ouvre ma boîte e-mail et ce que j'y découvre me provoque un choc.

Le nom de Gabriel s'affiche dans ma boîte de réception.

Retenant mon souffle, je clique sur le message. Et sans davantage respirer, je lis.

Chère Madison,

Je suis désolé. Je sais que tu me considères comme un salaud et tu as sans doute raison, peut-être même plus que tu ne le penses. Ça me tue de ne pas te parler, mais je suis bien certain que tu n'as pas envie de m'entendre en ce moment.

Je voulais néanmoins que tu saches que tu avais raison. C'était injuste de ma part d'attendre de toi que tu affrontes tes démons alors que je refusais d'affronter les miens.

Alors je voulais te dire que je suis en train de m'y attaquer.

J'espère que tu vas bien et que ta gorge a guéri. Tu n'as pas idée à quel point ça me tue de t'avoir malmenée à ce point.

Je ne sais pas qu'ajouter de plus, hormis répéter que je suis vraiment désolé, Maddy. Vraiment désolé.

Gabe

Les yeux rivés à l'écran, à ses paroles, je n'arrive plus à respirer du tout. Il a signé de son prénom, tout simplement. Pas de « Je t'embrasse, Gabe ». Et aucune allusion à d'éventuels sentiments amoureux.

Il ne mentionne pas non plus le fait qu'il m'a quittée sans un au revoir, sans explications... sans rien. Il ne parle pas de son refus de décrocher le téléphone ou de répondre à un SMS, voire de m'envoyer simplement un e-mail de courtoisie. Même un message de rupture aurait mieux valu que rien, merde.

Non, aujourd'hui encore, il ne m'offre aucune explication.

Juste une litanie de « Je suis désolé ».

Super. Moi aussi, je suis désolée.

Désolée d'être amoureuse d'un homme qui ne m'aime pas en retour.

Gabriel

Une fois installé dans la chambre qui m'est affectée à Walter Reed, je m'assieds et je fixe le mur.

Je meurs d'envie d'appeler Maddy, mais je ne peux pas. Elle n'a jamais répondu à mon e-mail.

Apparemment, elle ne veut plus entendre parler de moi.

Je pose les yeux sur mon portable, soudain submergé par un sentiment de frustration. L'idée que j'ai été réduit à ça... ça m'énerve. Et quand je tourne la tête vers le miroir, je supporte encore moins de me regarder.

Tout à coup, la colère prend le dessus et je vois rouge. Mes oreilles bourdonnent et, de toutes mes forces, je frappe le mur. Sous mes phalanges, un craquement. Étonnamment agréable.

Une infirmière, arrivée en courant, passe la tête par l'embrasure de la porte et nous observe, moi et le sang qui coule de ma main. Elle hausse un sourcil.

— Tout va bien, soldat ?

Je hoche calmement la tête.

— Très bien. C'est quand, ma première séance ?

— Attendez une minute. Je vais chercher de la gaze.

Pendant son absence, je me rince dans le lavabo et je suis en train de m'essuyer avec une serviette quand elle revient. Elle entre dans ma chambre. Ses cheveux bruns sont attachés en chignon dans la nuque, sa tunique est immaculée. Bref, une image parfaite de l'efficacité.

Elle vient s'asseoir à mon côté et me désinfecte les phalanges, avant de les envelopper d'une bande.

— Je vais voir s'il y a une séance disponible cet après-midi, m'informe-t-elle. Je ne sais pas trop ce que vous connaissez de la thérapie cognitive, mais ça se déroule en douze sessions. Certains choisissent de les faire la même semaine, d'autres préfèrent un rythme d'une par jour ou bien deux – une le matin et une l'après-midi. J'aurais tendance à vous ranger dans cette dernière catégorie.

— Je pense que je suis pressé d'en finir, donc plus vite ça se déroulera, mieux ce sera pour moi.

Elle me sourit.

— Je viendrai vous informer si je réussis à vous pour ce soir, histoire de lancer votre semaine.

Sur cette promesse, elle quitte la chambre et je sors mon téléphone pour vérifier mes e-mails. Je sais que Maddy n'a pas répondu et qu'elle ne le fera pas, pourtant je ne peux pas m'en empêcher.

Je suis d'autant plus surpris par le poids qui s'abat sur ma poitrine en constatant que j'ai raison.

Elle n'a pas répondu et mon ventre se serre.

Une partie de moi espérait sans doute un message. J'ignore pourquoi, je devais imaginer qu'en prenant le taureau par les cornes et en venant m'inscrire à ce fichu programme, je la pousserais à me pardonner.

C'était ridicule. Elle ne sait même pas que je suis ici.

Entre Maddy et moi, il n'y a plus d'espoir.

Elle est là-bas, je suis ici et cet endroit c'est l'enfer, putain ! Ce qui m'amène à soulever la question suivante : si elle s'en fiche pas mal de moi, alors qu'est-ce que je fous à m'imposer cette épreuve ?

Pour moi ? Ça ne tient pas, car vraiment je n'en ai rien à faire de ce qui peut m'arriver.

Pour Brand ? Il veut que je le fasse et je lui dois bien ça. On a investi toutes nos économies dans notre projet. Ce serait dégueulasse de le laisser gérer l'affaire seul. Sauf qu'en cet instant cette raison ne tient pas vraiment non plus.

Parce qu'à ce moment, plus rien n'a d'importance.

Plus rien ne le mérite.

Et surtout pas moi.

Affalé sur une chaise métallique pliante disposée en rond avec celles de soldats souffrant du même trouble, je décide qu'il s'agit du septième cercle de l'enfer. Tout le monde est mal à l'aise et chacun essaie de ne pas regarder les autres. L'ambiance est tendue, gênée. Je déteste sur-le-champ cette méthode.

La thérapeute est assise au centre sur un tabouret haut, les yeux baissés vers ses notes.

— Nous avons deux nouveaux patients avec nous aujourd'hui, annonce-t-elle enfin en posant le regard sur moi. Lieutenant Gabriel Vincent, bienvenue au sein du groupe de ce

soir. J'ignore ce que vous attendez de cette thérapie cognitive, mais je suis certaine que ça n'a rien à voir avec ce que vous imaginez. Ici, vous êtes libre de vous montrer honnête, sans craindre ni gêne ni honte. Entre les murs de cette pièce, vous allez vous rendre compte que vous n'êtes pas à blâmer pour ce que vous avez vécu au combat. Avec notre aide, vous ressortirez d'ici comme neuf.

Je hoche la tête, ne sachant pas trop ce qu'elle attend de moi. Je me demande aussi ce qui lui permet d'affirmer que rien de ce qui est arrivé au combat n'était notre faute. N'importe quoi. Parfois, quelqu'un est bel et bien responsable.

Elle descend de son perchoir et m'apporte un bloc-notes.

— Pendant la session de groupe, je voudrais que vous travailliez sur ces exercices. Et nous examinerons vos réponses à la fin.

J'ai l'impression que tout le monde me regarde alors qu'ils vont entamer leur séance habituelle et que moi, je passe en revue les feuillets sur mes genoux. Comme s'ils essayaient de me déchiffrer. Je fais de mon mieux pour les ignorer et me concentre sur cette fichue paperasserie, histoire d'en finir aussi vite que possible.

À la lecture de certaines consignes, j'ai envie de lever les yeux au ciel. Putain, ils veulent quoi ?

« Racontez l'incident qui vous a perturbé et décrivez ce que vous ressentez au souvenir de cet incident. »

Qu'est-ce que c'est que cette question ?

Il est bien évident que l'incident qui m'amène ici m'a perturbé, c'est le moins qu'on puisse dire, sinon je ne serais pas là. Voilà donc ce que j'écris. Et merde. Pas question d'enrober les choses. Elle m'a encouragé à me montrer honnête, sans retenue, alors c'est ce que je vais faire.

Je griffonne une réponse à toutes leurs fichues questions, n'écoutant qu'à moitié les autres. Enfin, jusqu'à ce qu'une voix vienne troubler ma concentration.

Une fille.

Au fur et à mesure de son récit, je comprends qu'elle a été retenue captive par des rebelles talibans. Ses yeux cherchent les miens et elle me scrute tout en parlant. Vu qu'elle porte un uniforme, j'en déduis qu'elle est toujours en activité. Il y a quelque chose de vaguement familier chez elle, mais je n'arrive pas à mettre le doigt dessus.

— J'ai été emprisonnée neuf jours dans un taudis dégoûtant, raconte-t-elle, d'une voix qui paraît fragile dans cette grande pièce. On était à peine nourries, on était maltraitées et j'ai été violée par tout un groupe de Talibans. Je voulais mourir. Je n'étais même plus sûre de souhaiter être secourue, car je craignais de ne pas être assez forte pour survivre à ce qui m'arrivait. Mais on ne m'a pas laissé le choix. On m'a secourue. Le 75^e régiment des Rangers a pris le camp et nous a libérées toutes les trois.

Le 75^e régiment des Rangers.

Moi.

Je comprends soudain pourquoi son regard m'est vaguement familier. Je l'ai déjà vu.

Je me rappelle que deux ans plus tôt, elle me dévisageait à peu près comme aujourd'hui ; évidemment elle a beaucoup changé depuis. Quand on l'a retrouvée, elle avait le visage sale et ensanglanté, son treillis en lambeaux.

Pour être franc, je n'ai pas beaucoup échangé avec elle, ce jour-là. En tout cas, ce n'est pas moi qui l'ai sortie, mais ma section était bien là, tout comme celle de Brand.

Je me rappelle ce jour. Un jour parmi tant d'autres. Secourir les prisonniers ne faisait pas partie de ma mission. Moi, j'étais en première ligne à enfoncer les portes et dézinguer les ravisseurs, pendant que plusieurs de mes hommes fouillaient les lieux pour sortir les captifs.

Mais une fois le raid terminé et la poussière retombée, cette fille nous contemplait, depuis l'endroit où les urgentistes s'occupaient d'elle. Sa compagne de cellule pleurait, alors que l'homme gardait le visage enfoui entre ses mains sanguinolentes. Mais cette fille-là, non.

Elle gardait la tête haute et nous observait tous pendant que les médecins l'auscultaient, la tâtaient, l'examinaient sous toutes les coutures.

Et elle me dévisage encore maintenant, de ses yeux lucides et clairs.

— Vous vous souvenez de moi ? me demande-t-elle doucement. J'étais avec une infirmière et un médecin dans notre Humvee, quand on nous a enlevés sur la route, vers la zone verte de Kaboul. Votre brigade est celle qui a attaqué le camp taliban et nous a secourus.

Plusieurs soldats m'observent en silence mais avec intérêt, et je hoche brièvement la tête.

— Oui, réponds-je enfin. Je me rappelle. Je n'ai jamais oublié la façon dont vous gardiez la tête haute alors que les autres sanglotaient.

Elle m'offre un sourire maussade.

— C'était ma façon de ne pas devenir folle, m'explique-t-elle. Je me répétais que peu importait ce qu'ils m'avaient fait, ils ne me prendraient pas ma fierté, pas mon droit d'être courageuse ou de les regarder droit dans les yeux pendant qu'ils me violaient. Ils pouvaient bien m'infliger les pires infamies, moi je leur répondais avec le meilleur de moi. Alors peu importait leurs sévices, je refusais qu'ils croient m'avoir brisée.

Je la contemple, admirant l'audace et le calme qui emplissent ses pupilles encore brillantes. Pourtant il y a aussi quelque chose, une tristesse qui la hante. Et qui me pousse à lui poser une question abrupte :

— Et alors ? Est-ce qu'ils ont réussi ?

Elle reste silencieuse. En fait, la pièce tout entière est silencieuse. Si une mouche volait dans le coin, je l'entendrais. Je me demande si ma question est déplacée ou impolie, mais la psychologue ne m'interrompt pas.

Enfin, la fille hoche la tête.

— C'est pour ça que je suis ici. J'ai suivi une thérapie juste après les événements, mais je ne voulais pas être hospitalisée et subir tout le processus. Ça me donnait l'impression d'être faible, comme si je les laissais me vaincre en acceptant. Alors que c'est le contraire, en fait : si je continue à voir leur visage quand je m'endors, là ils auront gagné. Mais ça... (Elle s'interrompt et balaie les lieux d'un geste du bras.) Ça signifie que je gagne. Moi. Je leur botte leurs fesses de lâches.

Les autres soldats applaudissent et je reste muet un moment, à regarder le groupe. Ils semblent tous dans le soutien, je ne discerne aucune forme de jugement dans leurs yeux. Me rendant compte que je suis le seul à ne pas applaudir, je me lève et frappe fort dans mes mains en fixant la fille droit dans les yeux.

Quand les applaudissements cessent enfin, je me rassieds. Elle se lève à son tour et traverse le cercle pour arriver à mon niveau et s'immobiliser face à moi.

— Je n'ai jamais eu l'occasion de vous remercier. Je n'arrive pas à croire que vous soyez ici... que Dieu vous ait replacé sur mon chemin afin que je puisse enfin vous dire « merci » pour ce que vous avez fait. Vous ne saurez jamais à quel point je vous suis reconnaissante, à vous et à vos hommes, de m'avoir tirée de l'enfer ce jour-là. Vous m'avez tirée d'affaire.

Elle se met au garde-à-vous et me salue.

Je suis incapable d'exprimer les émotions qui m'envahissent à cet instant.

En tant que Ranger, je n'ai fait que mon travail, avant de rentrer au camp une fois ma mission accomplie. Je ne me suis pas attardé pour en discuter avec quiconque. La voir ici me sert de rappel : mon travail avait un but. Et pas n'importe lequel. Certes, une grande partie du boulot était affreuse et impitoyable, mais on sauvait aussi des vies.

Comme la sienne.

Peut-être que je ne suis pas si inutile, au fond.

Je me lève et lui rends son salut.

Un nouveau tonnerre d'applaudissements retentit dans la pièce, brisant le silence respectueux.

Le reste de la séance passe lentement, puis enfin il est l'heure de clore et tout le monde sort d'un pas traînant. L'infirmière de l'armée semble sur le point de venir me parler, mais au moment de quitter la salle elle est accaparée par un autre soldat. C'est aussi bien comme ça. Car je n'ai qu'une envie : aller me coucher.

Je prends un sandwich à un distributeur et regagne ma chambre en dévorant la dinde entourée de pain sec.

Je m'effondre sur le matelas et fixe le plafond un bon moment, jusqu'à ce que je décide que je suis pathétique à rester allongé là sans rien faire. Au lieu de laisser les murs se refermer autour de moi, j'enfile un short de sport et entreprends des séries de pompes et

d'abdos, histoire de me débarrasser de cette énergie négative. Mais après cinq cents séries de chaque, je suis tout aussi agité.

Je jette un coup d'œil en direction de mon ordinateur portable, tâchant de réprimer l'envie de l'allumer pour écrire à Madison.

Et puis merde. Elle ne veut peut-être pas me parler, mais je peux toujours lui écrire. Oh que oui !

Chère Maddy,

Je sais que tu n'en as rien à faire, mais tu me manques.

Baisers,

Gabe

Madison

Les murs de cette maison se referment sur moi. Je regarde les photos, les meubles, les couleurs... tous choisis par ma mère. Rien ne m'appartient. Il est temps de changer ce décor. Je suis assez restée allongée à me lamenter.

Recroquevillée sur le canapé, je resserre le plaid autour de moi tout en feuilletant les catalogues d'aménagement. J'ai besoin de nouveaux meubles de salon, de cuisine, de chambre. Tout.

Le shopping détournera un peu mon attention de Gabriel. Parce que passer mon temps à penser à lui, c'est pitoyable. Or je ne le suis pas, merde !

J'ouvre mon ordinateur portable pour passer ma commande, sans même ressentir la moindre culpabilité face à l'ampleur de la dépense. Le *Hill* a généré des bénéfices cette année. Je peux me le permettre. Autant utiliser mon argent pour changer un peu ma vie, au lieu d'acheter une énième paire de chaussures.

Quand la sonnerie du téléphone retentit, mon cœur s'emballe, car l'espace d'une seconde je pense qu'il s'agit peut-être de Gabriel.

C'est ridicule. Je le sais bien. Parce que même s'il appelait, je ne pourrais pas décrocher. Pas question que je me mette en danger encore une fois pour qu'il me piétine. Qu'il aille se faire foutre.

N'empêche, quand je découvre le numéro du restaurant affiché à l'écran, une vague de déception me traverse et je ferme les yeux.

Si je ne peux pas parler à Gabe, je n'ai envie de parler avec personne aujourd'hui. Je laisse donc sonner jusqu'à ce que se déclenche la boîte vocale, puis je referme l'ordinateur et me dirige vers le patio.

Il faut croire que je suis pitoyable, finalement.

Je m'assieds à la table et m'abîme dans la contemplation du lac. Même entourée par cette vue magnifique et bercée par le clapotis de l'eau, je ne peux m'empêcher de me remémorer la nuit où Gabe m'a couchée sur ce meuble.

Fermant les yeux, je me rappelle... la façon dont ses lèvres frôlaient mon cou cambré vers lui, la façon dont il mordillait mon épaule, me murmurait à l'oreille tout en insinuant ses doigts en moi. La chaleur de nos deux corps unis l'un contre l'autre sous la pluie froide. Sa présence quand il m'a pénétrée.

Je déglutis et serre les paupières pour retenir mes larmes brûlantes.

Ne pleure pas, merde.

Il t'a quittée.

Ne pleure pas, merde.

Je garde les yeux fermés une bonne minute, tâchant de me reprendre... et constate avec fierté que je n'ai pas lâché une seule larme.

Je peux y arriver. Il ne m'a pas brisée.

Au bout de quelques minutes, je ramasse mon téléphone portable pour écouter ma messagerie.

— *Salut, Maddy, c'est Tony.* (Comme si je risquais de ne pas reconnaître sa voix. Je souris.) *Tu as des nouvelles de Jacey ? Elle n'est pas venue travailler et n'a pas appelé pour prévenir.*

Malheureusement, ces derniers temps c'est fréquent. Elle n'a pas dû se réveiller après une nuit prolongée en boîte ou quelque chose dans le genre. Je le rappelle pour lui expliquer la situation, puis j'ouvre ma boîte e-mail.

Le souffle coupé, je découvre un message de Gabe.

Alors que je lis ses mots, mon cœur tonne dans ma poitrine.

Je lui manque.

Les doigts tremblants, je tape ma réponse.

Tu m'as quittée. C'est toi qui l'as voulu. À présent nous devons tous les deux gérer la suite.

J'observe mes paroles d'où transpire la rancœur et elles me serrent le cœur, le tordent, le vrillent. Alors je les efface.

J'aurais aimé que tu ne partes pas. Mais tu es parti.

Des larmes plein les yeux, je fixe mes nouvelles phrases, qui se brouillent au fur et à mesure que mes paupières se gonflent. Et merde. J'appuie fort sur la touche de retour arrière et j'efface tout.

Tu me manques aussi.

De tous les sentiments contradictoires qui m'habitent, c'est le plus prégnant. Mais je ne peux pas le lui avouer. Car cet aveu le dédouanerait de m'avoir quittée, de m'avoir traitée comme une moins que rien. Or ça n'était pas une broutille.

J'efface le message et, les doigts lourds comme la pierre, je referme mon portable.
Si on ne sait pas quoi dire, le mieux c'est de se taire.

Gabriel

« Avez-vous la sensation de devoir être constamment en alerte, ou toujours sur vos gardes ? »

« Votre opinion de l'incident est-elle basée sur des faits ? »

« Sursautez-vous facilement ? »

Nom de Dieu, Brand n'exagérerait pas quand il m'a dit que ce truc craignait. Ça craint vraiment un max et toutes leurs questions stupides m'agacent.

Le deuxième jour ne vaut pas mieux que le premier. En fait, c'est même peut-être pire. Les questions qu'ils me posent, en session de groupe ou durant leurs séances individuelles à la con, sont toutes plus ridicules les unes que les autres.

Ils commencent par les interrogations en apparence inoffensives qui figurent sur la feuille de travail, pour finir systématiquement par plonger en profondeur dans l'épisode qui nous a conduits ici, les événements qui nous effraient le plus.

Cette thérapie, on dirait une toile d'araignée poisseuse et pleine de conneries.

Dépité, je retourne dans ma chambre après ma session individuelle. L'idée de dîner à la cafétéria ne me tente pas, je m'achèterai une bricole au distributeur plus tard.

Sitôt ma porte refermée, ma première réaction est d'aller consulter mes e-mails. En entrant mon mot de passe, je me rends compte que je retiens mon souffle... Je veux découvrir le prénom de Maddy. Hélas, il n'y a rien qu'un mot de Brand.

Gabe,

Le deuxième jour, ça craint vraiment, je me rappelle. Tiens bon. Même si tu as l'impression que ça ne sert à rien et que ça ne fonctionne pas, je suis passé par là. Fais-moi confiance, tes efforts finiront par payer. Garde la tête haute, frangin.

J'apprécie ce mec. Du fond du cœur. Mais tout ce que je voulais, c'était une réponse de Maddy. Et son absence en est une.

J'ai merdé et je l'ai perdue. Ce qui me fait autant de mal que tout ce que j'ai pu vivre en Afghanistan. Oui, autant que ça et je ne peux rien y faire.

Mon estomac gargouille, alors j'éteins et m'aventure dans la zone commune où se trouvent les distributeurs. Je sélectionne un club-sandwich et des chips, et quand je fais volte-face, je me retrouve nez à nez avec Annie, l'infirmière militaire, une poignée de pièces de monnaie à la main.

— Dure journée ? fait-elle en levant les yeux sur moi. C'était la deuxième pour vous, c'est ça ?

Je hoche la tête, songeant qu'elle n'a pas idée à quel point elle l'était.

— Ouais. Ça n'avance pas, j'ai l'impression. Un ami m'a assuré que mon état d'esprit allait s'arranger ou du moins que j'aurais bientôt l'illusion de voir mes efforts payer.

Annie manifeste son approbation d'un hochement de tête.

— Oui, il a raison. Ça ne va pas être plus facile, mais au moins, ça fera sens.

— Vous prenez combien de séances par jour, vous ?

— Une seule, m'indique-t-elle tout en insérant ses pièces dans la machine. J'effectue un service à temps partiel ici à l'hôpital pendant la durée de mon traitement, il faut donc que je m'organise avec mon service. Et vous ?

— Deux par jour. Et là, ça me semble vraiment pathétique. Espérons que demain sera un autre jour. Bonne soirée, Annie.

— Bonne soirée, répond-elle dans mon dos.

Je la sens m'observer tandis que je m'éloigne. Son regard perçant me met un peu mal à l'aise, car je ne comprends pas exactement ce qu'elle attend de moi. J'ai l'impression qu'elle m'a presque mis sur un piédestal, simplement parce que je faisais partie de l'équipe qui l'a secourue. Or je ne mérite pas cette place, pas du tout.

Une fois mon sandwich avalé, j'ouvre une nouvelle fois ma boîte e-mail en retenant ma respiration. Mais je relâche lentement mon souffle.

Rien. Elle est vide.

Madison

Sous le regard de Tony, installé face à mon bureau, je termine ma communication avec l'entrepreneur que j'ai embauché pour travailler sur la maison.

— Tu as fait appel à *Mathis et fils* ? m'interroge-t-il, un sourcil haussé. Je connais Derrick Mathis, tu peux lui demander une ristourne de ma part.

Malgré ma tristesse, je sens mes lèvres se retrousser en un sourire.

— Je le connais aussi, je te rappelle. Et fais-moi confiance, il m'accorde un bon prix. Il va repeindre toutes les pièces, poser de nouveaux sols et du carrelage, en une semaine seulement. Maintenant que je me suis décidée, j'ai envie que ça aille vite. Du coup, il m'envoie plusieurs équipes d'artisans pour s'en occuper. En attendant, je vais aller vivre quelques jours chez Mila et Pax.

— Bonne idée, approuve Tony tout en passant en revue le planning de travail. Bon, il faut qu'on parle de Jacey, Maddy. C'est le deuxième jour d'affilée où elle ne se pointe pas. Qu'est-ce qui lui arrive, bon sang ?

Je lâche un soupir. Je lui ai envoyé un SMS hier soir qui est resté sans réponse. Cela signifie invariablement qu'elle est occupée à quelque chose qui ne me plairait pas.

— Eh bien, voyons voir ça.

Avec un nouveau soupir, je saisis le téléphone pour composer le numéro de Jacey. Après cinq sonneries, je commence à penser que je vais tomber sur sa messagerie quand elle me surprend en décrochant.

— Salut, Maddy, répond-elle d'un ton enjoué, comme si elle n'avait pas disparu de la circulation depuis quarante-huit heures. Quoi de neuf ?

— À toi de me le dire, je lui réponds froidement. Ça fait deux jours d'affilée que tu rates le travail. Qu'est-ce que tu fiches, Jacey ? Je compte sur toi ici. La saison commence et j'ai vraiment besoin de tout mon personnel.

Elle ne répond pas tout de suite, puis j'entends un bruissement et une voix à l'arrière-plan.

Une voix d'homme. Une voix familière.

— Qui c'est ? je lui demande, sur mes gardes. Dis-moi que ça n'est pas celui que je crois.

Nouveau silence, long et persistant.

Mon sang commence à bouillir dans mes veines et empourpre mon visage.

— Jacey, qu'est-ce que Jared fabrique chez toi ?

Face à moi, Tony se redresse, les sourcils froncés. Il lève les mains en signe de perplexité devant les motivations potentielles de mon amie, à quoi je réponds en secouant la tête.

« Aucune idée », je lui dis sans bruit.

— Je sais, soupire enfin Jacey. Je sais que tu es furax et que Gabe sera fou de rage, mais il est passé me voir l'autre soir et il s'est excusé pour tout. Il se comportait comme un salaud parce que je lui manquais à mort. Tu sais, Maddy, au fond, c'est un brave garçon. Il faut juste qu'il travaille sur son comportement et il m'aime vraiment.

Oh. Mon. Dieu. L'estomac me tombe dans les chaussures, je n'arrive même plus à réfléchir.

— Jacey, c'est faux. Il ne se soucie que de lui. Je sais que tu es en quête de reconnaissance. Mais tu n'as pas besoin de la sienne. C'est un connard et il le restera toujours. Ça ne changera pas. Et puis, il n'est pas en colère que tu aies menti à Gabe à son sujet ? Je trouve bizarre qu'il ait passé l'éponge aussi facilement.

Tony est désormais debout, tel un nuage orageux au-dessus de moi. Tout comme moi, il ne croit pas un mot de ces conneries.

— Je lui ai demandé pardon pour ça, répond Jacey d'une voix faiblarde. Il a compris que j'étais perturbée, que mon frère me manquait.

Je laisse ma tête retomber en arrière pour fixer le plafond pendant que je compte jusqu'à dix en respirant profondément.

— Maddy ? tente Jacey, hésitante.

Huit.

Neuf.

Dix.

Je prends une nouvelle inspiration.

— Jacey, je t'adore, mais tu es sérieusement tordue. Si tu as besoin d'attention au point que tu te jettes dans les bras d'un connard psychopathe, alors il faut vraiment que tu te fasses aider. Je t'aime. Tu resteras toujours ma meilleure amie, mais tu es virée. J'ai besoin de quelqu'un sur qui je puisse compter, d'une personne qui respecte ses horaires. Quand tu te seras remis la tête à l'endroit, alors tu pourras revenir.

Elle essaie de protester, mais je lui raccroche au nez.

Tony me dévisage, je soutiens son regard.

— Désolée, je lui fais en haussant les épaules. Parfois, on est obligé de recourir à l'amour vache. C'est vraiment idiot. Je n'en reviens pas qu'elle se comporte de façon aussi stupide. Et je ne peux même pas en informer les garçons, puisqu'ils ne sont pas là. Je pourrais envoyer un e-mail à son frère, mais je sais qu'il a déjà assez de problèmes à régler comme ça. Je ne peux pas en rajouter pendant qu'il est à Walter Reed.

Je n'ai jamais vu Tony aussi furieux, avec ses grandes mains serrées et sa bouche tordue par une grimace.

— Envoie-lui un SMS pour lui ordonner de ne pas bouger. Je vais aller lui parler. Elle a besoin d'un bon coup de pied aux fesses et vite. Or je suis la personne idéale pour effectuer le boulot.

Il se dirige déjà vers la porte du bureau.

— Ne t'en prends pas à Jared, je lui lance. Il n'en vaut pas la peine.

Je me lève d'un bond et je lui cours après.

— Ne t'inquiète pas, rassure-t-il en se retournant. C'est avec Jacey que je vais discuter. Quant à ce petit saligaud, je vais le virer de chez elle.

Je lâche un soupir. Voilà justement ce que je redoutais.

Pourtant, je ne peux rien faire d'autre que de regarder Tony s'éloigner d'un pas décidé.

Gabriel

« D'après ce que vous m'avez décrit, vous avez tué une innocente envoyée pour vous abattre en même temps qu'une centaine d'autres personnes. Dites-moi Gabe, avez-vous réellement l'impression d'avoir assassiné cette fillette ? Ou toutes les autres ainsi que leurs mères ? VOUS et pas l'armée américaine, pas votre unité, pas l'oncle de cette enfant... mais VOUS ? »

J'ai envie d'envoyer un grand coup de poing dans les dents de mon thérapeute. Cette session individuelle a duré trois heures aujourd'hui, trois heures exténuantes.

Jusqu'à présent, au cours des trois journées écoulées, on m'a fait écrire, parler et réfléchir sur ce qui s'est passé. En profondeur. D'une façon que je ne m'étais pas autorisée. Jamais.

Mais ce matin, j'ai eu une illumination.

Je me suis rendu compte qu'à la racine de mon problème, il y avait une chose. Bon, j'arrive à accepter la mort de Mad Dog, même si je sens que j'aurais dû l'empêcher. J'ai vu mourir d'autres hommes avant et j'ai dû dépasser ça.

Non, ce qui me torture le plus c'est précisément la cause de mes cauchemars.

La fillette.

Elle avait besoin de ma protection et je ne la lui ai pas donnée. Au lieu de l'aider, je l'ai tuée. Parce que, dans la fraction de seconde qui m'était allouée pour prendre la décision, je n'ai pas trouvé la solution pour y parvenir.

J'ai échoué.

C'est là le cœur du problème. Je n'ai pas été entraîné à cela. Pourtant à cause de mon échec, des gens sont morts, et je n'arrive pas à surmonter cette culpabilité. La fillette symbolise mon échec vis-à-vis de moi-même.

Une fois ce constat établi, le Dr Hart, mon psychologue, me pousse à parler de tout ce que je sais sur elle.

Son identité : Ara Sahar – l'armée me l'a apprise.

Son âge : dix ans – l'armée me l'a appris aussi.

Son oncle : un rebelle taliban qui l'avait kidnappée et embrigadée pour détruire mon Humvee. Encore une information révélée par l'armée.

Elle était terrorisée, elle implorait mon aide. Ça, personne n'a eu besoin de me l'apprendre, je l'ai lu dans ses yeux. C'est justement ça que je n'arrive pas à me pardonner. Je n'ai pas vu les autres victimes tant qu'elles étaient encore en vie. Mais Ara Sahar, j'ai croisé son regard.

— Tant que vous n'aurez pas tourné la page, vous n'avancerez pas, m'annonce le Dr Hart d'un ton solennel. J'ai rencontré ce genre de problèmes des milliers de fois.

Je l'observe, un énorme poids sur la poitrine.

— Comment je suis censé me pardonner la mort d'une enfant ? je lui rétorque, le cœur serré. D'une centaine même ? À ma place, vous y parviendriez ? Si vous aviez senti l'odeur de leurs corps qui brûlaient, vous l'oublieriez ?

Le docteur me contemple longuement.

— À votre place, j'essaierais de penser à quelque chose qui puisse m'apporter la paix. Parfois il suffit de leurrer son esprit, de l'obliger à croire ce qu'on lui raconte. Avez-vous envisagé d'écrire une lettre aux parents d'Ara ? De leur expliquer ce qui s'est passé et de leur demander pardon. Je suis certain que l'armée peut vous aider à trouver où envoyer votre missive ou même vous indiquer si ces gens sont encore en vie.

Doux Jésus. La seule idée de communiquer avec ces personnes me soulève littéralement l'estomac. Car j'en suis sûr : ils n'ont pas la moindre envie d'entendre parler de moi.

Sauf qu'ils méritent peut-être une explication. Des excuses.

Au minimum.

Je déglutis.

Le thérapeute pousse dans ma direction un bloc-notes et un stylo.

— Ce sera le devoir que vous aurez à faire, me dit-il.

Je le dévisage un instant sans ciller, puis soupire et m'en saisis.

La nuit venue, assis dans la pénombre de ma chambre, je fixe la page blanche pendant une bonne heure avant de réussir à trouver mes mots. Enfin, je commence à griffonner.

Chers M. et Mme Sahar,

Vous ne me connaissez pas, mais j'ai fait quelque chose qui a bouleversé votre vie... et la mienne.

Je suis le lieutenant Gabriel Vincent, et jusqu'à récemment encore, j'étais Ranger dans l'armée des États-Unis. J'appartenais au convoi victime de l'explosion du véhicule qui a tué votre fille.

Je relis les mots que je viens d'écrire et je me rends compte qu'ils sonnent creux, très factuels. Alors qu'en réalité, ce qui est arrivé est loin d'être tout blanc ou tout noir. Je pense chaque jour à votre fille. Chaque jour, je regrette de n'avoir pas pu arrêter le cours des événements, de n'avoir pas su l'aider. Chaque jour, je me déteste de n'en avoir pas été capable.

Je ne sais que vous dire, hormis que je suis vraiment, vraiment désolé. Plus encore que je ne peux l'exprimer. Je doute d'être jamais en mesure de me pardonner ce qui s'est produit, alors comment vous demander votre indulgence ? Je ne le ferai donc pas. En revanche, sachez que si je pouvais changer ce qui s'est produit cette fameuse nuit, je le ferais.

Je regrette profondément la mort de votre fille.

Je vous présente mes sincères condoléances.

*Lieutenant Gabriel Vincent
75^e régiment de Rangers de l'armée américaine*

Je lis et relis ma lettre, avant de décider que je ne peux plus rien ajouter. Je plie la feuille et la remets dans le bloc, afin de la donner au Dr Hart le lendemain.

Et puis je pense à Maddy. Réfléchir aussi intensément au pardon m'a amené à penser à elle. Car parmi tous les gens que je connais, c'est à elle que je devrais implorer le pardon. Je l'ai poussée à me faire confiance et ensuite je suis parti. Ça a dû la dévaster et cette idée-là me dévaste en retour.

Mes doigts volent sur le clavier et peu m'importe de passer pour un faible. Je veux juste qu'elle sache à quel point je me sens mal de m'être comporté ainsi. Même si elle ne me pardonne jamais, je souhaite qu'elle le sache.

Chère Maddy,

Je viens d'écrire une lettre aux parents de la fillette.. la petite Afghane. Et ça m'a permis de comprendre une chose : je ne t'ai jamais demandé pardon pour t'avoir quittée comme je l'ai fait.

Je te le jure, je voulais juste te protéger... de moi. Je t'ai fait du mal, Maddy. J'aurais pu te tuer. Pourtant, en t'abandonnant sans la moindre explication, je sais que je t'ai fait souffrir aussi.

Tu ne méritais pas que j'entre dans ta vie pour la détruire. J'en suis vraiment navré. Je m'en veux de t'avoir laissée entrevoir l'impossible, car à ce moment-là, vivre avec moi n'était absolument pas envisageable.

Aujourd'hui, je suis ma thérapie, et j'espère... je prie... qu'ils parviennent à ramasser tous les morceaux perdus et réussissent à me reconstruire.

Mais ça craint un max ici. Chaque journée est un enfer, je ne sais même pas si j'aurai la force de rester. Le traitement fonctionne sur le mode : on te brise complètement avant de commencer à te reconstruire, en t'apprenant comment gérer vraiment tes soucis. C'est horrible.

J'ignore si je serai assez fort.

Désolé de te balancer ça en plein visage, mais nos conversations me manquent.

Au fond, ce que je voulais surtout te dire, c'était que je suis désolé, à un point que tu ne peux imaginer. Même si je suis conscient de ne pas le mériter, j'espère que tu pourras me pardonner un jour de t'avoir blessée.

Avec tout mon amour,
Gabe

Alors que je referme mon portable, je me sens complètement vidé. Comme si j'avais remué aujourd'hui toutes les émotions que j'aie jamais ressenties. Bon, j'ai le temps de m'accorder une sieste avant ma dernière session de la journée.

En glissant dans le sommeil, je vois les yeux sombres d'Ara Sahar. Ils se posent sur moi avec curiosité, mais ne contiennent plus de reproches, contrairement à d'habitude.

Pourtant les cauchemars viennent quand même me hanter.

Madison

En attendant le retour de Tony, je surfe sur mon smartphone sans prêter grande attention aux pages que je compulse, mais en évitant soigneusement d'ouvrir ma boîte e-mail. Une intuition, tout au fond de moi, me chuchote que je risque d'y trouver un message de Gabe.

Et s'il continue à m'écrire, je ne sais pas combien de temps je vais tenir sans lui répondre.

Il me manque.

Il me manque.

Dieu qu'il me manque !

Mais je ne pourrai jamais plus m'ouvrir à quelqu'un. Car chaque fois que ça m'arrive, je me brûle, or il n'est pas question de souffrir à nouveau à ce point. Jamais de la vie. Le pansement a été retiré, le plus dur est passé à présent. Il faut juste attendre que ça cicatrise.

Mais je suis faible.

Alors moins de deux minutes après cette bonne résolution, je vérifie mes e-mails.

J'avais raison. J'ai un message de Gabe.

Mon cœur bat fort dans mes oreilles tandis que je déchiffre chaque douloureuse parole.

Oh, mon Dieu ! Lire qu'il est dévasté n'est pas loin de me faire craquer. Peu importe qu'il m'ait fait souffrir en partant, je ne peux nier sa force et sa bravoure. Le savoir dans cet état me brise le cœur ; quant à sa demande de pardon, elle me le serre dans un étau.

Je clique sur le bouton « répondre » et commence à taper, hésitante.

Tu trouveras la force.

C'est tout. Pas de « Cher Gabe », ni de « Je t'embrasse, Madison ».

Mon doigt reste suspendu, tremblant, au-dessus du bouton d'envoi. J'hésite. Je ne veux pas qu'il renonce, il a besoin de cette aide. Je souhaite sincèrement qu'il redevienne l'homme

qu'il était. Même si je ne peux pas être avec lui, il a besoin de guérir.

Mon doigt sursaute.

Et soudain mon téléphone sonne, interrompant mon incertitude.

Le numéro de Jacey s'affiche à l'écran et je lève les yeux au ciel. C'est bien la dernière personne à qui j'ai envie de parler en cet instant. Non, mais sérieusement. Si elle veut jouer les sottes, je ne vais pas rester à la regarder faire.

Enfin, n'empêche. Les yeux rivés à son prénom qui clignote à l'écran, je sens que je dois lui répondre. Qu'il le faut.

Alors je décroche d'une main hésitante.

Et mon oreille s'emplit instantanément de ses hurlements.

Gabriel

Les mêmes cris m'emplissent les oreilles chaque fois que je me remémore cette fichue nuit. Je contemple la feuille dépliée.

En admettant que tout était votre faute, comment auriez-vous pu empêcher le drame ? Passons vos options en revue. Notez sur ce papier tout ce que vous auriez pu faire, dans les moindres détails, pour éviter la mort d'Ara Sahar et de Mad Dog. Ou bien celle des villageois. Car de mon point de vue, il n'y avait pas moyen de les sauver. Essayez donc de me prouver que j'ai tort.

La blancheur du papier semble se rire de moi qui tiens mon stylo immobile au-dessus d'elle. J'écoute le tic-tac de la pendule, les yeux baissés vers mes chaussures. Enfin, je griffonne une réponse.

Merde, je déteste ce truc. La psy va déchirer mes réponses en mille morceaux demain matin.

Un petit coup frappé à ma porte m'interrompt en plein milieu de l'exercice, ce qui n'est pas pour me déplaire. J'invite la personne à entrer et découvre qu'il s'agit de l'infirmière de l'armée.

— Salut, soldat, me lance-t-elle avec un grand sourire en m'envoyant une canette de soda bien fraîche. Comment s'est passée votre séance ?

Me laissant tomber sur le lit, je l'ouvre et en avale une gorgée, avant de grogner :

— Je hais cette merde.

Annie se perche sur un fauteuil, et je remarque les rangers cirés à la perfection qui étincellent à ses pieds.

— Je comprends, admet-elle d'un ton compatissant. Et ça n'est que le début. Mais croyez-moi quand je vous dis que ça va vous aider. Toutes les questions qu'ils vous posent ont un but précis. Ils nous poussent à modifier notre vision des choses. Pour ma part, je fais toujours des cauchemars, mais ils ne durent plus toute la nuit. Je reste agitée, mais j'ai cessé de regarder par-dessus mon épaule à tout bout de champ. On va y arriver, soldat.

— Je ne suis plus soldat, je lui réplique en gribouillant une autre réponse sur ma fiche. Elle lève les yeux au ciel.

— Vous savez aussi bien que moi que vous le serez toujours. Vous avez ça dans le sang. Elle a raison.

C'est agréable de discuter avec quelqu'un qui comprend ça. Avec Brand aussi, sauf qu'entre nous on n'en parle pas. Ça ne se fait pas, entre hommes.

Annie me jette un coup d'œil.

— Ça vous manque parfois ?

C'est mon tour de lever les yeux au ciel.

— À votre avis ?

— Il me semble que ça me manquerait à mort, répond-elle en souriant. Quand je suis rentrée au début, mes parents m'ont suppliée de démissionner, de retrouver la vie civile – une vie « normale », comme ils disaient. Tu parles. Je suis soldat, je le resterai. Je n'imagine même pas rendre mes rangers.

Ses paroles me font l'effet d'un coup de poing en plein ventre, parce que moi je les ai rendues.

— Chacun doit faire ce qu'il y a de mieux pour lui, conclus-je au bout d'un moment. J'ai dû démissionner car c'était préférable pour mon escouade et pour moi.

Annie acquiesce et je sais qu'en effet, elle me comprend. Si elle ne peut pas savoir ce que cela fait d'être un Ranger qui a dû démissionner du boulot dont il avait rêvé toute sa vie, elle sait au moins ce que c'est que d'être soldat dans l'âme.

Ce lien facilite mes échanges avec elle. Et vice-versa. Elle me regarde, tapotant les doigts sur ses genoux.

— Je voudrais vous remercier encore une fois de votre présence ici, lâche-t-elle enfin. Non seulement parce que ça me permet de vous remercier à nouveau de ce que vous avez fait, mais aussi parce que vous m'avez permis de me rappeler quelques détails. Des détails importants.

Je hausse un sourcil.

— Comme quoi ?

Elle se lève de sa chaise et vient s'asseoir à côté de moi sur le lit, ce qui me met aussitôt mal à l'aise. *Qu'est-ce qui se passe, nom de Dieu ?*

— Vous m'avez rappelé qu'il y a des hommes forts dans ce monde, des hommes qui comprennent le merdier que je traverse parce qu'ils traversent le même, répond-elle d'une

voix douce.

Et tout en parlant, elle passe une main délicate sur mon bras. Je me fige à l'instant où je comprends ce qui est en train de se produire.

— J'ai aussi décidé que rien n'arrive au hasard, reprend-elle. Quelles étaient les probabilités pour que vous vous trouviez là-bas ce fameux jour, dans la brigade qui m'a secourue et qu'ensuite je vous retrouve ici alors que je viens chercher de l'aide ?

Elle se tait une fraction de seconde, puis reprend :

— Les chances sont quasi nulles, Gabe. Je pense que j'étais destinée à vous rencontrer. Vraiment. La question, c'est... qu'est-ce qu'on fait de cette information ?

Avant que j'aie le temps de réagir, elle s'est penchée vers moi et a posé ses lèvres sur les miennes, avec une immense douceur.

Elle m'embrasse, et moi je reste littéralement pétrifié. Je n'ai rien vu venir. Vraiment rien. Je croyais qu'on échangeait juste sur nos malheurs respectifs.

Sa main descend le long de mon dos et se plaque sur mes fesses. Une seconde, juste une fraction de seconde, l'idée me traverse : ce serait si aisé de me laisser glisser dans cet espace flou où l'acte sexuel vous emporte, ce lieu où plus rien ne compte. Ce serait la solution de facilité. D'autant que j'ai besoin de quelqu'un, besoin d'être réconforté.

Sauf qu'elle n'est pas la personne dont j'ai besoin.

J'ai déjà essayé avec Alex, ça n'a pas marché.

Je ne veux personne d'autre.

J'agrippe délicatement Annie et la repousse, pour plonger dans ses yeux.

— Vous n'en avez pas vraiment envie, lui dis-je avec fermeté. Je le sais. Vos émotions sont à fleur de peau, ici. C'est normal, je suis persuadé que ça arrive à tout le monde.

Elle fronce les sourcils, puis tente de reposer les mains sur moi.

— Non, ça n'a rien à voir avec le fait d'être ici. C'est vous, Gabe. J'ai envie de vous, voilà tout. Vous me rappelez ce que j'aime dans ce monde. Avec vous, tout devient clair.

Elle ne me connaît que depuis quelques jours ! Tout en la tenant à bout de bras, je pose sur elle un regard perplexe.

— Annie, réfléchissez à ce que vous dites. Je comprends ce qui vous amène à penser que nous sommes liés, vu que nous traversons le même borbier. Mais justement : on traverse le même borbier. Si vous y songez, vous et moi, ce serait une catastrophe. Nous avons tous les deux besoin de quelqu'un d'extérieur à tout ça, quelqu'un qui nous permette de remettre les choses en perspective, qui nous donne une raison de nous en dépêtrer. Je vous ai entendue parler de votre petit ami avec l'une de vos camarades, l'autre jour au déjeuner. C'est à lui qu'il faut confier tout ce que vous m'avez dit.

Elle s'est mise à sangloter, de grosses larmes qui lui roulent sur les joues en traînées noires emportant son mascara. Merde. Je déteste ça. Je ne sais jamais comment réagir. Maladroitement, je lui tapote le dos.

— Annie, ne pleurez pas. Tout va bien. Ça va. C'est juste un malentendu.

Sans s'arrêter, elle tend les bras vers moi et enfouit le visage contre mon torse.

— Je suis désolée, renifle-t-elle. Désolée d'avoir mal compris et tout gâché. Je suis désolée.

Je continue à lui taper dans le dos.

— Vous n'avez rien gâché, Annie. C'est un malentendu, rien de plus. Nos émotions sont complètement chamboulées ici. Vous n'avez aucune raison de vous excuser.

Hochant la tête en reniflant, elle descend du lit et se dirige vers la porte.

— Je vous demande pardon, Gabe, sanglote-t-elle une dernière fois avant de sortir.

Je suis encore en train de secouer la tête alors qu'elle est partie.

Bon Dieu, c'était quoi ça ?

Une fois calmé et ayant recouvré mes esprits, je me rends compte que si inconfortable qu'ait été la situation, elle a eu un effet sur moi.

Car alors qu'Annie m'observait, acceptant toutes mes faiblesses, passant outre ces défauts parce qu'elle voulait coucher avec moi, j'ai compris pourquoi je recherchais la présence des femmes depuis ces événements.

Leur acceptation me reconforte.

Sauf que c'est seulement momentané.

Temporaire.

L'espace d'un instant, ça guérit ma culpabilité. Je glisse dans l'oubli, dans un espace où je ne suis pas jugé. Les femmes me prennent comme je suis. C'est aussi ce qui explique pourquoi j'allais voir cette prostituée à Kaboul, pourquoi j'ai failli coucher avec Alex.

Mais je ne peux plus continuer. J'ai accepté ce que j'ai infligé à Ara Sahar. Et j'ai accepté les raisons de mon geste. Désormais, je n'ai plus besoin de rechercher un substitut.

Maintenant, je veux le vrai amour.

L'amour qui dure toujours.

Et c'est énorme.

Sous le choc, je reste assis, les épaules basses, les mains sur les cuisses et je ressasse cette découverte. J'ai voulu coucher avec Maddy pour les raisons qui m'avaient poussé dans le lit des autres. Sauf qu'au lieu d'un bref soulagement, j'ai trouvé l'amour.

Et maintenant, je ne veux plus qu'elle.

Je décroche le téléphone.

Madison

Un bip indiquant un double appel retentit dans l'appareil, alors même que j'essaie de distinguer ce que hurle Jacey à l'autre bout du fil. Trop préoccupée, je ne jette même pas un coup d'œil à l'écran. Tout ce qui compte, c'est de comprendre ce que crie mon amie.

— Jacey, doucement, je ne comprends rien. Respire.

— OhmonDieuMadison, braille-t-elle. OhmonDieu... OhmonDieu.

Elle est trop hystérique pour m'écouter. La main moite, je serre le combiné.

— Qu'est-ce qui se passe ? je crie à mon tour. Jacey, qu'est-ce qu'il y a ?

— C'est Tony, finit-elle par répondre. Bon Dieu, Maddy, il faut que tu viennes. On est sur ta route, au virage. Celui où... celui qui est dangereux.

Celui où mes parents se sont tués. Les battements de mon cœur redoublent.

— Dépêche-toi, geint Jacey. Viens vite.

J'entends une sirène, puis le silence se fait.

Je ne sens même plus mes doigts. Incapable de réfléchir, j'attrape mon sac à main et me précipite dehors. Le trajet passe sans que je m'en rende compte. Je ne remarque ni les feux rouges, ni les stops, rien. Je conduis en pilotage automatique, prenant suffisamment de distance avec mon cœur pour ne pas éprouver de façon trop violente ce qui est en train de se produire.

Rien de grave, je me répète en approchant du lieu. *Rien de grave*. Un pneu à plat. Un petit accrochage. Ou bien le véhicule a glissé sur le bas-côté, comme moi il y a quelques semaines. Ce n'est rien de grave. Tony va bien.

Il va bien.

Il va bien.

Il faut qu'il aille bien.

Rien ne peut arriver à Tony, parce qu'il le faut. C'est lui qui empêche ma vie, ma famille et le *Hill* de partir en vrille. Il gère mes affaires comme il s'est occupé de celles de mon père pendant des années. Il est devenu mon père de substitution.

Il va bien.

Mais non.

Il ne va pas bien. Je le sais avant même d'arriver sur place au pressentiment qui m'étreint le cœur. Je le sais en me garant quand j'aperçois la carcasse de son SUV sur le bord de la route, en voyant l'ambulance et le camion de pompiers, ainsi que la gravité sur le visage des personnes présentes sur les lieux. Je le sais en remarquant la civière, la silhouette immobile allongée dessus, couverte d'un drap, et la pointe de ses chaussures qui dépassent.

Non, il ne va pas bien.

Et moi non plus.

Mes jambes cèdent sous moi et je m'écroule au sol. En tombant, je balaie des yeux le reste de la scène. Je vois Jared menotté, je vois le visage maculé de larmes de Jacey, je la vois qui court dans ma direction. Je vois des urgentistes se précipiter vers moi.

Et puis je ne vois plus rien.

Gabriel

Maddy n'a pas décroché.

J'écoute les sonneries qui s'égrènent, puis son message d'accueil. Je l'écoute en entier, savourant le son de sa voix, mais quand retentit le bip, je suis incapable d'articuler le moindre mot. Si elle ne veut pas me parler, je ne vais pas l'obliger à m'écouter.

Avec un soupir, je me rends à ma séance de groupe et m'installe à l'opposé d'Annie. Elle essaie de croiser mon regard à quelques reprises, mais je ne lui prête pas la moindre attention. Je ne lui en veux pas, mais je n'ai pas envie de me confronter à elle. J'ai assez de soucis comme ça.

Je décide donc de me concentrer sur la feuille que j'ai sous les yeux. Sur mes réponses à ce questionnaire de merde, histoire de pouvoir avancer lors de ma session individuelle de ce soir.

Moi aussi, je regrette que vous n'ayez pas pu empêcher le drame, Gabe. Toutefois, j'entends dans votre façon d'en parler un tournant évident. Au lieu de dire : « J'aurais dû l'empêcher », à présent vous dites : « Je regrette de ne pas avoir pu l'empêcher ». Vous aviez remarqué la différence ? Quel effet cela produit-il d'avoir compris que ça n'était pas de votre ressort ?

Quel effet ça produit ? La nuit dernière, pour la première fois depuis un an, je n'ai pas fait des cauchemars en continu.

Après ma séance de thérapie d'hier soir, je me suis effondré comme une masse dans mon lit et quand je me suis réveillé, il y a une heure, il m'a fallu une bonne minute pour comprendre pourquoi je me sentais aussi reposé.

C'est que j'ai vraiment dormi. La sensation est inouïe, j'avais oublié l'effet que ça faisait.

Je me rends compte aussi que la psy avait raison : je pense que j'ai vraiment transféré la culpabilité des événements sur d'autres épaules que les miennes. Enfin, dans ma tête j'ai toujours su que ça n'était pas ma faute, mais la tête et le cœur ne sont pas systématiquement en accord. Or mon cœur, lui, il se sentait salement coupable.

Plus autant aujourd'hui.

Du moins pas sur ce sujet-là.

Ma culpabilité concernant Maddy est encore bien vivace. Mais je sais que ça ne peut pas se résoudre ici. D'ailleurs, ça ne peut pas s'arranger tout court tant que Madison refusera de me parler. Mes sessions me paraissent moins éreintantes aujourd'hui, sans doute parce que je commence à m'y habituer, mais aussi parce que le bout du tunnel est en vue. Plus qu'une journée et demain je pourrai sortir.

Et puis alors, que se passera-t-il ?

Qu'est-ce que je ferai ?

Est-ce que j'aurai les tripes de retourner vers Maddy, d'essayer de m'expliquer auprès d'elle ? Car pour la première fois, j'ai la sensation que je serai peut-être en mesure de surmonter mes problèmes. Et si c'est le cas, j'ai la certitude que plus jamais je ne lui ferai de mal...

Sauf que si elle continue à refuser tout dialogue, je ne vois pas comment l'amener à écouter mes explications.

Tout ce dont je suis certain, c'est que le vide que je ressens sans elle est immense. Je ne m'étais pas rendu compte de la place énorme qu'elle avait prise dans ma vie jusqu'à ce qu'elle en soit subitement absente toute cette semaine. Or pas question de continuer ainsi. Pas question, nom de Dieu !

Je termine ma séance et retourne à ma chambre, sans répondre à Annie, dont j'entends la voix qui m'appelle au bout du couloir.

Je n'ai pas envie de discuter avec elle maintenant.

Je m'en vais retrouver mon ordinateur portable, histoire d'envoyer un autre message à Maddy, quand mon téléphone sonne sur la commode.

Brand.

— Mec, je ne veux pas interrompre ta thérapie, mais il s'est passé un truc et tu dois être au courant. En partant demain matin, tu dois revenir à Angel Bay.

Avant que j'aie le temps de protester ou d'argumenter, il poursuit d'une voix grave :

— Tony, le barman du *Hill*, est mort.

— Quoi ?! Qu'est-ce qui s'est passé ?

Brand lâche un profond soupir.

— C'est une longue histoire, mais Jacey y est mêlée.

Je déglutis avec peine.

— Comment ça ?

— Apparemment, elle s'était remise avec ce voyou de Jared. Je ne connais pas les détails, mais Tony est allé essayer de discuter avec ta sœur pour lui faire entendre raison et Jared l'a envoyé dans le décor. Il est mort sur le coup.

Comme les parents de Madison.

L'espace d'une minute, c'est la seule pensée qui occupe mon cerveau en ébullition.

— Jacey va bien ? je demande calmement. Elle était présente ?

— Oui, ça va et elle était là. Elle a suivi Jared, pensant apaiser les esprits, mais elle n'a pas réussi à l'arrêter. Elle est plutôt secouée, mais ça va.

— Et Jared ?

Ma voix est de marbre.

— Il est en taule.

Silence.

— Et Maddy ?

— D'après Jacey, Maddy est dévastée, répond-il d'une voix radoucie. Elle ne veut même pas parler à ta sœur, pour le moment. Si je comprends bien, ce type était comme un père pour elle, c'est donc très dur. D'autant qu'elle était sur les lieux aussi. Il faut vraiment que tu rentres à la maison, Gabe. Je pense qu'elle a besoin de toi. Et Jacey aussi, ça j'en suis sûr, pour le coup.

— Je serai là demain. Préviens-la de mon arrivée.

— Et Maddy ?

— Ne lui en parle pas.

— Mais...

— Pas de « mais », je l'interromps. Je vais venir, Brand. Préviens juste Jacey.

Sur quoi je raccroche et me mets à contempler le mur.

Cette histoire va tuer Madison. Elle doit être anéantie, de toute évidence. Je sais combien elle aimait Tony. Elle a déjà subi tant de pertes au cours de sa vie... et j'y inclus la mienne.

Ça n'est pas juste, bon Dieu.

Je n'ai qu'une envie, faire mes bagages et filer sur-le-champ. Sauter dans ma voiture et rentrer directement à Angel Bay, pour la prendre dans mes bras et la protéger de tout.

Sauf que je ne peux pas la protéger de ça.

Tony est mort et je ne peux rien y changer.

Je vais prendre une douche, puis remballer mes affaires et me coucher dans la foulée, en comptant les heures qui me séparent du moment où je pourrai partir d'ici et retourner à l'endroit qui est devenu chez moi.

Madison

Je passe la journée chez Tony et Maria.

Ils n'avaient pas beaucoup d'argent et le peu qu'ils gagnaient passait dans les études universitaires de leur fille Sophia. Alors, en écoutant les deux femmes discuter de la façon dont elles parviendront à financer les funérailles, je prends la parole.

— Je veux les payer, j'annonce en observant leurs photos de famille.

Des clichés sur lesquels j'apparais, d'ailleurs. Sa femme me dévisage, sous le choc.

Tony fait partie intégrante de ma vie depuis des années.

Il est ma famille.

Et c'est le seul geste que je puisse faire pour lui, désormais.

Le dernier.

— J'y tiens vraiment, j'assure à Maria, qui fond en larmes de gratitude. Il était comme un père pour Mila et moi. Il a été présent quand on avait le plus besoin de lui. C'est le moins que je puisse faire.

Ma voix se brise et une boule se forme dans ma gorge, dont je sais par expérience qu'elle prendra des semaines à se dissoudre.

Difficile de déglutir, quand on est noué par le chagrin.

Quoique complètement engourdie par le choc et la peine, j'aide Maria à prendre les décisions nécessaires, car je sais que les sentiments qu'elle éprouve sont les mêmes que les miens, en dix fois pire. Quant à la pauvre Sophia, elle est recroquevillée sur son lit, incapable de réfléchir à quoi que ce soit.

Je comprends ce qu'elle ressent. Je connais cette impression de se déplacer dans un épais brouillard.

N'empêche qu'il y a des tas de détails à régler.

Le choix de l'urne.

Les préparatifs pour la crémation.

Les fleurs.

Les chants.

La nécrologie.

Toutes ces choses à organiser pour des obsèques et qui nécessite qu'on fasse des choix. Je n'arrive même pas à croire que je sois à nouveau en train de traverser le même cauchemar. D'abord mes parents... et maintenant Tony. C'est trop. Et puis Jacey qui appelle au beau milieu de tout ça. Alors que je suis déjà submergée.

— Je t'en prie, Maddy, me supplie-t-elle en pleurant. Je ne voulais pas que ça arrive. Moi aussi, je l'adorais. Je ne savais absolument pas que Jared allait se comporter comme un malade. Je ne le pensais pas capable de ça, je croyais qu'il avait changé.

— Oh, merde, Jacey, tais-toi, j'aboie en me dirigeant sous le porche. Je n'ai pas envie de te parler maintenant. Tony est à la morgue à cause de ta décision stupide. Je n'imaginai pas que tu avais à ce point besoin d'être acceptée pour aller te fourrer dans les pattes d'un connard tel que Jared. Mais il faut croire que si. Et regarde ce qui est arrivé. C'est ta faute, Jacey. Ta faute.

Je raccroche au milieu de ses sanglots et me retourne pour découvrir Maria, dont les grands yeux sombres inquiets sont rivés sur moi.

— Ce n'est pas la faute de cette jeune fille, me signale-t-elle avec douceur alors que la brise soulève ses cheveux bruns. Elle prend de mauvaises décisions, oui, mais ça vient de son inexpérience. Le fautif, c'est Jared Markson et personne d'autre. Tony a choisi d'y aller, il a pris cette décision tout seul. Tu ne peux pas la tenir pour responsable, Madison.

Mais c'est impossible. À mes yeux, elle l'est.

Je suis tellement en colère contre le monde entier que je n'arrive pas à réfléchir correctement.

Rien de tout ça n'est juste.

En glissant mon portable dans mon sac, je remarque un détail qui m'avait échappé hier, à cause de tous ces événements.

Un appel manqué de Gabriel.

Apparemment, il m'a téléphoné pile au moment où je parlais à Jacey et il n'a pas laissé de message.

Tu m'étonnes !

Bizarrement, je ne ressens rien. Mon corps est engourdi, mon esprit, mon cœur, mes membres. Je n'éprouve rien et c'est tant mieux.

Si c'est le cas, la douleur ne peut pas me submerger. Je suis capable de prendre du recul et de m'acquitter de toutes les tâches qui m'incombent. Et en cet instant, Gabriel ne compte pas.

Surmonter cet atroce chagrin doit être ma priorité.

Décider ce que je vais faire de ma vie doit être ma priorité.

Car alors que je regarde autour de moi, le lac, le restaurant, tout ce que représente cet endroit, je songe que j'en suis plus que lasse.

Je n'en peux plus, en fait.

Gabriel

Sitôt que je pénètre chez mes grands-parents par l'entrée de derrière, je manque d'être renversé par Jacey qui se jette dans mes bras.

— Oh, Dieu merci, tu es rentré ! s'exclame-t-elle en enfouissant la tête dans ma poitrine.

Appuyé au chambranle de la porte de la cuisine, Brand nous observe. Il a l'air fatigué, il a dû passer la nuit à discuter avec ma sœur pour la calmer.

— Salut, vous deux, je lance avec calme en lâchant mon sac au sol. Je suis désolé pour Tony, Jacey. Je sais que tu étais proche de lui.

Elle s'accroche à moi, son visage strié de larmes levé vers moi.

— Je l'aimais, Gabe. Tu le sais, hein ? Tu sais que je n'aurais jamais fait ça intentionnellement.

Je dois réprimer mon envie de lui faire la leçon, de lui rappeler comme il était idiot de mentir sur le prétendu harcèlement de Jared, et puis de revenir avec ce crétin. Or elle est trop fragile pour l'entendre, ça se voit au premier regard. Ses épaules menues sont secouées de sanglots et mon associé agite la tête à mon intention comme pour me mettre en garde.

— Je sais, Jacey, lui réponds-je alors. Ce n'est pas ta faute. C'est Jared le coupable. Nous ne pouvons plus rien faire d'autre que d'honorer la mémoire de Tony.

— Mais Maddy ne veut même plus me parler, poursuit-elle en pleurant. Elle pense que tout est arrivé à cause de moi et elle a sans doute raison. Si seulement je n'étais pas retournée avec lui, si j'avais écouté les conseils de tout le monde. Ils ont organisé une cérémonie du souvenir dans la matinée et je sais que si j'y assiste, ça va lui déplaire. Mais j'en ai besoin, Gabe. C'était mon ami, à moi aussi. S'il est mort, c'est ma faute.

Tout en lui tapotant dans le dos, je l'apaise et la rassure de mon mieux. Dans ma tête, je suis furieux contre elle. Mais pas question d'aggraver son sentiment de culpabilité. Elle

s'est comportée de façon idiote, mais elle n'a pas une once de méchanceté. Jamais elle n'aurait pu souhaiter le malheur de qui que ce soit.

Je la raccompagne à sa chambre et l'installe sur son lit.

— Tu dois te reposer, Jacey. Tu as des poches sous les yeux. Je sais que tu n'as pas dormi. Tu n'étais pas responsable et tu vas assister à cette cérémonie. D'ailleurs, je vais t'y accompagner, d'accord ?

Elle hoche la tête sans un mot et se roule en boule. Je lui remonte la couverture jusqu'au menton et referme la porte en sortant.

Brand m'attend dans la cuisine.

— Ça va aller, m'affirme-t-il en me lançant une canette de bière. Elle n'a pas fermé l'œil de la nuit, mais elle va s'en remettre. Je sais que Maddy finira par lui pardonner. Ce drame est arrivé de façon si soudaine que c'est encore plus dur à digérer.

J'acquiesce, bois d'une traite, puis froisse la canette dans mon poing. Je me dirige vers la porte de derrière.

— Tu vas où ? demande-t-il dans mon dos.

— Dehors, je lance sans m'arrêter.

Brand me connaît assez bien pour comprendre qu'il ne doit pas me suivre. Il me laisse donc descendre vers la plage.

Arrivé au bord de l'eau, je m'accroupis pour contempler l'horizon. De cette hauteur, on ne voit que le lac. Son immensité me donne l'impression d'être tout petit.

Juste un point minuscule dans l'univers, comme si mes soucis étaient trop infimes pour être remarquables, parce qu'à cette échelle, c'est bel et bien le cas.

La vie continue. Qu'importe qu'elle soit mauvaise ou bonne, elle continue. Il n'est rien qu'on puisse faire sinon en profiter au maximum.

Pour ce qui me concerne, la meilleure attitude à adopter, c'est de régler le problème avec Maddy. Pas maintenant, le moment est mal choisi étant donné l'enfer qu'elle traverse, mais je sais que je dois m'y atteler.

Encore un essai.

Si elle me déteste et refuse de me parler, alors je devrai gérer son rejet.

Mais jamais je ne me pardonnerais de n'avoir même pas essayé. Je ne suis pas un putain de lâcheur.

Je ne peux pas abandonner cette affaire-là. Pas tant que le jeu n'est pas terminé une bonne fois pour toutes.

Même si ce foutoir n'a rien d'un jeu, en réalité.

Madison

— Non, je ne pense pas que ce soit une bonne idée.

Je me dispute avec Mila, que Pax vient de descendre dans ses bras au rez-de-chaussée pour l'installer sur un fauteuil roulant de location. Elle me jette un regard furibond.

— J'aime Tony autant que toi, rétorque-t-elle. Comment veux-tu que je reste ici allongée pendant son service funèbre ? Sérieusement, Maddy, il a été là pour nous chaque fois qu'on en a eu besoin. Je veux être présente pour lui à mon tour.

— Les funérailles c'est pour les vivants, Mila, je réplique. Tony ne verra pas la différence.

Son mari secoue la tête dans ma direction.

— Crois-moi, j'ai passé toute la nuit dernière à argumenter avec elle. Sa décision est prise, il va juste falloir qu'elle reste dans ce fauteuil roulant et on la ramènera directement à la maison après les obsèques.

Je lâche un soupir de frustration.

— Mila, la dernière chose dont j'ai besoin c'est de m'inquiéter pour toi. Ça va être suffisamment difficile comme ça.

Mais elle ne se laisse pas amadouer, malgré ses yeux rougis et ses joues baignées de larmes.

— Maddy, il ne s'agit pas de toi, là. Excuse-moi si je te parais dure, mais aujourd'hui c'est Tony qui compte. Il est normal qu'on soit tous présents pour lui. Je veux en être.

Ses paroles atteignent leur cible, pile au centre de mon cœur. Car elle a raison. En ce moment, ce n'est pas de moi qu'il s'agit et elle a aussi le droit d'être là. Alors je hoche lentement la tête.

— OK, je comprends. Bien sûr, c'est normal. Mais on va devoir te raccompagner juste après. Tu ne peux pas rester debout plus longtemps.

— Je sais, acquiesce-t-elle. Promis, je rentrerai aussitôt que ce sera fini.

Pax l'installe dans la voiture et, une fois chargé son fauteuil roulant dans le coffre, il se tourne vers moi.

— Je ne suis pas ravi non plus, Maddy. Mais elle a raison. C'est important de pouvoir entamer son deuil. Elle en a besoin au même titre que tout le monde.

Je hoche la tête sans un mot et grimpe sur le siège arrière. Je garde le silence pendant le trajet jusqu'à l'église, lorsque nous aidons Mila à descendre de la voiture, à notre entrée dans l'église et quand nous rejoignons nos sièges aux côtés de Sophia et Maria. Cette dernière se penche pour m'embrasser, puis nous nous installons sur les bancs de bois dur.

L'odeur entêtante des couronnes funéraires... les lys, les chrysanthèmes et les œillets... leur senteur est si suave qu'elle me retourne l'estomac, tout en faisant remonter à la surface les souvenirs des obsèques de mes parents. Des pleurs, du chagrin, de la douleur. Mais je les repousse.

Aujourd'hui, il ne s'agit pas de moi.

Je regarde devant moi l'urne noire et brillante qui contient les cendres de Tony. Elle est toute petite, pour un homme qui était si grand. J'ai du mal à croire qu'elle puisse le contenir en entier.

Et pourtant si.

En fait, je n'arrive pas à croire que tout ça est arrivé. Comme quoi, tout peut vraiment basculer en un instant. Tout peut prendre fin, sans qu'on soit capable de l'empêcher. C'est déprimant.

Je ferme les yeux aux notes envoûtantes d'*Amazing Grace* que diffusent les haut-parleurs. Je ne rouvre les yeux qu'au moment où Mila me donne un coup de coude dans les côtes.

Je suis la direction de son regard.

Gabriel remonte l'allée avec Jacey, une main posée sur son coude pour la guider dans l'église. Elle a le visage baigné de larmes et les traits tirés, mais ce n'est pas elle qui m'intéresse.

C'est lui.

Il est là.

Mon cœur sort en un battement de son sommeil engourdi, il bondit de ma poitrine comprimée, pour venir se loger dans ma gorge au moment où je croise et soutiens le regard de Gabe.

Le sien est orageux et noir, aussi noir que la nuit, aussi noir que l'éternité.

Il ne dévie pas du mien et l'attire même, tel un ruban invisible qui nous lierait l'un à l'autre. Mon pouls s'accélère et un soulagement inouï m'envahit à sa vue. Même si je veux le détester, être en colère contre lui, enrager de le voir, c'est pourtant cet immense soulagement que je ressens.

Car il est là.

— Il est venu, me chuchote Mila.

Je hoche la tête sans proférer un mot ni rompre le contact visuel avec Gabe. Brand se tient derrière lui et tous les deux sont vêtus de leur uniforme de l'armée. Quand ils s'installent avec Jacey, calot à la main et regard fixe, ils sont à couper le souffle. Droits et dignes.

Bien que Gabe ne me regarde plus, le fil qui nous unit est toujours présent, aussi puissant que jamais. Il est pareil à un millier de volts qui craqueraient dans l'air entre lui et moi.

Puis le service funèbre commence, alors je m'oblige à reporter mon attention sur le pasteur. Afin d'honorer l'homme qui est devenu mon père de substitution, meilleur que le vrai par bien des côtés.

— Chers proches et membres de la famille, nous sommes réunis ici aujourd'hui pour célébrer la mémoire de Tony Romano. Un mari, un père, un ami...

Je porte un mouchoir au coin de mes paupières gonflées alors que la voix de l'homme d'Église continue sa litanie. À côté de moi, je sens les sanglots qui secouent Mila, le bras de Pax passé autour de ses épaules, l'odeur des fleurs, l'urne, l'assistance endeuillée.

Oui, j'ai conscience de leur présence et pourtant j'ai l'impression que le temps est suspendu, tout comme moi. On dirait que je me trouve à distance, comme si j'étais témoin à travers un voile.

C'est la seule solution pour ne pas me briser en mille morceaux.

C'est ce que je fais toujours. Je me retire derrière une armure.

Les secondes se changent en minutes, puis deviennent une heure. À l'instant où je pense que c'est terminé, Gabe se lève. Je lui jette un regard confus, ne sachant pas trop ce qui se passe.

Mais il se dirige vers l'autel d'un pas décidé, un papier blanc à la main.

Il murmure quelques paroles au pasteur qui se tourne alors vers nous.

— Le lieutenant Gabriel Vincent souhaite prononcer quelques mots.

Merde. Mon cœur s'affole. *Qu'est-ce qu'il fabrique ?*

Mila et moi échangeons un bref coup d'œil, mais mon attention est très vite consumée par Gabriel. Il possède le pupitre, la salle.

Il me possède.

Peu importe les événements passés ou à venir. Je le sais, à présent. Je le sais au moment où j'entends sa voix rauque et profonde, quand il pivote pour me trouver dans la foule et qu'il plonge ses yeux dans les miens.

Des yeux sombres, tempétueux et noirs.

— Je ne connaissais pas très bien Tony, admet-il à l'intention de l'assistance. Nous n'étions pas amis, car je n'ai pas vraiment eu l'occasion d'apprendre à le connaître. Mais

d'après ce que j'ai vu de lui, je sais qu'avec le temps on serait devenus très proches. Il incarnait des valeurs que j'estime importantes. La force, l'intégrité, l'honnêteté. Et surtout, il était fidèle. Il prenait soin des siens avec force et férocité. Il prenait soin de ma sœur, Jacey, ce dont je lui serai éternellement reconnaissant. Il s'est occupé d'elle quand je ne pouvais être là pour le faire moi-même.

Il s'interrompt pour prendre une profonde inspiration et je découvre que je n'arrive plus à respirer. J'ignore comment, en quelques phrases seulement, Gabe est parvenu à dépeindre avec authenticité la personnalité de Tony, alors que le pasteur n'a pas pu s'en approcher en plus d'une heure. Je continue à l'observer, sa posture au garde-à-vous, sa sincérité. Il ne joue pas un rôle. Il ne fait pas semblant. Il exprime sa gratitude du fond du cœur. Je déglutis tandis qu'il reprend.

— Je ne vais pas vous imposer un long discours, je souhaitais juste honorer Tony à ma façon, le remercier d'avoir protégé ma sœur, pris soin de Mila et Maddy pendant toutes ces années. Comme vous le voyez, je suis Ranger dans l'armée. Du moins je l'étais. Et je peux vous assurer que j'ai rencontré mon lot de héros au fil des ans. Alors je peux l'affirmer avec certitude : Tony Romano était un héros. Je ne le connaissais pas bien, mais j'en suis sûr.

Il s'écarte alors du lutrin et regagne son siège à grands pas assurés. Je retrouve enfin mon souffle, mais je le perds à nouveau à l'instant où il me regarde.

Ses paroles étaient si belles que je suis sur le point de me remettre à pleurer. Jamais je ne l'aurais cru capable d'autant d'éloquence. Pourtant, il a dit exactement ce qu'il fallait.

Les organisateurs de la cérémonie arrivent pour indiquer la sortie à l'assistance, rangée après rangée, et je suis prise dans une conversation avec Maria, Sophia, Mila et Pax, ainsi que les personnes assises derrière nous. Quand je me retourne enfin, Gabriel, Brand et Jacey ont disparu.

Je lâche un soupir.

— C'était magnifique, commente ma sœur d'un air entendu, ses grands yeux verts rivés sur moi. Tu dois aller le trouver.

— Je ne sais pas trop, réponds-je, hésitante. Il m'a quand même quittée, Mila. Son discours n'y change rien.

Elle semble incrédule.

— Madison, il est parti pour se faire aider. Il est revenu. Il est là. N'importe qui dans cette église est capable de deviner l'amour qu'il te porte rien qu'à la façon dont il t'a regardée. Fais-moi confiance, ça change tout, au contraire.

Je déglutis avec peine, toutes les émotions de la journée menacent de me submerger.

— On doit te ramener à la maison, je préfère éluder. Maria répandra les cendres de Tony un autre jour. Alors pas question que tu restes pour le repas de funérailles.

— Ne la laisse pas toute seule, m'enjoint Mila avec fermeté. Reste. Pax va me raccompagner, ensuite il pourra revenir te chercher. Elle a besoin de toi.

— OK, j’acquiesce. Si ça ne pose pas de problème à Pax.

— Aucun problème, m’assure-t-il, posté derrière Mila. Appelle-moi quand tu veux que je revienne.

Il emmène donc ma sœur dans sa chaise roulante. De mon côté, je rejoins la salle où est organisé le repas. Au milieu de la foule, une main me saisit fermement et m’attire dans une alcôve.

Jacey.

— Je suis désolée, Madison, commence-t-elle entre ses larmes. S’il te plaît, crois-moi. Ça me rend dingue que tu m’en veuilles et que tu penses que tout est ma faute. Je sais que j’ai été nulle. Si tu savais comme je me sens coupable d’être ici, mais je ne pouvais pas rester à la maison. Il fallait que je voie partir Tony.

Un nouveau nœud se forme dans ma gorge et je ne peux résister au besoin de la prendre dans mes bras. Il y a tant de tristesse dans ses yeux.

— Je sais, je lui murmure à l’oreille. Tu n’es pas responsable. Tu as pris une décision idiote, mais c’est Jared le coupable. L’autre jour, j’étais en colère, je te demande pardon.

— Tu m’avais envoyé un SMS en me conseillant de ne pas bouger, mais Jared s’est mis en colère et il a sauté dans son 4 × 4. Alors comme je ne savais plus quoi faire, je suis allée avec lui... en espérant l’empêcher de faire une bêtise. Mais quand il a vu Tony dans le virage, il a tourné brutalement le volant. Je ne sais pas s’il essayait de l’intimider, en tout cas Tony a perdu le contrôle de son véhicule. Je n’ai pas pu l’en empêcher, Maddy. Je n’ai pas pu.

Sa voix se brise.

— Mais non, tu ne pouvais pas, je lui murmure. Personne ne peut maîtriser ce type.

Elle fond en larmes et je l’étreins encore. Nous restons ainsi pendant une éternité, jusqu’à ce que retentisse un toussotement grave. Par-dessus l’épaule de Jacey, je découvre Gabriel. Il nous observe et son regard, quand il se plante dans le mien, s’immisce aussitôt jusqu’à mon cœur.

Je la relâche doucement et soudain il n’y a plus que lui.

La pièce tournoie autour de moi, nous sommes seuls au monde. La voix de Jacey me parvient comme dans un brouillard. Elle m’indique qu’elle va nous laisser discuter tranquillement, mais je ne fais même pas l’effort de répondre. Tout ce dont je suis capable, c’est de fixer Gabriel des yeux.

Il avance d’un pas, puis un autre et il se retrouve assez près pour que je sente son odeur, cette fragrance si caractéristique.

— Tu m’as quittée, je murmure, sans cesser de le fixer. Je t’ai détesté pour ça.

Il hoche la tête et je lis la peine sur son visage.

— Je sais. Moi aussi. Je suis désolé, Madison. Tellement désolé. Je ne voyais pas comment agir autrement. Mais j’ai eu tort.

J'acquiesce avec raideur, parce que je ne sais pas quelle autre attitude adopter. Le monde tourbillonne autour de nous et je n'ai qu'une envie : me jeter dans ses bras. Ce qui est impossible. Impensable. Je ne dois pas. Tout est embrouillé dans ma tête, je n'arrive pas à savoir ce que je suis *censée* éprouver.

En revanche, je *sais* ce que j'éprouve.

Il m'a tant manqué. Tout ce que je veux, c'est lui.

Je suis pétrifiée et il le remarque.

— Retournons au dîner. Peut-être qu'ensuite... tu voudras bien me parler quelques minutes ?

Son beau visage est plein d'espoir et de vulnérabilité, sans cesser pour autant d'exprimer la force. Je ne peux m'empêcher de hocher la tête.

— Oui.

Parce que je suis obligée.

Parce que j'ai besoin que tu prononces les bonnes paroles.

S'il te plaît.

Gabriel

Le repas dure une éternité, mais il finit par s'achever. Maddy a embrassé et pris dans ses bras tous ceux qu'elle devait voir. Elle a soutenu la conversation. Elle a réconforté des gens et elle l'a été aussi.

Pendant tout ce temps, elle ne m'a pas perdu de vue. Elle m'a surveillé du coin de l'œil comme si elle craignait que je ne la quitte à nouveau.

Avant d'être en mesure de lui offrir une explication pour la dernière fois.

Ça ne risque pas d'arriver. Jamais de la vie je ne ferais ça.

Je la regarde serrer Jacey contre elle, avant de la remettre entre les mains de Brand.

— Tu peux la raccompagner chez elle ? je demande discrètement à mon ami. Il faut que je reste parler avec Madison.

— Absolument, acquiesce-t-il. Bonne chance.

— Je vais en avoir besoin, je marmonne.

Pourtant, le regard que Maddy pose sur moi est doux. Pas empli de haine ou de peur, non, il est plein d'espoir.

Ce qui me fait espérer à mon tour.

— Je n'ai pas ma voiture, m'indique-t-elle. C'est Pax qui m'a conduite ici. Ça t'ennuierait de me raccompagner chez moi ? On pourra discuter là-bas.

Une proposition que je me hâte d'accepter :

— Pas de problème.

Je marche à son côté pour retourner à l'endroit que je n'aurais jamais dû quitter. Je la guide parmi les derniers convives jusqu'à mon véhicule, dont je lui ouvre la portière.

— Tu es vraiment à ton avantage dans ton uniforme, commente-t-elle tandis que je m'installe au volant. Ce que tu as dit sur Tony aujourd'hui... c'était magnifique.

— Je pensais chacune de mes paroles, lui réponds-je en toute franchise.

Car c'est effectivement le cas.

Elle profite du trajet pour appeler Pax et lui indiquer qu'elle n'aura pas besoin qu'il vienne la chercher. Je remarque au passage qu'elle ne lui en précise pas la raison, mais peu importe.

Ce qui compte, c'est qu'elle m'accorde une chance. Une seule chance.

Et je ne vais pas la gâcher, c'est sûr et certain.

Quand nous arrivons chez elle, Maddy me conduit dans le patio et nous nous installons à la table de jardin.

— Tu veux un verre de vin ou une bière ? me demande-t-elle d'une voix hésitante, ses yeux bleus rivés aux miens.

Je secoue la tête.

— Non, tout ce que je veux, c'est toi, Maddy.

Elle prend une brusque inspiration et alors que je n'avais pas l'intention de commencer aussi abruptement et de le lui avouer, je trouve que cette phrase prend tout son sens en cet instant précis. Car c'est la vérité incontestable.

Plus je l'observe, éclairée par le soleil dans son dos et belle comme le jour, et moins j'arrive à réfléchir à autre chose. Oui, tout ce que je veux, c'est elle.

Alors tout se déverse de moi, un mot après l'autre.

Ce que je ressentais la nuit où je suis parti. À quel point c'était dur. Ce que j'ai essayé de faire avec Alex, sans en être capable. Mon incapacité à l'effacer de mon esprit, elle, quoi que j'entreprenne. Le moment où je me suis assis sur le rebord du balcon de mon hôtel et la manière dont Brand m'a convaincu d'en redescendre. Cette saleté de désolation, le désespoir absolu. Le traitement. La thérapie. L'image de la fillette qui me hante un peu moins. Le jour où j'ai repoussé les avances d'Annie.

— À chaque minute, tu me manquais, nom de Dieu.

Tout ce que je lui avoue, je le fais honnêtement, sincèrement, désespérément.

— Je ne peux pas vivre sans toi. Rien de ce que j'ai tenté n'a réussi à t'extraire de ma tête. Je n'ai pas cessé d'être triste tout le temps que j'ai passé loin de toi.

Je la dévisage, elle soutient mon regard, mais je ne parviens pas à déchiffrer ce qu'exprime le sien.

— C'est comme si je n'étais pas entier quand je ne suis pas avec toi, conclus-je simplement. Tu es une partie de moi. Quand tu es loin, je ne fonctionne pas bien. Je ne suis qu'une moitié d'homme. Je suis tellement désolé, Maddy. Je sais que j'ai tout gâché. J'ai agi de façon contraire à l'honneur, mais j'ai fait ce qui me semblait juste pour essayer de te protéger. Est-ce que tu comprends ? Est-ce que tu le vois ?

L'air écoeuré, elle détourne les yeux.

— Je n'arrive pas à croire que tu aies failli coucher avec une autre, lâche-t-elle d'une voix blanche. Je mourais de chagrin, ici, Gabe. Je ne pensais qu'à toi. Jamais je n'aurais

couché avec quiconque. L'idée ne m'a même pas traversée. Tu me manquais trop.

— Tu me manquais aussi, l'interromps-je. Ça oui, tu m'as manqué ! À chaque seconde. J'ai été stupide, Maddy. J'ai voulu agir de la seule manière qui me venait à l'esprit pour t'oublier. Rien n'a marché. Mais si tu voulais bien m'accorder une seconde chance, je te jure devant Dieu que plus jamais je ne te ferai de mal, plus jamais je ne te laisserai. Je ne verrai même plus les autres. Tu es tout ce que je veux.

Sans un mot, elle se lève et se dirige vers la plage. Elle se plonge en silence dans la contemplation de l'eau. Elle est tellement belle à contempler, elle aussi.

— Maddy ? j'ose enfin, ayant laissé s'écouler plusieurs minutes sans rien dire.

Elle se tourne vers moi.

— Je ne sais pas quoi te répondre, admet-elle. Je sais que je devrais te demander de partir et de ne jamais revenir. Mais en toute honnêteté, je n'en ai pas le cœur. Pourtant je suis en colère, car cette femme a touché à ce qui m'appartenait. Tu l'as presque pénétrée, Gabe. Or tu es à moi. Comment est-ce que je suis censée réagir ?

Je prends une inspiration hachée.

— Tu es censée te sortir ça de l'esprit, Maddy, et ne plus jamais y penser. Parce que je ne la désirais pas, seulement toi. C'était ton visage et tes yeux que je voyais. Tes mains sur moi et ton odeur que je sentais. S'il te plaît, pardonne-moi, Madison. Je ne te mérite pas, sur ce point tu as raison. Mais je ne veux que toi. Si je ne peux pas, alors je ne souhaite personne d'autre.

Une larme s'échappe, lui coule sur la joue et elle baisse les paupières. Je ne sais pas quoi faire. J'ai envie de la prendre dans mes bras, de la serrer fort, de ne plus jamais la quitter, mais j'ignore ce qu'elle attend de moi.

Au bout d'une minute, elle me regarde.

— Gabriel ? fait-elle d'une toute petite voix.

— Oui ?

— Ouvre tes bras.

J'obtempère.

Je les ouvre en grand et elle se pelotonne dedans, enfouissant le visage contre mon torse, alors je m'autorise ce dont je rêve depuis deux semaines. Je la serre bien fort. Je respire l'odeur de ses cheveux, je passe la main dans son dos menu.

Puis je lui renverse le menton en arrière et dépose un baiser sur sa bouche, écrasant ses lèvres douces avec les miennes.

Au bout d'une minute, essoufflée, elle s'écarte et me contemple.

— Ne me quitte plus jamais.

Hochant la tête, je referme mes bras autour d'elle et l'entraîne à l'intérieur.

Madison

C'est pour de vrai.

Voilà tout ce à quoi j'arrive à penser alors que Gabriel m'emporte dans la maison, jusqu'à la chambre. C'est vraiment en train d'arriver, il est vraiment ici.

Je ne sais pas trop ce que je suis censée ressentir, là, tout de suite. Est-ce que je lui pardonne trop facilement ? Ferais-je mieux de me montrer plus distante ? Tout ce que je sais, c'est que j'en suis incapable.

Car ce qui s'est produit l'a torturé.

Je le vois sur son visage et ça me brise le cœur.

La seule chose qui compte, c'est que j'ai besoin de lui.

Pour une raison qui m'échappe, les sentiments qui subsistaient, la colère, la déception, la blessure, la peur... tout s'efface peu à peu. Car à présent je sais ce qui est important.

Lui et moi. Rien d'autre.

Le reste, on saura y trouver un remède.

— Je n'ai jamais cessé de te faire confiance, je lui avoue sans mentir. Jamais complètement. Quand je me suis rendu compte que tu étais parti, j'étais furieuse. Et blessée. Mais j'ai très vite deviné tes raisons. Alors j'ai été encore plus hors de moi. Pourtant, j'ai toujours pensé que tu essayais d'agir au mieux.

Tandis qu'il me contemple, son visage buriné se fait songeur.

— Tu es tout ce que je désire, me répond-il simplement. Je te le promets. Je suis navré de t'avoir blessée, à un point que tu ne peux imaginer. Je suis désolé que notre chemin ait été aussi sinueux et difficile, mais je veux que tu saches... Penser à toi m'a donné la force de supporter mon traitement. Car dans un coin de ma tête, je conservais l'espoir que si mon état finissait par s'arranger, nous pourrions ensuite réparer les choses entre nous.

Je ravale la boule dans ma gorge.

— Moi aussi, j'y pensais, y compris quand j'étais en colère après toi et que je te détestais.

Les yeux qu'il pose sur moi à présent sont d'un noir d'orage.

— Ne me déteste pas, Maddy. Je suis capable de surmonter tout ce que le monde me jettera au visage, mais pas ça. Je t'aime. Je le sais depuis longtemps, mais je n'osais pas te l'avouer. Je ne suis pas certain d'être guéri, en revanche je suis sûr d'être en bonne voie. Je ne te ferai plus jamais de mal, je ne laisserai pas une chose pareille arriver. J'ai besoin que tu le saches.

— Je sais, réponds-je en l'attirant plus fort contre moi, m'accrochant à lui. J'ai besoin de toi, Gabe.

— Moi aussi, confirme-t-il en déglutissant avec peine.

— Alors montre-le-moi, je lui chuchote.

Sans un mot de plus, il m'allonge sur le matelas et recouvre mon corps du sien. Sentir son poids sur moi m'a manqué, la façon dont ses muscles s'emboîtent parfaitement avec les miens, se pressent contre les miens.

— Tu m'as manqué, conclut-il, juste avant de m'embrasser.

Sa langue s'insinue dans ma bouche ; il a un goût de bonbon à la menthe.

Son baiser est doux, dur, puis il lâche un grognement et soudain sa langue prend possession de ma bouche, la dévorant comme s'il ne pouvait se retenir.

L'air est moite et brûlant, et j'ai envie de m'enivrer de son parfum.

Ses mains sont partout sur moi, glissent le long de mes hanches, tirent sur mes vêtements. Je l'aide à les enlever et en moins de deux minutes, nous sommes tous deux nus. Ces frictions, c'est délicieux, et je me délecte déjà du contact de son corps.

Je cambre le bassin, il passe les mains sous mes fesses pour me maintenir en place tandis que sa bouche remonte le long de mon bras.

— J'adore ton odeur, murmure-t-il en laissant courir ses lèvres sur mon épaule où il dépose de légers baisers, avant de revenir sur ma bouche. J'en ai rêvé.

Et moi, j'ai rêvé de lui.

De ça.

Je lève les jambes et les lui noue autour de la taille pour l'attirer contre moi... en moi.

Soudain je me sens enfin entière. Il me prend tout entière, du bout de mes doigts et de mes orteils jusqu'aux recoins les plus cachés de mon cœur.

Mes secrets.

Il prend et je lui donne tout.

Parce que je veux qu'il me possède.

Alors qu'il glisse en moi, je sens que je ne veux plus jamais vivre sans lui. Le sentiment est étourdissant, pourtant il ne m'effraie pas une seule seconde.

Gabriel continue ses lents va-et-vient, tranquilles, tout en me caressant un peu partout, comme s'il ne parvenait pas à s'empêcher de me toucher.

On dirait qu'il cherche à se convaincre que je suis bien réelle.

— Je t'aime, je chuchote en plongeant tout au fond de ses yeux sombres.

Un large sourire étire ses lèvres, illumine ses pupilles.

— Je sais, lâche-t-il, avant d'enfourer la tête dans mon cou tout en frissonnant sous l'effet de l'orgasme. Je t'aime aussi. Oh oui, je t'aime !

Ses paroles, saccadées et rauques, me transpercent le cœur et m'envoient de l'autre côté du précipice. Je le rejoins dans le plaisir, tremblante, cambrée contre lui, criant son nom alors que je jouis.

Et là, allongée sous lui, je sais que je pourrais mourir heureuse pourvu que cela soit dans ses bras, et nous restons enlacés pendant ce qui paraît durer une éternité que nous passons à nous écouter respirer mutuellement.

Au bout du compte, c'est la faim qui nous tire de notre torpeur. Je nous prépare un plateau de fromages, de tranches de viande et de biscuits salés, puis nous allons nous pelotonner sur le canapé avec une bouteille de vin.

— Et tes cauchemars ? je l'interroge en sirotant une gorgée de vin. Ils ont disparu ?

Il secoue la tête.

— J'en ai encore, mais ils ne durent qu'une partie de la nuit. Avant c'était sans arrêt, dès que je fermais les yeux. Croisons les doigts pour que ça continue. Quoi qu'il en soit, c'est en progrès. Cela dit, pour l'instant je préfère dormir sur ton fauteuil, par précaution. Il n'est pas question que je prenne le moindre risque.

J'acquiesce à contrecœur. Je n'ai pas envie que nous dormions séparément, mais je n'ai pas non plus envie de finir étranglée. Alors on sera raisonnables.

— Tu as remarqué la maison ? je lui demande tout bas.

Il regarde autour de lui, découvrant à cet instant les changements.

— Tout à l'heure, quand tu m'as transportée jusqu'à mon ancienne chambre, je ne t'ai pas détrompé. Mais j'ai désormais déménagé dans la chambre parentale que j'ai redécorée. C'est la mienne maintenant.

Gabe me contemple avec dans les yeux une expression qui ressemble beaucoup à de l'admiration.

— Tu es passée d'une incapacité totale à ouvrir cette porte au réaménagement de cette pièce en deux semaines seulement ?

Je lui souris.

— J'ai du cran, figure-toi. Quelqu'un m'a dit ça, un jour.

— En effet, répond-il en me rendant mon sourire. Celui qui t'a tenu ce propos était fort sage.

En riant, nous déposons nos assiettes dans l'évier, puis nous retournons au lit où je me love dans ses bras.

— Ne me quitte plus jamais, je lui ordonne avant de m'endormir. Plus jamais.

— Ne t'inquiète pas pour ça, me rassure-t-il doucement en me déposant un baiser au sommet du crâne. C'est bon d'être à la maison.

Je lève vers lui des yeux ensommeillés, que j'ai toutes les peines du monde à garder ouverts après cette journée atrocement longue.

— Tu considères vraiment Angel Bay comme ton chez-toi, maintenant ?

De ses longs doigts puissants, il écarte une mèche de cheveux de mon visage et me contemple.

— Maddy, mon chez-moi, c'est là où tu te trouves.

— On se met en route dans une minute, j'informe Mila, le téléphone coincé entre le menton et l'épaule, tandis que j'attrape mon sac à main sur la table de la cuisine. On s'arrête te prendre un milk-shake et on arrive. Et je t'en prie, ne rends pas la situation bizarre, OK ? Je ne suis déjà pas très à l'aise de vous l'amener si vite... mais bon, Pax a besoin que je vienne veiller sur toi, alors...

Je laisse ma phrase en suspens, ne sachant pas trop comment la terminer.

— Tout se passera bien, me répond-elle joyeusement, avant de reprendre à voix basse : Crois-moi, je te comprends. Mais sache juste que Pax a l'intention de parler à Gabe.

Je me fige.

— Lui parler ?

J'ai l'impression de voir ma sœur hocher la tête.

— Oui, mais rassure-toi, je lui ai indiqué que les contacts physiques n'étaient pas autorisés.

— Eh bien, je te remercie. Mais dis à ton mari que ce n'est pas utile, vraiment. Gabe et moi, on en a discuté et je sais pourquoi il est parti. Il avait une bonne raison. Il ne m'est revenu que depuis un jour, je n'ai pas envie que Pax le fasse déjà rebrousser chemin.

Je sais pertinemment que Gabe n'ira nulle part. Mais n'empêche.

— Je comprends qu'il avait ses raisons, soupire Mila. Et toi aussi, tu le comprends. Mais Pax veut juste s'assurer que ça ne se reproduira pas. C'est un truc de mecs, je crois.

— OK.

Et dans un soupir, je raccroche. Derrière le volant, Gabriel me jette un coup d'œil.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? me demande-t-il en tournant la clé dans le démarreur.

Aussitôt, la Camaro vrombit. Je secoue la tête.

— Apparemment, Pax veut te parler de ce qui est arrivé. Désolée. Je pourrais l'en dissuader, mais c'est sans doute mieux de crever l'abcès. Il ne lui reste plus beaucoup de famille, du coup il se montre extrêmement protecteur avec les quelques proches qu'il a.

Gabe hoche la tête, l'air peu affecté.

— Ça me va, répond-il tranquillement. Je respecte ce genre d'attitude et je le mérite bien. Je l'écouterai, quoi qu'il ait à me dire.

Je lève les yeux au ciel.

— Ah, les hommes...

Après nous être arrêtés pour prendre la boisson de ma sœur, nous arrivons chez Pax et Mila en quelques minutes. Mon beau-frère ouvre la porte d'entrée avant même que nous l'ayons atteinte – il semblerait qu'il nous attendait.

— Salut, petit frère, je lui lance, un peu circonspecte. Qu'est-ce qui se passe ?

Arborant son air le plus intimidant, il nous invite à entrer. Si j'étais un gars, je m'enfuirais la queue entre les jambes. Mais pas Gabe. Il reste fermement planté à mon côté.

— Salut, Maddy, me répond Pax, avant d'ajouter : Tu peux nous laisser seuls une minute ? J'ai besoin de parler à Gabe, si tu n'y vois pas d'inconvénient.

— Ben justement, j'en vois un. Alors je vais rester dans les parages. N'oublie pas ce que t'a dit Mila : pas de contacts physiques.

— Tu n'as pas à te tracasser pour ça, m'assure-t-il tandis qu'il nous précède jusqu'au salon.

— Je ne peux m'en empêcher, vois-tu, lui réponds-je avec fermeté. Je vais donc rester.

Il hausse les épaules.

— Comme tu veux. Ça ne prendra pas longtemps.

Puis il se tourne en direction de Gabe.

— Je t'ai déjà dit combien je respectais ce que tu as fait dans les Rangers. Et à cause de tout le sale boulot que tu as dû accomplir, je ne suis pas étonné que tu sois rentré avec des bagages lourds à porter. Jusque-là, tout est normal, je ne t'en veux pas pour ça. En revanche, si tu traites Maddy à nouveau comme tu l'as fait, si tu la laisses encore tomber comme une vieille chaussette ou si tu oses lever le petit doigt sur elle d'une façon que je n'approuve pas, je te démolis. Tu es peut-être soldat, mais je te préviens, je sais me battre.

Ils sont désormais debout très près l'un de l'autre et Gabe soutient son regard. Les biceps de Pax se contractent, alors qu'il reste détendu et parfaitement immobile.

— Je n'en doute pas une seconde, répond-il calmement. Je veux bien croire tout ce que tu viens de dire. Fais-moi confiance, je ne ferai plus jamais aucun mal à Maddy. Je le lui ai promis et je te le promets aussi. J'ai agi comme une merde. Je ne voyais pas comment la protéger de moi autrement qu'en m'éloignant d'elle, alors je suis parti. Si je pouvais revenir sur le passé, je réfléchirais à une meilleure solution. Mais c'est impossible. Ce que je peux faire, en revanche, c'est te jurer de ne plus jamais merder comme ça.

Pax hoche lentement la tête.

— Alors c'est réglé. J'ai un immense respect pour les paroles que tu as prononcées aux funérailles de Tony et pour avoir trouvé la force d'y venir. C'était très courageux de ta part.

C'est au tour de Gabe de hocher lentement la tête.

— Ça m'a juste paru normal d'agir ainsi.

Un silence s'installe et j'en profite pour intervenir.

— Bon, vous en avez fini avec le concours de virilité ? je demande à Pax. Parce que je dois monter voir Mila, et je ne veux pas vous laisser tout seuls tant que le terrain est encore miné.

— Tout est sécurisé, m'assure-t-il en riant. Elle est à l'étage, bien entendu. Avant de partir, j'ai besoin de discuter un peu affaires avec Gabe. Merci encore d'être venue, Maddy. Je sais qu'elle n'a pas besoin d'une baby-sitter, mais je n'aime pas la savoir seule, maintenant que le terme est si proche.

— Oh, je suis tout à fait d'accord, elle ne doit pas l'être. Et puis, ça n'est pas du tout un problème pour moi de lui tenir compagnie.

En m'éloignant, j'entends Pax aborder le projet d'armure de Gabe et je ne peux réprimer un sourire : j'étais certaine qu'il avait retiré son financement juste à cause de moi.

Il est d'une fidélité sans bornes.

Je grimpe les marches et vais passer la tête dans la chambre de Mila.

— Voilà, c'est terminé. Chacun a menacé l'autre comme il se doit et tout est bien qui finit bien, j'annonce en lui tendant son milk-shake.

— Tant mieux, répond-elle. J'aurais préféré qu'il ne dise rien du tout, mais tu connais les hommes.

Les sourcils froncés, elle se tortille en s'efforçant de bien se positionner. Je me penche et rajuste l'oreiller géant auquel elle est adossée.

— C'est mieux comme ça ?

Elle hoche la tête, mais je vois bien qu'elle ment.

— Je n'arrive pas à trouver de position confortable, aujourd'hui, marmonne-t-elle. J'ai mal au dos et aux hanches. Et partout ailleurs. Sans doute parce que je suis aussi grosse qu'une baleine et parce que je suis coincée dans ce fichu lit.

Je contemple son corps menu.

— Ouais, c'est vrai que tu es énorme. On dirait un moucheron qui aurait des gaz. Reste tranquille, je vais te faire une manucure. Ça te changera les idées.

— Tu peux toujours essayer, soupire-t-elle en s'examinant les mains. Mais mon malaise refuse de se faire oublier.

— Eh bien, on va tenter l'expérience.

J'ai terminé de lui vernir les ongles et suis passée aux orteils quand elle finit par amener le sujet « Gabe » sur le tapis. Je dois avouer être surprise qu'elle ait réussi à tenir aussi longtemps.

— Bon, alors, tu me racontes comment ça se passe avec lui ? demande-t-elle d'un ton faussement désinvolte qui me tire un sourire.

— C'est super. Je sais que ça ne fait qu'un jour, mais apparemment ses cauchemars ont diminué et il est sur la bonne voie. On est bien ensemble, Mila. C'est difficile, à cause de tout ce qui est arrivé, mais je suis ravie qu'il soit revenu. Pour l'instant, c'est tout ce qui compte. Le reste, on saura le gérer.

— Je comprends ce que tu ressens, affirme Mila. Je suis navrée que tu aies eu à traverser tout ça, Maddy, mais crois-moi, parfois les situations les plus compliquées conduisent aux avenir les plus radieux. Je suis certaine qu'il en ira ainsi pour toi. Gabriel a vraiment fait le boulot pour.

— C'est vrai et pourtant j'ai du mal à croire à ma chance. Comme si c'était trop beau. J'ai l'impression de n'avoir fait que rêver, et que je vais bientôt me réveiller pour découvrir qu'il n'est pas de retour. Mais pour le moment, tout va bien. Il est vraiment présent et tout va bien.

— Tu t'y habitueras, conclut-elle, l'air entendu.

Je lève les yeux vers elle.

— M'habituer à quoi ?

— À aimer quelqu'un à ce point, à ne pas t'attendre à ce que tout s'effondre. Je sais que c'est dur, surtout après avoir été abandonnée. Je comprends ce que tu ressens. Gabe t'aime lui aussi, sois-en consciente. Ça se voit comme le nez au milieu de la figure. Un de ces jours, tu te rendras compte de la réalité de ce que tu vis. Tu apprendras à y croire.

— Mon Dieu, oui, j'espère, je murmure.

Je sais exactement de quoi elle parle. Nous glissons toutes les deux dans un silence songeur pendant que je termine de m'occuper de ses ongles.

Au bout d'un moment, une fois que le vernis est sec, Mila secoue la tête, comme pour repousser certaines pensées.

— J'aurais bien besoin d'une douche, m'annonce-t-elle avec un sourire en coin. Tu sais que je n'en prends qu'une par semaine, c'est hyper dégoûtant. La toilette au gant, ça n'est vraiment pas mon truc.

— C'est vrai que tu sens mauvais. (Ma remarque ironique me vaut un petit coup de poing.) OK, je vais t'aider. Laisse-moi le temps de préparer tes affaires et je reviens.

Je me rends à sa salle de bains pour débarrasser son siège de douche, aligner tous ses produits de bain à portée de main afin qu'elle n'ait pas d'efforts à fournir.

Revenant dans la chambre, je saisis son bras frêle pour l'aider à descendre du lit. Alors que nous nous dirigeons ensemble vers la douche, je sens ses muscles trembler, preuve qu'ils ont été affaiblis par des mois sans exercice. Selon le médecin, c'est normal et elle les reconstruira après la naissance du bébé. En attendant, elle est très faible.

— Tu as vraiment des cuisses de mouche, cette fois, je commente en souriant tandis qu'elle ôte son peignoir. (Je l'installe sur le siège.) Comme le disait toujours Tony.

Penser à lui me noue aussitôt la gorge, une grande tristesse m'envahit et je regrette mes paroles. Mila doit éprouver la même chose, car elle me flanque un nouveau coup de poing.

— Aïe, je grommelle en actionnant le jet d'eau que je lui projette par mégarde dans le visage.

Le contact de l'eau froide lui tire un cri et elle m'agrippe de ses mains mouillées.

— Hé ! je hurle à mon tour en l'attrapant aussi. Désolée. Calme-toi, tu vas te faire mal. Tu es restée bien trop longtemps debout, hier. Alors ne pousse pas le bouchon aujourd'hui.

Obéissante, elle reste immobile pendant que je lui mouille les cheveux à l'eau tiède avant de mettre du shampoing. Tout en lui massant le crâne, je me surprends à fredonner.

Enfin je la rince, l'esprit ailleurs. Évidemment, mes pensées s'envolent vers Gabriel et la suite de notre relation. Va-t-il emménager avec moi ? Tout ça est si enivrant, si nouveau. Si terrifiant.

Soudain Mila sursaute et se prend le ventre, me tirant brutalement de ma rêverie.

— Qu'est-ce qu'il y a ? je lui demande, anxieuse. Des contractions ?

Elle secoue la tête, mais se plie en deux avec une grimace.

— Waouh. Non, je ne crois pas. Ça n'est pas normal, marmonne-t-elle. Le travail est censé commencer progressivement. Alors que là... aaaahhhh !

Elle s'agrippe le ventre de plus belle en grognant, puis relève la tête vers moi, tout à coup très pâle.

— Maddy, il y a quelque chose qui cloche. Ça n'est pas normal.

Merde. C'est parce qu'elle s'est levée hier.

— Pax ! j'appelle, paniquée.

Avant de me rendre compte qu'il ne risque pas de nous entendre d'ici.

Mes mains tremblent si fort que j'ai un mal fou à la sortir de la douche. Pourtant je finis par réussir et au moment où je me détourne pour couper l'eau, elle pousse un long cri aigu et se recroqueville sur elle-même.

À ses pieds, l'eau mousseuse qui s'échappe de la cabine de douche en un tourbillon a pris une couleur rouge.

En quelques secondes, il y a plus de sang que je n'en aie jamais vu.

Gabriel

Pax me raconte tout le bien que pense son grand-père de l'armure DefenseTech quand nous parvient un hurlement à vous donner la chair de poule. Je n'arrive pas à distinguer s'il provient de Maddy ou de Mila, mais peu importe.

Nous bondissons tous deux et courons jusqu'au couloir.

Quand nous pénétrons en trombe dans la chambre, Maddy est en train de tirer sa sœur de la salle de bains. Cette dernière est complètement nue, ruisselante de sang.

— Pax ! beugle Maddy. Il nous faut une ambulance.

Je sors immédiatement mon portable et compose le numéro d'urgence, mais il secoue la tête, soulevant le corps inanimé de sa femme.

— On n'a pas le temps, crie-t-il par-dessus son épaule.

Déjà il se précipite au bas des marches, tenant Mila ensanglantée dans ses bras.

Putain.

Maddy déchire un drap du lit et nous suivons Pax aussi vite que possible. Mila saigne tellement qu'elle laisse une large traînée écarlate dans l'escalier, un sillon poisseux dans lequel glisse Maddy qui atterrit sur les fesses, tachant ses vêtements, ses mains et son visage.

Je l'aide à se relever et nous rejoignons Pax à la voiture.

— Tiens, fait Maddy qui lui lance le drap. Couvre-la, au moins.

— Dépêchez-vous, gronde-t-il en soulevant Mila afin que sa sœur puisse glisser le linge sous elle et l'en envelopper. Il faut faire vite. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je n'en sais rien, admet-elle d'une voix tremblante. Je la douchais quand tout à coup elle s'est mise à hurler. Elle perd beaucoup trop de sang.

Maddy a raison. Ça dégouline de partout, ça imbibe déjà le drap qui dégouline sur son mari et gorge ses vêtements.

Je saute au volant.

— Je vais conduire.

Maddy monte à l'arrière et Pax s'effondre sur le siège passager, Mila sur ses genoux. L'espace est restreint, mais il est si désespéré qu'il parvient à les caser tous les deux.

— Vite ! m'ordonne-t-il.

Inutile de me le rappeler, j'ai déjà le pied au plancher.

Les pneus du Charger touchent à peine le sol pendant notre trajet – je devrais presque le qualifier de « vol » – jusqu'à l'hôpital.

— Tu connais le numéro de son médecin ? demande Maddy à Pax en cours de route.

— Bien sûr que non, rétorque-t-il sèchement. Je ne suis pas au courant de ces trucs. Appelle les urgences, voilà tout. Ils avertiront l'hôpital qu'on arrive.

Maddy obtempère et, d'une voix suraiguë, informe l'hôtesse de la situation.

Mila ne rouvre pas les yeux une seule fois pendant les dix minutes que dure le trajet, malgré les innombrables suppliques de Pax.

— Mila, regarde-moi, la prie-t-il.

Il écarte les cheveux de son visage, essaie d'essuyer le sang maculant sa joue, mais ne réussit qu'à empirer les choses.

— S'il te plaît, réveille-toi, répète-t-il en boucle.

Il y a du sang partout, à présent.

Beaucoup trop.

— Elle ne respire plus ! lance-t-il soudain, posant l'oreille contre sa bouche pour écouter. Bon Dieu de bon Dieu, elle ne respire plus !

Depuis le siège arrière, Maddy rampe vers eux pour tenter d'aider, tenter de voir. Enfin, je pénètre sur le parking de l'hôpital. La voiture n'est pas encore à l'arrêt que Pax a ouvert la portière et allongé Mila à même le trottoir.

— Respire, bébé, la supplie-t-il, agenouillé à son côté, avant de lui prodiguer un bouche-à-bouche. Respire.

Il est dans tous ses états, désespéré et couvert du sang de Mila.

— Pax ! lui crie Maddy en le tirant par le bras. Il faut la porter à l'intérieur. On n'a pas de temps à perdre.

Elle l'agrippe, mais Pax a complètement perdu les pédales ; il la repousse pour reporter son attention sur Mila et essayer de lui insuffler à nouveau de l'air.

Il est interrompu par une équipe d'urgentistes qui franchissent les portes munis d'une civière. Il se relève d'un bond, Mila dans ses bras, et la confie en toute hâte à l'équipe médicale.

— Elle ne respire plus, leur signifie-t-il, au comble du désespoir. Je vous en supplie... aidez-la.

Le cercle des médecins et des infirmières se referme autour de Mila, qu'ils allongent sur le brancard et poussent à l'intérieur en quatrième vitesse.

Maddy est accrochée à la civière, impuissante. Les yeux de Mila sont toujours fermés et elle est blanche comme un linge ; je n'avais jamais vu quelqu'un d'aussi pâle avant. Le plus terrifiant, selon moi, ce sont les paroles échangées par les infirmières.

« Elle ne réagit pas. »

« Je n'ai pas de pouls. »

« Il nous faut un défibrillateur. »

Maddy grimace en les entendant et je vois les larmes qui lui coulent sur les joues.

— Tout ira bien, lance-t-elle néanmoins à sa sœur avant que le brancard disparaisse une fois franchies les portes battantes. Mila, tout va bien se passer.

— Mila, je suis là ! crie Pax, retenu par une infirmière quand il fait mine d'accompagner sa femme.

Mais Mila ne réagit toujours pas. Apparemment, elle n'a rien entendu.

Meeeeerde !

Je ne me suis jamais senti aussi impuissant qu'en cet instant où je les regarde l'emmener. Il n'est rien que je puisse faire, je le sais bien, au vu de la mare de sang qui macule le drap dont elle est recouverte. D'ailleurs, je ne suis même pas certain que quelqu'un puisse arranger ça. Je ne vois pas comment elle peut en ressortir vivante.

Il y a tellement de sang.

Quel enfer ! Tout à coup, cela me rappelle la fameuse nuit en Afghanistan et mes sens menacent de prendre le dessus sur ma raison : l'odeur du sang, le goût de la peur, la sensation de panique.

La fumée.

La mort.

Les enfants ensanglantés.

Je combats la panique, j'essaie de respirer.

Maddy a besoin de moi. Je ne peux pas me permettre de craquer.

Je prends une profonde inspiration, ravalant la terreur avant de l'expulser dans une longue expiration.

Je ravale la panique, que j'expulse dans une autre expiration.

C'est une technique que m'a enseignée le Dr Hart et qui semble fonctionner.

Quand Maddy s'effondre dans mes bras une minute plus tard, le visage collé à mon torse, j'ai réussi à me calmer. J'arrive de nouveau à respirer.

J'ai repris pied, même si ce n'est pas le cas de Mila.

Putain de merde, où est la justice ?

Maddy cache son visage, comme si elle tentait de dissimuler la réalité de ce qui se passe, le reste du monde, la mort. Soudain je comprends une chose qui me coupe à nouveau le souffle : la perte, c'est sa plus grande peur. Elle vient de perdre Tony et aujourd'hui c'est peut-être au tour de Mila.

Sa mauvaise chose l'a rattrapée.

Je referme les bras autour d'elle. C'est tout ce que je peux faire.

— Elle va s'en sortir, répète Maddy pour la centième fois tandis que nous arpentons la salle d'attente de l'hôpital. Elle va s'en sortir. Je ne peux pas la perdre elle aussi. C'est impossible. Ça va aller.

Je ne pense pas qu'elle soit consciente de ses paroles. Les mots s'échappent machinalement de sa bouche à intervalles réguliers, proférés d'une voix blanche et sans vie. Je me range à son avis. Je lui réponds que oui, Mila va s'en sortir, alors même que je n'y crois pas moi-même. Maddy ne s'en rend pas compte.

Quant à Pax, il s'est réfugié dans son propre monde. Le personnel de l'hôpital a refusé de le laisser accompagner Mila et il se comporte tel un lion en cage. Il effectue des cercles étroits, les muscles tendus à l'extrême. D'ailleurs, la tension est palpable dans toute la pièce. Je sens le goût de la peur dans l'air, pourtant personne ne veut l'admettre.

— Ce sont des médecins, dit Maddy à Pax. Ils vont la guérir.

L'interpellé lève sur elle des yeux vides, sans toutefois lui répondre quand il la croise.

À son tour, elle me croise.

Nous formons une sorte de ronde au bord de la crise de nerfs.

On nous laisse là, seuls et sans réponses sur ce qui peut bien se passer. Le pire, c'est de ne pas savoir. Enfin, en l'occurrence, savoir risque d'être pire encore. J'en suis persuadé. Car je ne vois pas comment Mila pourrait survivre.

C'est impossible.

En observant Pax et son expression fermée, sa pâleur, sa façon d'arpenter la salle en serrant les poings et en essayant de réguler sa respiration, je sais qu'il en est conscient, lui aussi.

Sa mauvaise chose également l'a rattrapé.

Rien ne pourrait être pire.

Les secondes s'égrènent. Puis les minutes. Une heure. Deux. Une infirmière sort à une ou deux reprises pour nous informer que les médecins continuent à travailler, qu'ils viendront nous parler sitôt que la situation sera éclaircie.

Le temps continue à passer.

Je vais chercher des cafés pour Pax et Madison, puis de l'eau. Je vais aux toilettes et leur rapporte des serviettes en papier humides afin qu'ils essuient le sang séché sur leur visage. Aucun des deux ne s'en rend compte.

Ils sont immergés dans leur peur.

— Elle était si froide, me confie Madison d'une voix presque sans émotion. Elle était glacée, Gabe.

Je lui frotte le dos et je l'attire contre moi. Je regarde la pendule.

Une demi-heure supplémentaire s'écoule.

Elle n'a pas survécu, c'est certain. Impossible.

Enfin, un médecin émerge par des portes battantes. L'air épuisé.

Pire que ça : il a l'air vidé.

Merde. Je retiens mon souffle.

Pax saute sur ses pieds et Maddy se fige, tous deux sont en attente du pire, prient pour le meilleur, redoutent de connaître lequel va leur être annoncé.

— Elle va s'en tirer, nous assure le médecin après un laps de temps qui nous semble interminable. Le placenta s'est détaché, ce qui a causé une hémorragie. Quand vous nous l'avez amenée, elle n'avait plus de pouls. Elle avait perdu tellement de sang que son corps s'est comme refermé sous l'effet du choc. Nous sommes parvenus à la ranimer, heureusement. Ça nous a pris un bon moment, mais nous avons aussi réussi à stopper l'écoulement sanguin et à réparer les dégâts causés par la rupture du placenta.

Il s'interrompt pour nous laisser le temps d'assimiler les informations.

Pax et Maddy ont tous les deux l'air pétrifiés.

— Elle était vraiment morte ? demande Pax, choqué.

Le docteur hoche la tête.

— Le cœur ne battait plus à son arrivée ici, confirme-t-il. Mais nous avons pu la ramener dans les deux minutes qui ont suivi. Elle va donc s'en sortir et elle demande à vous voir, informe-t-il Pax. Ne restez pas trop longtemps, elle est épuisée.

Pax se dirige aussitôt vers la porte, puis il s'immobilise.

— Et le bébé ? demande-t-il, une note d'anxiété dans la voix et l'œil humide.

Le docteur lui sourit.

— C'est une petite fille, en pleine santé. Comme elle a environ deux semaines d'avance, nous allons la garder ici quelques jours. Mais tout semble en ordre, monsieur. Félicitations.

Ses paroles dissipent le nuage de peur tombé sur la pièce et Pax reprend son chemin vers les portes battantes, un sourire aux lèvres.

Maddy me tombe dans les bras, s'affalant contre mon torse dans un sanglot.

Je la relève pour plonger dans ses yeux.

— Je t'avais dit qu'elle s'en sortirait. Tu vois ? Je tiens mes promesses.

Elle s'autorise enfin un sourire.

— C'est vrai ? murmure-t-elle. J'ai eu si peur, Gabe.

— Je sais, lui réponds-je à mi-voix.

Je la tiens serrée contre moi durant plusieurs minutes, attendant qu'elle se remette de ses premières émotions. Enfin, elle écarte les cheveux de son visage, se lève et recommence à faire les cent pas.

— J'ai trop hâte de voir ma nièce, m'avoue-t-elle au bout d'un moment. Je me demande à qui elle ressemble.

— En tout cas, elle a de qui tenir, je lui fais remarquer. Ça va être une bombe atomique.

De nouveau Maddy s'effondre, sur mes genoux cette fois.

— Tu n'imagines pas à quel point j'ai eu peur, admet-elle calmement. J'ignore comment j'aurais réagi si j'avais perdu Mila.

Je la contemple.

— Je sais. Et pourtant, tu t'es montrée très forte. Je suis fier de toi.

Ces paroles me valent un nouveau petit sourire.

— Je n'arrêtais pas de me répéter que la peur est un choix, sauf que sur moi, ça ne fonctionnait que moyennement. Elle était trop grande.

Je lui rends son sourire.

— Dans la situation présente, je pense que c'était justifié. C'était particulièrement terrifiant. Mais ça va aller maintenant, elle est sauvée. Le bébé est sauvé. Tout va bien.

Maddy se détend contre moi et recommence à spéculer nerveusement sur les ressemblances de la fillette et le prénom qu'ils vont lui donner.

— Tu es juste impatiente de pouvoir lui acheter plein de petites chaussures, je la taquine, espérant alléger un peu l'ambiance encore quelque peu tendue.

— Oh ça, oui, tu as raison, sourit-elle. Ça va être le nourrisson le mieux habillé de tout l'État.

Avec anxiété, nous attendons le retour de Pax. Dès qu'il arrive, Maddy se précipite dans la chambre de Mila, nous prenant tous les deux de vitesse. Quand nous la rejoignons, elle est assise à son chevet et lui tient la main en lui rapportant notre inquiétude.

Je balaie la pièce des yeux mais, ne voyant pas trace du bébé, je pose sur Madison un regard interrogateur.

— Comme elle est venue au monde en avance, ils ont dû l'emmener dans le service des prématurés, m'explique-t-elle. Pax pourra vous la montrer par la vitre, tout à l'heure.

Mila est pâle et manifestement fatiguée, mais ces deux réserves mises à part, elle a l'air en forme.

— Allez-y donc maintenant, suggère-t-elle d'une voix faible. Je sais que tu es pressée de la voir, Maddy.

— Tu es sûre ? demande Pax. On peut attendre.

Mila hoche la tête.

— Oui, j'en suis sûre. Va voir ta fille.

Nous nous rendons donc dans le service néonatal où nous collons le nez à la vitre. Aussitôt que l'infirmière approche l'incubateur, Maddy se met à roucouler face au minuscule bébé derrière la paroi.

— Mais c'est la plus belle enfant que j'aie jamais vue, déclare-t-elle. (Pour ma part, je la trouve plutôt rougeaude et ridée.) Comment vous avez décidé de l'appeler ?

Pax lui jette un coup d'œil.

— Madelyn Susanna Tate, annonce-t-il fièrement. En ton honneur et celui de ma mère.

Maddy se fige, bouche bée sous l'effet de la surprise.

— Vous l'appellez d'après moi ? chuchote-t-elle.

Pax sourit de toutes ses dents.

— D'après qui d'autre voudrais-tu qu'on l'appelle ? Il n'existe pas des tonnes de dérivés de Pax.

Le visage fendu d'un sourire jusqu'aux oreilles, Maddy se retourne vers le bébé pour lui parler à travers la vitre.

— Écoute-moi, petite Maddy. Toi et moi, on va faire équipe. Je vais t'acheter tellement de paires de chaussures que ton papa devra construire une nouvelle maison rien que pour les stocker. Oui, je sais... ça fait beaucoup. Mais tu le vaux bien.

Je regarde Pax en secouant la tête.

— Désolé pour toi, mon pote. Je crains qu'elle n'exagère même pas.

— Oh, je n'ai guère de doutes là-dessus, soupire-t-il. Mais pas de problème, mes deux petites femmes font déjà de moi tout ce qu'elles veulent, je n'ai pas honte de l'avouer.

Je ne peux m'empêcher de ricaner. Pourtant, je suis le dernier à me moquer. Car moi aussi, j'ai une faiblesse. Une faiblesse magnifique, que je suis ravi de dévoiler.

— Madison, on va laisser ta sœur se reposer, non ? je lui suggère délicatement. Allons lui dire au revoir, on pourra revenir demain. On en profitera pour apporter sa première paire de chaussures à ta nièce, si tu veux.

— Et comment, affirme-t-elle.

Elle envoie un baiser dans la direction du bébé, puis nous regagnons la chambre de Mila. Maddy va l'embrasser sur la joue.

— À demain, sœurette. Et ne t'avise plus jamais de me faire une frayeur pareille, OK ? lance-t-elle d'une voix tendue.

Mila lui répond par le sourire typique des jeunes mamans, tout en accédant à sa requête. Non, plus jamais elle ne recommencera.

Sur ces mots, nous quittons la pièce.

Pendant le trajet du retour, je saisis la main de Madison.

— Tu vas bien ? je lui demande, redevenu sérieux. Ça a été plutôt intense.

Elle m'observe un instant, avant de répondre :

— C'est vrai que c'était intense. J'ai bien cru faire une attaque cardiaque. D'abord tout ce sang, puis Mila qui perd connaissance. Je ne savais plus quoi faire. Elle était morte, Gabe, je n'arrive toujours pas à le croire. Mais sentir ta présence dans la pièce, à mon côté... ça m'a permis de tenir.

Ses paroles me coupent le souffle, ainsi que la force avec laquelle elle surmonte toutes les épreuves. Et surtout la confiance qu'elle place en moi.

En garant la voiture dans l'allée, je lui dépose un baiser sur le front.

— Je suis fier de toi, je lui avoue à mi-voix. Vraiment. Tu as l'air de penser que je suis la personne la plus forte que tu connais, alors qu'en fait la force de la nature, c'est toi. Tu es plus costaud que nous tous réunis.

Elle lève les yeux au ciel, mais ne répond rien.

Nous dînons dans un silence pensif, puis nous asseyons un moment au salon, toujours muets. Maddy s'est allongée sur mes genoux.

— On devrait aller chez Pax et Mila pour nettoyer le sang, me suggère-t-elle. Je sais que Pax va passer la nuit à son chevet.

J'acquiesce.

— On ira. Mais demain. Ce soir, tu es fatiguée.

Elle hoche la tête, et je la sens trembler sous l'effet conjugué du froid et du choc à retardement. Je lui suggère donc de prendre une douche bien chaude, sous laquelle elle reste une demi-heure.

Quand elle en ressort enfin, je lui tends une serviette dont je l'enveloppe, l'attirant dans mes bras tandis que je la sèche.

Elle est toujours sans voix et encore plus après que nous nous sommes couchés.

— Qu'est-ce qu'il y a ? je lui demande, incapable de supporter son silence une minute de plus.

Dans la pénombre, je l'entends soupirer.

— C'est juste que je sais à quelle vitesse tout peut s'arrêter. Mes parents sont morts en un instant et ce soir, j'ai bien cru que Mila allait nous quitter aussi. Si ça s'était produit, mon cœur se serait brisé à jamais. Je le sais, car je l'ai déjà vécu. Un cœur, c'est très fragile, Gabe.

Les yeux rivés sur moi, elle se tait. J'ignore ce qu'elle attend de moi. Mais elle ne me laisse pas l'occasion de répondre, car déjà elle poursuit :

— Ça m'a rappelé à quelle vitesse je pourrais te perdre. N'importe quoi peut arriver, et ça me fiche une frousse bleue. Ça me terrifie que tu aies ce pouvoir-là sur moi.

Cette fois, elle cesse de parler et semble attendre ma réaction.

— Maddy, je commence en prenant l'une de ses mains tremblantes, tu possèdes la même emprise. Ça s'appelle l'amour. Et oui, c'est super flippant. Je déteste l'idée que t'aimer me rende vulnérable... sauf que ça me rend fort aussi. T'aimer me remplit de bonheur et c'est on ne peut plus sain. Rien n'est plus sain au monde. Ça guérit des tas de trucs, y compris mes fêlures. Alors avant que tu ne te lances dans de grandes réflexions qui t'amèneront à décider que le plaisir de m'aimer ne vaut pas les tourments causés par la peur de me perdre, rappelle-toi comme tu es heureuse quand on est ensemble. La peur est un choix, Maddy. Être heureux aussi.

— Je sais, admet-elle doucement. Ma tête le sait, mais mon cœur tremble car il est conscient qu'en un claquement de doigts, tu pourrais disparaître. J'ai l'impression que tous

ceux que j'aime finissent par me quitter. Mes parents, Tony. Mila a failli le faire. Si toi tu pars... rien ne sera plus jamais normal.

Sa voix se brise et elle se met à pleurer doucement dans le noir, des sanglots étouffés qui me vrillent le ventre.

— Maddy, je comprends que tu sois effrayée. N'importe qui le serait à ta place. Tu as subi trop de pertes. Sauf que la mort fait partie de la vie, et ta peur ne doit pas nous empêcher de vivre. C'est une chose que j'ai apprise en Afghanistan. Laisser régir sa vie par la crainte, c'est pire que de ne pas vivre du tout. On va s'en sortir, Maddy. Tu ne me perdras pas, du moins pas avant qu'on soit vieux, fatigués et ridés. Je t'aime.

Sans un mot, sans un mouvement, elle reste pelotonnée contre moi, ses mains menues fermement agrippées aux miennes.

— OK, alors faisons en sorte que ça fonctionne, quoi qu'il arrive. Promets-le-moi, Gabe. Je sais qu'on a des soucis à régler, mais on peut les surmonter. Parce que tout ce qui compte vraiment, c'est toi et moi.

Sa voix est faible, emplie d'anxiété. Je lui passe les mains sur le visage, avant de les lui poser sur les épaules. Elle tremble sous mes doigts, alors je la serre plus fort encore. Je sais ce que ça lui a coûté de m'avouer ses sentiments, de s'engager ainsi à tenter une relation sur le long terme avec moi. Ça ne fait que confirmer ce que je sais depuis toujours à son sujet.

Cette fille a du cran.

— Madison, tout va bien se passer, je lui affirme. Maintenant que je suis revenu, tu es coincée ici avec moi. Car je ne te quitterai jamais. Je t'en prie, ne t'inquiète pas. Tu n'as plus rien à craindre.

Je la sens qui sourit contre mon torse. Avant de se coller un peu plus contre moi. Une main posée sur sa taille, je la contemple dans l'obscurité.

Elle renifle.

— La seule chose qui m'effraie, c'est l'idée de te perdre.

— Ça ne se produira pas, je lui réponds avec fermeté, oubliant la douleur que provoquent ses paroles dans ma poitrine. Ça ne se produira jamais.

Je la garde serrée contre moi jusqu'à ce qu'elle s'endorme, puis encore aussi longtemps que j'ose rester dans le lit. Quand je ne parviens plus à garder les yeux ouverts, je me glisse en douceur sur le fauteuil.

Il est froid et paraît se trouver à des milliers de kilomètres de Maddy, mais au moins, je suis encore avec elle et c'est ça l'important.

Je ferme les yeux.

Madison

Je m'engage dans l'allée qui conduit chez Mila et Pax, puis reste assise quelques secondes dans la voiture, savourant le plaisir d'écouter le bruissement des criquets et le souffle agréable de la brise maritime. Après cet accouchement en urgence, je pensais que le retour à la normale prendrait un certain temps. Finalement non.

Les heureux parents ont ramené le bébé à la maison il y a quelques jours et tout se déroule à merveille. Mila est totalement remise, le bébé en pleine forme. À croire que nous sommes plus résistants que je ne le pensais.

Ayant grimpé les marches au petit trot, je passe la tête par la porte et entends aussitôt les pleurs du bébé, ponctués par les appels de Pax.

— Mila, je ne sais pas quoi faire ! Elle a vomi partout.

Hilare, j'entre et vais prendre la petite des bras d'un père visiblement soulagé de me voir arriver.

— Mila est sous la douche, m'explique-t-il, penaud. Je viens de changer Madelyn, mais j'ai dû mal m'y prendre. Sa couche est tombée et puis elle a vomi.

J'allonge le bébé pour resserrer sa couche, avant de lui retirer son minuscule tee-shirt.

— Tu ne t'en étais pas si mal sorti, j'indique à Pax. Ça n'était juste pas assez fermé. Tu vas y arriver, tu vas voir.

Il me tend un vêtement propre. Je l'enfile à Madelyn, puis je la berce dans mes bras. Pax ne tente même pas de me la reprendre. Il sait que tant que je suis là, il n'est pas question que je m'en sépare. Au contraire, je la tiens contre moi pour inhaler profondément sa douce odeur de bébé. Je lâche un soupir.

— Aaah, j'adore ça. Rien au monde ne sent meilleur qu'un enfant, à égalité avec la pluie.

— Je suis d'accord, confirme Pax en s'asseyant dans un fauteuil du salon. (Il ferme les yeux.) Je suis épuisé, Maddy. Ta nièce nous a pas mal tenus éveillés, la nuit dernière.

Je secoue la tête en remarquant ses traits tirés.

— Repose-toi, je m'occupe d'elle en attendant que Mila sorte de sa douche.

— Tu es la meilleure.

Il s'installe aussitôt pour une sieste.

Sautant de mon siège, je vais l'embrasser.

— Non, c'est toi le meilleur, je lui chuchote. Vraiment. Merci de t'être si bien occupé de ma sœur.

— Je ne sais pas ce que j'ai fait pour mériter une telle gratitude, mais je t'en prie, c'était un plaisir.

Tandis qu'il me tapote le dos, Mila entre dans la pièce en s'essuyant les cheveux avec une serviette.

— Hé, oh, il y a des chambres, pour ça, lance-t-elle en levant les yeux au ciel, avant de m'offrir un large sourire. Tu es venue garder Madelyn afin que je puisse dormir ?

La note d'espoir dans sa voix me fait rire.

— Je suis venue te dire quelque chose, mais bien sûr je peux rester un moment pour m'occuper du bébé.

— Qu'est-ce que tu voulais me dire ? me demande Mila, devenue curieuse.

Je me dirige vers le canapé.

— Tu peux t'asseoir ?

Sa curiosité se change en inquiétude, pourtant elle obtempère. Dès que nous nous retrouvons assises l'une en face de l'autre, je lui prends les deux mains.

— Mila, je sais qu'après la mort de papa et maman, on n'a pas eu le cœur d'abandonner le *Hill*. Je suis revenue à Angel Bay pour le tenir et je crois avoir fait du bon boulot.

Je m'interromps et elle acquiesce, hésitante toutefois. À l'expression de Pax, je comprends qu'il a deviné ce que je m'apprête à annoncer.

— Mais je ne peux pas continuer, Mila. J'ai l'impression de vivre la vie de quelqu'un d'autre. J'ai eu beau rénover entièrement le cottage, c'est toujours comme si j'étais entrée dans l'existence des parents et que je l'avais reprise à mon compte. Je dois vivre la mienne. Tu comprends ?

Lentement, elle hoche la tête.

— Oui. Absolument. Mais alors quoi ? Qu'est-ce que tu envisages de faire ?

Je prends une profonde inspiration.

— Je veux vendre le restaurant et la maison aussi. Je songe... ça va te sembler fou, j'en suis bien consciente, mais je songe à déménager à Hartford pour en ouvrir un nouveau. Il se trouve que je ne suis pas mauvaise dans ce métier, c'est juste que je ne peux pas l'exercer ici.

Il y a trop de souvenirs. Papa, maman, Tony. C'est... ce n'est plus possible. Tu m'en veux beaucoup ?

Elle noue ses bras autour de mon cou, si fort qu'elle manque de m'étouffer.

— Bien sûr que non ! Tu vas emménager à Hartford comme nous ? Oh, mon Dieu, je suis tellement contente ! Tu m'aurais tellement manqué.

Mes paupières se gonflent de larmes.

— Pareil pour moi. J'ai besoin d'un nouveau départ, d'une nouvelle vie. Mais je n'envisage pas de l'entreprendre loin de toi.

Elle renifle, moi aussi et Pax vient nous enlacer toutes les deux, si fort qu'il nous écrase l'une contre l'autre dans ses bras puissants.

— Tout va bien se passer, Maddy, m'affirme Mila au milieu de ses larmes. Tu verras.

Mais ce sont des larmes de joie, Dieu merci !

Je hoche la tête.

— Oui, je le pense aussi. Vraiment.

Au bout d'un moment, Pax nous libère et ils se redressent.

— Tu es sûre que ça ne te dérange pas de t'occuper de Madelyn un moment ? me demande Mila, une main sur la bouche pour couvrir un bâillement.

— Bien sûr que non. Je vais devenir sa tante préférée.

— Tu es sa seule tante, me fait remarquer Pax.

Mais sa blague se perd, car il me la lance par-dessus son épaule tandis qu'ils courent presque littéralement jusqu'à leur chambre pour se reposer.

Comme pour se moquer d'eux, leur fille s'endort peu après ses parents. Je la garde longtemps endormie dans mes bras, inspirant son odeur en me repassant les événements de ces dernières semaines.

Tony me manque. Il me manque tous les jours. Mais Maria s'en sort plutôt bien et Sophia a repris l'école. Bref, elles se débrouillent de leur mieux et le temps continuera à les soigner. Elles et nous avec.

Peut-être qu'en effet tout ira bien, au bout du compte.

Par une douce soirée d'été, je rentre à la maison après un rendez-vous avec un agent immobilier concernant la vente du *Hill*. Je découvre Gabe assis à la table de la salle à manger, une feuille de papier dans une main et une drôle d'expression sur le visage.

— Eh bien ? je lui demande, curieuse. Qu'est-ce qui ne va pas ?

Il lève les yeux vers moi.

— Je t'ai raconté que j'avais écrit aux parents d'Ara Sahar pendant mon traitement, tu te rappelles ? C'était un conseil du psy et je l'avais suivi. Je n'en attendais pas vraiment de suite, vu que j'ignorais si ces gens-là étaient encore en vie. Mais l'armée a fait traduire la lettre en persan, elle les a localisés et ils m'ont répondu.

Il tient le papier entre ses mains.

Je ne parviens pas à déchiffrer son expression, elle est complètement illisible.

— Je peux voir ? je lui demande, hésitante, presque effrayée de ce que je risque d'y découvrir.

Il acquiesce et me tend la feuille froissée.

Cher lieutenant Vincent,

Merci beaucoup pour votre lettre.

Au départ, je n'ai pas su quoi répondre, car notre cœur était brisé en un million de morceaux. Mais vous êtes un soldat, vous êtes venu ici pour aider des gens comme moi et des enfants tels qu'Ara, alors j'ai pensé que vous méritiez sans doute une réponse.

Même si poser ce stylo sur le papier me fend le cœur, il est plusieurs choses que vous devez savoir, je crois.

En premier lieu, apprenez que ce n'était pas votre faute si mon Ara m'a été enlevée. Mon pays est déchiré par des événements terribles, dont vous n'êtes ni responsable ni coupable. Chaque jour, je me réveillais avec au ventre la peur qu'un malheur ne survienne. À présent que c'est arrivé, je n'ai plus à m'inquiéter pour elle. Plus rien ne lui fera de mal. Elle est dans les bras d'Allah, en sécurité et bien au chaud.

Sachez aussi que même au milieu du mal le plus atroce, le bien refleurit. Oui, même là. Vous êtes un homme bon. Vous vous êtes élevé contre les atrocités de mon pays, vous avez combattu pour le bien. Ara le savait. En regardant passer les soldats américains, elle me disait toujours : « Ils sont là pour nous protéger, maman. » Elle avait vu ça en vous. Elle le voyait dans chacun de vous.

Lieutenant Vincent, sachez encore que vous ne m'avez pas pris ma fille. Même les monstres d'ici ne me l'ont pas prise, car elle n'est pas vraiment partie. Elle reste ma fille et je reste sa mère. L'amour est éternel, voyez-vous. Et un jour, je la retrouverai. Je respirerai ses cheveux, son odeur, elle me sourira et enfin je redeviendrai la femme que j'étais. Entière. Oui, un jour.

Lieutenant Vincent, sachez qu'Ara ne vous tient pas pour responsable. Je le sais à travers chaque souffle qui me reste. Ma fille n'était pas comme ça, elle n'est pas comme ça. Telle que je la connais, elle ne vous souhaite rien d'autre que de vivre en paix. Je vous en prie, ne pleurez pas pour elle. Ara se trouve parmi les anges. Je pense qu'elle veille sur vous maintenant, tout comme vous avez veillé sur elle pendant votre mission ici. Sans même le savoir, vous vous battiez pour son avenir.

Elle le savait.

Lieutenant Vincent, sachez enfin que vous ne pouvez pas continuer à vous détester. Ça n'était pas votre faute. Vous devez vous pardonner.

En tout cas, lieutenant Vincent, moi je vous ai pardonné.

Que la paix soit avec vous,

Le souffle coupé par ma gorge nouée, je sens les larmes ruisseler sur mes joues.

Elle n'en veut pas à Gabriel. Malgré le poids de son immense chagrin, elle lui a pardonné.

Dans ma tête, je me figure une petite Afghane et sa mère en deuil, et je ne peux faire autrement que de m'asseoir pour m'émerveiller devant la beauté d'âme de Pashka Sahar. Au milieu de toutes les horreurs qui l'entourent. Je relis ses paroles et mon cœur se brise un peu plus avec chacune d'elles.

— Elle te pardonne, Gabe, je lui chuchote. Maintenant tu dois te pardonner aussi. Il est temps.

Il ouvre la bouche pour me répondre, puis la referme et baisse la tête avant de la poser contre ses bras croisés sur la table.

Et il se met à pleurer.

Malgré tout ce qu'on a supporté, je ne l'ai jamais vu verser une larme.

Ça me bouleverse et tous les événements majeurs des mois écoulés semblent refluer vers nous au moment où je contourne la table pour le prendre dans mes bras et l'attirer au sol avec moi. Là, je lui pose la tête sur mes genoux et le laisse pleurer.

Je sais que ses larmes ne sont pas uniquement causées par la lettre. C'est un tout. Ara Sahar, Mad Dog, la vie de soldat qu'il a perdue, le poids de la culpabilité qu'il porte depuis si longtemps. C'est tout ça.

C'est tout ce qu'il ne s'est jamais autorisé à pleurer.

— Shhh, je l'apaise en lui caressant le dos. Ça va. Laisse-toi aller, Gabe. Même si tu dois hurler, hurle. Un gars très intelligent m'a appris ça, un jour.

Je passe les doigts sur ses bras puissants, dont je dessine chaque ligne, chaque muscle, jusqu'à ce qu'enfin il se calme. Alors il tourne la tête et me contemple.

Je me penche pour lui déposer un baiser sur les lèvres.

— Tu es un héros, Gabe. Un véritable héros. Tu n'as pas à continuer de porter ce fardeau. Fini la culpabilité, fini le chagrin. Comme l'a écrit Pashka, tu n'aurais rien pu empêcher. Sa fille ne souhaiterait pas que tu continues à te le reprocher.

Il pivote sur lui-même pour m'attirer dans ses bras.

— Je t'aime, Madison Hill. Je n'avais jamais pleuré de ma vie. Je devrais être gêné, mais ce n'est pas le cas. Je t'aime de ne pas me juger devant de ma faiblesse.

— Tu n'es pas faible, Gabe, lui réponds-je avec douceur. Tu es loin d'être faible. C'est grâce à des gens comme toi que des gens normaux comme moi peuvent dormir paisiblement la nuit. Oui, grâce à des gens comme toi. Vous affrontez le danger afin que nous en soyons débarrassés. Même la petite Ara le savait. Tu crois que tu es « une mauvaise chose », mais

c'est faux. Au contraire, tu nous protèges des périls. Tu es un dur à cuire, dangereux, effrayant, et tu es tout sauf faible. Tu es un protecteur, Gabe. Le mien.

Son expression passe de la sidération à la satisfaction.

— Merci, répond-il à mi-voix.

J'acquiesce, puis nous restons assis en silence un moment.

En fait, il n'y a plus grand-chose à ajouter. Tout reste suspendu dans l'air qui nous entoure, le respect, la beauté et la force. Pas besoin de mots pour les ressentir.

Au bout du compte, nous nous relevons et buvons une bouteille de vin, profitant en silence de la présence de l'autre, avant d'aller enfin nous coucher.

Alors que nous sommes allongés dans le noir, vidés et épuisés émotionnellement, Gabe reprend enfin la parole :

— Maddy, j'ai réfléchi à quelque chose. Je ne veux pas déménager à Hartford dans la situation actuelle.

Chaque millimètre carré de mon corps se fige quand j'entends ces mots.

— Ah non ? parviens-je à lâcher.

Il secoue la tête.

— Non. On a traversé tant d'épreuves, Maddy. On est descendus en enfer avant d'en revenir. Je ne veux pas partir à Hartford avec toi comme petite amie. Je veux y aller avec toi comme épouse.

À nouveau le monde s'arrête – c'est déjà arrivé des centaines de fois depuis que je l'ai rencontré.

Je le dévisage dans le noir, une main mollement posée sur son torse.

— C'est vrai ?

Ma voix n'est qu'un souffle.

— Oui, répond-il. Je me doute que le mariage doit t'effrayer à cause de tes parents. Mais je peux te promettre que le nôtre sera aussi différent du leur que le jour l'est de la nuit. Je t'aimerai chaque jour de ma vie. Tout ce qui essaiera de te blesser devra me passer sur le corps. La peur est un choix, Maddy. N'aie pas peur de ça. Épouse-moi, s'il te plaît.

Ma réponse ne se fait pas attendre. Je n'ai même pas besoin d'y réfléchir.

— Oui, je murmure. Oui, j'accepte.

— Merci, mon Dieu, marmonne-t-il en m'attirant contre lui. Je ne savais pas comment j'allais pouvoir te convaincre, si tu avais dit « non ».

J'éclate de rire et pose les doigts sur son visage, ses joues, son cou.

— Tu es sûr que ça ne te dérange pas d'emménager à Hartford avec moi ? je lui demande, pour la quatorzième fois au moins cette semaine.

— Maddy, j'irais n'importe où avec toi.

Ses bras se resserrent autour de moi et j'entends le tambourinement de son cœur, fort et solide.

— Ne me quitte pas ce soir, Gabe, je chuchote, assez fort pour qu'il m'entende malgré le grondement du lac dehors. Reste avec moi toute la nuit.

Par habitude, il commence par se crispier, mais ensuite il se détend et finit par acquiescer.

Quand il reprend la parole, un frisson de bonheur me parcourt.

— Tu sais quoi ? Il est peut-être temps d'essayer, oui. On ne peut décentement pas se marier si on ne dort pas ensemble, pas vrai ?

Un immense soulagement m'envahit.

— Oui, il est temps. Plus que temps.

Je me détends alors et me cale contre lui. Nos corps s'emboîtent à la perfection.

— Mais je t'avertis, on se mariera quoi qu'il arrive.

Je glisse peu à peu dans le sommeil au son de son rire, baignée par les sentiments de sécurité et d'amour qui m'entourent dans les bras de Gabe.

Et alors que le sommeil m'emporte, je sais que jamais je ne voudrais me trouver ailleurs que dans ses bras.

Jamais.

La nuit se passe normalement.

Quand je me réveille le lendemain matin, chatouillée par les rayons du soleil, je me tourne vers Gabe. Il m'observe, une lueur songeuse dans ses si beaux yeux noirs.

— Tu as fait des cauchemars ? je lui demande, anxieuse.

Il me répond par un large sourire, ce fameux sourire que j'adore, qui s'étire de ses lèvres à ses yeux. Il secoue la tête.

— Non, pas un seul. J'ai peut-être fini par botter les fesses de ce fichu démon, au bout du compte.

Je tends les bras vers lui et l'attire contre moi. J'adore la façon dont son corps recouvre le mien. En tout cas, une chose est certaine : cet homme est mon héros à moi.

Les yeux plongés dans les siens, je découvre les promesses qu'ils contiennent et ne peux m'empêcher de penser à une autre évidence.

La peur est réellement un choix.

Gabe et moi, nous avons affronté nos démons et nous avons gagné.

Nous n'avons plus rien à redouter.

Épilogue

Un an plus tard. Arlington, Virginie Gabriel

Les pierres tombales blanches semblent s'aligner sur des kilomètres et des kilomètres. Mais pendant la cérémonie silencieuse, seule une sépulture compte.

Celle devant laquelle je me recueille.

Celle du Marshall Elijah Crane.

Mad Dog.

Brand s'accroupit pour essuyer la fine couche de poussière recouvrant la tombe. Bien sûr, ce n'est pas « Mad Dog » que l'on voit inscrit là-dessus, mais son vrai nom complet, en lettres capitales. Cela ne raconte rien d'autre de lui.

Cela ne dit pas qu'il était extrêmement drôle, loyal comme pas deux et qu'il avait peur de mourir, ce qui ne l'a pas empêché d'affronter le danger avec honneur.

Rien de tout ça.

— Coucou, mon pote, le salue Brand à mi-voix. Ça gaze pour toi ?

Je lève les yeux au ciel et Madison lui donne un petit coup de poing dans les côtes.

— Quoi ? demande-t-il, avec un air faussement innocent. Je ne vais pas changer ma façon de m'adresser à lui sous prétexte qu'il est mort, quand même !

Je tends la main en direction de Maddy et elle me fait passer la boîte.

— Pourquoi tu ne m'avais jamais raconté ce que tu avais fait ? me demande-t-elle de sa voix douce. Pourquoi avoir attendu qu'ils te remettent cette médaille ?

— Ne sois pas vexée, intervient joyeusement Jacey. Je n'étais pas au courant non plus. Je n'en reviens même pas qu'il m'ait fait cette cachotterie.

Je secoue la tête.

— Ça ne valait pas la peine d'être mentionné.

Brand lâche un ricanement.

— Pour moi, si.

Je pose les yeux sur lui et tout à coup, au lieu de voir l'homme campé devant moi, grand et fier, je le revois gisant, couvert de sang et inconscient, une jambe réduite en miettes par l'explosion. Moi qui ignorais ce qui nous attendait encore. Alors, j'ai agi de la seule manière possible.

Je l'ai hissé sur mon dos et je l'ai porté.

— Ton mari m'a traîné sur trois kilomètres, explique-t-il à Maddy d'un ton grave. Après l'explosion du Humvee, des rebelles talibans ont débarqué de toutes parts afin d'abattre les survivants. Il m'a tiré du brouillard et m'a emmené à l'abri, à travers les collines, le sable et la fumée. Sans ça, ils m'auraient tué.

Un sourcil haussé, Maddy se colle contre moi.

— Et tu n'as jamais jugé important de mentionner ce détail jusqu'à maintenant ? J'ai eu l'air complètement idiot quand le Pentagone a appelé à la maison pour t'inviter à la cérémonie de remise des médailles. J'aurais apprécié avoir été mise au courant un peu en amont.

Je lui souris.

— J'ignorais qu'ils envisageaient de me décorer. Désolé, bébé.

— Évidemment qu'ils allaient te témoigner leur reconnaissance, commente-t-elle en repoussant une mèche de cheveux de son visage. Tu es un héros, Gabe. Tout le monde le sait sauf toi. Pendant des mois, tu t'es focalisé sur ce que tu n'avais pas fait, cette nuit-là. Alors que tu aurais dû te concentrer au contraire sur ce que tu avais accompli.

Je plonge longuement dans son regard, avant de finir par admettre :

— Tu as raison.

Et c'est bel et bien le cas, j'en suis conscient à présent. Ça n'était pas ma faute. L'échec ne m'était pas imputable.

Ça m'aura pris du temps, mais je me sens en paix avec ce constat désormais.

Parce que les rouages gouvernementaux tournent lentement, nous n'avons reçu leur appel qu'il y a un mois environ. Ils souhaitaient nous honorer, Brand et moi, pour cette fameuse nuit. La Purple Heart ¹ pour Brand et la Médaille d'honneur pour moi.

Cette dernière récompense un acte de grand courage face au danger, un acte qui va largement au-delà de la simple réaction imputable au devoir militaire. C'est ce que m'a dit le Président aujourd'hui, pendant qu'il me passait le ruban bleu autour du cou.

Maddy et Jacey, depuis leur siège au premier rang, ont toutes les deux pleuré.

La femme de Mad Dog était assise juste à côté d'elles. Ça lui a pris des mois, à elle aussi. Mais avec le temps et une lettre de Maddy, elle a compris que j'aurais donné ma vie pour sauver celle de Mad Dog.

Ce qui est vrai.

Sauf que ça ne s'est pas présenté comme ça. Alors aujourd'hui, je suis ici pour honorer sa mémoire de la seule manière qui me reste.

Je m'agenouille et j'enveloppe le ruban bleu autour de sa pierre tombale.

— Et que ça ne te monte pas à la tête, le préviens-je.

Bien sûr, il n'est pas là pour m'entendre ; pourtant, dans le silence recueilli qui baigne le cimetière, j'ai presque l'impression qu'il pourrait recevoir mon message. Qu'il se tient dans mon dos, une bouteille de Mad Dog à la main, à se moquer de moi qui laisse ma médaille à un mort.

Mais ça ne me dérange pas.

Elle se trouve désormais à l'endroit où elle doit être.

Car je dois la lui laisser et avec elle tout ce qui s'est passé durant cette nuit-là. Je ne veux plus y penser.

— Tu es certain que tu veux l'abandonner là ? me demande doucement Maddy.

Je hoche la tête.

— Je n'ai pas besoin d'un morceau de métal pour savoir qui je suis.

Le sourire qu'elle m'offre est merveilleux, chaleureux, et machinalement elle porte une main à son ventre, qui commence tout juste à s'arrondir.

— Tu te sens bien ? je l'interroge. Il fait chaud. Tu as soif ?

Elle éclate de rire.

— Ça va, chéri. Repose-moi la question d'ici quelques mois. Pour l'instant, je vais bien.

Brand lui passe un bras autour des épaules et l'autre autour de celles de Jacey. Ensemble, nous restons debout une minute devant la tombe de Mad Dog, absorbant le calme du cimetière, rendant hommage aux soldats tombés pour la patrie qui reposent tout autour de nous. Je sais que Brand pense à la même chose que moi : nous aurions très bien pu être enterrés ici, nous aussi.

Mais ça n'est pas le cas.

— Si le bébé est un garçon, je veux qu'on l'appelle Elijah, j'annonce enfin à Maddy. Tu serais d'accord ?

Je vois ses paupières se gonfler de larmes.

— Oui, du moment que son second prénom est Gabriel.

Une vague de chaleur me parcourt.

— OK, parviens-je à répondre en mêlant mes doigts aux siens.

— Tu n'auras peut-être pas très envie d'en parler toi-même, reprend-elle avec douceur, mais notre fils saura quel héros tu es. Je préfère t'avertir.

Elle me lâche la main pour me prendre le bras et je songe aux mots tatoués sous ses doigts.

La mort avant le déshonneur.

Mad Dog est mort et je ne peux rien y changer. Il est mort avec honneur. Tout comme Ara Sahar et toutes ces autres femmes et ces enfants. Alors il ne me reste plus qu'une chose à faire pour eux. Vivre.

Avec honneur.

— Prêt ? s'enquiert Brand en jetant un coup d'œil dans ma direction.

Je hoche la tête.

— Oui.

Et en effet, je le suis. Enfin.

Nous quittons le cimetière ensemble, abandonnant le passé derrière nous, là où est sa place.

1. La Purple Heart est une médaille militaire décernée au nom du président des États-Unis, accordée aux personnes blessées ou tuées au service de l'armée américaine. (*N.d.T.*)

Note de l'auteur

Depuis l'écriture de ce livre, environ 3 460 Médailles d'honneur ont été décernées à des membres du personnel militaire ayant agi avec une valeur et un courage remarquables.

Les bénéficiaires de cet honneur méritent mille fois leur récompense.

Tout comme les milliers de militaires qui font leur travail sur le sol américain et dans le monde entier.

Tout comme aussi les nombreux soldats qui ont combattu sur le terrain et sont rentrés chez eux souffrant de stress post-traumatique, au point souvent d'en être handicapés. En 2012, si l'on en croit les statistiques, le suicide a causé plus de morts (en moyenne un par jour) que sur le champ de bataille. Les chiffres sont sidérants.

Et déchirants.

Les soldats défient les horreurs que nous refusons d'affronter, les horreurs que nous n'avons pas à affronter parce qu'ils le font pour nous. Et justement parce qu'ils le font, parce qu'ils regardent la peur en face, ils rentrent chez eux meurtris à vie.

N'oublions jamais ça. Ne les oublions jamais, eux.

Des centaines de sites Internet et autres groupes d'entraide se créent pour aider les soldats blessés ou ceux qui sont atteints de troubles de stress post-traumatique. Si vous souhaitez soutenir l'une de ces organisations, si vous avez besoin d'une cause en laquelle croire, je vous recommande chaudement d'aller vous renseigner sur l'une d'elles et d'en devenir un membre actif. Au cours de mes recherches, j'ai découvert notamment le Wounded Warrior Project (que vous trouverez sur www.woundedwarriorproject.org). Vous pouvez commencer par là et trouver par ce biais des moyens de vous rendre utile.

Les soldats occupent une place spéciale dans mon cœur, et c'est justement l'une des raisons pour lesquelles j'ai écrit ce roman.

Avant de démissionner de mon travail pour réaliser mon rêve de devenir écrivain, j'ai eu l'immense privilège de travailler avec une équipe d'anciens soldats et officiers de l'armée. Chacun d'eux avait les qualités de l'être humain que nous devrions aspirer à devenir.

L'honneur, la dignité, la loyauté, la bravoure, la discipline. Ces gars m'ont montré *in vivo* quelles personnes incroyables ils sont.

En plus, mon propre grand-père a combattu pendant la Seconde Guerre mondiale. Je me souviens des histoires que nous racontait ma grand-mère, de son inquiétude de ne recevoir aucune nouvelle de lui pendant plusieurs mois (les courriers prenaient du retard). Puis un soir, elle s'est rendue au cinéma pour assister aux actualités et y a vu un reportage montrant des soldats embarquant sur un bateau en partance pour l'Europe. Elle a vu mon grand-père. « Je savais que c'était mon Olen, disait-elle, sa démarche était reconnaissable entre mille. »

Ces jeunes embarquaient pour partir se battre contre une terreur inconnue, des atrocités telles qu'ils n'en avaient jamais vues auparavant. Pourtant, ils ont agi avec honneur. Ils ont agi avec dignité. Ils ont affronté la peur afin que nous autres, au pays, nous n'ayons pas à le faire. Ça donne le frisson rien que d'y penser.

Mon grand-père, désormais décédé, était l'incarnation de chacune des qualités mentionnées ci-dessus. Il était digne à sa façon discrète, fort et courageux. Jamais il ne parlait de ce qu'il avait vécu à la guerre, comme beaucoup d'hommes de cette génération. C'était trop horrible pour être décrit.

Les temps ont changé depuis, aujourd'hui on encourage les soldats à évoquer les événements qui les ont blessés. On les encourage à se coltiner leurs démons intérieurs... qu'ils ont rencontrés en accomplissant leur devoir.

Des démons qu'ils ont rencontrés pour nous protéger, nous, du mal.

Ce livre est ma façon d'honorer chacun d'eux. Une sorte de rappel que les soldats se battent pour préserver les choses que des gens tels que moi considèrent à tort comme acquises. Pour reprendre les propos de Maddy dans mon histoire, ils se battent afin que nous puissions dormir en paix. Ils nous protègent des dangers qui explosent dans la nuit.

Ils servent avec honneur afin que nous puissions vivre libres.

Ce sont tous des héros, jamais je ne l'oublierai.

Et j'espère que vous non plus.